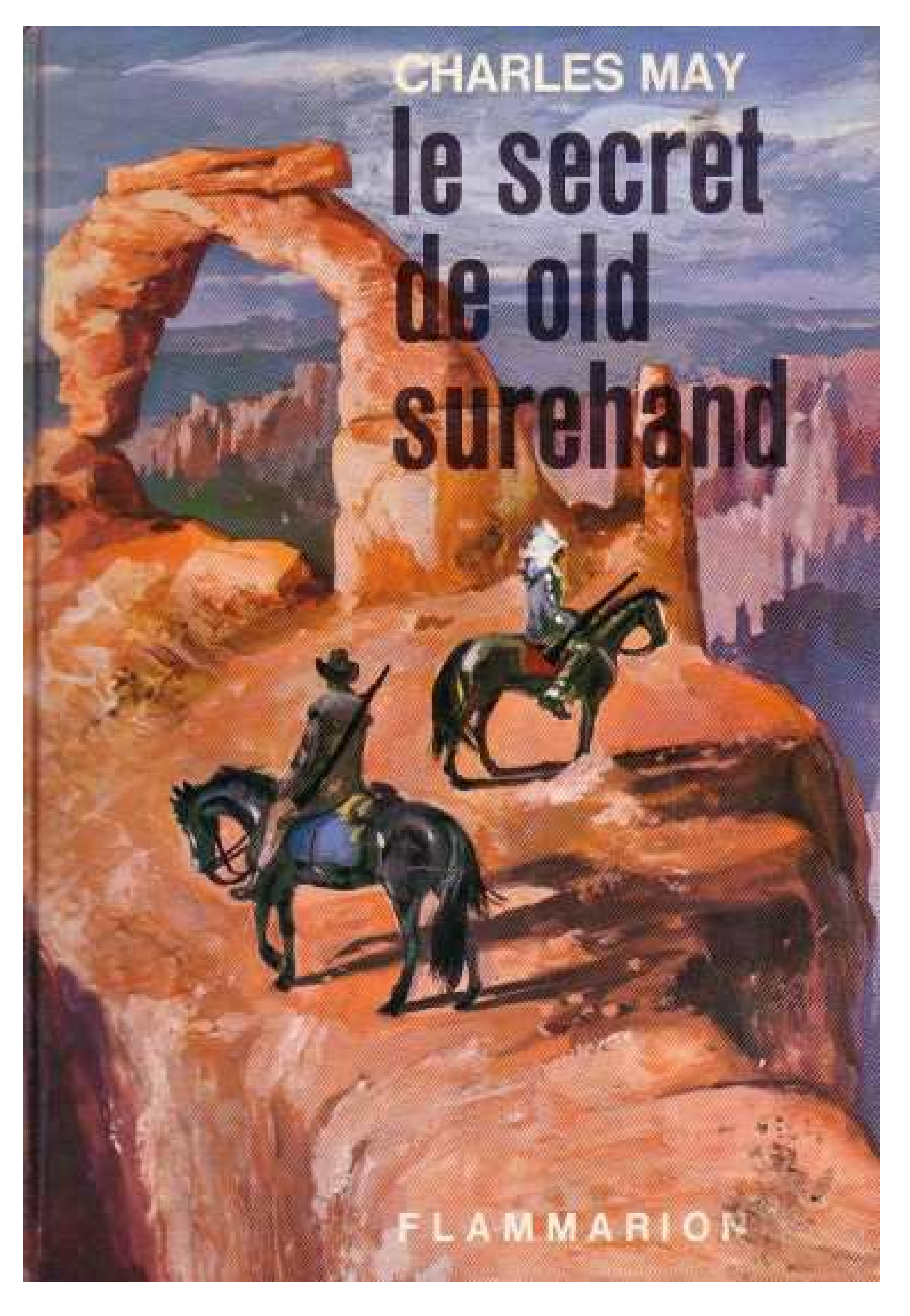

CHARLES MAY
le secret
de old
surehand
FLAMMARION

CHARLES MAY

LE SECRET DE OLD SUREHAND

FLAMMARION, ÉDITEUR 26, rue Racine, Paris
L'édition originale de cet ouvrage a été publiée par KARL MAY VERLAG
à Bamberg (Allemagne) sous le titre OLD SUREHAND II Volume N° 15.

DANS LA MÊME COLLECTION

DU MÊME AUTEUR

WINNETOU, L’HOMME DE LA PRAIRIE.

LA MAIN QUI FRAPPE ET WINNETOU.

LE TRÉSOR DU LAC D’ARGENT.

MAIN-SURE L’INFAILLIBLE.

LE SECRET DE OLD SUREHAND

CHEZ LA MÈRE THICK

Jefferson-City, capitale de l'État du Missouri et chef-lieu du comté de Cole, est bâtie sur une colline de la rive droite du Missouri d'où l'on a une vue saisissante sur la rivière et sur l'animation qui y règne en tout temps.

A l'époque, la ville était, certes, moins peuplée qu'aujourd'hui, mais sa situation, ainsi que le fait que le tribunal du District y tenait ses sessions, lui donnait déjà de l'importance. On y trouvait plusieurs vastes auberges, où le vivre et couvert n'étaient pas sans agrément, mais j'y renonçai, préférant les lieux où l'on peut voir les gens dans leur cadre naturel et aussi parce que je connaissais un endroit où je serais bien logé et remarquablement nourri à moins de frais.

C'était au n° 15 de Fire Street, la pension de la mère Thick, renommée des Grands Lacs au Golfe du Mexique et de Boston à Sun Francisco. Tout homme de l'Ouest digne de ce nom qui passait à Jefferson-City ne manquait jamais d'y aller prendre un verre plus ou moins grand et d'écouter les histoires que se racontaient à la ronde chasseurs, trappeurs, colons. Chez la mère Thick, on pouvait faire la connaissance du Wild West sans avoir à s'aventurer sur ses terres redoutables.

Le soir tombait lorsque j'atteignis la pension où je n'étais encore jamais venu. J'avais laissé mon cheval et mes fusils dans une ferme située en amont, où mon ami Winnetou voulait attendre mon retour. Le chef des Apaches n'aimait pas la ville. Quant à moi, je me, proposais d'y faire quelques emplettes. Mes vêtements étaient en fort piteux état, surtout mes grandes bottes, qui commençaient à prendre l'eau... et l'habitude de retomber sur mes pieds au lieu de me protéger jusqu'à mi-cuisse.

Je voulais aussi profiter de mon bref séjour à Jefferson-City pour me renseigner sur Old Surehand. Ne m'avait-il pas dit, au moment de notre séparation : « Si jamais vous passez par Jefferson-City, allez à la banque Wallace & C. Vous y apprendrez où je suis. »

J'étais sur place et je me proposais de suivre cette indication.

Ainsi donc, à la nuit tombante, j'entrai chez la mère Thick. Je vis une salle longue et assez large, bien éclairée par plusieurs lampes. Il pouvait y avoir une vingtaine de tables, dont la moitié environ était occupée par une compagnie fort mêlée, enveloppée d'un épais nuage de fumée de tabac. Il y avait aussi quelques gentlemen élégamment vêtus, arborant de longues manchettes, coiffés de haut-de-forme rejetés en arrière, les pieds chaussés de souliers vernis posés sur les tables. Il y avait encore des trappeurs et des colons de tous genres, vêtus d'invraisemblables défroques, des gens de couleur de toutes nuances, depuis le noir d'ébène jusqu'a brun clair, des cheveux crépus ou lissés, des lèvres épaisses ou minces, des nez épatés ou droits, des flotteurs et des matelots, chaussés de bottes montantes, portant à la ceinture coutelas et revolvers ; des métis indiens et autres de toutes les variétés imaginables.

Corpulente et digne, la mère Thick s'affairait, veillant à ce que personne ne manquât de rien. Elle connaissait tout le monde, appelait chacun par son nom, prodiguait les sourires, et aussi les avertissements d'un index menaçant à ceux qui paraissaient enclins à la querelle. Je m'assis. Elle vint à moi et me demanda ce que je désirais.

Puis-je avoir un verre de bière, Mère Thick ? lui dis-je.

— *Yes,* fit-elle et elle est bonne. J'aime bien que mes clients boivent de la bière. C'est meilleur, c'est plus sain, et ça ne monte pas à la tête comme le brandy. Vous n'êtes jamais venu chez moi ?

— Non. Mais aujourd'hui je me propose de rester. Avez-vous un bon lit ?

— Tous mes lits sont bons !

Elle m'inspecta du regard. Mon visage parut lui plaire plus que le reste de ma personne, et elle ajouta :

— Il doit y avoir un moment que vous n'avez pas changé de linge. Mais les yeux sont bons. Vous voulez loger à bon marché ?

Loger à bon marché, cela signifie partager son lit avec quelqu'un d'autre.

— Non, répondis-je. Je préférerais même, si c'est possible, ne pas coucher dans la salle commune et avoir une chambre à moi tout seul. Je suis mal vêtu, mais j'ai de quoi payer.

— Je vous crois. Vous aurez une chambre. Et si vous avez faim, voilà le menu.

Elle me tendit la carte et alla chercher la bière. Cette brave femme donnait l'impression d'être une bonne maîtresse de maison, qui trouve, son bonheur à faire régner le contentement autour d'elle. Dans cette auberge où j'étais pour la première fois, je me sentais déjà chez moi.

J'avais pris place à un guéridon libre placé près d'une table allongée, entièrement occupée par des gens dont l'entretien paraissait des plus animés. Ils se racontaient des aventures du Wild West, dont ils avaient entendu parler ou auxquelles ils avaient participé. Certains avaient passé plusieurs années au milieu des périls du Far West et ne se trouvaient là que par hasard, à la veille de reprendre leur existence pleine de risques et d'attraits.

Leurs propos me révélaient leurs métiers : il y avait un trappeur, un agent indien, un colporteur, un poseur de pièges et plusieurs colons. Ils avaient presque tous une aventure personnelle à raconter. Plus d'un avait rencontré Old Firehand, Old Death, Sans-Ear, et aussi mon vieil ami Dick Hammerdull ainsi que Pitt Holbers. On mentionnait aussi le nom d'Old Surehand... et le mien. L'un des convives donna des nouvelles de Canada Bill, et un autre du Capitaine Caïman. Le narrateur n'était autre que le détective Treskow, qui avait emmené ce pirate et avait avec lui rencontré Winnetou. Il habitait lui aussi la pension.

La mère Thick me versa un second verre et me confia :

— C'est particulièrement bien, aujourd'hui. J'aime bien que les gens racontent de belles histoires. On les écoute et tout le monde se tient tranquille. Cela vaut mieux que quand ils se disputent et se mettent à casser le mobilier et la vaisselle.

Plusieurs heures passèrent ainsi. Puis de nouveaux arrivants entrèrent. Ils étaient six ; ils faisaient du bruit et paraissaient avoir bu plus que de raison. Bien qu'il y eût d'autres tables libres, ils vinrent s'asseoir à. la mienne.

J'eus grande envie de m'en aller, mais ils s'en seraient certainement offensés et, comme je ne voulais pas provoquer de dispute, je restai à ma place. Ils commandèrent du brandy, que la mère Thick leur servit. Mais on voyait bien qu'elle aurait préféré les voir ailleurs.

Ce n'étaient certainement pas des habitants de la ville car, outre leurs couteaux et leurs revolvers, ils avaient des fusils. Ils avaient l'air de véritables vagabonds, et puaient littéralement l'alcool. Il me fallut me contraindre pour rester assis avec eux. Ils parlaient si fort qu'on n'entendait presque plus les autres. Le calme agréable qui avait régné jusqu'à présent avait disparu.

Le plus bruyant d'entre eux était un gaillard bâti en force, au visage bestial. Ses membres et ses traits paraissaient avoir été taillés à coups de serpe. Il se donnait des airs de chef et les autres paraissaient, à leur manière, le respecter.

Ils parlaient des exploits qu'ils avaient accomplis et se proposaient de renouveler, des fortunes qu'ils avaient dilapidées et qu'ils s'apprêtaient à reconstituer. Ils engloutissaient verre après verre, et lorsque la mère Thick leur conseilla de boire plus lentement, ils se mirent à jurer menaçant de s'emparer du comptoir et de se servir eux-mêmes.

— Gardez-vous-en bien, répliqua courageusement l'hôtesse. Voilà mon revolver et le premier qui touche à mon matériel recevra une balle !

— De toi ? fit le butor.

— Parfaitement, de moi !

— Tu es ridicule ! Ces mains-là sont faites pour l'aiguille et pas pour le revolver ! Crois-tu nous faire peur ?

— Ce que je crois, c'est mon affaire. En tout cas moi, je n'ai pas peur et, en cas de besoin, il ne manque pas ici de gentlemen pour venir à mon aide.

— Des gentlemen ? répéta-t-il d'un ton sarcastique en se levant et en jetant autour de lui un regard provocant. Qu'ils s'amènent et qu'on tire à la courte paille !

Personne ne répondit et moi non plus. D'ailleurs il ne m'avait même pas regardé en s'adressant à l'assistance. Il trouvait peut-être que mon air tranquille ne me rendait pas digne de son attention. Je suis en effet de ceux dont le visage prend une expression d'autant plus paisible que leur cerveau travaille plus activement.

La brute, constatant que personne ne relevait son défi, s'enhardit.

— C'est bien ce que je pensais. Ils n'osent pas ! dit-il en riant. Il ferait bon voir que quelqu'un ose se mesurer avec Toby Spencer. Je lui tordrais le cou. C'est Toby Spencer que je m'appelle et celui qui veut savoir qui est Toby n'a qu'à s'amener.

Il tendit ses poings fermés et lança à la ronde un nouveau regard de défi. Par crainte ou par dégoût, personne ne bougea. Il éclata d'un rire encore plus sonore et s'écria :

— Eh bien, *boys*, vous n'avez pas l'air rassurés quand Toby Spencer vous parle. Il n'y en a vraiment pas un seul qui ose bouger le petit doigt. C'est ça, des gentlemen !

Un des assistants, d'allure paysanne, vigoureux, mais incontestablement moins fort que Toby, se leva alors. Il fit quelques pas vers lui et déclara :

— Vous vous trompez, Toby Spencer, si vous croyez que personne n'ose se mesurer avec vous. Voici quelqu'un qui prend la défense de la mère Thick.

— Tiens, tiens !

Le vagabond le toisa d'un regard méprisant.

— Et puisque vous êtes si courageux, pourquoi restez-vous là-bas ? Pourquoi ne venez-vous pas plus près ?

— Je vais venir, dit l'autre, qui fit encore quelques pas et s'arrêta de nouveau. Mais sa voix n'avait plus la même assurance.

Toby Spencer s'était lui aussi avancé et les deux hommes étaient tout près l'un de l'autre.

— *Well* ! Alors c'est vous le gars qui n'a pas peur ? Vous allez voir si je ne le mets pas par terre, rien qu'avec un doigt ! Prouvez-le !

— Eh bien, on va vous le prouver !

Ce disant, Spencer fit deux pas en avant.

— Viens donc, fit l'autre, mais en faisant deux pas en arrière.

— Reste donc en place, puisque tu es si courageux. Et tiens-toi bien, sans ça je te colle au mur.

Spencer s'avança de nouveau, et le paysan recula encore une fois, tout en protestant.

— Vous ne croyez pas que nous allons nous laisser intimider...

— *Pshaw,* on verra bien si tu tiens ou non. Je vais t'accrocher un peu plus haut, pour que tout le monde puisse voir et admirer le valeureux défenseur de la mère Thick !

Il lui porta deux coups violents, d'une vitesse foudroyante, sur les épaules, le saisit par les avant-bras qu'il lui plaqua au corps et le souleva ainsi contre le mur, pour l'accrocher enfin par le col à une patère, le tout sans effort apparent.

L'autre resta un moment suspendu puis le col de sa veste de cuir se déchira et il tomba à terre. Spencer riait à gorge déployée. Ses compagnons lui firent écho et les autres assistants, malgré leur peu de sympathie pour le vagabond, ne purent tout à fait garder leur sérieux. Le paysan regagna sa place sans mot dire et ce fut mon tour d'avoir le bonheur de retenir l'attention de Toby Spencer. Il m'examina avec curiosité et me demanda :

— Et vous, vous êtes sans doute un gentleman aussi courageux que l'autre, hein ?

— Je ne crois pas, *Sir*, répondis-je avec calme.

Tous les assistants firent silence pour ne rien perdre de ce qui allait se passer.

— Tiens, tiens ? poursuivit-il. Vous n'avez pas l'air d'un héros. Tant mieux pour vous, sans quoi je vous mettrais au crochet, vous aussi.

Comme je gardais le silence, il reprit :

— Vous ne me croyez pas ?

— Hum ! Mais si, je le crois bien volontiers.

— Sérieusement ? Vous savez qu'on ne plaisante pas avec Toby Spencer.

De toute évidence, il me cherchait querelle. Je vis la mère Thick me lancer un regard soucieux et, pour lui rendre service, je fis l'effort de répondre courtoisement :

J'en suis convaincu, *Sir.* Quand on a la force d'accrocher un homme comme vous venez de le faire, on n'a pas besoin de s'en laisser conter.

Son regard furieux s'adoucit et son visage prit une expression presque amicale. Il me dit d'un ton rasséréné :

— Vous avez raison, *Sir.* Vous avez l'air de quelqu'un de bien. Quel est donc votre métier ?

— Hum ! En fait, pour le moment je ne fais rien du tout.

— Tout de même, il faut bien que vous soyez quelqu'un ou que vous fassiez quelque chose ?

— Bien sûr ! J'ai déjà essayé plusieurs métiers.

— Et sans résultat ?

— Malheureusement !

— D’où venez-vous maintenant ?
— De la Prairie.
— La Prairie ? Alors vous êtes chasseur ? Vous savez tirer ?
— Un peu.
— Et monter à cheval ?
— Aussi.
— Vous me paraissez d’un tempérament un peu craintif ?
— Hum ! Cela dépend des circonstances. Il ne faut montrer son courage que lorsque c’est nécessaire. Sans quoi c’est de la vantardise.
— Très juste ! Dites donc, vous commencez à me plaire. Vous êtes un garçon modeste, qui peut rendre des services. Si je ne savais pas que vous êtes un parfait novice, un *green-horn,* alors...
— Alors... ? demandai-je, car il s’était interrompu.
— Alors je vous demanderais si vous avez envie de venir avec nous.
— Où ?
— Dans l’ouest. Vous venez ?
— Il faudrait d’abord que je sache où vous allez et ce que vous voulez y faire.
— *Well,* c’est très juste et très raisonnable. Nous voulons monter un peu dans le Colorado, vers le parc de San Luis. Y êtes-vous déjà allé ?
— Oui.
— Quoi ? Si loin ! Je n’aurais pas cru ça de vous. Connaissez-vous la région de Foam-cascade ?
— Non.
— C’est là que nous voulons aller. Là-haut, dans les parcs, on recommence à trouver tant d’or que ce serait dommage de laisser échapper l’occasion.
— Vous voulez trouver une mine ?
— Hum... c’est-à-dire... oui.
— Et si vous ne trouvez rien ?
— Alors il y en aura d’autres qui trouveront quelque chose, dit-il avec un haussement d’épaules significatif. On n’a pas besoin d’être mineur pour gagner quelque chose dans les mines.
Je l’avais compris. Il voulait récolter sans avoir semé.
— Si nous ne trouvons rien, ça n’a pas d’importance, poursuivit-il, pour me tenter.
Il avait sérieusement l’intention de m’emmener, car plus sa compagnie serait nombreuse plus ses affaires seraient prospères et il me considérait évidemment comme un homme dont on peut se servir et qu’on peut ensuite pour le moins renvoyer.
— Nous sommes tous convaincus que nous ferons des trouvailles intéressantes, reprit-il, car nous avons parmi nous un homme qui s’y connaît.
— Un géologue ?
— Plus qu’un géologue : il sait tout ce qu’on a besoin de savoir pour la prospection. Et vous n’en douterez plus quand je vous aurai dit que c’est un officier de haut grade, un général.
— Un général ? demandai-je. Et ce mot me rappelait quelqu’un. Comment s’appelle ce gentleman ?
— Douglas. Il a livré d’innombrables batailles, et ensuite il a fait des recherches dans les montagnes, qui lui ont donné la certitude que nous trouverons beaucoup d’or. Alors, ça vous dit quelque chose ?
S’il avait vraiment eu l’intention de découvrir une mine d’or, il se serait bien gardé d’en parler devant de si nombreux témoins.
Mais il avait des projets tout différents et probablement malfaisants, puisque le pseudo-général était avec lui. Et dire que celui-ci avait l'imprudence de ne pas avoir changé de nom et de continuer à se faire appeler Douglas !
— Non, *Sir,* après tout ça ne me dit rien, dis-je.
— Pourquoi donc ?
— Tout simplement parce que ça ne me plaît pas.
— Et pourquoi cela ne vous plaît-il pas ?
Son expression jusqu’alors amicale se durcit et devint menaçante.
— Ce n’est pas à mon goût.

— Et quel genre de goût avez-vous, *Sir* ?

— Le genre honnête.

— Mille diables ! Vous voulez dire que je ne suis pas honnête.

Quelques-uns des assistants se levèrent, ne voulant rien perdre du spectacle qui allait certainement se dérouler.

— Je m'intéresse aussi peu à votre honnêteté que vous à mon goût, dis-je en restant tranquillement assis, non sans le regarder fixement. Nous n'avons rien à faire ensemble. Je vous laisse tranquille. Vous me laissez tranquille. Et voilà.

— Tranquille ? Vous m'avez offensé, et je vais vous apprendre qui est Toby Spencer !

— Ce n'est nullement nécessaire.

— Tiens ! Vous le savez donc déjà ?

— Oui. Vous êtes, comme moi, un des hôtes de la mère Thick, et à ce titre nous devons, vous et moi, nous conduire convenablement si nous voulons être traités de même.

— Tiens ! Et comment voulez-vous donc me traiter ?

— Comme vous le méritez. Je ne vous ai pas demandé de venir à ma table. Il y en avait d'autres de libres. Je n'ai pas non plus demandé à vous parler. Quand vous m'avez adressé la parole, je vous ai répondu poliment et raisonnablement. Vos projets ne m'intéressent pas ; vous m'avez demandé si je voulais vous accompagner au Colorado, et je vous ai répondu que je n'en avais pas envie.

— Vous avez parlé d'honnêteté, *boy*. Et je ne le tolérerai pas.

— Non ? Hum ! Il me semble qu'un honnête homme doit pouvoir entendre parler d'honnêteté sans se mettre dans tous ses états.

— Vous, faites attention, hein ! Voilà encore une insinuation que je ne...

L'hôtesse l'interrompit et l'invita à se tenir tranquille. Il leva la main sur elle.

— Ne vous exposez pas inutilement, mère Thick, lui dis-je. J'ai l'habitude de me défendre tout seul.

En entendant ces mots le vagabond devint furieux. Il hurla.

— Te défendre tout seul ? Eh bien, défends-toi ! Tiens !

Il lança son poing vers moi. Mais je l'attendais. Je parai son coup avec mon verre de bière, que le choc fit éclater. Je me levai d'un bond, et portai à mon adversaire un tel coup de poing sous le menton que, malgré son poids et sa vigueur, il s'effondra, entraînant dans sa chute une table et plusieurs chaises.

Il avait son compte, et je devais maintenant m'occuper de ses compagnons. Ils se jetèrent sur moi avec fureur. Deux coups de poing me débarrassèrent des deux premiers. Le troisième reçut mes deux poings à la fois au creux de l'estomac, et s'écroula en poussant un cri déchirant. Les deux derniers battirent en retraite.

Mais, entre temps, Spencer s'était relevé. Sa main, déchirée par les éclats de verre, saignait, ainsi que sa bouche, car mon crochet lui avait fait se mordre la langue. Il hurla, projetant des postillons ensanglantés :

— Chien, tu vas mourir ! Un type qui ne sait même pas quel est son métier, et qui se permet de s'attaquer à Toby Spencer ! Je vais...

— Halte ! Lâche ta ceinture ! interrompis-je, car il avait saisi son arme.

En même temps je tirai mon revolver et le braquai sur lui.

— Non mais... Tu vas voir si je...

— Une dernière fois, lâche ton arme ou je tire, m'écriai-je.

Il la brandit quand même. Je visai sa main, il poussa un cri et laissa tomber son revolver à terre.

— Haut les mains immédiatement, vous tous ! Haut les mains ou je tire !

« Haut les mains ! ». *Hands up !* Dans l'ouest, ce sont là des paroles fatidiques. Chacun sait que celui qui les prononce tirera s'il n'est pas obéi. Ces six vauriens le savaient aussi. Je tirai mon second revolver, et, mes deux armes braquées sur eux, je déclarai :

— Laissez vos mains en l'air, nous n'avons pas fini ! J'ai encore onze cartouches. Mère Thick, prenez-leur leurs revolvers, leurs fusils et leurs couteaux ! Demain matin, ils pourront les faire prendre ou venir les chercher eux-mêmes. Fouillez-les, et si vous trouvez de l'argent, prenez

le prix de leurs consommations et celui du verre que Spencer a cassé. Après quoi ils pourront disparaître.

La mère Thick eut tôt fait d’exécuter mes instructions, le spectacle de ces six hommes debout, les mains en l’air, autour de la table et n’osant pas bouger avait quelque chose de comique. Et le contenu de leurs poches les classait. A peine quelques cents de plut que le montant des consommations. Lorsque l’hôtesse eut empoché son dû, je lui dis :

— Et maintenant, mère Thick, ouvrez la porte et qu’ils sortent. Une fois dehors, ils pourront baisser les bras, mais pas avant, sans quoi je tire.

La porte s’ouvrit et ils sortirent l’un après l’autre, les bras levés. Spencer fermait la marche. Avant de franchir le seuil, il se retourna et, mi-hurlant, mi-gémissant, déclara :

— Nous nous reverrons ! Et cette fois-là, c’est toi qui mettras les mains en l’air ! Chien !

Toute l’assistance poussa un soupir de soulagement. Personne ne l'était imaginé que cela finirait ainsi. La mère Thick m’apporta un nouveau verre de bière et me tendit la main en disant :

— Je dois vous remercier, *Sir*. Vous m’avez débarrassée de ces gens-là et Dieu sait ce qu’ils auraient encore pu faire. Et vous avez fait ça d’une façon magnifique ! Vous aurez la meilleure chambre de la maison. Mais faites attention ! Ils vous tomberont dessus à la première occasion.

— *Pshaw* ! Je n’ai pas peur.

— Ne prenez pas ça à la légère. Ces canailles-là ne vous attaqueront pas en face, mais par derrière.

Je vis qu’on lui demandait qui j’étais, mais elle ne pouvait rien dire. Les gens auraient voulu se renseigner sur moi, mais je n’avais aucune raison de nouer des relations qui ne dureraient pas plus de deux ou trois jours. Car je n’avais pas l’intention de rester plus longtemps à Jefferson-City.

Je me fis conduire à ma chambre et constatai que la mère Thick avait tenu parole : elle était aussi propre et confortable que j’aurais pu le souhaiter. Et je dormis mieux que je ne l’aurais cru. Car d’habitude, lorsque l’homme qui revient de la Prairie passe sa première nuit dans un lieu clos, il n’arrive pas à fermer l’œil.

Le lendemain matin, je me mis d’abord en devoir de donner à mon extérieur une meilleure apparence, puis je m’enquis de la banque Wallace & C pour essayer d’avoir des nouvelles d’Old Surehand. La banque était dans la même rue. Je demandai Mr. Wallace, on me demanda mon nom, mais je préférai le passer sous silence, sachant qu’il est des circonstances où il vaut mieux garder l’incognito.

— Dites à Mr. Wallace que je suis un ami d’Old Surehand.

A peine avais-je prononcé ce nom que toutes les têtes des employés se tournèrent vers moi. On m’annonça et je fus conduit dans une pièce occupée par un monsieur assis à un bureau, qui se leva pour m’accueillir. C’était un Yankee d’âge moyen, au visage sympathique. Il me regarda d’un air interrogateur et se présenta.

— Mon nom est Wallace, *Sir*.

— On m’appelle Old Shatterhand.

— Ah ! Soyez le bienvenu et prenez place. On m’a dit beaucoup de bien de vous. Je suppose que vous venez d’arriver à Jefferson-City ?

— Non, je suis arrivé hier.

— Comment ? Et vous n’êtes pas encore venu me voir ! Où êtes-vous descendu, *Sir* ?

— Chez la mère Thick, tout près d’ici.

— Je la connais, c’est une brave femme, mais ce n’est pas une hôtesse digne d’un gentleman comme Old Shatterhand.

— Oh, j’y suis très bien logé et suis très satisfait.

— C’est parce que vous avez l’habitude de camper en plein air par tous les temps et c’est pourquoi vous n’êtes pas difficile. Mais du moment que vous vous trouvez dans un lieu civilisé, il faut vous reposer et vous offrir ce que vous pouvez vous offrir. Votre santé physique et morale l’exige.

— C’est précisément pour ma santé que je ne veux pas trop changer mon genre de vie, *Sir*. Vous avez peut-être raison ! Mais j’espère que vous voudrez bien accepter mon hospitalité pendant votre séjour ici.

— Je vous en remercie. Mais vous m’excuserez de refuser. Je partirai probablement dès demain. En outre, je tiens à vivre et à pouvoir agir en toute indépendance, ce qui ne serait pas le cas si j'habitais chez vous. Enfin j’ai envers Mr. Surehand l’obligation tic ne pas vous déranger.

— Comment cela ?

— Vous le connaissez bien ?

— Mieux que quiconque. Je puis même vous dire que nous sommes parents.

— *Well* ! Il m’a demanda de ne pas m’enquérir de ses relations. Si j’habitais chez vous, j’apprendrais ou je devinerais des choses que je n’ai pas le droit de savoir.

— Hum ! fit-il d’un air pensif. Voilà un argument qui me paraît valable, tout comme celui de votre indépendance. Je ne veux pas vous contraindre. Mais je puis vous dire que vous seriez le bienvenu chez moi.

— Je vous remercie, Mr. Wallace. Ma visite n’a pas d’autre objet que de vous demander si vous savez où se trouve Mr. Surehand en ce moment.

— Il est monté vers les Parcs, et avant tout celui de San Luis.

— Ah ! Quand est-il parti d’ici ?

— Il y a trois jours.

— Alors je peux le rattraper.

— Vous voulez y aller ? Vous voulez le rejoindre ?

— Oui. Winnetou m’accompagne.

— Winnetou aussi ? J’en suis très heureux ! Nous nous faisons toujours du souci au sujet de Surehand. Mais si nous savons qu’il y a deux hommes comme vous auprès de lui, nous serons plus tranquilles. Vous lui avez déjà sauvé la vie une fois. C’est pourquoi je pense que...

— Je vous en prie ! l’interrompis-je. Comme je vous l’ai déjà dit, je ne veux pas pénétrer ses secrets. Mais je voudrais savoir s'il trouvé à Fort Terret le nommé Dan Etters qu’il cherchait.

Non. Etters ne s’y trouvait pas.

Le général avait donc menti ?

— Oui.

A ce moment, un employé entra et lui montra un papier, en lui demandant s’il était bon.

— Un chèque de 15.000 dollars signé Grey & Wood à Little Rock. Il est bon ; vous pouvez payer.

L’employé s’éloigna. Quelque temps après, un homme passa devant la fenêtre. Je l’aperçus et le banquier aussi.

— Ciel ! m’écriai-je. C’était le général.

— Quoi ? Vous voulez dire le général qui fait aller Old Surehand à Fort Terret sans aucune utilité ?

— Oui.

— Il a passé par ici. On dirait qu’il est sorti de mes bureaux. Je vais demander ce qu’il voulait.

— Moi, je voudrais savoir où il va.

Je sortis en courant, mais il avait disparu. J’allai jusqu’au carrefour le plus proche, mais il restait invisible. Certes, je n’avais rien à lui dire. Mais si jamais il m’avait vu, je devais me prémunir contre une embuscade. Quand je rejoignis Wallace, il m’apprit que c’était le général qui avait encaissé le chèque de 15.000 dollars. Bien entendu, personne ne l’avait reconnu.

Puisque je ne voulais pas habiter chez lui, Wallace me pria d’accepter au moins une invitation à déjeuner. Je fus reçu par les siens de façon si charmante que j’acceptai de rester jusqu’au repas de midi. Lorsqu’il fut terminé, on me retint jusqu’au moment où le souper était déjà servi. Aussi était-il près de neuf heures lorsque je revins chez la mère Thick.

L’hôtesse avait envie de me reprocher ma longue absence. Elle me déclara qu’on avait préparé un rôti exprès pour moi. Comme je n’étais pas venu, c’était M. Treskow qui l’avait mangé. Certains des consommateurs de la veille étaient de nouveau là et la conversation allait bon train.

J’appris que Toby Spencer avait fait reprendre ses armes aussitôt après mon départ. Je m’assis de manière à pouvoir surveiller l’entrée. Aussi fus-je l’un des premiers à voir entrer deux hommes qui attirèrent aussitôt les regards de tous les assistants. Leur aspect était d’ailleurs de nature à éveiller la curiosité.

L'un d'eux était petit et gros, l'autre grand et mince. Le gros avait un visage imberbe et bronzé. Le grand était bronzé aussi, et sa barbe ne se composait que de quelques poils qui descendaient presque jusqu'à sa poitrine. On aurait dit qu'il était mangé aux mîtes. Les vêtements des deux hommes étaient encore plus singulier. Ils étaient vert épinard des pieds à la tête. Leurs courtes vestes, leurs larges culottes, leurs guêtres, leurs cravates, leurs gants, et leurs casquettes garnies à l'avant d'une visière et à l'arrière d'un couvre-nuque, tout était vert épinard. Ils avaient aussi d'immenses parapluies de la même couleur. Il ne leur manquait que des monocles pour compléter leur apparence de dandys insolites.

Ils attirèrent tous les regards. Je les reconnus aussitôt malgré leurs vêtements, ou pour mieux dire leur déguisement. C'étaient de vieux amis. Voulant leur faire une surprise, je détournai ma chaise de manière à ne pas être vu d'eux. Ils dédaignèrent de saluer la compagnie, et de parler à voix basse. Le gros s'arrêta devant une table libre et dit à son compagnon efflanqué, qui l'avait suivi à pas lents et pensifs.

— Qu'en dis-tu, Pitt, mon vieux rat, si nous campions devant cet objet à quatre pattes ?

— Si tu crois qu'il nous convient, je n'ai pas d'objection, mon vieux Dick, répondit le grand.

— *Well* ! Installons-nous !

Ils s'assirent. L'hôtesse vint leur demander ce qu'ils désiraient.

— Seriez-vous l'hôtesse de cet établissement, Madame ? demanda Dick Hammerdull.

— *Yes.* Vous voulez loger ?

— Peu importe. Nous avons une hutte où nous habitons. Mais qu'est-ce que vous avez à boire ?

— Toute sorte de brandys. Je vous recommande particulièrement mon julex à la menthe et au cumin, qui est excellent.

— Pas question de julex. Avez-vous de la bière ?

— Bien sûr et elle est très bonne !

— Alors apportez-nous-en deux pots. Mais des grands !

On les servit. Hammerdull vida sa chope d'un seul trait. En le voyant, Pitt Holbers se mit également en devoir de vider son verre sans reprendre haleine.

— Alors, Pitt, on remet ça ?

— Si tu crois que ça ne nous fera pas de mal, Dick, je n'ai pas d'objection. C'est meilleur que l'eau de la savane.

Leurs chopes renouvelées, ils consentirent enfin à regarder la salle et ses occupants. Le regard du gros tomba aussitôt sur le détective Treskow, qui les avait examinés avec surprise et curiosité.

— Mille tonnerres ! s'écria-t-il. Pitt, mon vieux rat, regarde donc la grande table ! Connais-tu le gentleman qui est assis dans le coin et qui nous sourit comme si nous étions de sa famille ?

— Si tu crois que je le connais, mon cher Dick, je n'ai pas d'objection.

— Est-ce que ça n'est pas le policier qui cherchait le pirate ? Viens, on .va lui serrer la pince !

Ils se levèrent aussitôt et Treskow, tout joyeux, vint à leur rencontre. Je l'avais déjà observé hier pendant qu'il parlait du capitaine Caïman. Son visage était tanné par les intempéries et bronzé par le soleil, sans qu'il eût pour autant l'air d'un véritable homme de l'Ouest. Mais ses traits bien découpés, son regard avisé, clair et aigu dénotaient l'énergie, le sang-froid et la résolution. Il n'avait pas voulu saluer le premier les deux arrivants, pour voir s'ils le reconnaîtraient. Dick Hammerdull et Pitt Holbers, dont il avait été question la veille, étaient donc là, chez la mère Thick ! C'était un grand événement, un heureux événement. Tout le monde leur serra la main et, comme de juste, ils abandonnèrent leur table pour s'asseoir avec leurs vieux amis et avec leurs nouvelles connaissances.

— Nous parlions de vous hier soir, dit Treskow. J'ai raconté vos aventures. C'est pourquoi tous ces gentlemen vous connaissent. Mais que vous est-il arrivé ensuite ? J'ai dû vous quitter à New York, après avoir assisté avec vous à l'exécution du capitaine Caïman, de « Miss Amiral », et de leurs compagnons.

— Ce qui nous est arrivé ? Rien que d'excellent, répondit Hammerdull. Nous sommes retournés tout droit vers l'Ouest, et nous avons naturellement commencé par aller visiter notre

cachette. Depuis, nous avons fait pas mal de choses, et toujours eu de bonnes chasses. Nos sacoches sont si bien remplies que nous ne savons que faire de l'argent.

— C'est une situation fort enviable, Mr. Hammerdull.

— Enviable, Mr. Treskow ? Ne dites donc pas de bêtises.

Qu'est-ce qu'on peut donc faire, au Wild West, avec ces pièces d'or, ces chèques et ces mandats, hein ?

— Allez dans l'Est, et profitez de la vie.

— Merci. Joli profit ! S'asseoir dans un restaurant et manger un menu préparé, non pas sur un feu de camp, mais sur un fourneau ! Être comprimé au milieu d'une foule dans une salle de spectacle, respirer un air infect et me faire casser les oreilles par le bruit des tambours et des trompettes ! Le concert des voix de la forêt, que le Seigneur nous offre en pleine nature, vaut tous vos violons et vos tambours ! Faut-il que j'aille louer un appartement dans lequel il n'y aura jamais ni un souffle de vent ni une goutte de pluie ? Que je me couche dans un lit, avec un plafond sur la tête au lieu du ciel et des nuages et que je m'entortille dans les couvertures et les édredons jusqu'à en étouffer ? Vous pouvez garder votre Est et ses délices. Les vrais plaisirs de la vie, c'est dans l'Ouest qu'on les trouve et sans avoir besoin d'argent. C'est pourquoi il est si vexant d'en posséder une telle quantité qui ne peut servir à rien. Heureusement que Pitt a fini par avoir une idée excellente, n'est-ce pas mon vieux rat ?

— Hum, si tu crois qu'elle est excellente, je n'ai pas d'objection. Tu veux sans doute parler de ma vieille tante ?

— Tante ou non, l'idée sera mise à exécution. Pitt Holbers a perdu ses parents tout jeune et a été élevé par une vieille tante de chez qui il s'est sauvé parce qu'il trouvait ses méthodes d'éducation trop pénibles... surtout pour certaines parties de son individu sur lesquelles les coups de canne pleuvaient à longueur de journée. Mais aujourd'hui, Pitt a compris qu'il aurait dû recevoir encore plus de corrections. La vieille tante ne lui apparaît plus comme un dragon féroce, mais comme une bonne fée qui a voulu faire un bonheur à coups de baguette. Il en a conçu de la reconnaissance et si entrepris de découvrir si la tante est encore en vie. Au cas où elle serait morte, elle a des descendants, et ses enfants, qu'elle a élevés par les mêmes méthodes que son neveu, méritent eux aussi de connaître aujourd'hui le bonheur. Nous voulons les y aider. Quand nous trouverons la tante, nous lui donnerons notre argent, même le mien car je n'en ai pas besoin, et peu importe que ce soit sa tante ou la mienne. Et voilà pourquoi, Messieurs, nous nous trouvons au seuil du Wild West. Nous sommes à la recherche de la bonne fée de Pitt Holbers, et comme on ne peut pas se présenter à une telle créature dans la tenue dans laquelle nous parcourons habituellement les forêts sauvages, nous nous sommes procuré ces beaux vêtements verts, qui nous font penser à l'herbe de la prairie et au feuillage des buissons.

— Et si vous ne retrouvez pas la tante, *Sir,* demanda Treskow ?

— Alors nous trouverons ses enfants et nous leur donnerons l'argent.

— Et si les enfants sont morts eux aussi ?

— Morts ? Quelle idée ! Ils sont encore en vie ! Les enfants élevés comme ça ont la vie dure et ne meurent pas si facilement.

— Et vous avez votre argent sur vous ?

— *Yes.*

— Mais, bien caché, je l'espère, Mr. Hammerdull. Je vous dis cela parce que dans l'Ouest il y a des gens qui sont d'une négligence stupéfiante avec l'argent.

— Soyez sans crainte, nous l'avons si bien caché que le voleur le plus habile ne le découvrirait pas.

Il portait, tout comme Pitt Holbers, une sacoche verte en bandoulière. La frappant du plat de sa main, il déclara :

— Nous l'avons toujours sur nous, dans cette sacoche, et la nuit, sous notre tête. Notre fortune est tout entière en chèques et lettres de crédit signés Grey & Wood de Little Rock, que nous pouvons encaisser dans n'importe quelle banque. Tenez, je vais vous faire voir.

En entendant le nom de Grey & Wood, je ne pus m'empêcher de penser au général qui avait aujourd'hui même encaissé chez Wallace un chèque de cet établissement. Dick Hammerdull ouvrit la sacoche et en tira un portefeuille de cuir qu'il ouvrit au moyen d'une petite clef.

— Voilà l’argent, Messieurs, dit-il, doublement protégé par deux sacoches, personne ne peut y toucher... Ces chèques...

Il s’interrompit. Les mots semblaient se bloquer dans sa gorge. Au lieu des chèques qu’il voulait montrer, il tenait à la main un petit paquet de couleur claire et son visage semblait exprimer la plus profonde stupéfaction.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? demanda-t-il. Est-ce que j’aurais enveloppé les chèques dans un journal, lorsque je les ai pris hier ? Est-ce que tu sais ça, Pitt ?

— Je n’ai jamais vu de journal, répondit Pitt.

— Moi non plus, et pourtant, c’est bien là du papier journal dans lequel ils sont enveloppés. C’est extraordinaire !

Il déplia le papier, pâlit, et poussa un cri.

— Mille diables ! Les chèques n’y sont pas !

Il fouilla les autres compartiments du portefeuille, mais ils étaient vides.

— Les chèques ne sont plus là ! Ni là ! Ni là non plus. Regarde un peu, Pitt, si tu as les tiens. J’espère que tu les as encore !

Holbers déboucla sa sacoche et répondit :

— Si tu crois qu’ils ont disparu, mon cher Dick, je me demande comment ça a pu arriver.

Il se révéla bientôt que les chèques de Pitt avaient également disparu. Les deux hommes s’étaient levés et se regardaient stupéfaits. Le visage long et mince de Pitt Holbers paraissait s’être encore allongé et aminci de moitié. Dick Hammerdull, après ses dernières paroles, restait bouche bée.

Tous les assistants partagèrent l’effroi des deux hommes, qui avaient de toute évidence été victimes d’un vol. Et j’avais même l'impression de savoir qui était le voleur. Hammerdull et Pitt, assiégés de questions, ne savaient que répondre. Treskow, d’une voix sonore, mit fin au tumulte.

— Du calme, *gentlemen* ! Si vous continuez à faire du bruit nous n’arriverons à rien. Cette affaire est de mon ressort. Je vous demanderai donc, Mr. Hammerdull, de répondre tranquillement à quelques questions. Êtes-vous fermement convaincu que ces valeurs se trouvaient dans le portefeuille ?

— Aussi vrai que je m’appelle Hammerdull.

— Et que ce journal ne s’y trouvait pas ?

— Non.

— C’est donc que le voleur, après avoir pris les chèques, a mis à leur place ce papier, pour vous faire croire le plus longtemps possible que les chèques étaient encore là. Le portefeuille avait la même épaisseur qu’auparavant, et, quand vous le teniez, vous deviez donc croire qu’il n’avait pas été ouvert. Mais qui est le voleur ?

— Ou...i, qui...qui... fit Hammerdull au comble de l’excitation. Je n’en ai pas la moindre idée. Et toi, Pitt ?

— Moi non plus, mon cher Dick, répondit Holbers.

— Il nous faut donc le rechercher, conclut Treskow. Quelqu’un savait-il que vous aviez dans cette sacoche de l’argent ou des valeurs ?

— Personne au monde, marmonna le gros.

— Depuis quand les papiers s’y trouvaient-ils ?

— Avant-hier.

— Quand avez-vous ouvert le portefeuille pour la dernière fois ?

— Hier, en nous couchant. Tout s’y trouvait encore.

— Où avez-vous passé la nuit ?

— A la pension Hilley, dans Water Street.

— Hilley est un honnête homme ; il est au-dessus de tout soupçon. Mais, chez lui, il n’y a pas de chambres individuelles. Il n’y a qu’un grand dortoir commun.

— Oui. C’est là que nous avions nos lits.

— Ah ! Et c’est dans cette salle que vous avez ouvert les portefeuilles.

— Non, c’était en bas, dans la salle à manger.

— Et on vous a vus ?

— Non. Nous étions seuls. Personne ne pouvait nous voir. Ensuite, nous sommes allés nous coucher et avons mis nos sacoches sous nos oreillers.

— Tout cela ne nous donne aucune piste. Il faut tout de suite aller chez Hilley pour examiner les lieux et voir si nous ne trouvons pas autre chose. Venez, Messieurs, dépêchons-nous.

Sans quitter ma place, alors que tous se mettaient en mouvement, je déclarai alors :

— Pour l'amour du ciel, Mr. Treskow, restez ici ! Ce n'est pas là-bas que vous trouverez le voleur.

Tous les regards convergèrent vers moi et Treskow lança aussitôt une question.

— Qui est-ce qui dit ça ? Ah, c'est vous ! Comment pouvez-vous dire ça ? Seriez-vous magistrat, ou policier ?

— Non, mais je pense qu'on n'a besoin d'être ni l'un ni l'autre pour bien aborder un problème. Permettez-moi de poser encore quelques questions à Mr. Hammerdull et Holbers.

Je me levai et m'approchai de la table. Les deux hommes purent alors me reconnaître. Comme je m'y attendais, Dick Hammerdull tendit ses deux bras, me désigna de ses index et s'écria :

— *Heavens* ! Serait-ce un mirage ? Pitt Holbers, mon vieux rat, vois-tu ce gentleman ?

— Hum, si tu crois que je le vois, il me semble que tu as raison, mon cher Dick, répondit le grand, tout joyeux.

— *Welcome, Welcome,* Mr. Shatterhand. Quelle surprise, et quel bonheur ! Vous venez d'arriver ?

— Non. J'étais déjà là quand vous êtes entrés. Mais je me suis tourné pour que vous ne me reconnaissiez pas tout de suite.

— Alors vous avez tout entendu et vous savez que nous avons été volés ?

— Certes. Et j'espère même pouvoir vous aider.

Dès la minute où mon nom avait été prononcé, un grand silence c'était fait dans la salle. Les gens s'étaient écartés de la table pour me faire place, et j'étais entouré d'un cercle de regards curieux. L'hôtesse pénétra dans le cercle, me tendit les mains, et s'écria :

— Vous êtes Old Shatterhand, Old Shatterhand ? Soyez le bienvenu, *Sir*. Quel honneur pour ma maison ! Je ne l'oublierai jamais. Vous entendez, vous tous ! Old Shatterhand est ici depuis hier, et le n'en savais rien ! Bien sûr, quand il a fait sortir ces six voyous, hier soir, nous aurions pu nous en douter. Mais je voudrais...

— Plus tard, mère Thick, l'interrompis-je. Pour le moment, je vous dirai seulement que je me plais ici et que je suis content de vous. Plus tard, Vous saurez tout ce que vous voulez savoir. Mais maintenant, il faut nous occuper de ce vol. Alors Dick Hammerdull, c'est avant-hier que vous avez mis dans les portefeuilles les papiers qu'on vous a volés ?

— Oui, répondit-il. C'est ici, avant-hier, que nous avons acheté les portefeuilles.

— Et où avez-vous mis les papiers en place ?

— Dans le même magasin.

— Étiez-vous les seuls acheteurs présents ?

— Non. Il est arrivé un homme qui voulait je ne sais quoi. Les portefeuilles lui ont tellement plu qu'il en a acheté deux exactement pareils.

— Et vous a-t-il vus mettre les papiers dans vos portefeuilles ?

— Oui.

— Est-ce qu'il savait ce qu'étaient ces papiers, ou est-ce qu'il s'en doutait ?

— Il ne pouvait pas le savoir. Et on ne peut pas savoir s'il s'en est douté, n'est-ce pas Pitt Holbers ?

— Si tu crois qu'on ne pouvait pas le savoir, tu te trompes, mon cher Dick, répondit Pitt, qui pour une fois n'était pas d'accord.

— Comment, je me trompe ?

— Parce que tu l'as dit.

— Moi ? Mais ce n'est pas vrai ! Je n'ai pas dit un mot à cet homme.

— Tu as parlé au vendeur. Tu lui as dit, en rangeant les papiers, que ce genre de portefeuille convenait parfaitement pour des chèques de grande valeur.

— C'était une grosse imprudence, repris-je. L'homme a-t-il acheté les portefeuilles avant d'entendre ces mots ?

— Non, après, répondit Holbers.

— Ensuite, qui est parti le premier, lui ou vous ?

— Nous.
— Avez-vous remarqué s'il vous suivait ?
— Non.
— Il vous a probablement suivis, en se dissimulant. Il a voulu savoir où vous habitiez.
Hammerdull s'écria avec vivacité :
— Que nous ayons habité ou non, peu importe. Il y était aussi.
— Dans votre pension ?
— Oui. Il y habitait.
— Et il a probablement couché dans la même salle que vous ?
— Bien sûr. Il n'y a pas d'autre endroit.
— Alors c'est lui le voleur. Les portefeuilles que vous avez ne sont pas les vôtres.
— Pas les... ?
Son visage exprima le plus parfait ahurissement.
— Non, ce sont ceux que cet homme a achetés. Il y a mis des journaux et ensuite, pendant que vous dormiez, il les a échangés contre les vôtres.
— Ah... ! Il a été très malin.
— Hé oui ! Il doit avoir de l'entraînement, car ça ne doit pas tire facile de tirer un portefeuille de sous l'oreiller d'un homme de l'Ouest, qui a toujours le sommeil léger.
— Pour ça, *Sir*, je dois dire que nous avons dormi comme des loirs. L'air était infect, et puait l'huile. Nous étions comme abrutis.
— Cela a dû lui faciliter la tâche. Connaissez-vous son nom ?
— Non.
— Nous l'apprendrons à la pension, fit Treskow.
— Probablement pas, répondis-je. Il s'est certainement inscrit tous un faux nom. Les policiers connaissent bien ça. Il nous serait donc tout à fait inutile de savoir le nom qu'il s'est donné.
— Mais cela peut nous mettre sur sa piste.
— Croyez-vous, Mr. Treskow, qu'il soit encore à Jefferson-City ?
— Non. Je vais aller tout de suite... informer la police et...
— N'y songez pas. Nous n'avons rien à espérer de la police.
— Tout de même !
— Non, absolument rien ! Si nous ne trouvons pas nous-mêmes, la police trouvera encore bien moins. Réfléchissons ! Mais pas ici, il y a trop de bruit. Allons dans la petite salle. La mère Thick nous apportera nos verres.
Treskow, Hammerdull, Holbers et moi-même nous nous rendîmes alors dans une petite pièce attenante. Je ne tenais pas à ce que notre entretien pût tomber dans des oreilles malveillantes. D'ailleurs personne ne fit mine de nous suivre.
Quand nous fûmes réunis à l'abri de toute indiscrétion, je déclarai :
— Messieurs, je connais le voleur et c'est pour le nommer que je vous ai réunis ici. Il ne faut pas qu'on nous entende, car il pourrait y avoir parmi les gens qui sont là quelqu'un qui irait l'avertir. Il se trouve en effet que j'ai par hasard vu cet homme au moment où il encaissait un des chèques : il s'agissait de quinze mille dollars.
— Quoi ? Déjà quinze mille dollars ! hurla Dick Hammerdull.
— Que le diable l'emporte ! J'espère qu'il ne dilapidera pas cette somme avant que nous le reprenions. Comment s'appelle cette canaille ?
— Il a probablement déjà pris plusieurs noms. Je l'ai connu sous celui de Douglas.
— Douglas ? fit Treskow. Je connais ce nom-là. Si cela pouvait être le Douglas que je cherche.
— Vous cherchez un homme qui s'appelle ainsi ? demandai-je.
— Oui. C'est-à-dire que c'est un des noms qu'il a déjà pris. Mais, comme vous l'avez vu, vous pourrez peut-être me donner son signalement ?
— De la façon la plus précise. J'ai passé deux jours avec lui.
Et je fis une description du « Général ».

— C’est ça, tout à fait ça, s’écria-t-il. Je puis vous confier que c’est pour l’arrêter que je suis venu à Jefferson-City. Nous avions appris qu’il se rendrait probablement ici. Où avez-vous fait sa connaissance, Mr. Shatterhand ?

— Dans le Llano Estacado. Et là-bas aussi, il a volé.

Je racontai brièvement l’histoire.

— Et il n’a reçu que cinquante coups de fouet, fit Treskow sur un ton de regret. C’est beaucoup trop peu. Il a beaucoup plus de choses à se reprocher que vous le pensez. Il faut absolument que je le prenne !

— Vous n’aurez peut-être pas beaucoup de mal, *Sir*. J’ai déjà trouvé la trace.

— Où mène-t-elle ?

— Très loin d’ici. Si loin que vous renoncerez sans doute à la suivre.

— Je ne crois pas. Naguère, j’ai suivi les pirates à travers tout le continent. Je n’en ferai pas moins pour capturer le « général ». Dites-moi où il veut aller.

— Dans les Rocheuses.

— Vraiment ? Avec tout cet argent en poche ?

— Oui ! Cet homme est trop malin pour rester dans l’Ouest et se faire remarquer en dilapidant ses sous.

— Mais les Rocheuses s’étendent sur toute la longueur des États-Unis. Savez-vous exactement à quel endroit il va ?

— Oui. Et vous le connaissez aussi.

— Moi ? fit-il surpris. Comment l’aurais-je appris ?

— De l’homme qui l’a nommé, de Tofoy Spencer.

— Spencer... Spencer... qui donc... ah, vous voulez dire ce voyou d'hier, que vous ayez mis à la porte si élégamment.

— Oui. Vous avez entendu la proposition qu’il m’a faite.

— De l’accompagner au parc de San Luis ?

— Oui. Et c’est également là que se rend le général.

— Spencer l’a dit ?

— Cela vous aurait-il échappé ?

— Je ne savais pas qu’il avait mentionné le général. Mon attention a peut-être été distraite à ce moment-là. Alors le Général y va aussi ?

— Bien entendu ! Il est le guide de ces gens qui paraissent avoir l'intention de former une bande de brigands. Allez-vous les suivre et vous hasarder dans leur voisinage, Mr. Treskow ?

— Pour l’attraper, je ne reculerais devant rien.

— Il faut croire que c’est un bien grand criminel, sans compter ce que je sais déjà de lui ?

— C’en est un. Je pourrais vous en raconter longtemps à son sujet. Mais ce n’est pas le moment.

— Mais songez à ce que représente le parcours jusqu’au parc. Il faut traverser le territoire des Osages !

— Ils ne me feront pas de mal !

— Vous croyez ? Ils se sont de nouveau révoltés. Ils font partie de la nation des Sioux et les Ogellallahs vous ont dit, jadis, ce que cela signifie. Encore une question : avez-vous des compagnons ?

— Hum, je suis seul. Mais je pense pouvoir compter sur Mr. Hammerdull et sur Mr. Holbers.

— Pourquoi sur nous ? demanda le gros.

— Parce qu’il a votre argent. A moins que vous ne vouliez le lui laisser ?

— Il n’en est pas question. S’il était à nous, nous pourrions encore y renoncer. Mais il appartient à la tante de Pitt Holbers, et nous devons le retrouver.

— Nous avons donc le même but, et je ne pense pas que vous vouliez agir de votre côté et me laisser aller seul.

— But ou pas but, nous allons avec vous !

— Très bien ! Nous sommes donc trois. Nous avons trois fois plus de chances de prendre le Général.

— Trois fois ou non, peu importe. Mais si je l’attrape, je ne le lâcherai plus. N’est-ce pas, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Si tu es de cet avis, mon cher Dick, nous y allons, nous lui reprenons l’argent, nous lui flanquons une bonne raclée et nous le remettons à Mr. Treskow, qui lui trouvera une bonne potence. Alors on y va tous les trois, mais quand ?

— C’est à voir. Mr. Shatterhand nous donnera peut-être un bon conseil, dit Treskow.

— Volontiers, fis-je. Et le voici : ne partez pas à trois, emmenez-moi aussi.

— Vous ? C’est vrai ? Vous voulez nous accompagner ?

— Bien sûr ! Et Winnetou viendra aussi.

— Ah, Winnetou ! Il est aussi à Jefferson-City ?

— Non, mais dans les environs.

— Et vous croyez qu’il acceptera ?

— Bien sûr. Nous avions l’intention de nous renseigner ici sur quelqu’un et d’aller le retrouver s’il n’était pas trop loin. Nous avons appris qu’il est parti pour le Colorado, et nous allons à sa recherche. C’est sur le même chemin. Ce n’est donc pas un sacrifice.

— Si ce n’est pas un sacrifice, c’est de toute façon un grand service que vous nous rendez. Nous serons donc cinq.

— Et il y en aura un sixième.

— Un sixième ? Qui donc ?

— Celui sur lequel je me suis renseigné ici. Et quand vous saurez son nom, vous en serez très heureux. C’est Old Surehand.

— Quoi ? Old Surehand aussi ? Eh bien alors, le Général peut toujours courir, nous le trouverons. Ça ne vous fait pas plaisir, Dick Hammerdull, que nous ayons avec nous trois hommes comme ceux-là ?

— Plaisir ou pas plaisir, peu importe, mais je suis charmé de me trouver en si bonne compagnie. Qu’est-ce que tu en dis, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Si tu crois que c’est un honneur pour nous, je suis d’accord avec toi, mon cher Dick, et je propose que nous ne restions pas trop longtemps dans ce trou qu’on appelle Jefferson-City.

Le brave Pitt Holbers, qui ne parlait que lorsque son « cher Dick » l’interrogeait, et toujours pour l’approuver, venait d’avoir l'audace de faire une proposition. Je répondis :

— Nous ne perdrons pas de temps ici. Mais il faut penser à tout. Avant tout, aux chevaux. Comme vous vouliez aller dans l'Est, vous n’en avez probablement pas ?

— Pas de chevaux ! Vous connaissez mal Dick Hammerdull, Mr. Shatterhand. Si jamais je me sépare de ma bonne vieille jument, ce sera au tout dernier moment. Je l’ai emmenée, et Pitt Holbers a lui aussi son cheval. Nous voulions les laisser en pension ici pour les reprendre à notre retour.

— Bien ! Vous êtes donc montés tous les deux. Mais vos vêtements de trappeurs ?

— J’avoue que nous leur avons dit adieu. Nous irons comme vous nous voyez.

— Avec les parapluies aussi ?

— Bien sûr. Ils sont payés. Ce que j’ai payé est à moi, et je peux l’emporter sans que la police s’en mêle.

— *Well !* Et les armes ?

— Elles sont à la pension.

— Tout va donc très bien. Et vous, Mr. Treskow ?

— J’ai mon revolver sur moi, mais je dois acheter tout le reste. Voulez-vous m’aider ?

— Bien volontiers. Vous achèterez un fusil et des munitions ici, mais le cheval à Kansas City ou à Topeka.

— Passerons-nous par là ?

— Oui. Nous ne partirons pas d’ici à cheval, mais par le steamer. C’est plus rapide, et cela nous permettra de ménager nos montures. Si Old Surehand sait s’y prendre, il remontera la Republican River, et nous en ferons autant. C’est un parcours qui exige de bons chevaux.

— Savez-vous quand le steamer part d’ici ?

— Je crois que c’est demain, peu après midi. Nous avons donc toute la matinée pour nos préparatifs. Mais il nous faut aussi des renseignements que nous ne pouvons pas attendre jusqu’à demain.

— Lesquels ?

— Le Général est certainement déjà parti ; il est donc inutile de le chercher ici. Mais il serait bon d'apprendre quand et de quel côté Toby Spencer et ses cinq acolytes quitteront ou ont quitté la ville.

— Je peux vous le dire, *Sir*. Il a pris le train de deux heures.

— Ah, le train ? Ils sont partis pour Saint-Louis ?

— Oui, par la ligne du Missouri jusqu'à Saint-Louis. Vous pensiez qu'ils iraient avec le général ?

— C'est bien ce qu'ils font.

— Mais, *Sir*, il y a quelque chose qui ne va pas. Il veut aller dans les Parcs, c'est-à-dire vers l'Ouest, et eux ont pris la direction de l'Est.

— Bien sûr, ils reculent pour mieux sauter. Il est évident que, de Saint-Louis, ils prendront le train pour le Kansas.

— Mille diables ! Et où pensent-ils donc retrouver le général ?

— Ils sont déjà ensemble.

— Comment ? Alors vous croyez que... que... qu'il est parti avec eux ?

— Oui. Où avez-vous vu Toby Spencer ?

— A la gare. Il était déjà installé dans un compartiment avec ses cinq bonshommes. Ils ont eu l'air de me reconnaître, car ils ont ricané par la fenêtre en me voyant.

— Mais il y en avait un qui, loin de ricaner, s'est bien gardé de se montrer à la portière.

— Vous voulez dire le Général ?

— Oui. Je suis sûr qu'il est parti avec eux, Mr. Treskow.

— Alors je l'aurai cherché ici en vain, et il était à cinq pas de moi au moment de son départ.

— C'est certain !

— Quel dommage ! Mais nous pouvons rattraper cette erreur en modifiant notre plan.

— Comment cela ?

— Au lieu de prendre le bateau, prenons cette nuit le premier train pour Saint-Louis.

— Je n'en suis guère partisan. Ne serait-ce qu'à cause des chevaux, je préfère éviter le chemin de fer. De plus Winnetou n'est pas là : il faut que je l'envoie chercher par un messager. Enfin il est très possible que nos bonshommes, au lieu de quitter immédiatement Saint-Louis, y restent pour une raison ou pour une autre. En ce cas, nous les aurions devancés et ne saurions pas où aller.

— C'est juste !

— N'est-ce pas ? Les gens que nous voulons prendre, il faut qu'ils soient devant nous, et non derrière. Ainsi nous suivrons leur trace sans risquer de nous tromper. Vous êtes bien d'accord, Messieurs ?

— Oui, répondit Treskow.

— D'accord ou pas, peu importe, déclara Dick Hammerdull, mais on fera exactement comme vous dites. Votre tête vaut mieux que les nôtres. Qu'est-ce que tu en dis, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Si tu penses que ta tête ne vaut rien, je n'ai pas d'objection, mon vieux Dick.

— Qu'est-ce que tu chantes ! J'ai parlé de nos têtes, et pas de la mienne. Je te prie de ne pas me manquer de respect. Et maintenant, Mr. Shatterhand, avons-nous encore quelque chose à faire aujourd'hui ?

— Rien que je sache. Venez demain avec vos chevaux à l'embarcadère, c'est tout. Ah, j'allais oublier. On vous a volés et vous êtes par conséquent sans argent ?

— Accepteriez-vous de nous en prêter ?

— Volontiers.

— Merci ! Nous vous en prêterons aussi, si vous en avez besoin. Je mets cette bourse à votre disposition, et vous me feriez honneur en l'acceptant.

Ce disant, il tira de sa poche une grosse bourse de cuir pleine à craquer et la jeta sur la table. Le tintement de l'or se fit entendre.

— Si je la prends, vous n'aurez plus rien, répondis-je.

— Ça ne fait rien, Pitt Holbers en a une qui est tout aussi bien remplie. Nous avons eu l'astuce de ne mettre que les papiers dans les portefeuilles. Nous avons changé quelques milliers de dollars en pièces d'or, et les avons serrés dans ces bourses. Nous pouvons donc payer tout ce

qu’il nous faut. Et maintenant, il serait bon de dormir, car nous n’en aurons plus guère la possibilité jusqu’à Kansas-City. On sait bien que, sur le bateau, il n’y a pas moyen de fermer l’œil. Viens, Pitt Holbers, mon vieux rat ! Ou bien aurais-tu envie de rester ?

— Hm ! Quand j’y pense, je trouve que la bière qui coule des tonneaux de la mère Thick est meilleure que ce que nous trouverons dans les Montagnes Rocheuses pour nous y baigner. Elle ne te plaît pas, à toi ?

— Qu’elle me plaise ou non, peu importe, mais c’est une boisson excellente et si tu veux encore rester ici, je ne te laisserai pas tomber. Car, moi aussi j’ai soif.

Ils restèrent donc, et ni Treskow ni moi n’eûmes la cruauté de les abandonner. Ce fut un moment de détente et d’agréable entretien avec ces deux personnages colorés et pleins d’humour, auxquels leur singulière façon de combattre dos à dos avait valu dans l’Ouest le surnom collectif de « toast-à-l’envers ».

J’étais d’ailleurs fort heureux de les avoir rencontrés ici. Leur bonne humeur bannirait l’ennui de notre expédition et, comme ils étaient bien meilleurs cavaliers et tireurs que des gens comme Ralph Webster et Jos Hawley, je n’avais à craindre aucune maladresse de leur part. Quant à Treskow, ce n’était pas un homme de l’Ouest, mais un gentleman, intelligent et plein d’expérience et malgré tout modeste. On pouvait donc espérer que tout marcherait bien entre nous.

La mère Thick me procura un messager sûr que j’envoyai à Winnetou, et qui fit diligence, car dès le lendemain matin le chef des Apaches arriva à la pension. Il avait naturellement amené mon cheval. Je fus touché du respect et de l’admiration avec lesquels mes compagnons l’accueillirent et de la déférence de la mère Thick, à laquelle il n’avait pourtant demandé rien d’autre qu’un verre de bière.

Je lui racontai ce qui s’était passé. Il reconnut immédiatement Treskow et évoqua les circonstances de leur précédente rencontre.

— Deadly-gun était le chef de ses Visages Pâles. C’est pourquoi, sitôt dans la cachette, Winnetou n’a plus donné aucun ordre, et s’est conformé aux siens. Et mon frère Shatterhand n’était pas là. Maintenant, c’est différent ; nous verserons moins de sang et nous éviterons toute erreur. Quel itinéraire Old Surehand a-t-il pris ?

— Je n’en sais rien. Mais je vais l’apprendre de Mr. Wallace en allant prendre congé de lui.

J’accompagnai d’abord Treskow pour l’aider à faire ses achats. Il ne s’y connaissait pas en fusils et se serait certainement laissé vendre un rifle de très bel aspect, mais inutilisable. Et je constatai non sans peine que la poudre qu’on nous avait d’abord proposée contenait au moins vingt pour cent de cendres.

Ces affaires réglées, je me rendis chez le banquier pour lui annoncer mon départ. Je restai muet sur le « Général » et sur les événements de la veille. Je n’avais pas besoin de l’en informer, et il vaut toujours mieux se taire quand on n’est pas obligé de parler. Mais j’avais encore une question à lui poser.

— Vous savez, *Sir*, que dans sa course à Fort Terret, Old Surehand était accompagné par Apanatchka, le jeune chef des Comanches ?

— Oui, il me l’a dit, répondit Wallace.

— Où cet Indien est-il allé ? Où s’est-il séparé d’Old Surehand ?

— Ils sont allés ensemble de Fort Terret au Rio Pecos, où Apanatchka l’a quitté pour rejoindre sa tribu.

— Très bien ! Et savez-vous par hasard quel chemin Old Surehand a pris maintenant ?

— Il a pris le bateau jusqu’à Topeka et voulait ensuite remonter à cheval le long de la Republican River.

— C’est ce que je pensais. Qu’est-ce qu’il a comme cheval ?

— Celui que vous lui avez donné.

— Il est donc très bien monté. J’espère retrouver bientôt sa trace.

— Je peux peut-être vous donner une indication. En arrivant à Topeka, allez au cabaret de Pierre Lebrun. Il y est certainement passé. Il connaît le patron. Ensuite, à deux jours de marche, il y a sur la rive droite de la Republican River une grosse ferme, dont le propriétaire possède des troupeaux de chevaux et de bœufs. Il s'appelle Fermer et Old Surehand ne manque jamais de lui rendre visite lorsqu’il est dans la région. Je ne peux malheureusement pas vous en dire plus, Mr. Shatterhand.

— Ce n’est pas la peine. Ce que vous m’avez dit suffit à me renseigner. Je suis sûr de retrouver l’ami Surehand.

— Et je partis.

Il était temps de gagner l’embarcadère. Je demandai la note à la mère Thick. Elle me déclara, en pleurant presque, que c’était l’offenser que de lui offrir de l’argent pour avoir eu l’honneur de recevoir Old Shatterhand. Je répliquai que je ne pouvais me considérer comme son hôte du moment que je n’avais pas été invité et que mon caractère m’interdisait d’accepter comme un cadeau ce que j’avais commandé dans la pensée de le payer.

Elle reconnut que je n’avais pas tort et déclara :

— Eh bien, puisque vous devez partir et que je ne veux pas me laisser payer, donnez-moi quelque chose qui ne soit pas de l’argent.

— Quoi donc ?

— Quelque chose qui vaut plus que de l’argent et que je conserverai en souvenir d’Old Shatterhand : une boucle de vos cheveux !

Je reculai stupéfait.

— Ai-je bien entendu ? Une boucle de mes cheveux ?

— Mais oui, *Sir*. Je veux une boucle de vos cheveux.

En vérité je me demandais comment elle allait trouver une « boucle » dans la tignasse rebelle et drue qui garnissait mon crâne. Mais je m’inclinai pour m’exécuter et, armée de ses ciseaux, la brave vieille (car la mère Thick avait plus de soixante ans) cueillit au plus épais de ma toison une touffe qu’elle exhiba triomphalement, en me disant :

— Merci, Mr. Shatterhand. Je vais mettre ces cheveux dans un médaillon et les montrerai à quiconque voudra les voir.

Son visage rayonnait d’un plaisir que j’étais loin de partager, car je voyais mal sa cueillette dans un médaillon. Au surplus, en me tâtant le crâne, je constatai que la redoutable mère Thick y avait pratiqué une véritable tonsure. Je m’empressai de remettre mon chapeau en me jurant bien de ne jamais plus faire droit à semblable requête.

Je pris enfin congé de la mère Thick et me rendis à l’embarcadère. Une fois à bord, je cherchai un endroit écarté où pouvoir mesurer l’étendue des dégâts causés à ma coiffure.

Le bateau n’était pas un de ces palaces flottants comme on en voit sur le Mississipi ou le Missouri. C’était un vapeur trapu et lent, qui mit cinq jours à nous transporter jusqu’à Topeka. Au cabaret de Pierre Lebrun, je m’enquis d’Old Surehand. Il y était passé trois jours auparavant. Nous achetâmes un bon cheval pour Treskow. Puis ce fut la prairie onduleuse, le long de la Republican River. L’est du Kansas est assez vallonné. On a l’impression d’une mer dont les vagues se seraient soudain figées.

Vers le soir du deuxième jour, nous arrivâmes à la ferme de Fenner, dont nous avions demandé le chemin aux cow-boys qui gardaient les troupeaux. Fenner était un homme aimable, mais il nous examina tout d’abord d’un air méfiant. Toutefois, lorsque j’eus prononcé le nom d’Old Surehand, il nous invita aussitôt à accepter son hospitalité.

— Ne soyez pas surpris, Messieurs, que je vous aie tout d’abord accueillis fraîchement. Il passe par ici toute sorte de gens. Avant-hier, il y a eu six bonshommes que j’ai fort bien reçus ; mais après leur départ, de bon matin j’ai constaté qu’il me manquait sept de mes meilleurs chevaux. Je les ai fait poursuivre, mais on n’a pas pu les rattraper. Ils avaient trop d’avance et étaient trop bien montés.

Je lui demandai leur signalement, et nous eûmes la certitude qu’il s'agissait du général, de Toby Spencer et de ses cinq compagnons. Old Surehand avait passé une nuit à la ferme. Nous décidâmes d’en faire autant.

Nous dînâmes dehors, devant la maison. Non loin de là, nos chevaux dessellés paissaient paisiblement, cependant que les cow-boys s’affairaient à rassembler les troupeaux pour la nuit. Bientôt, on vit se rapprocher un cavalier au galop, qui paraissait avoir une longue crinière blanche. Je pensai immédiatement à Old Wabble.

— Ah, le voilà, dit Fenner. Vous allez connaître un homme très curieux, qui a été célèbre et porté le surnom de « Roi des Cow-boys ».

— *Uff !* fit Winnetou.

— L’avez-vous embauché pour travailler dans votre ferme, Mr. Fenner ? demandai-je.

— Non. Il est arrivé aujourd'hui à midi avec un petit groupe de gens de l'Ouest avec lesquels il campe près des bois, et il repart demain. Il a plus de quatre-vingt-dix ans, mais il monte encore à cheval comme un jeune homme. Tenez, le voilà !

Oui, c'était bien lui. Il arriva tout près sans nous avoir reconnus, s'arrêta et fit mine de mettre pied à terre. Il nous regarda alors et s'empressa de remettre le pied à l'étrier en s'écriant :

— *All thousand devils !* Old Shatterhand et Winnetou ! Mr. Fenner, est-ce que ces types-là restent chez vous aujourd'hui ?

— *Yes,* fit le fermier surpris.

— En ce cas nous partons. Les honnêtes gens ne peuvent pas voisiner avec ces canailles. Adieu !

Il fit volter son cheval et partit au galop. Le fermier était stupéfait.

— *Sir,* vous êtes Old Shatterhand ? Et ce gentleman rouge est Winnetou, le chef des Apaches ?

— Oui, Mr. Fenner.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ; je vous aurais reçus tout autrement.

— Nous sommes des hommes comme les autres, et nous ne demandons rien de plus que n'importe qui.

— C'est possible ; mais la façon dont je reçois ne regarde que moi. Je vais dire à ma femme de quels hôtes elle aura à s'occuper.

Il entra dans la maison. Winnetou garda les yeux fixés sur la crinière d'Old Wabble, qu'on voyait encore flotter au loin.

— Son regard était plein de haine et de vengeance, dit-il. Old Wabble a dit qu'il s'en allait. Mais il reviendra cette nuit. Winnetou et ses frères blancs seront prudents.

Avant que notre repas fût terminé, Fenner reparut. Il repoussa tout ce que nous avions devant nous, pain, viande, assiettes, et déclara :

— Arrêtez-vous, Messieurs, je vous prie. Ma femme est en train de dresser une autre table à l'intérieur. Ne refusez pas ; ne me refusez pas la joie de vous montrer à quel point vous êtes les bienvenus.

Il n'y avait rien à faire. Ses intentions étaient excellentes et nous acceptâmes. Et ce fut un second repas, encore plus savoureux que le premier. Nous expliquâmes à notre hôte le comportement d'Old Wabble, en lui racontant le vol des fusils et le châtiment qui l'avait suivi. Malgré tout, il ne pouvait comprendre la rancune du vieux « Roi des Cow-boys ». Car nous l'avions en somme traité avec clémence. Bien qu'il eût pris part au vol, nous ne l'avions pas puni pour avoir mené le « général » à la maison de Bloody Fox.

La nuit était tombée pendant le repas. Nous étions préoccupés au sujet de nos chevaux. Le fermier nous dit :

— Si vous ne voulez pas les laisser dehors, à cause d'Old Wabble et de ses compagnons, j'ai derrière la maison un appentis où vous pourrez les attacher. Il ne ferme pas à clef, mais je mettrai un homme sûr en sentinelle. Quant à l'eau et au fourrage, j'en prendrai soin.

— Nous préférons monter la garde nous-mêmes, répondis-je : d'abord Pitt Holbers, ensuite Dick Hammerdull, puis moi-même et enfin Winnetou, chacun pendant deux heures.

— *Well !* Pour dormir, je vais vous installer dans la pièce voisine où vous serez bien et à l'abri d'une attaque par surprise. En outre, j'ai suffisamment de cow-boys dehors qui peuvent également faire bonne garde.

Les chevaux furent donc menés à l'appentis, et Pitt Holbers sortit pour prendre son tour de garde. Assis autour de la table, nous poursuivîmes notre conversation. Nous n'étions pas encore fatigués, Fenner, curieux de nos aventures, nous les faisait raconter l'une après l'autre. Lui et sa femme s'amusèrent beaucoup de l'esprit avec lequel le gros Dick relatait les épisodes de sa vie mouvementée.

Au bout de deux heures, il sortit pour relever Pitt Holbers. Ce dernier déclara qu'il n'avait rien vu ni entendu de suspect. Une heure encore se passa. Je racontais un épisode amusant qui s'était déroulé sous la tente d'un Lapon et n'avais d'yeux que pour les visages de mes auditeurs, qu'éclairait un rire joyeux, lorsque soudain Winnetou m'empoigna par le collet et me poussa si violemment de côté que je faillis tomber de ma chaise.

— *Uff !* Un fusil ! s'écria-t-il, en montrant la fenêtre.

En même temps, un coup de feu éclata dehors : la balle brisa un carreau et vint frapper derrière moi une des poutres qui soutenaient le toit. Elle m'était destinée, et je l'aurais reçue en pleine tête si Winnetou ne m'avait pas bousculé. L'instant d'après, carabine au poing, je me précipitai vers la porte, les autres derrière moi.

La prudence me commanda de ne pas ouvrir la porte toute grande, pour ne pas offrir de cible au second coup de feu. Je me contentai donc de l'entrouvrir et jetai un coup d'œil au dehors. On ne voyait rien. J'achevai d'ouvrir la porte et sortis. Fenner et mes compagnons se glissèrent derrière moi. Nous prêtâmes l'oreille.

Nous entendîmes, derrière la maison, les chevaux piétiner et hennir, cependant que Dick Hammerdull appelait.

— Au secours ! Les chevaux ! Les chevaux !

Nous fîmes rapidement le tour de la maison et aperçûmes des formes humaines aux prises avec nos montures. Deux cavaliers passèrent devant nous, en fuite.

— Halte ! Descendez ! cria Fenner.

Il avait son fusil à deux coups, qu'il avait décroché aussitôt qu'on avait tiré sur moi: Il le braqua sur les cavaliers. Les deux coups partirent et les deux hommes tombèrent. Ceux qui s'en étaient pris à nos chevaux abandonnèrent leur tentative et s'enfuirent. Nous tirâmes quelques coups dans leur direction.

— Très bien, très bien ! fit la voix de Dick. Mettez-leur du plomb dans la tête. Mais ensuite, venez m'aider, cette canaille ne veut pas se tenir tranquille.

Nous rejoignîmes Dick, agenouillé sur un homme qui essayait de toutes ses forces de se dégager... C'était Old Wabble !

— Racontez-nous donc comment c'est arrivé, dis-je au gros Dick, qui s'était relevé et s'efforçait de reprendre son souffle.

— Comment c'est arrivé, peu importe ; mais j'étais étendu sous l'appentis avec les chevaux. Tout d'un coup, j'ai eu l'impression qu'on parlait à voix basse, tout près. Je suis sorti pour prêter l'oreille. J'ai entendu un coup de feu devant la maison et, presque aussitôt après, un homme a tourné le coin, le fusil à la main. Malgré l'obscurité, je distinguais bien ses cheveux blancs. J'ai reconnu Old Wabble, je lui ai sauté dessus, et j'ai appelé à l'aide. Ses complices, cachés derrière l'appentis, s'y étaient introduits pour enlever nos chevaux. Le vôtre, l'étalon de Winnetou, et ma vieille jument ne se sont pas laissé faire. Mais les chevaux de Pitt Hobers et de M. Treskow, moins malins, se sont laissé monter par les deux hommes qui ont essayé de s'échapper. C'est alors que vous êtes arrivés et les avez descendus. Voilà l'histoire. Qu'est-ce qu'on va faire du « Roi des Cow-boys » qu'on ferait mieux d'appeler le Roi des Brigands.

— Faites-le entrer. Je viens tout de suite.

Nos coups de feu avaient fait accourir plusieurs des cow-boys de Fenner. Avec leur aide, je reconduisis nos chevaux sous l'appentis. Nous fouillâmes les alentours : les voleurs avaient disparu. Les deux que Fenner avait abattus étaient morts.

— En rentrant, je vis Old Wabble ligoté à la poutre dans laquelle s'était fichée sa balle. Sans baisser les yeux, il me regarda droit au visage, d'un air insolent. Malgré toute la bonne volonté et la patience que j'avais eues à son égard, maintenant il me répugnait. Mes compagnons avaient parlé du châtiment à lui infliger. Car, au moment où j'entrai, j'entendis Pitt Holbers dire :

— Ce n'est pas seulement un voleur, c'est un assassin. Il faut le pendre.

— C'est sur Old Shatterhand qu'il a tiré, répondit Winnetou. C'est donc à lui de dire ce qu'il faut en faire.

— Oui, il m'appartient, déclarai-je. Qu'il passe la nuit attaché à cette poutre. Demain matin, je prononcerai ma sentence.

— Prononce-la donc tout de suite ! grinça le vieux. Mets-moi donc une balle dans la tête. Après ça, tu pourras prier pour le repos de mon âme !

Je me détournai de lui sans répondre. Fenner s'éloigna pour envoyer ses cow-boys sur les traces des voleurs enfuis. Ils chevauchèrent toute la nuit sans rien trouver. Nous ne dormîmes guère.

Le jour était à peine levé, que nous étions debout. Old Wabble paraissait très en forme. La nuit au poteau ne semblait pas l'avoir affecté. Pendant que nous déjeunions, il avait l'air aussi parfaitement insouciant que si rien ne s'était passé ni ne devait se passer. Fenner en était indigné.

— Je n’ai jamais vu pareille insolence. J’ai toujours traité cet homme avec considération, ne serait-ce qu’en raison de son âge. Mais je suis d’avis qu’il faut appliquer la loi de la Prairie. Les voleurs de chevaux et les assassins sont pendus. Qu’on le fasse descendre dans la tombe où il a déjà un pied depuis si longtemps.

Le vieux ricana.

— Ne vous occupez donc pas de ma tombe ! Que ma carcasse se promène encore quelques années, ou qu’elle pourrisse tout de suite dans un tombeau, ça m’est bien égal.

Notre indignation fut à son comble.

— Cet homme mérite la corde, et voilà tout, s’écria Treskow. Prononcez votre verdict, Mr. Shatterhand. Il sera exécuté sans hésitation.

— Je vais le prononcer, dis-je. Mais vous n’aurez pas à l’exécuter. Ça lui est égal d’être vivant ou mort. Eh bien, Dieu lui donnera peut-être l’occasion d’apprendre que chaque seconde de la vie a une valeur inestimable. Alors, il pleurera pour vivre une minute de plus. Et quand la mort s’abattra sur lui, il hurlera pour demander pardon de ses péchés.

Je le détachai de la poutre. Il étira ses bras engourdis et me lança un regard interrogateur.

— Vous pouvez partir, dis-je.

— Ah ! Je suis libre ?

— Oui.

Il éclata d’un rire sarcastique et s’écria :

— Ma parole, on se croirait dans la Bible. C’est peut-être très touchant de jouer au Bon Pasteur et à la brebis égarée, mais moi ça ne me touche pas. Salut, messieurs. Si nous nous revoyons, ça ne sera pas comme aujourd’hui.

Il sortit la tête haute. Nous devions en effet nous revoir peu après, et dans des circonstances fort différentes...

L’ARBRE DE LA LANCE

La clémence dont j’avais fait preuve à l’égard d’Old Wabble m’était dictée, d’abord par son grand âge, et aussi par le sentiment impérieux et inexplicable qu’un tout autre châtiment lui était réservé par la Providence. Winnetou était sur ce point en parfait accord avec moi. Je n’en saurais dire autant de Pitt Holbers et Dick Hammerdull et encore moins de Treskow, en sa qualité de policier. Quant à Fenner, il me reprocha en termes amers ce qu’il appelait la plus grosse bêtise qu’il eût jamais vu commettre, jurant que si jamais Old Wabble remettait le pied sur ses terres, il rabattrait comme un chien enragé. Mais, en dépit de sa colère, il manifesta à nouveau son hospitalité en nous munissant, à notre départ, d’une telle quantité de provisions que nous pûmes marcher cinq jours sans avoir à nous soucier de nous procurer de la viande en chassant. Un tel avantage est infiniment précieux lorsqu’on se trouve au voisinage d’ennemis blancs ou rouges, et qu’il est essentiel d’éviter d’attirer leur attention en tirant des coups de fusil.

En fait, nous aurions dû rechercher la trace d’Old Wabble aussitôt après avoir quitté la ferme de Fenner. Nous connaissions maintenant l’étendue de son hostilité à notre égard, et nous avions les meilleures raisons de vouloir être renseignés sur ses intentions. Mais nous tenions à rattraper le plus vite possible Old Surehand, car nous avions devant nous le « général » et Toby Spencer qui, avec leurs compagnons, se dirigeaient également vers le Colorado. Le « Roi des Cow-boys » passait donc au second plan. Pour le moment du moins.

Pour éviter la grande boucle que décrit la Republican River derrière la ferme de Fenner, nous quittâmes les bords de la rivière et coupâmes tout droit à travers la prairie onduleuse. Nous aperçûmes les traces des cow-boys qui avaient recherché les compagnons d’Old Wabble la nuit dernière. Puis elles disparurent et, jusqu’au soir, nous ne vîmes aucun signe de la présence d’un être humain.

Il nous fallut alors traverser la Republican River, et Winnetou sut nous indiquer un gué si peu profond que nous pûmes le franchir sans que l’eau atteignît le poitrail de nos chevaux.

Arrivés sur l’autre rive, nous traversâmes les buissons qui bordent le cours d’eau, pour retrouver, au delà, la prairie. A peine y étions-nous parvenus que nous aperçûmes une trace qui, à une distance d’environ cinq cents pas, longeait la rivière. Dick Hammerdull la montra du doigt et dit à son ami :

— Vois-tu cette raie sombre dans l’herbe, Pitt Holbers, mon vieux rat ? Crois-tu que ce soit la trace d’un homme ?

— Si tu crois que c’est une trace, je n’ai pas d’objection, mon cher Dick, répondit l’autre.

— Oui, c’en est une. Il faut aller voir où elle mène.

Il croyait que nous partagions son avis. Mais, sans mot dire, Winnetou tourna à droite et nous mena le long de la rive, sans autrement s’occuper de la trace. Surpris, Dick Hammerdull m’interrogea :

— Pourquoi n’y allons-nous pas, Mr. Shatterhand ? Dans l’Ouest, quand on voit une piste inconnue, il faut la déchiffrer. C’est une question de sécurité.

— Certes, fis-je.

— Alors ! Il faut absolument que nous connaissions sa direction.

— D’est en ouest.

— Pourquoi d’est en ouest ? On ne peut pas le savoir avant d’avoir regardé de près. Elle peut tout aussi bien aller d’ouest en est.

— *Pshaw !* C’est d’est en ouest qu’elle va. Voilà plusieurs jours qu’il fait un vent d’ouest et vous pouvez constater que tous les brins d’herbe sont inclinés vers l’est. Un homme qui a l’expérience de l’Ouest sait qu’une trace qui va dans le sens du vent est moins nette que celle qui va contre lui. Comme cette trace est à au moins cinq cents pas de nous et que nous la voyons quand même très nettement, cela signifie qu’elle va contre le vent, par conséquent d’est en ouest.

— *All dewils,* voilà qui est bien raisonné ! Je n’y aurais pas pensé. N’est-ce pas ton avis, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Si tu penses que je te trouve assez bête pour être incapable de cette bonne idée, tu as raison, dit Holbers.

— Raison ou tort, peu importe. Toi-même, tu n’as pas inventé la poudre. Mais, Mr. Shatterhand, il faut quand même examiner cette trace, pour savoir qui et combien de gens l’ont faite.

— Oui, mais il est inutile de nous écarter de cinq cents pas. Vous voyez bien que nous allons bientôt la croiser.

— Très juste ! Moi qui croyais avoir l’expérience de l’Ouest, j’avais encore quelque chose à apprendre ici.

— Quand on reconnaît ses défauts, on est près de s’en corriger.

A peu de distance du gué, la rivière faisait un coude brusque vers le nord, dégageant la prairie vers l’ouest. Une bande de verdure venant de cette direction et rejoignant au nord la bordure de buissons de la Republican River, révélait l’existence d’un petit cours d’eau, qui allait se jeter dans la rivière plus loin de nous, sur la droite. Ce ruisseau était très sinueux. Le sommet de la dernière boucle était marqué par un petit bois, situé à environ une demi-heure de marche. Nous nous arrêtâmes, car la trace dont nous avons parlé arrivait brusquement à la rivière. C’était la trace d’un cavalier seul, qui s’était arrêté là quelques instants. Il n’avait pas mis pied à terre. Les traces des sabots antérieurs décrivaient un cercle au centre duquel se voyaient les empreintes des sabots de derrière. On pouvait en conclure que le cavalier, venant de l’est, s'était tourné vers les trois autres points cardinaux. Il cherchait donc quelque chose. Ensuite il avait galopé droit jusqu’au petit bois que j’ai signalé. C’était donc l’endroit qu’il avait cherché. Aussi portâmes-nous nos regards dans cette direction. Comme la trace ne paraissait pas vieille de plus d’une demi-heure, la prudence s’imposait.

— *Uff !* Wo-uh-ke-za ! fit l’Apache en désignant de la main un point précis du petit bois.

Wo-uh-ke-za est un mot dakota qui signifie : lance. Pourquoi Winnetou n’avait-il pas employé le mot apache. J’allais bientôt l’apprendre et constater une fois de plus l’acuité de son regard. Dans la direction de son geste j’aperçus, à la lisière du bois, un arbre dont une des branches était très longue. Je vis aussi qu’une lance était fixée perpendiculairement à cette branche. A cette distance, on aurait dit un trait de crayon sur le ciel que le soleil couchant faisait rougeoyer. Si la trace ne nous avait pas fait remarquer le boqueteau, cette lance aurait sans doute échappé à nos regards. Dick Hammerdull déclara :

— Je ne la vois pas, mais si c’est vraiment une lance, chacun sait que les lances ne poussent pas sur les arbres. Ça doit donc être un signal.

— Le signal d’un Dakota, dit Winnetou.

— Alors c’est une lance dakota ? demanda le gros.

— Oui, mais je ne sais pas de quelle tribu des Dakotas.

— Tribu ou non, peu importe. Ce qu’il y a d’étonnant, c’est qu’il y a des yeux capables de la voir à cette distance. Il s’agit de savoir si cela nous concerne.

Il s’était adressé à moi. Je répondis :

— Ça ne peut pas nous laisser indifférents. Dans cette région, il n’y a pas d’autres Dakotas que les Osages, et comme ces derniers ont déterré la hache de guerre, il nous faut connaître la signification de ce signal.

— Alors allons voir ! Il voulut pousser en avant sa vieille jument, mais je saisis les rênes et l’arrêtai.

— Vous n’avez pas l’air de tenir à votre peau. Cette lance signifie probablement qu’il y a là-bas des Osages qui attendent ou ont attendu quelqu’un. Le cavalier dont nous voyons la trace y est allé, probablement après avoir vu la lance. Si nous suivons tout droit sa trace, nous serons probablement vus.

— Croyez-vous qu’on ne nous ait pas déjà vus ?

— Non. Nous ne nous détachons pas des buissons qui sont derrière nous et on ne peut par conséquent pas nous remarquer. Il n’empêche que nous devons partir au plus vite. Venez. Vous voyez que Winnetou est déjà en route.

Sans prêter aucune attention à nos propos, l’Apache s’était éloigné, prenant par prudence la direction du nord. Nous le suivîmes jusqu’au moment où nous perdîmes le boqueteau de vue et prîmes ensuite vers l’ouest, pour atteindre le ruisseau. Une fois là, nous n’eûmes plus qu’à en

remonter le cours sous le couvert des buissons pour arriver au boqueteau par le nord. Winnetou s’arrêta, mit pied à terre, me donna son fusil d’argent à garder et dit :

— Mes frères attendront ici que je revienne leur dire ce que j’ai vu à l’arbre de la lance.

Il se glissa dans les buissons pour accomplir une de ces missions périlleuses qu’il avait coutume de se réserver et qu’il exécutait mieux que quiconque. Nous mîmes pied à terre et menâmes nos chevaux jusqu’au ruisseau pour les faire boire. Puis nous nous assîmes pour attendre le retour de l’Apache, S’il y avait vraiment des Osages dans le bois, son absence pourrait durer plusieurs heures. Mais, au bout, d’une demi-heure à peine, il réapparut et nous dit :

— Il y a un Visage Pâle assis sous l’arbre de la lance. Il attend un guerrier rouge qui est resté là une demi-journée et est reparti faire de la viande.

Ces déclarations, qui dénotaient la prodigieuse acuité d’esprit de l'Apache, me suffirent. Mais Dick Hammerdull, qui les trouvait insuffisamment explicites, demanda :

— Le chef des Apaches a-t-il pénétré dans le bois ?

Winnetou fit un signe d’assentiment. Le gros poursuivit :

— Et il n’a pas vu d’Indien ?

Winnetou hocha la tête.

— Qui donc est le Blanc qui est assis sous cet arbre ?

— Old Wabble, dit Winnetou.

— *Zounds !* Qu’est-ce qu’il peut bien faire là ?

Winnetou haussa les épaules. Hammerdull demanda encore :

— Et quel peut être l’Indien qu’Old Wabble attend ?

— Matto Chako, le chef de guerre des Osages.

— Matto Chako ? Je ne le connais pas. Je n’en ai jamais entendu parler. Le chef des Apaches le connaît-il ?

Winnetou acquiesça de nouveau. Il n’aimait guère être ainsi questionné, et j’attendais en riant sous cape le moment où sa patience serait à bout.

Le petit trappeur insista :

— Est-ce un brave ?

La question était superflue. Matto Chako signifie les sept ours et il s’agit en fait de grizzlies. Un homme qui a abattu sept ours gris et qui parcourt seul le sentier de la guerre est certainement courageux. Aussi Winnetou ne répondit-il pas.

Hammerdull répéta alors sa question, toujours sans obtenir de réponse.

— Pourquoi Winnetou ne parle-t-il plus ? Il est utile de savoir à qui on a affaire. C’est pourquoi je suis revenu à la charge.

Winnetou, qui avait regardé droit devant lui, se tourna alors vers Dick et lui répondit sur ce ton calme et distant qui n’appartenait qu’à lui :

— Pourquoi mon frère Shatterhand n’a-t-il rien demandé ? Pourquoi a-t-il gardé le silence ? Il faut réfléchir avant de parler. On peut réfléchir seul, mais il faut être deux pour parler. Mon frère blanc Hammerdull a certainement beaucoup de cervelle et doit savoir bien réfléchir : il est assez gros pour cela !

Dick fut sur le point de se fâcher, mais le respect qu’il éprouvait pour Winnetou le porta à se dominer et il se justifia d’un ton paisible.

— Assez gros ou non, peu importe. Mais je me permettrai de faire observer que je ne pense pas avec mon ventre, car ce n’est pas là que se trouve le cerveau, mais dans la tête. N’ai-je pas raison, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Non, fit Pitt avec sa brièveté habituelle.

Le gros fut très étonné de cette contradiction insolite.

— Quoi ? Je n’ai pas raison ? Pourquoi ?

— Parce que tu as posé des questions qui donnent à penser que tu as le cerveau, non dans la tête, mais à l’endroit du corps où les hommes normalement constitués ont le foie et la rate.

— Quoi ? Tu te moques de moi ! Écoute, Pitt Holbers, si tu prends les choses comme ça tu ne vas pas tarder à...

Je l’interrompis d’un geste pour lui imposer silence, car Winnetou avait pris son fusil d’argent et saisi les rênes de son cheval pour s’éloigner. L’heure n’était plus aux discussions

entre Dick et Pitt, si amusantes qu'elles fussent parfois. Nous le suivîmes, emmenant nos chevaux, jusqu'à la lisière des buissons. Sans monter en selle, il nous conduisit ainsi jusqu'au voisinage du boqueteau. Nous nous enfonçâmes dans la broussaille, et le chef des Apaches nous dit à voix basse :

— Old Shatterhand va venir avec moi. Les autres frères blancs resteront ici jusqu'à ce qu'ils entendent siffler trois fois. Alors ils viendront à l'arbre de la lance, où ils nous trouveront avec deux captifs.

Il fit cette déclaration d'un ton parfaitement assuré. Il posa son fusil et moi les miens, puis, toujours à l'abri des buissons, nous commençâmes à remonter le long du ruisseau, vers le boqueteau.

Le soir tombait, et, sous notre couvert, il faisait encore moins clair que dans la prairie. Nous progressions sans faire le moindre bruit. D'arbre en arbre, nous nous rapprochions de celui dans lequel était fichée la lance.

Tout près, à la lisière, s'élevait une espèce de vieille cabane à lapins, haute d'un mètre environ, à côté de laquelle était assis l'ancien « Roi des Cow-boys ». Son cheval paissait en liberté dans la prairie, ce qui signifiait qu'Old Wabble se sentait en pleine sécurité, sans quoi il aurait caché sa monture sous les arbres. Mais il y avait dans le boqueteau un autre cheval. C'était un magnifique étalon brun, harnaché à l'indienne à cela près qu'il portait, sous la selle, une couverture foncée ornée de dessins en cuir blanc représentant sept ours. C'est ce qui avait permis à Winnetou d'indiquer qu'Old Wabble attendait Matto Chako.

Il était évident que le chef des Osages ne s'était éloigné que pour trouver quelque gibier. Il se sentait sans doute suffisamment en sécurité pour avoir laissé dans le bois son précieux cheval, négligence que ni Winnetou ni moi-même n'aurions jamais commise. Old Wabble était venu jusqu'ici, et l'attendait tranquillement. C'est donc qu'il y avait quelque accord entre eux. Or Old Wabble s'était jadis acquis le surnom de « Tueur d'indiens ». Pour qu'un chef indien fût en relations avec lui, il fallait qu'il attendît d'importants avantages. Comme les Osages se trouvaient actuellement sur le sentier de la guerre, il ne pouvait s'agir que de quelque machination contre les Blancs. Ce n'était probablement pas la première entrevue entre Matto Chako et Old Wabble, et j'étais tenté de penser que ce dernier servait d'espion aux Osages. Il en était bien capable.

Du moment que Winnetou avait annoncé qu'on nous retrouverait avec deux captifs, c'était qu'il pensait que l'Osage ne devait pas tarder à revenir. C'était également mon avis, car il ne pouvait guère être question de chasser après la tombée de la nuit. Et en effet, nous vîmes bientôt, dans les dernières lueurs du couchant, un Indien s'avancer avec tant d'aisance qu'il était certes loin de se douter que des ennemis le surveillaient.

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, avec la démarche singulière que donne le port des mocassins sans talons, à semelle mince, nous le reconnaissions. Alors que les Osages sont le plus souvent de haute taille, celui-là était plutôt petit, mais remarquablement large, et malgré ses jambes tordues et son âge (il pouvait avoir plus de cinquante ans), donnait l'impression d'une vigueur exceptionnelle. Il tenait d'une main un fusil, de l'autre une poule sauvage qu'il avait abattue. En s'approchant du petit bois, il dut, malgré la quasi-obscurité, discerner les traces du vieux car il s'arrêta et s'écria en assez bon anglais :

— Quel est l'homme qui a fait cette trace et qui est derrière les arbres ?

Winnetou posa la main sur mon bras et le pressa légèrement, en guise de sourire condescendant. Car ou bien c'était un allié des Osages qui se trouvait dans le bois, auquel cas il pouvait s'avancer sans crainte, ou bien c'était un ennemi, et alors son appel ne pouvait servir à rien. Le vieux cow-boy répondit à voix haute :

— C'est moi, Old Wabble, viens !

— Y a-t-il d'autres Visages Pâles avec toi ?

— Non, tu vois bien d'après ma trace que je suis seul.

Encore un non-sens. Il pouvait très bien avoir eu des compagnons qui se seraient séparés de lui auparavant pour gagner ensuite le petit bois par une voie détournée, comme nous venions de le faire.

Nous savions qu'Old Wabble ne se trouvait pas seul dans la vallée de la Republican River. Mais où étaient maintenant ses compagnons ? Devaient-ils rester dans l'ignorance de son

rendez-vous avec l'Osage, ou bien les avait-il laissés pour quelque autre raison ? J'espérais l'apprendre.

Matto Chako s'avança jusqu'à lui à pas précautionneux, s'assit à non côté et demanda.

— Quand Old Wabble est-il arrivé ici ?

— Il y a près de deux heures, répondit le vieux.

— A-t-il tout de suite remarqué le signe convenu ?

— Pas tout de suite. Au confluent, j'ai observé le terrain, et je me suis dit que ce petit bois serait me bonne cachette. Et m'en approchant, j'ai remarqué la lance. Tu as très bien choisi l'endroit.

— Nous sommes en sûreté, car, à part toi et moi, il n'y a personne dans notre voisinage. Je suis ici depuis hier. C'était le jour où tu devais venir. Comme j'ai dû t'attendre jusqu'à aujourd'hui, ma provision de viande s'est épuisée, et j'ai dû m'éloigner pour abattre cet oiseau.

C'était une manière de reproche. Old Wabble répliqua :

— Le chef des Osages ne m'en voudra pas de l'avoir fait attendre. Je lui raconterai pourquoi je suis en retard, et je suis sûr que la nouvelle le réjouira : *it's clear*.

— Old Wabble est-il allé à la ferme de Fenner ?

— Oui. Nous y sommes arrivés hier peu avant midi. La visite des trois autres fermes que vous voulez également attaquer nous a pris plus de temps que nous ne le pensions. Mais, si je suis venu plus tard, c'est à cause d'une capture très importante que tu pourras faire si tu acceptes mes propositions.

— De quelle capture Old Wabble veut-il parler ?

— Plus tard. Je veux d'abord te parler des quatre fermes en question.

Nous nous étions postés sans bruit derrière la cabane à lapins et nous entendions tout. Et j'eus ainsi la certitude qu'Old Wabble était effectivement l'espion des Osages. Il s'agissait de l'attaque et du pillage de quatre grandes fermes, y compris celle de Fenner. C'était l'éternelle et lamentable histoire : les Osages, trompés par les Blancs lors d'une fourniture, avaient, pour se dédommager et se procurer la viande dont ils avaient besoin, volé les bœufs d'une ferme. On les avait poursuivis et plusieurs de leurs guerriers avaient été tués. Pour se venger, ils avaient, tenant conseil autour du feu de camp, décidé la guerre contre les Blancs. On attaquerait d'abord les quartes fermes de la Republican River. Mais, comme elles comptaient de nombreux cow-boys, et que les Indiens redoutaient fort ces adversaires combatifs et à demi sauvages, il fallait d'abord envoyer des gens en reconnaissance pour en savoir le nombre. Il eût été peu avisé de charger des Indiens, surtout appartenant à la même tribu, de cette mission. C'est alors que le hasard fit se rencontrer les Osages avec Old Wabble et ses compagnons. Il faut croire qu'ils avaient eu antérieurement des relations du même ordre, sans quoi l'Osage n'aurait pas proposé cette mission au vieux. Aux termes de l'accord, les Osages auraient les scalps, les armes et les troupeaux des victimes, et Old Wabble et ses gens garderaient le reste. Ce qu'il avait naturellement en vue, c'était l'argent et d'autres objets facilement vendables. Est-il besoin de préciser lequel des deux était le plus criminel ? Nous remarquâmes que le chef Osage n'appelait jamais le roi des cow-boys « mon frère blanc », se contentant de le désigner par son nom, ce qui prouve bien que les gens de cette sorte ne sont pas plus respectés des Indiens que des Visages Pâles civilisés.

Lorsque Old Wabble entreprit sa tournée d'espionnage, les Osages n'avaient pas encore achevé leur « mobilisation ». Vu l'importance des renseignements sur la défense des fermes, le chef en personne s'était rendu au coude de la Republican River pour les recueillir de la bouche d'Old Wabble. La lance marquait le lieu du rendez-vous.

Ils venaient donc de se rejoindre. Old Wabble rapporta que les fermes pouvaient être prises en perdant peu de guerriers rouges. Il exposa ses plans, que notre intervention devait faire avorter. Après en avoir discuté, le chef osage interrogea Old Wabble sur l'« importante capture » qu'il avait mentionnée auparavant. Le vieux cow-boy répondit d'un air rusé :

— Il faut que le chef des Osages réponde à quelques questions avant que je puisse lui dire de qui il s'agit. Connais-tu le chef des Apaches, Winnetou ?

— Ce chien ? Je le connais.

— Tu l'appelles un chien. Avez-vous été ennemis ?

— Plus d’une fois. Il y a trois étés, nous avions déterré la hache de guerre contre les Cheyennes, et tué nombre de leurs guerriers au combat. C’est alors que l’Apache vint se mettre à leur tête avec leur chef. Il est lâche comme un coyote, mais rusé comme un millier de vieilles femmes. Il fit mine de combattre, mais, alors que nous marchions contre lui, il disparut soudain de l’autre côté de l'Arkansas. Pendant que nous le poursuivions, lui et ce qui restait des Cheyennes, il se précipita sur nos wigwams, et captura nos troupeaux. Lorsque nous revînmes, il avait transformé nos campements en forteresses où se trouvaient captifs les guerriers restés sur place, les vieillards, les femmes et les enfants, et qu’il gardait avec les Cheyennes afin de nous contraindre à une paix qui ne lui a pas coûté une goutte de sang, mais qui nous a coûté notre honneur. Puisse le Grand Esprit faire tomber ce vaurien entre mes mains.

Je n’étais pas avec Winnetou à l’époque, mais il m’avait par la suite raconté ce magnifique fait d’armes, qui non seulement avait sauvé les Cheyennes d’une perte certaine puis encore leur avait assuré la victoire contre des ennemis beaucoup plus puissants. La rancune de Matto Chako était bien compréhensible.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas encore vengés de lui ? demanda Old Wabble. Il est facile de s’emparer de lui. Il n’est que rarement dans les wigwams de ses Apaches. Le mauvais esprit le pousse à parcourir sans cesse les savanes et les montagnes. Il n'y a qu’à tendre la main pour le capturer.

— Tu parles sans réfléchir. C’est précisément parce qu’il est toujours en chemin qu’il est difficile de l’atteindre. Souvent, nous avons appris l’endroit où il se trouvait ; mais, en y arrivant, nous avons constaté qu’il n’y était déjà plus. C’est comme un lutteur qu'on ne peut pas saisir parce qu’il s’est enduit le corps de graisse, et quand on croit le saisir à coup sûr, le Visage Pâle qu’on appelle Old Shatterhand est auprès de lui. Ce Blanc est le plus grand magicien qui soit et lorsque lui et l’Apache sont ensemble, cent Osages n’en viendraient pas à bout.

— Je te prouverai que tu es dans l’erreur. Considères-tu également Old Shatterhand comme votre ennemi ?

— *Uff* ! Nous le haïssons encore plus que Winnetou. Le chef des Apaches est au moins un guerrier rouge. Mais Old Shatterhand est un Blanc, et cela suffit pour que nous le détestions. Par deux fois, il a aidé les Utahs contre nous. Il est le plus farouche ennemi des Ogelallahs, qui sont nos amis et nos frères. Il a estropié plusieurs de nos guerriers qui essayaient de se saisir de lui, en sorte qu’ils sont comme des vieilles femmes. C’est pire que s’il les avait tués. Car ce chien dit qu’il ne prend la vie de ses ennemis que lorsqu’il ne peut pas faire autrement. Il leur tire les balles de son fusil magique dans le genou ou dans la hanche, les rayant ainsi pour le restant de leurs jours du nombre des hommes, des guerriers. C’est plus cruel que la torture la plus longue. Malheur à lui, si jamais il tombe entre nos mains ! Mais cela n’arrivera jamais. Lui et Winnetou sont comme les grands oiseaux qui volent très haut au-dessus de la mer. Ils ne descendent jamais ; on ne peut les capturer.

— Tu fais erreur. Ils descendent très souvent. Et je sais qu’en ce moment même ils sont en bas, et très faciles à prendre.

— *Uff* ! Dis-tu la vérité ? Les as-tu vus ?

— Je leur ai même parlé.

— Où, où ? Dis-le moi !

L’ardeur avec laquelle il avait lancé ces questions nous montrait la passion qui l’animait contre nous. Old Wabble n’en répondit que plus calmement :

— Je peux t’aider à prendre Winnetou, Old Shatterhand et trois autres Visages Pâles, car je sais où ils sont. Mais je ne peux te révéler ce secret qu’à une condition.

— Quelle est cette condition ?

— Nous les prendrons tous les cinq. Vous aurez les trois autres Blancs et vous me laisserez Old Shatterhand et le chef des Apaches.

— Qui sont les trois autres Blancs ?

— Deux hommes de l’Ouest, qui s’appellent Hammerdull et Holbers, et un policier nommé Treskow.

— Je ne les connais pas. Alors nous prendrions ces cinq hommes et ne garderions que les trois qui ne nous intéressent pas, te laissant les deux auxquels nous tenons tant ? Comment peux-tu me demander une telle chose ?

— Je dois l’exiger, car j’ai une telle vengeance à tirer contre Winnetou et Old Shatterhand que je donnerais ma vie pour l’exercer !

— Nous ne leur en voulons pas moins !

— C’est possible, mais c’est moi qui sais où ils sont, et j’ai droit à ceux que je veux.

Le chef réfléchit un moment, puis demanda :

— Où sont-ils ?

— Tout près d’ici.

— *Uff, uff* ! Qui l’eût cru ? Mais es-tu sûr de les prendre ?

— Il ne me faut que quelques-uns de tes guerriers pour les capturer.

— Il te faut des guerriers. Tu n’es donc pas sûr de les tenir.

— Tes guerriers doivent t’aider à les prendre au piège. Sans leur aide, tu ne les prendrais pas.

— Comment te permets-tu d’exiger ceux que nous tenons le plus à avoir pour nous.

— Parce que vous n’aurez rien si tu ne fais pas ce que je te demande.

— *Uff* ! Et qu’est-ce que tu auras si tu ne disposes pas des guerriers osages ? Rien, absolument rien. Tu demandes trop !

Ils discutèrent un moment. Matto Chako était trop avisé pour se laisser intimider et Old Wabble comprit qu’il devrait sans doute renoncer tout à fait à sa vengeance s’il ne faisait pas une concession.

— Bon ! Pour te prouver ma bonne volonté, je vous laisserai, outre les trois Blancs, Winnetou. Mais je veux absolument garder Old Shatterhand. J’ai à régler avec lui un compte beaucoup plus lourd que celui de l’Apache et, si tu ne me l’abandonnes pas, je préfère les laisser échapper tous les cinq. C’est mon dernier mot. Fais ce que tu veux !

Bien que sans empressement, l’Osage préféra se contenter de ce qu’on lui offrait et déclara :

— Qu’il soit fait selon le désir d’Old Wabble et qu’il conserve Old Shatterhand. Mais je veux enfin savoir où sont ces cinq hommes et comment nous pourrons les prendre.

Le vieux cow-boy raconta qu’il nous avait rencontrés à la ferme de Fenner, mais se garda de révéler la situation peu glorieuse dans laquelle il s’y était trouvé. Ayant terminé son récit, il ajouta :

— Tu sais maintenant pourquoi je suis arrivé en retard. Il fallait que je recueille tous les renseignements nécessaires pour pouvoir les prendre. Les cow-boys de la ferme ne connaissaient pas mes sentiments à l’égard de Winnetou et d’Old Shatterhand. L’un d’eux avait appris à la ferme la raison de leur présence près de la Republican River et l’avait racontée à un autre. Je les ai entendus et, la nuit, je me suis subrepticement approché de la fenêtre. Fenner était assis avec eux. Ils racontaient leurs aventures. Et il fut question de leurs projets. Ils veulent monter dans le Colorado, où un autre Blanc, lui aussi ennemi juré des hommes rouges, les a précédés. Ils doivent le rencontrer, je n’ai pas entendu où, et ensuite attaquer un groupe de Visages Pâles, qui...

— Qui est le Blanc dont tu parles ? interrompit le chef des Osages.

— On l’appelle Old Surehand.

— Old Surehand ! *Uff* ! Ce chien que nous avons pourchassé pendant trois jours sans arriver à le prendre. Il a tué deux de nos guerriers et plusieurs chevaux, et n’est jamais revenu dans notre territoire. Il l’évite, parce qu’il craint notre vengeance.

— Tu te trompes une fois de plus. Il était il y a quelques jours à la ferme de Fenner, et comme c’est de là qu’il est parti vers le Colorado, il a dû traverser votre territoire. Il semble donc qu’il n’a pas peur de vous.

— Il faut croire que le mauvais esprit le rend invisible. S’il ne passe pas par la grande montagne, il tombera entre nos mains à son retour. Nous le tenons. Il a dû, par crainte, voyager la nuit. Sans quoi nous l’aurions vu.

— Même en ce cas, vous auriez dû voir sa trace le jour venu. Cet homme ignore la peur. D’ailleurs on ne vous craint pas. La meilleure preuve en est que Winnetou et Old Shatterhand, vos ennemis mortels, sont venus ici, sachant bien pourtant que vous avez déterré la hache de guerre.

— Tais-toi ! Ce n’est pas parce qu’ils ne nous craignent pas. C’est parce que le Grand Esprit les a abusés, pour les faire plus sûrement tomber entre nos mains. L’essentiel est de savoir où ils vont et par où ils vont passer.

— Crois-tu que je sois venu te voir sans l’avoir appris ? J’ai si bien opéré qu’ils ne peuvent pas nous échapper. Je ne sais pas, il est vrai, combien de temps ils sont restés à la ferme de Fenner, car j’ai dû partir. Mais il est certain qu’ils l’ont quittée aujourd’hui, parce qu’ils veulent rattraper Old Surehand. Ils suivront naturellement la rivière et, comme il faut qu’ils la traversent, j’ai posté un de mes compagnons à chacun des passages possibles. C’est aussi pourquoi je suis arrivé ici seul. Ces guetteurs ont pour mission d’attendre que les cinq canailles passent la rivière, de les suivre sans se faire voir et d’accourir ici pour nous dire quelle direction ils ont prise. Dis-moi si je n’ai pas savamment opéré.

— Old Wabble a sagement agi, déclara l’Osage.

Nous qui l’écoutions ne partagions guère cette opinion. Tout au contraire, le « Roi des Cow-boys » s’était lourdement trompé en supposant que nous suivrions le cours de la rivière. Nous avions, comme je l’ai déjà dit, coupé la boucle de la Republican River et pris une forte avance sur ses guetteurs. Maintenant, ils n’avaient qu’à nous attendre. Et c’est Old Wabble qui allait nous voir.

— Le chef des Osages, poursuivit Old Wabble, reconnaîtra que j’ai fait tout mon possible. Maintenant, il faut seulement que tes guerriers soient en place lorsqu’on aura besoin d’eux.

— Je vais partir immédiatement les chercher, dit Matto Chako.

— Où sont-ils ? Sont-ils loin d’ici ?

— Ils ont l’ordre de se rassembler au Wara-tou[1], sur la grande piste des bisons. Cet endroit est si éloigné des rivières que les Visages Pâles suivent volontiers, que tous mes guerriers peuvent s’y rassembler sans être vus d’un seul Blanc. Les Visages Pâles savent que nous avons déterré la hache de guerre, mais ils ne peuvent pas savoir de quel côté attendre notre attaque.

— Je ne sais pas où se trouve Wara-tou. Combien de temps te faut-il pour y aller ?

— Mon cheval est reposé, et c’est le meilleur coureur des Osages. Je peux y être longtemps avant le lever du soleil et te ramener à midi autant de guerriers qu’il t’en faudra pour capturer les quatre Blancs et l’Apache.

— Il y en aura combien ?

— Vingt suffiront largement.

— Je ne crois pas ! Cela suffirait s’il n’y avait pas la maudite carabine « Henry » d’Old Shatterhand, que vous prenez pour un fusil magique. Moi je sais qu’il n’y a là aucune magie, mais que cette carabine vaut vingt ou trente fusils ordinaires. Je peux te le dire, car, un jour je l’ai volée à Old Shatterhand. Mais je n’ai pas pu tirer un seul coup avec. Elle est construite de façon si mystérieuse que je m’y suis cassé la tête en vain. Pas un ressort, pas une vis !

— *Uff, uff* ! Tu lui as volé cette arme et tu ne l’as pas gardée ?

— Oui. Tu seras étonné d’apprendre que j’ai été forcé de la restituer. On aurait dit que tous les diables étaient ligués contre moi : *it’s clear*. J’aurais dû la démolir. Je voulais le faire, mais le général n’a pas voulu. Ce coquin avait l’intention de garder cette arme pour lui et il ne m’a pas laissé la...

Il s’interrompit, préférant sans doute ne pas s’étendre sur cet épisode peu glorieux. Le chef osage demanda :

— Old Wabble a parlé d’un général. Pourquoi s’est-il tu brusquement ?

— Parce que ça n’a pas d’importance. Il y a des noms qu’on préfère ne pas prononcer. Mais j’espère qu’avant ma mort, ce général me tombera encore une fois entre les mains. Il recevra alors dix fois plus de coups de fouet que naguère chez Helmer, lorsqu’il a eu la bassesse de révéler que je... *pshaw !* Alors le chef des Osages veut aller chercher vingt guerriers ? Ce n’est pas assez : il en faut au moins cinquante : *it’s clear*.

Le chef n’avait probablement parlé que de vingt hommes pour ne pas risquer de passer pour un lâche. Mais il s’empressa d’acquiescer.

— Old Wabble doit savoir ce qu’il dit. S’il pense qu’il nous faut cinquante guerriers, nous les aurons. Je vais aller les chercher.

[1] L’eau de pluie.

— Et je vais attendre que tu reviennes ? Ne vaudrait-il pas mieux que j'aille avec toi ?

— Non. Il faut que tu restes ici, pour accueillir tes gens. Ils ne savent pas exactement où tu es. Il faut donc que tu allumes un grand feu, qui se voie de loin.

— Il ne faut pas, parce que Winnetou et Old Shatterhand le verraient quand ils viendront. Il vaut mieux que...

Il n'eut pas le temps de poursuivre, car au même instant, les deux mains de Winnetou avaient agrippé son cou. Matto Chako s'était levé pour aller détacher son cheval. Le moment était venu pour nous d'agir. Cependant que l'Apache se chargeait d'Old Wabble, je me glissai derrière l'Osage, l'empoignai par la nuque de la main droite et, de mon poing gauche, lui assenai un coup qui le fit s'effondrer à terre. Je le portai à l'endroit où il était assis quelques instants auparavant et où Winnetou s'empressait de venir à bout d'Old Wabble. Deux minutes plus tard, ils étaient ligotés et Winnetou lança les trois sifflements convenus. Bientôt, nos trois camarades arrivèrent avec nos chevaux et nos fusils. Les deux captifs, encore inconscients, furent posés en travers des selles et attachés comme des sacs. Puis nous quittâmes le petit bois, car les compagnons d'Old Wabble devaient s'y rendre. Il eût suffi qu'un seul d'entre eux se trouvât à l'« arbre de la lance » sans que nous l'eussions remarqué, pour que nous nous trouvions dans le plus grand danger. Aussi chevauchâmes-nous tout d'abord en remontant le cours du ruisseau, pour ensuite le traverser et continuer par la Prairie, jusqu'au moment où nous aperçûmes un boqueteau isolé où nous fîmes halte. Le sol était humide et passablement creusé par le piétinement des bisons, ce qui nous permit d'allumer un petit feu dont la lueur n'était pas visible de la prairie.

Nous déchargeâmes nos prisonniers et les étendîmes près du feu. Ils avaient repris connaissance. En nous voyant, le chef Osage garda le silence, mais Old Wabble s'écria, en tirant sur ses liens :

— Tonnerre ! Voilà de nouveau nos bons pasteurs. Je me demande pourquoi vous prenez la peine de m'arrêter encore une fois.

Winnetou était trop fier pour répondre, et je l'imitai. Mais Dick Hammerdull, que j'avais mis au courant des projets qu'Old Wabble avait tramés contre nous, ne put s'empêcher d'exhaler sa colère.

— Vous êtes pires que des bêtes féroces. Elles, au moins, ne tuent que pour pouvoir vivre. Je ne sais ce qui me retient de prendre quelques-uns de ces tisons et de mettre le feu à ta perruque.

— Old Shatterhand ne le permettrait pas.

— Qu'il le permette ou non, peu importe. La mesure n'était peut-être pas pleine hier, mais aujourd'hui elle déborde et vos insolences n'amélioreront en rien votre situation.

— Vraiment ! Et de quel droit nous retient-on prisonniers ?

— Ne pose pas de questions stupides ! Old Shatterhand et Winnetou vous ont entendus dans le petit bois et nous savons quelles étaient vos intentions. Nous avons les meilleures raisons de vous mettre hors d'état de nuire.

Ces paroles jetèrent bas le courage d'Old Wabble. Du moment que nous savions qu'ils avaient voulu nous capturer et nous tuer, il avait tout à redouter de nous. Je lui ferais peut-être grâce une fois de plus comme je l'avais fait hier, mais aujourd'hui je n'étais plus seul en cause. Ses projets criminels nous avaient tous visés, et le vieux cow-boy devait comprendre que l'arrogance ne pouvait plus lui servir à rien. Aussi garda-t-il le silence et Dick Hammerdull l'imita.

Ce qui se passa alors me prouva une fois de plus l'étroite communion de pensée qui régnait entre le chef des Apaches et moi-même. En quittant le petit bois, j'avais pensé à Fenner et aux autres fermiers qui devaient être attaqués. Ils ne se doutaient de rien. Il fallait les prévenir. Certes, le chef des Osages était entre, nos mains et cette circonstance allait probablement différer l'exécution de ses plans criminels. Mais un événement imprévu pouvait nous ravir notre avantage. L'attaque était suspendue, mais non annulée. Il fallait alerter au moins Fenner, qui se chargerait ensuite de prévenir les autres. Mais qui le ferait ? Treskow était hors de question. Hammerdull et Holbers étaient de braves types de l'Ouest, mais la mission était trop importante pour qu'on pût la leur confier. Il ne s'agissait pas seulement d'arriver à destination, mais aussi, chose plus dangereuse, de revenir. Il ne restait que Winnetou et moi. Je préférais que ce fût

Winnetou. J’étais mieux assorti à nos trois autres compagnons, avec lesquels il devrait rester seul si c’était moi qui retournais chez Fenner. Je vis qu’il observait le cheval de Matto Chako d’un œil de connaisseur. Il se leva, alla jusqu’à la bête, ouvrit les sacoches de la selle, jeta tout ce qui s’y trouvait et y mit quelques morceaux de viande, mit son fusil d’argent en bandoulière et me demanda :

— Que pense mon frère de cet étalon osage ?

— Ses poumons sont bons et ses pattes aussi rapides que celles de l’antilope. Le cheval de mon frère pourra prendre des forces pour la course jusqu’au Colorado. J’en prendrai soin. Winnetou pourra donc monter ce cheval brun, qui aura tôt fait de le conduire et de le ramener.

— *Uff* ! Mon frère Shatterhand sait où je veux aller ?

— Oui. Nous t’attendrons ici. Tu seras de retour demain avant le coucher du soleil.

— *Howgh* ! Je salue mes frères.

Il sauta en selle et s’éloigna. Il savait qu’il n’avait pas besoin d’en dire davantage. Mais nos autres compagnons m’assaillirent de questions sur le but de sa course nocturne. Je les renseignai à voix basse, car les deux prisonniers n’avaient pas besoin de savoir que les fermiers allaient être alertés. Puis, nous mangeâmes. Ensuite j’établis le tour de garde, m’arrangeant pour pouvoir dormir avant minuit. Car dans la Prairie, le moment le plus critique, c’est entre minuit et le matin et je préférais veiller moi-même à ce moment-là.

Après avoir recommandé aux trois camarades la plus grande vigilance, je m’étendis et m’endormis aussitôt, car aucun souci ne pouvait troubler mon sommeil. Je fus réveillé par Dick Hammerdull, qui avait pris la troisième garde. Tout allait bien. Je sortis pour faire les cent pas hors des buissons, en réfléchissant à ce que nous allions faire des prisonniers.

Je n’en voulais pas à leurs vies, encore que les lois de la savane nous donnaient parfaitement le droit de les tuer et de les mettre ainsi définitivement hors d’état de nuire. Mais pouvait-on laisser leur tentative sans châtiment et quel châtiment fallait-il appliquer ? Je me dis qu’il faudrait peut-être les emmener avec nous au Colorado, assez loin pour qu’entre temps le moment opportun pour l'attaque des fermes fût passé. Mais cela présenterait de graves inconvénients. La présence de deux hommes ligotés nous gênerait et ralentirait notre marche. Il ne fallait plus y penser en attendant le retour de Winnetou qui me donnerait son avis.

Je connaissais fort bien l’endroit où se trouvaient actuellement les Osages. J’y étais allé plusieurs fois avec Winnetou. Les hordes de bisons qui se déplacent vers le sud à l’automne et reviennent dans le nord au printemps suivent toujours les mêmes parcours.

Leurs pistes sont par endroits profondément piétinées et restent visibles toute l’année. C’est sur un de ces parcours que se trouve le Wara-tou, c’est-à-dire l’eau de pluie. C’est un endroit assez semblable à celui dans lequel nous nous trouvions, mais plus profond, et avec beaucoup plus de végétation, en sorte que l’eau de pluie s’y accumule sans jamais disparaître entièrement, même à la saison chaude. C’était à dessein que Winnetou nous avait menés à l’endroit où nous étions ; car il était situé sur le chemin du Wara-tou. Il paraissait avoir l’intention de revoir le Wara-tou après son retour, ne fût-ce que de loin.

La nuit s’acheva. Au matin, je laissai dormir mes compagnons. Nous n’avions rien à faire, et les forces que nous donnerait le sommeil nous seraient utiles plus tard. Lorsqu’ils s’éveillèrent, nous déjeunâmes d’un morceau de viande. Les prisonniers n’eurent rien, quelques jours de jeûne ne pourraient leur faire aucun mal.

Ensuite, je me recouchai, et la matinée, puis l’après-midi, se passèrent en alternant le sommeil et la garde. Vers le soir, comme je l’avais prévu, Winnetou revint. Il avait été absent près de vingt heures, sans prendre une minute de sommeil, mais il avait l’air aussi frais et dispos que s’il s’était reposé avec nous. Le cheval brun qu’il avait monté ne paraissait pas non plus surmené, et je remarquai le regard de satisfaction et d’orgueil que lui lança le chef Osage. J’avais décidé de transformer sa fierté en colère. Selon les lois de la savane, le prisonnier et tout ce qu’il possède appartiennent à celui qui l’a capturé. Nous avions besoin de bons chevaux. Celui de Winnetou et le mien étaient excellents. La jument de Dick Hammerdull était fort laide, mais pleine de vigueur et d’endurance ; d’ailleurs il aurait été impossible de le décider à s’en séparer. Le cheval de Treskow était le meilleur que nous avions pu trouver, mais, en quelques jours, il avait prouvé son insuffisance. II en était de même de la monture de Pitt Holbers. Nous n’avions pas encore eu lieu de nous en plaindre ; mais s’il arrivait, — et cela devait arriver —,

que notre salut dépendît de la vitesse de nos chevaux, les deux bêtes en question pouvaient nous nuire gravement. Matto Chako allait perdre son cheval brun.

Winnetou mit pied à terre, nous salua d'un signe de tête et s'assit à côté de moi. Nous échangeâmes un regard, et sûmes à quoi nous en tenir, sans avoir eu à parler. Il avait pu donner l'alarme sans encombre à la ferme de Fenner, et nous n'avions rien à signaler de notre côté. Les paroles auraient été inutiles. Certes, Treskow, Hammerdull et Holbers le regardèrent avec curiosité et furent déçus de son silence. Mais ils n'osèrent pas lui poser de questions.

S'il n'avait rien à dire au sujet de la mission qu'il venait de remplir, je le connaissais assez pour savoir que son silence ne durerait pas. Nous avions besoin d'être renseignés sur les Osages qui campaient à l'Eau de Pluie. Combien étaient-ils ? Peut-être fallait-il, dans l'intérêt de Fenner, leur faire savoir que les Visages Pâles avaient été mis en garde contre une attaque. Mais le Wara-tou n'était pas sur le chemin qu'il nous fallait prendre pour aller au Colorado. Si nous avions l'intention d'observer les Osages, nous ne pouvions pas emmener nos captifs dans leur voisinage, où nous risquions de nous les faire reprendre. Winnetou y pensait certainement comme moi, et j'étais sûr qu'il allait bientôt m'en parler. Je ne m'étais pas trompé. Au bout de cinq minutes, il me demanda.

— Mon frère Charlie s'est-il bien reposé ? Est-il prêt à partir immédiatement pour le Wara-tou ?

— Oui, répondis-je.

— Nous emmènerons, les prisonniers jusqu'à la frontière du Colorado, mais nous devons savoir ce que font derrière nous les guerriers des Osages. Mon frère essaiera de l'apprendre.

— Mon frère Winnetou partira-t-il d'ici avec eux directement ?

— Oui. Aussitôt que le cheval des Osages sera repu.

— Winnetou ne préfère-t-il pas attendre demain matin ? Il n'a pas dormi de la nuit et nous ne savons pas si la nuit prochaine sera paisible.

— Le chef des Apaches a l'habitude de ne dormir que lorsqu'il en a le temps. Mon frère Shatterhand a lui aussi un corps de fer. Il sait donc que je ne suis pas fatigué.

— Bien, comme tu voudras ! Où nous retrouverons-nous ?

— Mon frère Charlie connaît le grand trou que les Dakotas appellent Wako-kan, et les Pieds-Noirs Kih-pe-ta-kih ? [2]

— Oui. Il est ainsi nommé parce qu'il ressemble à une vieille femme assise. Est-ce là que tu veux m'attendre ?

— Oui. Comme tu as un détour à faire, et qu'il te faudra aussi du temps pour observer les Osages, nous arriverons là-bas avant toi et Hammerdull.

— Hammerdull ? Faut-il qu'il m'accompagne ? Mon frère pense-t-il que ce soit nécessaire ?

— Oui, mais pas à cause du nombre des Osages. Il se peut qu'Old Shatterhand ait besoin de quelqu'un, ne serait-ce que pour garder son cheval, qu'il ne pourra pas emmener jusqu'au bout. Mon frère Charlie me donne-t-il raison ?

— Oui, bien que je sache que ton conseil est dicté plus par l'amitié que par l'inquiétude.

Je l'avais deviné, et il me regarda en souriant. Puis il s'adressa au chef des Osages, auquel il n'avait pas encore dit un seul mot.

— Que Matto Chako réponde à mes questions : vous vouliez attaquer quatre fermes des Visages Pâles ?

L'Osage ne répondit pas. Winnetou répéta sa question. Comme l'autre se taisait toujours, il lui dit :

— Le chef des Osages a si peur du chef des Apaches que les mots lui restent dans la gorge.

Ces paroles produisirent l'effet recherché. Matto Chako répliqua avec colère :

— Moi, le chef suprême des Osages, j'ai tué sept ours gris de cette main que voilà. Mon nom le dit à quiconque veut l'entendre. Pourquoi aurais-je peur d'un coyote du peuple des Pimo ?

Il avait employé le mot Pimo pour insulter Winnetou. Ce dernier, sans se départir de son calme, répondit :

— Matto Chako ne reconnaît pas qu'il avait l'intention d'attaquer les fermes.

[2] La vieille femme.

— Non. Je ne le reconnais pas. Ce n’est pas vrai !

— Nous savons pourtant qu’il en est ainsi, car nous étions tapis derrière vous avant que tu reviennes avec la poule sauvage et nous avons tout entendu. Ta lance est restée sur la branche. Elle dira à ceux qui viendront à quel point peut aller la bêtise d’un homme qui se fait appeler un chef. Winnetou n’a jamais entendu qu’un homme qui veut se cacher orne sa cachette d’un signe qui dit à tout le monde : quelqu’un est caché ici. Tu n’as pas besoin d'avouer ton projet de pillage des fermes, car il ne pourra pas être exécuté. Je suis allé hier soir alerter les Visages Pâles. S’ils voient arriver quand même les chiens Osages, ils les chasseront à coups de fouet. J’ai également dit qu’Old Wabble avait été ton espion. Si jamais on le revoit dans les fermes, on ne lui tirera pas dessus : on lui mettra la corde au cou, comme il convient à un espion.

L'Osage resta silencieux, mais on pouvait voir sa colère en apprenant que Winnetou avait déjoué ses plans. Le vieux roi des cow-boys, pourtant, s’écria :

— Moi, un espion ! C’est un mensonge ! Si Winnetou me traite d'espion, c’est une canaille.

Winnetou ne répondit pas. Mais tant d’insolence eut raison de ma patience. Je commandai à Holbers :

— Pitt, serre ses liens à le faire crier et ne les desserre que lorsqu’il demandera grâce.

Pitt Holbers allait s’exécuter, mais Winnetou l’arrêta.

— Non. Cet homme ne saurait m’offenser. Ses jours sont comptés. La tombe qui l’engloutira est plus près qu’il ne pense. On n'a pas le droit de tourmenter un mourant.

— Ah, fit le vieux avec un rire ironique. Voilà Winnetou qui se met à prêcher lui aussi. Même si cette tombe était là, devant moi, elle ne me ferait pas peur ; elle me ferait rire. La vie n’est rien ! La mort n’est rien ! L’au-delà est un conte inventé pour abuser les femmes et les petits enfants. Souvenez-vous de mes paroles. Je suis entré dans la vie sans demander la permission et j’en sortirai de même.

Attristé et indigné à la fois, je me détournai et allai dire à Dick Hammerdull, à voix basse de manière à n’être pas entendu des captifs, qu’il m’accompagnerait au Wara-tou. Il se réjouit de cette marque de confiance. Nous prîmes un jour de vivres et montâmes à cheval.

UNE RENCONTRE INATTENDUE

Quand nous quittâmes notre campement, le soleil était déjà sur l'horizon. Dans une demi-heure, il ferait sombre. Mais cela ne nous gênerait en rien ; l'homme de l'Ouest a l'habitude de ne pas faire beaucoup de différence entre le jour et la nuit, et, avec un entraînement suffisant, il se guide sur les étoiles, qui ne trompent jamais.

Le soleil disparut. Bientôt, les dernières lueurs du couchant disparurent à leur tour comme des espoirs perdus. Et ce fut l'obscurité du soir, plus sombre encore que la nuit même, parce qu'il n'y a pas encore d'étoiles. Un citadin n'aurait pas manqué de mettre pied à terre pour ne pas risquer de s'égarer. Mais nous poursuivions notre galop à travers la Prairie, qui n'était plus onduleuse, mais simplement plate. Nos yeux étaient exercés, et ceux de nos chevaux l'étaient encore plus. Une fois, le mien fit un détour. Je le laissai aller, sachant bien qu'il ne l'avait pas fait sans raison. Nous avions probablement passé devant une horde de chiens sauvages. Ils circulent parfois par centaines, et creusent le sol à tel point que le cavalier qui ne veut pas se rompre les os ni laisser rompre ceux de son cheval préfère s'écarter. Les sabots sonnaient clair ; il n'y avait pas d'herbe. Nous étions déjà dans la partie occidentale de l'état du Kansas, qui est plus nue, plus sèche, et moins fertile que sa partie orientale. Il n'y avait aucun arbre, aucun objet pour nous guider. Y en aurait-il eu que nous ne les aurions pas vus dans l'obscurité. En pareil cas, il faut s'abandonner à ce sens de l'orientation qui est inné chez tous ceux qui sont épris de la nature sauvage et qu'aucune science ne peut expliquer. C'est comme l'instinct qui mène les oiseaux migrateurs de Suède en Égypte. Qu'est-ce au juste ? Je n'en sais rien. Mais ce sens mystérieux m'a toujours mené à mon but.

Plusieurs fois, Dick Hammerdull me demanda si je connaissais le chemin. Tout ce que je pus lui répondre, c'est qu'il n'y avait pas de chemin.

— Alors n'allez donc pas si vite, Mr. Shatterhand, dit-il d'un ton comiquement plaintif. Je n'ai qu'un seul cou. Qu'est-ce que je ferai si je me le casse ? Sommes-nous donc si pressés ?

— Oui. Il nous faut arriver au Wara-tou bien avant l'aube, c'est dans une plaine large et nue, et en plein jour les Osages pourraient nous voir.

— Qu'ils nous voient ou non, peu importe, mais nous devons nous hâter, car s'ils nous aperçoivent nous serons venus si loin pour rien. Pitt Holbers, mon vieux rat, crois-tu...

J'éclatai de rire. Il s'interrompit au milieu de sa question et se mit à rire lui aussi. Il avait tellement l'habitude de prendre à témoin son vieux Pitt qu'il l'avait fait même en l'absence de ce dernier.

Une étoile apparut, puis une seconde. D'autres encore vinrent se joindre à elle, et le ciel s'en trouva bientôt illuminé. La chevauchée fut plus facile, ce qui valait d'autant mieux que le terrain commençait à devenir plus accidenté, présentant de nombreuses dépressions que nous devions tantôt suivre tantôt franchir, car nous allions toujours en ligne droite.

Fort heureusement, nos chevaux s'étaient reposés toute la journée. Hatatitla galopait comme si de rien n'était et la jument de Hammerdull le suivait comme son ombre. De temps en temps, nous ralentissions l'allure et, quand il y avait de l'eau, nous laissions boire nos montures. Mais notre vitesse était telle que les chevaux de Holbers et de Treskow seraient certainement restés en arrière.

Après minuit, les étoiles disparurent ; le ciel se couvrit de nuages plus en plus épais. Un orage montait.

— Il ne manquait plus que ça, grogna Hammerdull. Voilà qu'il fait encore plus noir qu'avant. Je propose de nous arrêter et de nous asseoir ici.

— Pourquoi ?

— Wara-tou, ça veut bien dire Eau de Pluie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Bien ! Alors ce n'est pas la peine d'aller plus loin. En nous arrêtant ici, nous aurons bientôt autant d'eau de pluie que nous pouvons en désirer.

— Trêve de plaisanteries ! Vous maudissez ce mauvais temps, mais je trouve qu'il me convient parfaitement.

— Je ne comprends pas.

— Ne voyez-vous pas que dans cette obscurité, il nous sera beaucoup plus facile de nous approcher des Osages que s'il faisait encore aussi clair que tout à l'heure ?

— Hm ! C'est vrai. Je n'y avais pas pensé. Vous avez raison.

— Dans une demi-heure nous serons au Wara-tou.

— Déjà ? Mais c'est certainement plus loin. Matto Chako voulait partir le soir et ramener ses guerriers le lendemain à midi.

— Oui, mais l'endroit où nous avons campé est à une heure de moins de Wara-tou que l'arbre de la lance. L'Osage n'aurait pas pu repartir sitôt arrivé. Il aurait dû rester au moins une demi-heure. Ensuite, au retour, il aurait dû tenir compte des chevaux de ses hommes, moins rapides que sa propre monture. Il avait calculé tout cela lorsqu'il a dit à Old Wabble combien de temps il serait absent. Ajoutez à cela que nous sommes allés très vite et vous comprendrez que nous ne sommes plus guère qu'à deux milles de notre but.

— J'espère que nous ne passerons pas à côté dans le noir. C'est un risque à courir.

— Soyez sans crainte, mon cher Dick. Je connais bien la région.

— Que vous connaissiez ou non, peu importe : l'essentiel, c'est que nous trouvions. Nous verrons ensuite.

Je lui avais parlé avec beaucoup d'assurance, trop d'assurance peut-être. Nous saurions si elle était justifiée. Nous devions traverser une longue et large vallée. Si nous n'y passions pas, c'est que nous nous étions perdus. Un doute allait m'effleurer lorsque je sentis soudain le sol descendre assez brusquement. Nous mîmes pied à terre et dévalâmes la pente en menant nos chevaux par la bride.

Arrivés au fond, nous nous remîmes en selle et remontâmes sur l'autre versant. Je pus enfin déclarer :

— Nous avons marché aussi droit qu'en plein jour. Encore cinq minutes de galop sur la plaine et nous aurons le nez sur le Wara-tou.

— Pas mon nez à moi, en tout cas. J'en ai trop besoin. De toute façon je suis très heureux qu'avec si peu de lanternes nous ne noyons pas arrivés au Pôle Nord. Y a-t-il des buissons au Wara-tou ?

— Beaucoup, et même quelques arbres.

— Irons-nous à cheval jusque-là ?

— Pour vous répondre, il faut d'abord que j'aille en reconnaissance. S'il ne faisait pas si noir, j'aurais dû vous laisser avec les chevaux dans la vallée et m'approcher seul à pied. Vous voyez comme l'orage nous est utile ! Le ciel est entièrement couvert. On dirait qu'il n'est venu que pour nous. Allons plus lentement, nous devons être très prudents maintenant.

Une minute plus tard, un éclair illumina l'horizon. Nous aperçûmes, à quelque cinq cents pas de nous, un fourré de forme allonge.

— Nous y sommes ! dis-je en mettant pied à terre. Que les chevaux se couchent. Vous restez avec eux et vous prenez mes fusils. D'accord ?

— Faut-il convenir d'un signal ou bien êtes-vous sûr de pouvoir me retrouver ? demanda Hammerdull.

— Si j'ai trouvé le Wara-tou, je vous trouverai aussi. Vous êtes assez gros pour ça.

— C'est vous qui plaisantez maintenant, Mr. Shatterhand. Eh bien, vous l'avez, votre joli Wara-tou. Frottez-vous le nez dessus !

Je fis signe à mon cheval de se coucher ; il obéit, de même que la jument de Hammerdull. Puis je m'avançai prudemment vers les buissons.

Qu'on se représente une cuvette d'une cinquantaine de mètres de diamètre, remplie d'eau, entourée de buissons plus ou moins épais, séparés de l'eau par un espace libre assez large, marqué d'innombrables empreintes laissées par les bisons, qui ont l'habitude de se rouler dans la vase, pour se recouvrir d'une croûte boueuse qui les protège contre les piqûres des insectes. Tel était donc le Wara-tou, dont je me proposais de faire le tour. Mais les choses allaient se passer tout autrement.

J'arrivai sans encombre aux premiers buissons... et, à ma gauche, j'entendis et je sentis des chevaux. Je me dirigeai immédiatement de ce côté, car il est toujours bon, en pareil cas, de se préoccuper des chevaux de l'ennemi. Ils étaient tous entravés, sauf un, qui était attaché à deux

piquets fichés dans le sol. Derrière les buissons brûlaient plusieurs feux, dont la lueur tombait précisément sur ce cheval par un intervalle. Je pus donc l'observer.

C'était un magnifique bai brun, dont la crinière était tressée selon la coutume des Comanches Naiini. Pourquoi se trouvait-il chez les Osages ? Évidemment, cette question ne présentait pour l'instant qu'un intérêt secondaire. L'important, c'était qu'il n'y avait absolument personne pour garder les bêtes. Ces Indiens devaient donc se sentir en parfaite sécurité. Je reculai de quelques pas pour éviter la lueur du feu, me couchai à terre et pénétrai en rampant dans le fourré.

Il y avait environ deux cents Osages installés devant quatre grands feux dans l'espace libre entourant la mare. Ils suivaient avec passion les évolutions des six guerriers qui venaient de commencer la danse du bison. Mon regard circulaire tomba sur un arbre auquel était attaché un Indien dont le visage n'était pas peint. Il était attaché, donc captif. Le feu éclairait son visage.

J'eus un frisson de joie, car je le connaissais parfaitement ; c'était un ami. Et je m'expliquais maintenant la présence d'un cheval étrangement tressé : c'était celui du prisonnier. Sa haute taille, ses larges épaules, ses membres puissants et pourtant souples, ce visage aux traits caucasiens, à l'expression calme et fière, c'était bien Apanatchka, le jeune et noble chef des Comanches Naiinis.

Pourquoi se trouvait-il dans le Kansas ? Comment était-il tombé entre les mains des Osages ? Je connaissais l'inexpiable inimitié qui séparait les Comanches des Osages. Il fallait le délivrer, sans quoi il était perdu. Mais c'était un jeu d'enfant ! Personne ne faisait attention à lui. Tous n'avaient d'yeux que pour la danse. Deux buissons se dressaient derrière l'arbre auquel il était lié. C'était un abri suffisant pour me permettre de m'approcher de lui.

Je passai aussitôt à l'action. Tout d'abord je m'empressai de rejoindre Hammerdull.

— Debout ! commandai-je. Montez sur votre jument ! Venez !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Nous devons partir ?

— Les Osages ont un prisonnier que je connais et que je dois libérer.

— *Heavens* ! Qui est-ce, Mr. Shatterhand ?

— Plus tard. Venez, venez vite !

Mon cheval se leva d'un bond. Je le pris par les rênes et m'avançai. Hammerdull était déjà en selle. Il me suivit. Je le menai, non pas à l'endroit d'où je venais, mais immédiatement derrière celui où se trouvait Apanatchka.

— Attendez ici ! Je vais amener encore un cheval.

Je m'éloignai à la hâte, car il fallait libérer Apanatchka avant que la danse du bison, qui retenait l'attention des Osages, fût finie.

Je courus jusqu'au bai brun, le détachai de son piquet, et voulus l'emmener. Mais il refusa de marcher et poussa un hennissement sonore. Cela pouvait devenir dangereux. Heureusement je savais ce que j'avais à faire.

— *Minam, kobi, minam, minam*[3] lui dis-je en lui flattant l'encolure.

En entendant des mots qu'il connaissait, il me suivit aussitôt sans résistance.

Au moment où je rejoignais Hammerdull, le premier éclair illumina le ciel et le premier coup de tonnerre retentit. Il fallait faire vite, sans quoi l'orage interromprait la danse.

— Tenez ce cheval, que montera le prisonnier une fois libéré, dis je au gros. Dès que je reviendrai, vous me passerez mes fusils.

— *Well* ! Ramenez-le tout d'abord et ne vous faites pas prendre vous-même. Prudence est mère de sûreté, dit-on. Pas vrai ?

Il y eut encore un éclair et un coup de tonnerre. Je traversai les buissons aussi rapidement et aussi silencieusement que possible, me jetai à terre et m'avançai en rampant.

La danse continuait. Tous les Osages l'accompagnaient en scandant « *Pe-teh, pe-teh, pe-teh.* »[4], et en frappant en mesure dans leurs mains. Ils ne pouvaient pas entendre le bruit des branches froissées.

[3] Viens, étalon, viens!
[4] Bison, bison, bison.

Je pus donc arriver très vite derrière le captif. Personne ne le regardait. Lui aussi observait probablement la danse. Pour attirer son attention, je touchai sa cheville. Il eut un frémissement bref.

— *Karboune* ![5] lui dis-je, juste assez fort pour être entendu de lui seul.

Il pencha la tête pour me signifier qu'il avait senti ma main et compris ma parole. Il était lié à l'arbre par trois lanières, l'une aux chevilles, la seconde au cou, et la troisième lui maintenant les mains derrière le tronc. Je me trouvais aujourd'hui derrière Apanatchka comme jadis derrière Winnetou et son père Intchou Tchouna, que j'avais détachés des arbres auxquels ils étaient ligotés, prisonniers dès Kiowas[6]. J'étais sûr qu'Apanatchka serait aussi habile que l'avaient alors été mes amis Apaches.

Je tirai mon couteau. Deux coups suffirent pour rompre le lien inférieur et celui qui lui attachait les mains. Mais, pour atteindre celui qui enserrait son cou, il me fallait me lever et risquer d'être vu si au même moment un seul Osage avait regardé le prisonnier.

Par bonheur le hasard me servit. Un des danseurs, dans son ardeur, s'était trop approché de l'eau. Il glissa sur la vase et s'étala. Tous les assistants éclatèrent de rire, et tous les regards se portèrent sur l'infortuné danseur. Je profitai de cet instant pour me dresser, trancher la courroie, et redescendre aussitôt. Personne ne m'avait vu.

— *Minam ! Temàkimaar ! Nomahiik !*[7] lui dis-je du même ton que tout à l'heure.

Puis je fis quelques pas en arrière.

Je le vis rester encore un instant immobile. Puis, soudain, il se laissa glisser à terre et me rejoignit dans le fourré. Maintenant, il pouvait arriver n'importe quoi, j'étais sûr qu'ils ne nous rattraperaient pas.

Je le pris par la main, accroupi, et l'entraînai. Un éclair illumina les fourrés cependant qu'un effroyable coup de tonnerre retentissait. La pluie se déchaîna soudain comme un raz de marée.

Aussitôt la danse s'arrêta. On allait remarquer la disparition du Comanche. Je me levai et l'entraînai à travers les buissons vers Hammerdull.

Déjà des centaines de voix hurlaient derrière nous. Le gros me tendit mes fusils. Apanatchka vit son cheval et sauta immédiatement sur son dos, sans un geste d'étonnement. Au même instant j'étais en selle et nous partîmes, sans trop nous hâter d'ailleurs, car la pluie ne manquerait pas d'effacer les traces de nos chevaux.

Nous prîmes la direction dans laquelle j'avais rendez-vous avec Winnetou, c'est-à-dire celle du Kih-pe-ta-kih, qui se trouve à quatre bonnes heures de cheval du Wara-tou. Comme Winnetou, de son côté, n'aurait guère eu de raison pressante pour quitter très rapidement notre campement de la veille, il me parut probable que nous arriverions avant lui au lieu dit La Vieille Femme. Il avait pensé qu'il nous faudrait un certain temps pour observer les Osages. Mais j'avais eu le bonheur de remporter un succès qui me réjouissait fort, car j'avais pris en amitié Apanatchka depuis notre rencontre dans le Llano.

Il ne m'avait pas bien vu et ne savait pas encore qui était son libérateur. Je chevauchais en avant avec Dick Hammerdull et la pluie était si épaisse qu'il ne pouvait distinguer que nos silhouettes. Je décidai de m'amuser à le laisser dans l'ignorance.

Me penchant vers Hammerdull, je lui dis à voix basse :

— Si l'étranger vous interroge, ne dites pas qui je suis.

— Qui est-ce donc ?

— Un chef des Comanches. Mais surtout ne lui dites pas que vous le savez, sans quoi il se doutera que je le connais.

— Doit-il savoir que nous allons rejoindre Winnetou ?

— Non. N'en parlez pas du tout.

— *Well* ! On ne dira rien. Muet comme une carpe !

Les Osages s'étaient empressés de monter à cheval et, malgré la pluie, ils avaient entrepris de fouiller tous les abords du Wara-tou. Mais, par extraordinaire, nous ne rencontrâmes aucun d'entre eux, malgré la relative lenteur de notre allure. Sous ce déluge, il était fort difficile de ne

---

[5] Attention !
[6] Voir Winnetou, Vol. I.
[7] Viens ! Sauve-toi ! Donne-moi la main.

pas perdre sa direction. L’obscurité était, comme on dit, à couper au couteau, et le violent contraste entre ces ténèbres et la lueur aveuglante des éclairs ne faisait que rendre plus difficile encore toute orientation.

La pluie dura plus de deux heures. Il n’était pas question, dans ces conditions, d’avoir une conversation. Nous devions nous contenter des appels les plus indispensables.

Je n’avais pas à craindre qu’Apanatchka me reconnût trop tôt, car je ne portais pas les mêmes vêtements que lors de notre première rencontre et les larges bords de mon chapeau, abaissés, dissimulaient mon visage.

Enfin la pluie cessa. Mais le ciel restait couvert et l’obscurité était toujours aussi profonde. Je poussai mon cheval pour aller reconnaître le terrain et Apanatchka se rapprocha de Dick. Je les entendis se parler. Je ralentis insensiblement l’allure pour pouvoir les observer. Apanatchka employait le mélange de mots indiens, espagnols et anglais qui est le langage courant entre Blancs et Rouges et que tout homme de l’ouest connaît bien.

Apanatchka avait dû demander qui j’étais, car j’entendis Hammerdull répondre.

— C’est simplement un *player*[8].

— Qu’est-ce que c’est qu’un *player* ?

— Un homme qui se promène partout et exécute la danse de l’ours ou du bison, comme tu viens de la voir chez les Osages.

— *Uff* ! Les Visages Pâles sont extraordinaires ! Les hommes rouges sont trop fiers pour danser pour d’autres. Me diras-tu son nom ?

— Il s’appelle Kattapattarnarra fattagattalattarattatcha.

— *Uff, uff, uff* ! Il faudra que je l’entende souvent avant de pouvoir le répéter. Pourquoi le brave Visage Pâle qui m’a sauvé ne nous parle-t-il pas ?

— Parce qu’il ne peut pas nous entendre. Il est sourd.

— J’en suis peiné, car il ne pourra pas entendre les remerciements qu’Apanatchka voudrait lui adresser. A-t-il une squaw et des enfants ?

— Il a douze squaws, car tout *player* est obligé d’avoir douze femmes et deux fois vingt garçons et filles, tous également sourds.

— *Uff, uff* ! Alors il ne peut s’entretenir avec ses femmes et ses enfants que par signes ?

— Oui.

— Dans ce cas il lui faut plus de dix fois dix signes ! Comment pourrai-je les retenir ? Il doit avoir beaucoup de courage, pour se hasarder ainsi dans la prairie sans pouvoir entendre, car les dangers que l’on court ici sont deux fois plus grands lorsqu’on ne peut compter que sur ses yeux. Que dis-je deux fois ? Dix fois peut-être !

Était-ce à dessein que Dick Hammerdull me faisait passer pour sourd, ou bien n’avait-il dit cela que parce que cette idée lui était par hasard passée par la tête. « Peu importe », pour employer son expression favorite. En tout cas les circonstances allaient démasquer sa supercherie.

Malgré le bruit de nos chevaux, il me sembla entendre, en avant de nous, un claquement de sabots. Je m’arrêtai aussitôt et, à voix basse, invitai Hammerdull et Apanatchka à retenir également leurs montures.

J’avais bien entendu : un cavalier s’approchait de nous, mais il ne venait pas droit dans notre direction. Fallait-il le laisser passer ou non ? J’étais enclin à penser qu’il s’agissait d’un Osage. Si je ne me trompais pas, il pourrait servir de messager entre nous et les guerriers à qui il faudrait bien apprendre que nous avions capturé leur chef. Aussi décidai-je de m’emparer de lui.

— Restez ici, et gardez mes fusils et mon cheval, dis-je à mes compagnons en mettant pied à terre.

Puis je me dirigeai vers la gauche où, si mon oreille ne m’avait pas abusé, je rencontrerais le nouveau venu. Il arrivait. Je m’accroupis, le laissai passer et bondis sur son cheval par derrière. J’avais vu que c’était bien un Peau-Rouge. En me sentant derrière son dos, il fut si étonné qu’il n’esquissa pas un geste de résistance. Je l’agrippai si énergiquement par le cou qu’il laissa tomber ses bras et que les rênes lui échappèrent des mains. Malheureusement, son cheval se montra moins docile. Sentant sa charge brusquement doublée, il se mit à ruer dans tous les sens.

[8] Comédien.

Ma tâche était devenue du coup plus malaisée. Assis derrière la selle, il me fallait tenir le cavalier tout en essayant de m'emparer des rênes. De jour, ç'aurait été plus facile, mais là, l'obscurité m'empêchait de les voir et je devais faire tous mes efforts pour n'être pas jeté à terre.

Soudain, une forme surgit à mon côté, empoignant les rênes du cheval. Je libérai ma main droite et tirai mon revolver de ma ceinture, en demandant :

— Qui est là ? Faut-il tirer ?

— Je suis Apanatchka, répondit l'homme. Old Shatterhand peut jeter l'Osage à terre.

Il avait lui aussi entendu les sabots du cheval, avait mis pied à terre, donné à Hammerdull les rênes de ma monture et était accouru à mon aide. Il parvint à saisir le mors du cheval de l'Osage et le contraignit à s'arrêter.

Je laissai tomber mon captif et sautai aussitôt sur lui, car son immobilité pouvait être une feinte. Mais il n'opposa aucune résistance. La surprise semblait l'avoir privé de tous ses moyens.

— Apanatchka m'a reconnu ? demandai-je au Comanche.

— Quand tu m'as donné ton cheval à tenir, il m'a semblé reconnaître Hatatitla. Ensuite j'ai remarqué que tu avais confié à ton compagnon non pas un fusil, mais deux. Et quand je t'ai vu assis derrière le guerrier rouge, je n'ai plus eu aucun doute. Pour réussir un tel saut, la nuit, il n'y a que Winnetou ou Old Shatterhand, bien que ce chasseur blanc ne puisse plus entendre. Qu'allons-nous faire de ce captif, qui est bien un Osage ?

— Je crois que c'est un client que nous allons devoir emmener.

Nous appelâmes Hammerdull, L'Indien commençait à retrouver l'usage de ses membres. Il essaya en vain de résister, mais nous le ligotâmes sur son cheval, puis nous partîmes.

Qu'on n'aille pas croire qu'il y eut beaucoup de paroles échangées entre Apanatchka et moi, comme c'est l'usage entre Blancs lorsqu'ils se retrouvent après s'être longtemps perdus de vue et surtout en des circonstances aussi singulières.

Quand nous fûmes en route, Apanatchka approcha son cheval du mien, me prit la main et me dit d'un air profondément heureux :

— Apanatchka remercie le Grand Manitou qui lui a permis de revoir le meilleur des guerriers blancs. Old Shatterhand m'a sauvé d'une mort certaine !

— Depuis que j'ai dû quitter mon jeune ami, le valeureux chef des Naiini, mon âme était en peine, répondis-je. Le Grand Esprit aime ses enfants et exauce leurs vœux au moment même où ils le croient impossible.

Nous ne dîmes plus rien en continuant à chevaucher l'un à côté de l'autre, cependant que les ténèbres de la nuit faisaient place à l'aube grisâtre.

Je constatai bientôt que je ne m'étais pas trompé de chemin, et j'en fus heureux, car je préférais devancer Winnetou au rendez-vous.

Le Kih-pe-ta-kih est dans l'ouest du Kansas, en terrain calcaire. Depuis quelque temps, on y extrait beaucoup de sel, ainsi que dans le sud-ouest. Aux endroits où de gros blocs de sels se sont trouvés fondus par l'eau des pluies ou des sources, il se produit d'énormes cavités dont la partie supérieure finit par s'effondrer. Ces gouffres ont habituellement des parois verticales et des bords très escarpés. Lorsque ces parois sont étanches, il se forme peu à peu un lac qui remplit toute la cavité. Mais lorsqu'elles sont poreuses, le fond seul conserve une certaine humidité qui entretient une végétation plus ou moins dense. Elle se compose d'abord de plantes capables de résister au sel, puis, à mesure que ce dernier disparaît, fait place à des plantes qui ne le tolèrent pas. Lorsqu'une dépression de ce genre se trouve au milieu d'un terrain parfaitement plat, l'impression produite de loin est fort curieuse, car on voit surgir au ras du sol les cimes des arbres dont les racines sont beaucoup plus bas.

Tel était le Kih-pe-ta-kih, mot qui signifie la Vieille Femme. Le contour de cette dépression boisée située au milieu d'une plaine stérile dessinait en effet — je l'ai dit — la silhouette d'une, vieille squaw accroupie.

Le soleil montait derrière nous sur l'horizon au moment où nous aperçûmes ce site curieux. Nous l'atteignîmes du côté gauche, cependant que nous attendions Winnetou par la droite.

Par précaution, je fis faire halte et allai faire le tour de la Vieille Femme. Il n'y avait aucune trace d'être humain.

Nous menâmes les chevaux à un endroit moins escarpé de la dépression, où nous descendîmes le captif de sa monture pour l'attacher à un arbre. C'était réellement un Osage, le visage peint « en guerre ».

Il ne répondit à aucune des questions qui lui furent posées. Mais je l'avais prévu. Le contraire m'eût étonné.

J'aurais eu le temps de parler à Apanatchka des événements qui s'étaient déroulés depuis notre séparation. Cependant je préférai attendre qu'il m'interrogeât. Devant un tel homme, je ne devais manifester aucune curiosité. Mais le brave Hammerdull avait moins de tact. A peine assis, il l'assiégea de questions.

— J'ai appris que mon frère rouge est un chef des Comanches. Comment se fait-il qu'il soit tombé aux mains des Osages ?

Apanatchka, avec un fin sourire, fit un vague geste vers ses oreilles.

— Y a-t-il eu un combat entre toi et eux ? demanda encore l'indiscret.

Apanatchka répéta son geste. Dick Hammerdull s'adressa alors à moi :

— Il n'a pas l'air de vouloir répondre. Demandez-le-lui donc, Mr. Shatterhand.

— Ça ne servirait à rien, répondis-je. Vous voyez bien qu'il n'entend pas. Peut-être est-il devenu sourd, ajoutai-je d'un air sérieux.

Alors Dick Hammerdull comprit. Un large rire éclaira sa face et il dit :

— *Well* ! Alors c'est qu'il a probablement aussi douze femmes et deux fois vingt garçons et filles, comme vous ?

— Probablement !

— Dans ce cas il faut que je prenne garde de ne pas devenir sourd à mon tour, sans quoi nous le serions tous les trois. C'est déjà bien assez calme ici. N'avez-vous rien à me faire faire, *Sir,* pour que le temps passe plus vite ?

— Si. Montez et surveillez l'arrivée de Winnetou. Je voudrais en être prévenu.

— Que vous soyez prévenu ou non, peu importe. Mais je vous le dirai.

Lorsqu'il fut parti, Apanatchka jugea bon de faire une remarque pour défendre sa réputation à mes yeux. Avec un regard de mépris pour le captif, il déclara :

— Les fils des Osages ne sont pas des guerriers. Ils craignent les armes des hommes braves et n'attaquent que les gens sans défense.

— Mon frère était-il sans défense ?

— Oui. Je n'avais qu'un couteau sur moi, car toute autre arme m'était interdite.

— Ah ! Mon frère était en route pour chercher le *Narak-ecksa*[9] sacré ?.

— Oui. Apanatchka avait été désigné par le conseil des Anciens pour aller dans le nord, dans les carrières sacrées. Mon frère Shatterhand sait que tant qu'il y aura des hommes rouges, aucun guerrier que sa tribu envoie au Narak-ecksa n'a le droit de porter une autre arme qu'un couteau. Il n'a besoin ni d'arc ni de flèches, ni de fusil ni de tomahawk, car il n'a pas le droit de manger de viande et doit se nourrir exclusivement de végétaux.

Et il ajouta :

— Il n'a pas besoin de se défendre contre des ennemis, car il est interdit de molester un homme qui se rend aux carrières sacrées. Apanatchka n'a jamais entendu que cette loi, qui est appliquée dans toutes les tribus, ait jamais été violée. Mais ces chiens d'Osages ne sont couverts de honte en m'attaquant. Ils m'ont fait prisonnier et ligoté. Je ne portais pourtant qu'un couteau, et je leur ai prouvé, par le *Wampum* du calumet, que j'étais en route pour la grande médecine.

— Tu leur as montré le *Wampum* ?

— Oui. Ils me l'ont pris et l'ont jeté au feu. Il a entièrement brûlé.

— C'est incroyable ! Ça n'était jamais arrivé ! Ils avaient l'obligation de te traiter en hôte quand même tu aurais été leur pire ennemi.

— *Uff* ! Ils voulaient même me mettre à mort.

— T'es-tu défendu, lorsqu'ils se sont saisis de toi ?

— En avais-je le droit ? Si je m'étais défendu, le sang de nombre d'entre eux aurait sans doute coulé. Mais je me suis fié au *Wampum,* et aux lois ancestrales que personne n'avait

[9] Argile rouge qui sert à faire les pipes.

encore jamais osé enfreindre et je les ai suivis jusqu'à leur camp, docile comme un petit enfant. Dorénavant, tout guerrier honnête qui rencontre un Osage a le droit de lui cracher à la figure et...

Il fut interrompu par Dick Hammerdull, qui venait annoncer que Winnetou était en vue. Pour faire une surprise à Winnetou, je demandai à Apanatchka de rester là avec le captif et j'allai avec Hammerdull de l'autre côté du Kih-pe-ta-kih, par où les autres devaient arriver. Je pensais voir cinq hommes : Winnetou, Treskow, Holbers, Old Wabble et Matto Chako, mais j'eus l'étonnement de constater qu'il y avait, en plus, un Peau-Rouge.

Lorsqu'ils se rapprochèrent, je vis qu'il était attaché sur son cheval. Winnetou avait donc fait encore un prisonnier. La peinture de guerre dont son visage était orné permettait de reconnaître un Osage.

Pour éviter à l'Apache d'avoir à faire une reconnaissance je m'avançai assez loin pour qu'il pût me voir. Il nous, rejoignit tout droit et me demanda :

— Est-ce parce qu'il lui est arrivé quelque chose de fâcheux que mon frère se trouve ici avant moi ?

— Au contraire, c'est parce que tout a marché plus vite et mieux que je pouvais le penser.

— Qu'il nous mène jusqu'à vos chevaux. J'ai quelque chose d'important à lui communiquer.

Matto Chako avait entendu ces mots et je surpris dans ses yeux un regard de triomphe. Je répondis :

— Les chevaux sont de l'autre côté. Mais nous allons camper ici-même, en bas. Allons-y sans tarder.

L'astucieux Winnetou devina aussitôt que c'était une ruse. Il me jeta un bref regard et un fin sourire erra sur ses lèvres.

Le chef des Osages déclara alors avec colère :

— Old Shatterhand va savoir ce qui s'est passé et il devra bientôt me libérer.

Je ne répondis rien et descendis dans la dépression. Les autres me suivirent, Hammerdull et Holbers menant les chevaux des deux Indiens. J'entendis le gros demander à son vieil ami :

— Il vous est arrivé quelque chose d'important, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Si tu crois que c'est important, tu l'as deviné, répondit l'autre.

— Deviné ou non, peu importe. C'est en tout cas moins important que...

— Assez bavardé, l'interrompis-je. Ce n'est pas encore votre tour de parler !

Il se rendit compte qu'il avait failli commettre une erreur, et posa sa main sur sa bouche.

Arrivés au fond de la cuvette, nous détachâmes les prisonniers de leurs chevaux, les étendîmes à terre et nous assîmes près d'eux.

Winnetou, qui ne pouvait pas savoir ce que je cachais, me jeta un regard interrogateur, auquel je répondis par ces mots :

— Que mon frère me fasse connaître les importantes nouvelles qu'il a à communiquer !

— Dois-je parler la bouche ouverte ?

Il voulait savoir s'il pouvait parler sans tenir compte de ce que je devais encore taire.

— Oui, fis-je. J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux.

Comme je m'y étais attendu, Old Wabble s'écria d'un ton ironique.

— Très fâcheux pour vous ! Si vous croyez nous tenir, vous vous trompez ! Winnetou va vous dire ce qu'il en est.

L'Apache répliqua d'un ton méprisant :

— Le vieux Cow-boy a du poison sur la langue. Je ne l'empêcherai pas de le cracher sur nous.

— Oui, c'est un poison dont vous crèverez tous, si vous ne nous relâchez pas immédiatement : *it's clear* ! Compris ?

— Ce sont des histoires pour nous apitoyer, fis-je en riant.

— Riez toujours ! Vous n'aurez plus envie de rire quand vous apprendrez ce qui s'est passé pendant votre glorieuse absence. Les guerriers des Osages ont trouvé que le retour de leur chef se faisait attendre. Ils lui ont envoyé cet homme pour connaître la raison de sa longue absence. Il est venu au petit bois où vous nous avez pris. Nous étions partis. Il a suivi nos traces et découvert notre campement d'hier. Vous voyez ?

— Je vois seulement qu’il s’est fait prendre.

— Très bien ! Mais vous ne savez pas qu’il n’était pas seul. Il était accompagné d’un autre Osage, plus avisé et plus prudent que lui. Il s’est échappé et est allé chercher quelques centaines des siens qui sont déjà sur vos traces. Je vous conseille de nous relâcher immédiatement. C’est ce que vous avez de mieux à faire. Car quand cette multitude arrivera, si elle nous trouve entre vos mains, elle ne vous fera pas quartier, et vous anéantira comme le vent souffle une allumette.

— En admettant que vous disiez la vérité, vous êtes tout de même en notre pouvoir et vos Osages ne sont pas là. Et qu’est-ce qui nous empêche, nous, de vous anéantir comme le vent souffle une allumette ?

— Vous ne le ferez pas, parce que vous êtes trop bon chrétien. Et puis vous devez vous dire que les Osages nous vengeront impitoyablement.

— Vraiment ? Hm ! Eh bien je vais vous faire une petite surprise, à vous et à Matto Chako.

Je murmurai quelques mots à l’oreille de Dick Hammerdull. Il hocha la tête en riant, se leva et s’éloigna. Tous, même Winnetou, attendirent avec une impatience difficilement contenue.

Le gros revint bientôt, menant par le bras notre Osage prisonnier.

— *Uff* ! s’écria Matto Chako effrayé.

— *All devils* ! Hurla Old Wabble, mais c’est... Comment se fait-il que...

Il préféra ne pas poursuivre. Je fis signe à Hammerdull d’emmener le Peau-Rouge, qui pouvait d’un seul mot trahir la présence d’Apanatchka et demandai au vieux Cow-boy :

— C’était le Peau-Rouge qui devait ramener des Osages par centaines. Croyez-vous encore qu’ils vont venir ?

— Que le diable vous emporte ! me lança-t-il.

— *Uff* ! intervint Matto Chako. Old Wabble a oublié le Naiini.

— Non, répliqua le vieux qui, s’adressant à moi, ajouta :

— J’ai encore une carte que vous ne couperez pas, si malin que vous soyez.

— Je voudrais bien la connaître !

— A votre service ! Vous vous souvenez certainement avec grand plaisir du Llano, où vous avez eu l’honneur de...

— D’être volé par vous, interrompis-je.

— Très juste, mais je voulais parler d’autre chose. Il y avait là un jeune chef Naiini. Quel était donc son nom ?

— Apanatchka, répondis-je, comme si de rien n’était.

— *Yes.* Apanatchka ! Vous l’aimiez bien, n’est-ce pas ?

— Oui.

Il parlait d’un ton très ferme, en homme qui est sûr de son affaire, et moi aussi, parce que je savais qu’Apanatchka était prêt à jouer le rôle que je lui avais assigné.

Hammerdull, après avoir emmené l’Osage, n’était pas revenu. A sa place, je voyais, à travers le buisson, Apanatchka, qui avait, sans doute, deviné que j’allais avoir besoin de lui et qui s’était glissé jusque-là, sans attendre que je le fasse chercher. Un regard de Winnetou m’apprit que les yeux exercés de l’Apache avaient également aperçu le Naiini.

— Vraiment ? reprit Old Wabble. Vous voulez sans doute dire qu’aujourd’hui comme naguère vous le considérez comme un frère et un ami ?

— Bien sûr ! S’il était en danger, je risquerais ma vie pour le sauver ! Et vous le savez fort bien.

— Parfait ! Eh bien je puis vous dire qu’il se trouve dans le plus grand danger qui puisse exister pour lui : il est prisonnier des Osages.

— Je ne le crois pas.

Old Wabble avait guetté ma réaction. Devant ma réponse brève et indifférente, il s’empressa d’ajouter :

— Vous croyez peut-être que je vous raconte des histoires ? Demandez donc à l’Osage que Winnetou a capturé hier soir. C’est lui qui nous a apporté la nouvelle qui nous réjouit autant qu’elle vous afflige.

— Et c’est ça la carte que je ne peux pas couper ? Vous croyez que nous allons vous échanger contre Apanatchka ?

— Tiens, tiens ! Vous n’êtes pas trop bête quand on vous met au pied du mur. Vous avez deviné ! Et dépêchez-vous, sans quoi...

— Eh bien je vais avoir le regret de vous mettre, vous, au pied de mon mur à moi.

— Tâchez de ne pas parler en énigmes. A quel mur faites-vous allusion ?

— Le buisson, à votre droite. Regardez un peu !

Il tourna la tête du côté que j’indiquais.

Apanatchka avait entendu et compris toutes nos paroles. Écartant les branches de ses bras, il s’avança vers nous.

— Alors ? demandai-je. Qui est-ce qui abat l'atout-maître ?

Aucun d’eux ne répondit. Soudain on entendit la voix de celui qui ne parlait d’habitude que lorsque son ami Dick Hammerdull l’interrogeait, la voix de Pitt Holbers :

— *Heigh-day*, quelle chance ! Personne à libérer ni à échanger ! Old Wabble a perdu la partie !

Ce dernier grinça des dents, hurla un affreux juron et proféra, d’une voix que la fureur étranglait :

— Chien, maudit chien ! Tu as dû vendre ton âme au diable pour que tout te réussisse aussi bien ! Je vous hais, comme on n’a jamais haï personne. Vous, oui vous !

— Et moi je vous plains de tout mon cœur, répondis-je d’un ton calme. J’ai connu bien des gens qui étaient à plaindre, mais aucun autant que vous. J’espère que Dieu aura pitié de vous. Vous faites peine à voir. Allez-vous-en !

Je m’approchai de lui, coupai ses liens, et m’écartai. Il se leva lentement. Puis je sentis sa main sur mon épaule, et il déclara d’un ton méprisant :

— Alors je fais peine à voir ! C’est pour ça que vous me relâchez ! Ce n’est pas par bonté, ni par supériorité morale. Eh bien, vous ne valez pas mieux que n’importe qui. Je vous salue, Monsieur le philanthrope. Vous me faites plaisir. Mais n’imaginez pas que si jamais je vous revois je vous parlerai autrement qu’à coups de fusil. L’un de nous deux est de trop, dans la Prairie. J’espère bien qu’à notre prochaine rencontre j’aurai votre peau. Et ceci s’applique à vous aussi, Messieurs. Bien le bonjour. Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Les prisonniers avaient naturellement été désarmés. Le fusil d’Old Wabble était accroché à sa selle, et Dick Hammerdull avait passé son couteau à sa ceinture. Le vieux Cow-boy alla à lui et tendit la main pour prendre son couteau. Mais Dick s’écarta et lui dit :

— Qu’est-ce que vous voulez ? Vous n’avez rien à chercher dans ma ceinture.

— Je veux mon couteau, déclara Old Wabble ! Ou bien est-ce que j’ai affaire à des voleurs ?

— Vous feriez mieux de vous taire, vieux bandit ! Vous connaissez la loi de la Prairie et vous savez à qui appartiennent les armes d’un prisonnier.

— Je ne suis plus prisonnier, je suis libre ! Ça change tout !

— Libre ou non, ça m’est égal. Si Old Shatterhand vous a rendu la liberté, ça ne veut pas dire que vous avez le droit de récupérer vos armes.

— Gardez-les, sale bête. Les Osages me donneront un autre couteau.

Il alla vers son cheval, décrocha le fusil, le mit en bandoulière, et voulut monter en selle. Mais Winnetou se leva, tendit la main vers lui, et déclara :

— Halte ! Rendez le fusil ! Tout de suite !

Le visage et l’allure de l’Apache exprimaient une telle autorité qu’Old Wabble, contrairement à son habitude, obéit. Il raccrocha le fusil à la selle, et, se retournant vers nous, s’écria :

— Mais qu’est-ce que ça veut dire ? Le cheval et le fusil sont à moi, tout de même !

— Non. En te rendant la liberté, mon frère Shatterhand n’a voulu que t’exprimer le dégoût que tout homme doit ressentir devant toi. Nous sommes tous d’accord avec lui. Nous ne te livrons pas à notre vengeance, mais à la justice du Grand Manitou. Tu aurais reçu ton cheval et tes armes, mais comme tu nous as de nouveau menacés, tu n’auras que la liberté. Maintenant, tu vas t'en aller. Si, dans dix minutes, nous te voyons encore dans ces parages, tu seras pendu à l’un de ces arbres. J’ai dit. *Howgh* ! Et maintenant, va-t’en !

Old Wabble éclata de rire, fit une profonde révérence, et répondit :

— Il parle comme un roi. Mais il me fait l’effet d’un chien qui aboie. Je m’en vais ; mais nous nous reverrons !

Il fit demi-tour, escalada le bord de la cuvette et disparut. Quelques instants après, je montai à mon tour pour m’assurer qu’il s’était bien éloigné. Et je le vis passer lentement dans la plaine, de sa démarche cahotante.

Autrefois, j’avais respecté cet homme, non seulement à cause de son grand âge, mais aussi parce qu’il me paraissait avoir toutes les qualités d’un véritable homme de l’Ouest. Mais j’avais bien changé d’avis. Et si, cette fois encore, je l’avais laissé repartir impuni, c’était moins par conviction que par un véritable sentiment de répugnance, qui m’avait rendu incapable de lui adresser un mot de plus.

Winnetou s’était déclaré d’accord avec moi. Hammerdull et Holberg étaient contre, je le savais. Mais ils n’osaient pas me faire de reproches. Mais Treskow, dont la sensibilité juridique ou plutôt policière avait été choquée par ma clémence, me déclara, quand je fus redescendu :

— Vous ne m’en voudrez pas, Mr. Shatterhand, mais je ne puis que vous désapprouver. Même du point de vue chrétien, toute mauvaise action mérite châtiment. Voilà un homme qui a déjà mérité la mort plus de cent fois, ne serait-ce que par les actes qui lui ont valu le surnom de « tueur d’indiens ». Plusieurs fois, il a attenté à votre vie et à la nôtre, et il vient encore de nous menacer de mort. Que voulez-vous que dise un juriste, en constatant que vous vous mettez en quatre pour lui éviter le châtiment qu’il mérite ? Je ne vous comprends pas, Mr. Shatterhand.

— Suis-je un juriste, Mr. Treskow ? répondis-je.

— Je ne crois pas.

— Alors ! Je n’ai nullement l’intention de lui éviter le châtiment qu’il mérite, mais je ne veux être ni le juge ni le bourreau. Je suis persuadé que le châtiment le frappera un jour. Mais il y a quelque chose en moi qui m’interdit de prononcer la sentence et de l’exécuter. Vous ne me comprenez pas, dites-vous. Eh bien, c’est qu’il y a dans le cœur et dans l’esprit de l’homme des choses incompréhensibles et plus puissantes que tous les articles du code.

— Peut-être ! Je suis sans doute moins clément que vous. Mais je dois attirer votre attention sur les conséquences de votre obéissance à la loi intérieure dont vous parlez.

— Quelles conséquences ?

— Vous avez fait grâce à Old Wabble. Mais qu’allons-nous faire du chef des Osages, son complice ? Allez-vous également le relâcher dans l’impunité ?

— Si cela ne dépend que de moi, oui !

— En ce cas que le diable emporte toutes ces fameuses lois de la savane, que vous n’appliquez jamais, tout en passant pour vous y conformer rigoureusement.

— Avant d’être un homme de l’Ouest, je suis un chrétien, un humaniste, si vous préférez. Les Osages ont été trompés par les Blancs. C’est pour récupérer leurs pertes qu’ils ont préparé cette attaque. D’après leurs convictions, ils se sentent dans leur droit. Allons-nous punir Matto Chako parce qu’il a eu une intention qui n’a pas été suivie d’exécution ?

— Vous apprendrez que la tentative est punissable comme le crime.

— Vous parlez comme un livre, Monsieur le Juriste.

— J’ai le droit et le devoir de vous mettre en garde et je vous invite à partager ma manière de voir.

— Bon, d’accord ! Admettons que la tentative soit punissable comme le crime. L’intention qu’a eue le chef des Osages d’attaquer les fermes et de nous tuer constitue-t-elle déjà une tentative ?

II hésita et marmonna :

— Intention... intention... tentative... peut-être commencement de tentative je veux dire d’exécution... non... même pas ça. Mais le sujet mérite discussion. Mr. Shatterhand, ne coupez donc pas les cheveux en quatre !

— Ah, votre point de vue n’est plus aussi arrêté ! Dites-moi sans équivoque si la simple intention est punissable !

— Juridiquement non. Moralement oui. D’après certains textes...

— *Well* ! Alors, Matto Chako est-il punissable ?

Il se contorsionna et s’écria, en colère :

— Vous êtes l’avocat le plus retors qu’un juge puisse entendre. Je ne veux plus m’occuper de cette affaire !

— Doucement, doucement, Mr. Treskow. Je suis plus sévère que vous ne pensez. Si nous ne pouvons pas punir l’intention, je suis néanmoins partisan de prendre des mesures de sécurité qui s’apparentent à un châtiment.

— Voilà qui est intéressant ! Que proposez-vous ?

— Rien encore. Je ne suis pas seul.

— Très juste, s’empressa d’approuver Dick Hammerdull. Il faut bien punir ce Peau-rouge d’une façon ou d’une autre, n’est-ce pas, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Hum ! Si tu crois qu’il a mérité une bonne raclée, tu as raison, mon cher Dick, répondit le grand.

— Alors délibérons sur ce qu’il y a lieu de faire, dit Treskow en s’asseyant d’un air grave.

Pendant notre conversation, Matto Chako n’avait cessé de nous observer, et ses jeux de physionomie avaient reflété ses impressions.

Il avait tout compris, et connaissait par conséquent la position que j’avais prise. Aussi posait-il sur moi un regard devenu presque amical. Il était évident qu’il éprouvait pour moi de la reconnaissance. Je n’en avais cure, car ce n’était pas un sentiment personnel qui m’avait animé dans ma discussion à son sujet avec Treskow. En entendant la solennelle invitation de ce dernier, l’Osage rompit le silence qu’il avait observé jusqu’alors.

— Lorsque les Visages Pâles auront parlé, Old Shatterhand sera-t-il disposé à m’entendre, moi aussi ?

— Parle ! lui dis-je.

— Il y a des mots que je n’ai pas compris. Mais j’ai d’autant mieux compris qu’Old Shatterhand était pour moi et l’autre Visage Pâle contre. Comme Winnetou, le chef des Apaches, a gardé le silence, je pense qu’il donne raison à son frère et ami. Ils sont tous deux ennemis des Osages, mais tous les hommes rouges et blancs savent que ces deux guerriers sont justes. Aussi je les invite, aujourd’hui aussi, à faire preuve de justice.

Il se tut, les yeux fixés sur moi. Je déclarai :

— Le chef des Osages ne s’est pas trompé sur notre compte ; il n’a à redouter aucune injustice. Qu’il sache avant tout que nous ne sommes pas les ennemis des Osages. Nous désirons vivre en paix avec tous les hommes, rouges ou blancs. Mais si l’un d’eux empiète sur notre chemin, ou attente à notre vie, il faut bien que nous nous défendions. Et si nous le vainquons, a-t-il le droit de prétendre que nous sommes ses ennemis ?

— Old Shatterhand a probablement voulu parler de moi. Mais qui donc peut à bon droit se considérer comme attaqué ? Matto Chako, chef des Osages, veut demander à quoi servent aux Visages Pâles leurs juges et leurs tribunaux ?

— En un mot, à proclamer le droit, à rendre la justice.

— Et on proclame le droit, on rend la justice ?

— Oui.

— Old Shatterhand croit-il à ce qu’il dit là ?

— Oui. Certes, les juges sont des hommes comme les autres et ils peuvent se tromper, c’est pourquoi...

— *Uff* ! *Uff* ! s’écria-t-il... c’est pourquoi ces juges se trompent toujours quand il s’agit d’être juste envers les hommes rouges. Old Shatterhand et Winnetou se sont assis devant mille feux de camp et ont entendu dix mille fois les griefs de l’homme rouge contre les Blancs. Je ne veux rien répéter, ni ajouter. Mais je suis le chef des Osages et j’ai le droit de dire ce que mon peuple a souffert. Combien de fois n’avons-nous pas été trompés par les Visages Pâles, sans trouver de juge qui nous rende justice. Il y a à peine une Lune qu’on nous a une fois de plus trompés. Quand nous avons demandé justice, on s’est moqué de nous. Que fait l’homme blanc lorsqu’un juge refuse de l’aider ? Il s’adresse à un tribunal supérieur. Et si ce dernier lui fait également défaut, il se fait justice lui-même, en lynchant son adversaire, ou en fondant des « Comités » qui opèrent en secret et au mépris de la loi. Pourquoi l’homme rouge ne ferait-il pas comme le Blanc ? Vous dites Lynch, nous disons vengeance. Vous dites : Comité ; nous disons : Conseil des Anciens. Vous dites que vous vous faites justice, mais quand il s’agit de nous, vous appelez cela rébellion et pillage.

Après un bref silence il reprit :

— La vérité, la voici : le Blanc, c'est l'honnête homme, qui ne cesse de tromper et de voler le Rouge ; et le Rouge, c'est le voleur, le brigand, qui se fait toujours voler par le Blanc. Vous parlez tout le temps de religion, de bonté et d'amour. Récemment encore, on nous a trompés sur la viande, sur la poudre et sur bien d'autres choses que nous devions recevoir. Et quand nous sommes allés trouver l'Agent, pour demander son aide, nous n'avons rencontré que des visages moqueurs et des fusils braqués sur nous. Alors nous avons pris de la viande, de la poudre et du plomb où nous avons pu, car sans cela nous ne pouvons pas vivre. On nous a poursuivis et on a tué nombre de nos guerriers. Si nous sommes maintenant entrés en campagne pour venger nos morts, à qui la faute ? Qui est le trompeur, qui est le trompé ? Qui est le voleur, qui est le volé ? Qui est l'agresseur, qui est l'attaqué ? Qu'Old Shatterhand le dise !

Il posa sur moi un regard interrogateur. Que devais-je, que pouvais-je répondre, en toute honnêteté ?

Winnetou, qui s'était tu jusqu'alors, me tira d'embarras en déclarant :

— Winnetou est le chef suprême de toutes les tribus des Apaches. Aucun chef n'a plus à cœur que moi le bonheur de son peuple. Ce que Matto Chako vient de dire ne m'apprend rien ; je l'ai bien souvent exposé moi-même aux Visages Pâles, sans aucun succès. Mais faut-il que tout poisson d'une eau où abondent les poissons carnassiers se nourrisse de la chair d'autres poissons ? Faut-il que chaque animal d'une forêt où loge un putois sente aussi mauvais que lui ? Pourquoi le chef des Osages ne fait-il pas de différences ? Il demande la justice, et commet lui-même l'injustice en s'attaquant à des gens qui ne sont nullement responsables des torts que l'on a faits aux siens et à lui-même. Peut-il me citer un seul cas dans lequel Old Shatterhand se soit battu contre un homme sans que ce dernier l'ait auparavant attaqué ? N'a-t-il pas au contraire souvent appris que nous devons épargner même nos pires ennemis dans toute la mesure du possible ? Et si Matto Chako ne l'a pas su jusqu'à ce jour, il vient de l'apprendre en constatant que mon frère et ami Shatterhand a parlé en sa faveur, bien que le chef des Osages ait attenté à sa vie. Est-ce ainsi ? Et comme personne ne lui répondit il ajouta : Ce que l'Osage veut nous apprendre, nous le savons depuis longtemps. Mais ce que nous avons à lui dire, il ne paraît pas encore l'avoir appris, à savoir qu'on n'a pas le droit d'exercer l'injustice quand on exige la justice. Il nous avait destinés au poteau de torture. Et il sait que nous pourrions à cette heure lui prendre son scalp et sa vie. Eh bien, qu'il les conserve l'un et l'autre ! Il aura même la liberté, mais pas aujourd'hui même. Nous répondrons à son hostilité par la bonté, à sa cruauté par la clémence, et s'il prétend encore que nous sommes les ennemis des Osages, alors il ne mérite pas que son nom vienne jamais sur les lèvres d'aucun guerrier rouge ou blanc. Matto Chako a tenu un long discours et j'ai suivi son exemple bien que nos paroles à tous deux fussent inutiles. Maintenant j'ai dit. *Howgh* !

Un long silence s'établit. Sa personne et son accent, plus encore que ses paroles, avaient produit une impression profonde. Je savais, quant à moi, que son discours ne s'était pas seulement adressé à l'Osage, mais aussi aux autres, et en particulier à Treskow.

Matto Chako restait immobile, sans qu'on pût savoir si le discours de l'Apache lui avait fait la moindre impression. Treskow gardait les yeux baissés. Enfin, il les leva sur moi et déclara :

— Il y a quelque chose de curieux avec vous et avec Winnetou, Mr. Shatterhand. Qu'on le veuille ou non, on finit toujours par être obligé de penser comme vous. Si vous voulez relâcher le chef des Osages et ses deux bonshommes comme vous avez relâché Old Wabble, je ne m'y oppose pas. Mais je crains seulement qu'ensuite il nous poursuive avec sa tribu et finisse quand même par nous prendre. Dans ce cas, je ne donnerais pas cher...

— Nous verrons bien ! Si je vous comprends bien, vous jugez que la délibération n'est plus nécessaire ? demandai-je.

— Elle est parfaitement inutile. Faites comme vous voulez ! Rendez la sentence.

— *Well,* ce sera vite fait ! Voici ce que je décide, d'accord avec Winnetou ! Matto Chako reste avec nous jusqu'à ce que nous jugions bon de le relâcher. Il demeurera attaché, mais sera traité avec égards, comme il convient au chef d'un peuple courageux. Ses deux guerriers sont libres : qu'ils retournent au Wara-tou, pour raconter aux Osages ce qui s'est passé. Qu'ils leur disent que les Visages Pâles sont alertés et que si l'on essaie quand même d'attaquer les fermes, leur chef sera fusillé. Défaites leurs liens !

Hammerdull et Holbers exécutèrent immédiatement cet ordre. Se sentant libres, les deux Osages bondirent vers leurs chevaux, mais je les arrêtai aussitôt.

— Halte ! Vous irez jusqu'au Wara-tou non à cheval, mais à pied. Nous gardons vos chevaux et vos fusils. La question de savoir si vous les récupérerez dépendra du comportement de Matto Chako.

Allez, et dites à vos frères que c'est Old Shatterhand qui, hier, a libéré Apanatchka, le chef des Naiinis !

Les deux hommes interrogèrent leur chef du regard. Ce dernier leur dit :

— Faites ce qu'Old Shatterhand a dit ! Si les guerriers des Osages sont ensuite indécis sur la conduite à tenir, qu'ils s'adressent à Numbeh Grondeh à qui je remets le commandement. Il prendra les décisions nécessaires !

Je l'observai attentivement pendant qu'il donnait cet ordre. Son visage resta impénétrable. Rien ne permettait de savoir si cette transmission des pouvoirs signifierait pour nous la paix ou la guerre.

Les deux captifs libérés s'éloignèrent dans la même direction qu'avait prise tout à l'heure Old Wabble. Ils suivirent sa trace et le rattraperaient probablement assez vite.

C'était à dessein que j'avais conservé leurs chevaux. Il leur faudrait quelques heures de plus pour regagner le Wara-tou, et c'était du temps de gagné sur la poursuite qui était à prévoir. De plus, ces deux messagers avaient été pourvus d'excellentes montures, dont nous avions besoin. Nous pouvions également avoir besoin de leurs armes. Apanatchka, qui n'avait qu'un couteau, reçut le fusil de Matto Chako. Il renonça momentanément à sa mission dans les carrières sacrées et décida de nous accompagner jusqu'au Colorado. Comme on pouvait s'attendre à ce que les Osages, sitôt instruits de la capture de leur chef par les deux messagers, viendraient aussitôt au Khi-pe-ta-kih et nous poursuivraient ensuite pour le libérer, nous ne pouvions pas rester plus longtemps sur place.

Matto Chako fut attaché sur son cheval, de la façon la moins pénible possible. Pitt Holbers et Treskow montèrent les deux bêtes des Osages. Les autres servirent de chevaux de charge.

Nous quittâmes ainsi la « Vieille Femme » où notre repos n'avait pu durer bien longtemps.

A LA FERME DE HARBOUR

Notre chevauchée allait nous éloigner de la Republican River, qui continue vers le nord en direction du Nebraska. Nous allions vers l'ouest, pour atteindre la rivière Salomon.

Deux dangers nous menaçaient. Devant nous, il y avait le groupe du « Général », dont nous espérions bientôt découvrir les traces et derrière, les Osages, qui ne tarderaient probablement pas à se manifester. Mais aucun de ces deux dangers n'allait nous menacer gravement. Nous ignorions encore qu'il y en avait un troisième, duquel nous nous rapprochions à grands pas.

Pour égarer les Osages, nous aurions pu nous diriger pendant un certain temps vers le sud. Mais nous n'avions pas peur d'eux et ce détour aurait considérablement retardé notre rencontre avec Old Surehand. Nous chevauchâmes donc vers l'ouest jusqu'à l'après-midi du lendemain. Nous fîmes alors une rencontre qui nous incita tout de même à prendre la direction du sud.

C'étaient trois cavaliers, qui nous apprirent que la région que nous allions traverser était infestée par de nombreuses bandes de ces rôdeurs qu'on appelle les *Tramps.* Les trois hommes étaient tombés entre leurs mains et avaient été entièrement dépouillés.

L'un d'eux me montra la trace d'une balle qu'il avait reçue dans la cuisse à cette occasion. Quiconque connaît les *Tramps* comprendra que nous n'avions aucun désir de les rencontrer. L'homme de l'Ouest les craint comme la vermine car il ne s'abaisse pas jusqu'à se mesurer avec eux. Ce serait la lutte du fleuret contre la fourche à fumier.

Aussi décidâmes-nous aussitôt d'obliquer vers le Sud, et nous traversâmes vers le soir la branche nord de la Salomon River, au bord de laquelle nous campâmes pour la nuit.

C'est alors qu'Apanatchka, rompant le silence qu'il avait observé jusqu'alors, me raconta ce qui lui était arrivé depuis notre séparation dans le Llano Estacado. Comme nous l'avons déjà dit, sa course à Fort Terret avec Old Surehand était restée sans résultat, car ils n'y avaient trouvé ni Dan Etters, ni personne qui eût jamais entendu son nom.

Je dis alors :

— Je l'avais prévu. Je n'avais aucune confiance dans le fameux « général ». Il a certainement voulu induire Old Surehand en erreur. Mais je ne sais pas dans quelle intention. Il me semble qu'il connaît le lien entre Old Surehand et Etters mieux qu'il ne veut le laisser paraître. Je l'ai alors fait observer à notre ami. Mais il ne m'a pas cru. En a-t-il parlé à mon frère rouge Apanatchka ?

— Non.

— Il n'a rien dit de la raison pour laquelle il tient tant à trouver cet Etters ?

— Rien.

— Ensuite vous vous êtes séparés au Rio Pecos et tu es retourné à ta tribu.

— Oui. Je suis allé au Kaam-kulano.

— Où ta mère t'a certainement accueilli avec joie ?

— Elle m'a tout de suite reconnu et m'a accueilli affectueusement. Puis, l'esprit l'a de nouveau quittée, répondit-il soudain assombri.

Mais je lui demandai quand même :

— Te souviens-tu encore des mots que j'ai entendus de sa bouche ?

— Je les connais. Elle les répète sans cesse.

— Et crois-tu encore aujourd'hui que ces mots appartiennent à la médecine indienne ?

— Oui.

— Je ne l'ai jamais cru et ne le crois toujours pas. Il y a dans son esprit des images de personnes et d'événements qui restent confuses. N'as-tu jamais observé chez elle un moment où ces images devenaient plus claires ?

— Jamais. Je ne suis pas resté souvent avec elle, car, aussitôt après mon retour, j'ai dû repartir. Les guerriers des Naiinis, et surtout Vupa Umugi, leur chef, ne peuvent me pardonner que mon frère blanc Shatterhand m'ait jugé digne de fumer avec lui la pipe de l'amitié. Ils m'ont rendu la vie difficile au Val des Lièvres et je suis parti.

— Où ?

— Chez la tribu comanche des Pohonim.

—Mon frère a-t-il été aussitôt accueilli par eux ?

— *Uff* ! Je suis le plus jeune des chefs Naiini, mais aucun guerrier n'avait jamais pu me vaincre. Aussi aucune voix ne s'est-elle élevée contre moi, lorsque les Pohonim ont discuté sur mon admission. Je suis maintenant leur chef.

— Je suis heureux de l'apprendre, car je t'aime bien. N'as-tu pas pu emmener ta mère de chez les Naiini ?

— Je voulais le faire, mais l'homme dont elle est la squaw n'a pas voulu.

— L'homme-médecine ? Tu ne l'appelles pas ton père, mais l'homme dont elle est la squaw. J'avais déjà remarqué que tu ne l'aimais pas.

— Je n'avais pu lui donner mon cœur. Mais maintenant je le hais, car il m'a refusé la squaw qui m'a enfanté.

— Es-tu sûr que ce soit ta mère ?

Il me regarda avec surprise et dit :

— Pourquoi poses-tu cette question ? Je suis sûr que mon frère Shatterhand ne dit jamais un mot sans raison. Il ne fait ni ne dit jamais rien sans avoir réfléchi. Il a donc une raison pour me poser cette question étrange.

— J'en ai une. Mais ce n'est pas le fruit de la réflexion. C'est une voix intérieure que j'ai déjà entendue et que j'entends encore. Mon frère Apanatchka me répondra-t-il ?

— Si Old Shatterhand demande, je réponds, même sans comprendre pourquoi il a parlé. La squaw dont nous parlons est ma mère. Je l'ai toujours su et je l'aime.

— Et est-elle vraiment la squaw de l'homme-médecine ?

Il parut à nouveau surpris.

— Je ne comprends pas non plus cette question. Depuis toujours on les a considérés comme mari et femme.

— Et es-tu sûr que ce soit ton père ?

— On l'a toujours appelé ainsi.

— Lui-même aussi ? Réfléchis bien !

Il pencha la tête et resta un moment silencieux, puis, se redressant vivement, il dit :

— *Uff* ! J'y pense maintenant. Il ne m'a jamais appelé Itue.

— Mais ta mère t'appelle Nertuah ?

— Non plus.

Dans le langage de la plupart des tribus indiennes, le père et la mère n'emploient pas le même mot pour dire « mon fils ». Dans le cas particulier, le père dit « Itue » et la mère « Nertuah ». Apanatchka poursuivit :

— L'un et l'autre ne m'ont jamais dit que « *Unoso* »[10] *;* ma mère m'appelait quelquefois *nertuah*, mais seulement en parlant de moi à des tiers.

— C'est curieux, très curieux ! Je voudrais aussi savoir s'il l'appelle *I-vuete*[11] et si elle l'appelle *I-vouchingwa*[12].

Après un moment de réflexion, il répondit :

— J'ai l'impression qu'ils s'appelaient ainsi dans ma première enfance. Mais après, je n'ai pas entendu ces mots sur leurs lèvres.

— Depuis ce temps, ils ne se sont appelés que *Tibo taka* et *Tibo wete ?*

— Oui.

— Sont-ce là des paroles de médecine ?

— Oui. C'est ce que le père disait toujours. Cela doit être vrai, car aucun homme rouge ni blanc ne sait ce que veut dire Tibo. Mon frère Shatterhand le sait-il ?

Évidemment, je n'en savais rien non plus. Je pensais bien au nom français Thibaut, mais l'hypothèse me paraissait un peu hardie. Je cherchais une réponse appropriée, mais je n'eus pas le temps de la trouver, car deux personnes qui n'avaient pas suivi avec attention le début de mon entretien avec Apanatchka intervinrent aussitôt que j'eus prononcé les noms *Tibo taka* et *Tibo wete.*

---

[10] Tu.

[11] Ma squaw.

[12] Mon mari.

On se souvient que dans le Llano, j'avais dû promettre de ne dire à personne ces paroles mystérieuses. J'avais tenu parole si rigoureusement que je n'en avais même pas parlé à Winnetou. Aussi fus-je stupéfait en l'entendant soudain s'écrier :

— *Tibo taka* et *Tibo wete* ? Je connais ces mots.

Et à peine avait-il terminé que le chef des Osages s'écria à son tour :

— *Tibo taka* et *Tibo wete*, je les connais ! Ils sont venus au camp des Osages et nous ont volé beaucoup de peaux et nos meilleurs chevaux.

Apanatchka était tout aussi surpris que moi. Il s'adressa d'abord à Winnetou.

— Comment le chef des Apaches connaît-il ces mots ? Est-il venu à mon insu dans le camp des Naiinis ?

— Non, mais Intche Tchouna, mon père, a rencontré un homme et une femme qui s'appelaient Tibo taka et Tibo wete. Lui était un Visage Pâle et elle une Indienne.

— Où les a-t-il rencontrés ? Où ?

— Sur la lisière de l'Estacado. Eux et leurs chevaux étaient presque morts d'inanition. La femme avait un petit garçon enveloppé dans son fichu. Mon père, le chef des Apaches, a pris soin d'eux et les a conduits au plus proche point d'eau pour les faire manger et boire. Une fois qu'ils ont été remis, il a voulu les conduire jusqu'au plus proche établissement des Visages Pâles. Mais ils lui ont demandé de leur indiquer plutôt où se trouvaient les Comanches. Ils chevauchèrent avec eux pendant deux jours avant de trouver la race des Comanches. Comme ils étaient ses ennemis mortels, le chef des Apaches dut faire demi-tour. Mais il leur donna de la viande et une gourde pleine d'eau, ainsi que toutes les indications nécessaires pour trouver les Comanches.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a longtemps ; j'étais encore petit.

— Qu'est-ce que mon frère a appris de plus sur ces personnes et leur enfant ?

— Que la femme avait perdu l'esprit. Ses paroles n'avaient plus de sens. Et partout où elle voyait un buisson, elle y prenait une branche pour se la mettre autour de la tête. C'est tout ce que mon père m'a raconté de cette rencontre.

L'Apache fit un geste signifiant qu'il n'avait plus rien à dire et reprit son silence antérieur. Matto Chako s'empressa alors d'intervenir :

— Moi, je peux en dire plus ; j'en sais davantage sur ces voleurs que Winnetou le chef des Apaches, ne peut en savoir.

Apanatchka voulut répliquer, mais je lui fis signe de se taire.

Il était évident que le petit garçon de l'histoire, c'était lui, et comme l'homme et la femme qui devaient avoir été ses parents étaient accusés de vol par les Osages je voulus éviter l'offense qui s'annonçait en prenant la parole à sa place.

— Matto Chako, chef des Osages, peut nous dire ce qu'il sait des personnes en question. Ce ne sera probablement rien de bon.

— Old Shatterhand a raison ; ce n'est rien de bon, approuva-t-il. Il y a bien des étés, un homme est venu chez nous, habillé en officier. Il s'appelait Raller. Il était le messager du Grand Père blanc de Washington. Ce nouveau Père venait d'être élu et nous envoyait ce messager pour nous dire qu'il aimait les hommes rouges, qu'il vivrait en paix avec eux, et les traiterait mieux que les Blancs qui l'avaient précédé, lesquels avaient été méchants et malhonnêtes envers nous. Ces paroles plurent aux Osages, et ils prirent le messager comme Frère et Ami, et le traitèrent avec autant de respect et d'attentions que leur propre chef suprême.

Après un silence, l'Osage reprit :

— Il conclut avec eux un traité. Ils lui livreraient des toisons et des peaux, et en échange il leur promettait de beaux fusils, de la poudre, du plomb, des couteaux et des tomahawks, des vêtements et aussi des ornements pour les squaws. Il leur donna deux semaines pour réfléchir et s'éloigna. Avant le délai fixé, il revint avec un homme blanc et une très belle jeune squaw rouge et un petit garçon. Le Blanc avait le bras en écharpe. Il avait été blessé par une balle, mais la plaie paraissait en bonne voie de guérison. Le beau corps de la squaw était vide, car l'esprit l'avait abandonné. Elle parlait de Tibo taka, et de Tibo wete, et se mettait des branches autour de la tête. Elle parlait aussi parfois de Wawa Derrick. Nous ne savions pas ce qu'elle voulait

dire, et le Blanc dont elle était la squaw disait qu'il ne la comprenait pas non plus. Ils furent reçus chez nous comme frère et sœur des Osages. Puis Raller s'en alla.

Matto Chako s'interrompit. J'en profitai pour demander :

— Comment les deux Blancs se comportaient-ils l'un avec l'autre ? Étaient-ce des amis, ou de simples connaissances ?

— Ils étaient amis tant qu'ils se croyaient observés. Mais, quand ils se croyaient seuls, ils se querellaient.

— Le mari de la squaw avait-il sur son corps une marque quelconque ?

— Non, mais l'officier qui s'appelait Raller en avait une : il lui manquait deux dents.

— Où ? demandai-je aussitôt.

— Devant ; une à droite et une à gauche.

— Ah ! Etters ! m'écriai-je.

— *Uff* ! C'était Dan Etters, fit Winnetou, malgré son mutisme habituel.

— Etters ? demanda le chef des Osages. Je ne crois pas avoir jamais entendu ce nom. S'appelait-il ainsi ?

— Probablement pas à l'origine. C'était ou c'est un grand criminel, qui a dû souvent changer de nom. Mais comment appelait-il l'autre Blanc, le blessé ?

— Quand ils étaient en compagnie, il l'appelait Lo-teh. Mais quand ils croyaient être seuls, et qu'ils se disputaient, il lui disait suivent avec colère : E-ka-mo-teh.

— Le chef des Osages ne se trompe-t-il pas ? A-t-il bien retenu ces noms ? Ils se sont peut-être altérés dans sa mémoire, depuis le temps ?

— *Uff* ! s'écria-t-il. Matto Chako retient si bien les noms des hommes qu'il hait, qu'ils resteront intacts dans sa tête jusqu'à sa Mort.

Je me posai machinalement mon coude sur le genou et ma tête dans la main. Une pensée m'était venue, hardie et pourtant si proche, que j'hésitais à l'exprimer.

Winnetou me regarda. Un sourire erra sur ses lèvres et il dit :

— Que mes frères regardent Old Shatterhand ! Il est exactement ! comme lorsqu'il vient de découvrir une piste importante.

Je n'avais nullement l'impression d'avoir l'air très intelligent. Je sais même que lorsque je réfléchis, j'ai d'habitude l'air plutôt stupide.

Dick Hammerdull dut avoir la même impression, car il dit :

— Ça m'a l'air d'être tout le contraire. Mr. Shatterhand n'a pas l'air d'avoir trouvé une piste, mais de l'avoir perdue pour tout de bon ! Qu'est-ce que tu en penses, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Hum ! fit l'autre. Si tu crois que ton visage a l'air plus intelligent que le sien, tu me fais l'effet de la grenouille qui se croit aussi grosse que le bœuf.

— Silence, répliqua le gros. Comment oses-tu me comparer à une grenouille ? C'est un crime de lèse-majesté. On devrait te mettre en prison !

— Silence toi-même ! répliqua Pitt Holbers. C'est toi qui commets un crime de lèse-majesté en comparant le visage d'Old Shatterhand au tien. C'est toi qui as l'air, non seulement d'avoir perdu une piste, mais même de ne jamais en avoir trouvé. Tu as beau être mon ami, je ne te laisserai pas insulter Old Shatterhand.

Je le remerciai d'un regard, puis m'adressai à Winnetou et Matto Chako :

— Je me trompe peut-être, mais il m'est venu une idée dont je ne voudrais pas parler sans preuves. Je crois maintenant savoir ce que signifie le mot mystérieux : Tibo. Il s'agit de savoir si le chef des Osages se souvient bien des deux noms qu'il a cités. Le premier est Loteh. Or Matto Chako a prononcé la première lettre de ce nom à moitié comme une L, et à moitié comme une R. Il s'agit probablement de Lothaire, qui est tout simplement un prénom.

— Oui, oui ! s'écria l'Osage. C'est exactement comme ça que Raller disait.

— Bien ! Alors le second nom, E-ka-mo-teh est probablement aussi un mot français comme Lothaire. Un escamoteur, c'est un homme qui subtilise les objets et les fait réapparaître sans qu'on s'en aperçoive.

— *Uff, uff, uff* ! s'écria Matto Chako. Old Shatterhand est sur la bonne piste.

— Vraiment ? fis-je. Le blessé blanc aurait-il jadis commis la sottise de se livrer à ce genre de tours devant les Osages ?

— Oui. Il faisait tout apparaître et disparaître à son gré. Nous le considérions comme un magicien comme il n'y en a pas chez les hommes rouges. Les hommes, les femmes, les enfants le regardaient avec stupéfaction, parfois avec horreur.

— Bien ! En ce cas je veux rappeler au chef des Apaches un homme dont il a également entendu parler. Je sais qu'en sa présence et en la mienne, on a parlé d'un escamoteur qui a été célèbre et qui a depuis disparu. Ses tours passaient pour inimitables. Et Winnetou se souviendra qu'il s'appelait M. Lothaire, *the King of the conjurer,* le roi des prestidigitateurs.

— *Uff* ! s'écria l'Apache. Nous en avons souvent entendu parler dans les forts et près des feux de camp.

— Et mon frère sait-il encore pourquoi cet homme a été obligé de disparaître ?

— Oui. Il avait fait de la fausse monnaie, en grandes quantités et, quand on est venu l'arrêter, il a tué deux policiers et en a blessé un troisième.

— Ce n'est pas tout, intervint Treskow. Je ne connais pas l'homme, mais je connais bien cette affaire. On en a parlé dans l'administration, parce que c'est un cas très instructif pour les policiers.

Tout le monde le regarda avec intérêt et il poursuivit :

— Ce Lothaire s'était soustrait aux poursuites de façon si habile, tout en commettant à cette occasion d'autres meurtres, que son cas servait de sujet d'étude. Il venait de je ne sais plus quelle colonie française qu'il avait dû quitter. Si j'ai bonne mémoire, c'était un créole de la Martinique. C'est à Bens Fort, sur l'Arkansas, qu'on l'a vu pour la dernière fois.

— C'est exact. Et ça va l'être de plus en plus. Lothaire n'était que son prénom, qu'il utilisait, comme bien des artistes, comme pseudonyme. M. Treskow, vous vous souvenez peut-être de son nom de famille.

— II s'appelait... il s'appelait... attendez... C'était aussi un nom français... ah, ça y est. Il s'appelait Lothaire Thibaut... Mais mille tonnerres, voilà notre Tibo !...

— Mais oui ! Taka, c'est l'homme, et Wete, la femme. Thibaut Taka et Thibaut Wete cela veut dire Monsieur et Madame Thibaut. La femme de l'homme-médecine, quand elle voulait énoncer son nom en entier, disait Tibo wete elen. Et je devine ce que peut vouloir dire Elen.

— Serait-ce le prénom Ellen ?

— C'est possible. Si cette femme, dans sa folie, ne se confond pas avec quelqu'un d'autre et si elle est vraiment Thibaut Wete Ellen, c'est une Indienne baptisée de la tribu des Moqui.

— Pourquoi des Moqui ?

— Parce qu'elle parle également de son Wawa, c'est-à-dire de son frère, Derrick. Or Taka, Wete et Wawa sont des mots de la langue moquai. Thibaut Taka, prestidigitateur célèbre, a dû se réfugier chez les Indiens parce qu'il ne pouvait plus rester dans la société des Blancs, Il n'a pas dû être difficile à ce grand escamoteur de devenir homme-médecine chez les Rouges et de gagner leur considération.

— Mais la couleur, la couleur des Indiens ?

— *Pshaw* ! Pour un tel artiste, c'est une vétille. Je suis maintenant presque convaincu que Tibo taka et Tibo wete ne sont pas mari et femme. Et même s'ils le sont, je crois qu'Apanatchka n'est pas leur fils, en tout cas pas le fils de l'escamoteur, qui ne l'a d'ailleurs jamais traité comme un fils.

Le Comanche nous avait écoutés avec la plus grande attention. Il était évident que chacune de nos paroles avait pour lui une importance capitale. Son visage exprimait tour à tour des sentiments contradictoires.

Apprendre que l'homme-médecine n'était pas son père, et qu'il était même un criminel, cela visiblement le touchait peu. Il parut cependant inquiet au sujet de l'identité de sa mère et voulut répliquer. Mais je l'invitai d'un clin d'œil à garder le silence et m'adressai de nouveau à Matto Chako.

— Nous avons interrompu le récit du chef des Osages et nous le prions de le poursuivre. Le Blanc qui s'appelait Raller a-t-il observé la convention conclue avec vous ?

— Non, car il était trompeur comme les Visages Pâles, à l'exception d'Old Shatterhand et de quelques autres. Mais les guerriers des Osages ont tenu parole. Ils rassemblèrent les toisons et les peaux et les lui apportèrent au camp.

— Où se trouvait-il alors ?

— Au bord du fleuve que les Blancs appellent Arkansas.

— Ah ! Et c'est sur l'Arkansas qu'on a vu Thibaut pour la dernière fois ? C'est bien ça ! Y avait-il beaucoup de peaux ?

— Beaucoup, beaucoup ! De quoi remplir un très grand canot. Nous en avons construit un pour les Visages Pâles, avec du bois et des peaux. Rien qu'en peaux de renards, il y avait plus de dix fois dix ballots, à dix dollars le ballot. Sans compter tout le reste.

— Il y en avait tant ? Il n'a pas pu les emporter très loin. Il a dû les vendre. Où voulait-il les porter ?

— A Fort Dodge.

— Ah ! Sur l'Arkansas, au croisement de la grande route de Grimarron. Il y avait toujours là des marchands de fourrures bien nantis d'argent. Mais il s'y trouvait aussi une importante garnison. Il fallait une belle insolence pour se risquer à commettre une telle escroquerie en cet endroit. Je suppose que vous n'avez pas eu l'imprudence de lui confier vos trésors sans l'accompagner.

— Old Shatterhand l'a deviné. Comme il était un envoyé du Grand Père Blanc, nous crûmes pouvoir lui faire confiance. D'ailleurs il nous demanda lui-même de l'accompagner à Fort Mann pour y recevoir notre paiement en nature :

— Combien d'Osages l'ont accompagné ?

— Six, et j'étais du nombre.

— Il ne devait pas y avoir de place pour tout ce monde sur le canot.

— Non, mais il s'est arrangé.

— Comment ?

— Il avait pris avec lui deux hommes pour l'aider à ramer. Les quatre autres durent suivre à cheval le long du fleuve. Il fallait de très bons chevaux pour pouvoir suivre le canot rapide.

— Très bien combiné ! Je suis sûr qu'il avait également des vues sur ces chevaux.

— Là encore, Old Shatterhand a bien deviné. C'était la saison des hautes eaux, le courant était fort, et le canot arriva au Fort un jour avant les cavaliers. Seulement il était si tard que nous n'entrâmes au Fort que peu avant la fermeture des portes. Nous avions laissé deux hommes dehors avec les chevaux. La porte fermée, nous ne pûmes plus ressortir. Raller nous donna à manger et autant d'eau de feu que nous en désirions. Nous bûmes et nous nous endormîmes. A notre réveil, nous étions déjà le lendemain soir. Raller était parti ; l'autre Blanc avec sa squaw et l'enfant était parti ; nos chevaux étaient également partis et avec eux les deux guerriers qui les gardaient. Nous nous renseignâmes et l'on nous dit que Raller avait vendu les peaux et reçu le paiement avant même notre arrivée. Quand le sommeil de l'eau de feu nous avait gagnés, il avait fait ouvrir la porte et s'en était allé avec l'autre Blanc, sa squaw et l'enfant. Il faisait nuit de nouveau, et nous ne pûmes rechercher leurs traces. En colère, nous réclamâmes nos peaux, qui étaient encore dans le canot sur la rive. Les soldats et les autres Visages Pâles nous rirent au nez. Comme nous protestions, on nous enferma pour ne nous libérer que trois jours après, sans rien nous donner à manger ni à boire. Les traces des voleurs n'étaient plus visibles. En cherchant, nous trouvâmes les cadavres des deux guerriers qui avaient gardé les chevaux. On les avait poignardés devant le fort et cachés dans les buissons.

— Avez-vous signalé ces meurtres au Fort ?

— Oui, mais on ne nous a pas laissés entrer. On nous a menacés de nous enfermer de nouveau, si nous franchissions le portail. Le produit de la chasse de toute une tribu pendant toute une année était perdu, ainsi que deux guerriers et les chevaux. Au lieu de nous apporter l'aide que nous demandions, les chefs des Blancs voulurent nous faire prisonniers. Raller, l'assassin et le voleur, n'était nullement un envoyé du Père des Blancs. Mais sans chevaux nous ne pouvions pas le poursuivre et le châtier. Voilà la justice des Visages Pâles, qui parlent d'amour, de bonté, et de paix, et nous traitent de païens. Old Shatterhand sait maintenant ce que j'ai à dire sur Tibo Taka et Tibo Wete.

En ma qualité de Blanc, je devais m'abstenir de juger ce qu'il avait dit et je me contentai de lui répondre :

— Le Chef des Osages a déjà entendu que je ne considère aucune race comme meilleure qu'une autre. Il y a dans tous les pays et chez tous les peuples des hommes bons et méchants. Matto Chako a-t-il de nouveau rencontré les deux Visages Pâles en question par la suite ?

— Non. C’est aujourd’hui que, pour la première fois depuis, j’ai entendu les noms de Tibo taka et Tibo wete. Nous avons cherché partout l’homme à qui il manque deux dents, mais en vain. Plus de vingt hivers et étés ont passé depuis, et nous avons supposé qu’il était mort. Mais, s’il est encore en vie, je prie le Grand Manitou de le remettre entre nos mains car Manitou est bon et juste. I.es Blancs ne le sont pas, bien qu’ils se disent ses enfants préférés.

Il y eut un long silence, car aucun de nous, Blancs, ne trouvait de réponse aux accusations de l’Osage. D’ailleurs qu’aurait-on pu répondre de convaincant ? Le mieux en pareil cas est de se conduire de façon à prouver qu’on ne mérite pas personnellement de telles accusations.

De nous tous, c’était Apanatchka que notre conversation avait dû émouvoir le plus. Il avait certainement beaucoup de choses à dire, mais il eut la sagesse d’obéir à mon signal et de garder le silence. Il n’était pas indiqué, devant Matto Chako, de s’étendre davantage sur les liens étroits entre Apanatchka et Tibo taka. Je fus heureux de constater que l’Osage ne pensa pas à poser des questions sur les rapports entre Tibo taka et l’homme-médecine des Comanches.

En ce qui concerne Raller, le prétendu envoyé du « Grand Père des Blancs », j’avais bien une idée, mais je n’en étais pas sûr. Je me gardai donc d’en souffler mot, bien qu’ayant fait l’expérience de souvent tomber juste avec de telles intuitions.

Lorsque Matto Chako avait dit que Raller s’était fait passer pour un officier, j’avais pensé au « général » Douglas. Ces deux criminels s’étaient l’un et l’autre affublés de hauts grades militaires.

Certes, cela ne suffisait pas pour admettre qu’ils ne faisaient qu’un. Mais les deux personnages restèrent associés dans mon esprit.

Il était évident qu’Old Surehand était lié et même intimement lié, à toute cette histoire. Il était au centre du mystère et en détenait la clef, sans encore le savoir. Nous étions sur ses traces et ne tarderions pas à le trouver. Il serait temps alors de lui dire ce que je pensais.

Absorbé dans ces réflexions, je m’endormis tard. Au réveil, je me sentis convaincu. Il me restait encore à élucider l’identité de Wawa Derrick.

Nous traversions une région absolument dénuée d’arbres et de buissons. Nous étions entre les branches nord et sud de la Salomon River, sur une prairie herbeuse. Dans l’après-midi, nous nous rapprochâmes de la branche sud et aperçûmes un cavalier isolé, qui venait du nord, perpendiculairement à notre direction. Nous stoppâmes aussitôt et mîmes pied à terre pour ne pas être vus.

Pourtant il nous avait déjà remarqués et nous le vîmes se diriger vers nous. Nous remontâmes en selle et allâmes à sa rencontre.

Nous fûmes bientôt assez près de lui pour constater que c’était un Blanc. Il s’arrêta en voyant que notre groupe se composait de gens de deux couleurs, chose qui éveille toujours les soupçons. Le fusil au poing, il nous observait.

A une trentaine de longueurs, il épaula son arme et nous somma de nous arrêter. Le gros Hammerdull s’empressa de pousser sa jument vers l’homme, et lui cria joyeusement :

— Vous plaisantez, *Sir*. Ou bien vous imaginez-vous nous faire peur avec votre lance d’arrosage ? Rangez ça, et soyez gentil, car nous le sommes aussi.

Le visage du gros rayonnait d’une amabilité telle que le cheval et son cavalier n’y résistèrent pas. Le premier agita gaiement ses oreilles, et le second, abaissant son arme, répondit :

— Bien volontiers. D’ailleurs je n’ai rien contre vous, ni pour, bien que j’aie toutes les raisons de me méfier.

— Vous méfier ? Pourquoi ?

— Les Blancs et les Rouges ne sont pas faits pour être ensemble et, quand on les voit réunis, on doit d’habitude payer les frais du spectacle.

— Vous ne voyez donc pas qu’un des Indiens est prisonnier ?

— Je regrette d’autant plus que vous n’ayez pas mis quelques courroies autour de l’autre aussi.

— Courroie ou pas, nous voulons savoir qui vous êtes et dans quelle intention-vous promenez votre cheval dans cette prairie.

— Promener ? Merci ! La promenade est loin d’avoir été agréable. Mais avant de vous renseigner je voudrais savoir qui vous êtes.

— A votre service, *Sir*.

En, nous désignant l'un après l'autre de la main, en commençant par lui-même, il déclara :

— Je suis l'empereur du Brésil, comme vous avez pu le constater. L'Indien non ligoté est un des trois Rois Mages. On sait que le premier était blanc, le second rouge et le troisième, noir. C'est donc probablement le second. L'homme qui a un grand fusil et un petit (c'était moi) est Balaam qui vous fera probablement bientôt parler. Son voisin (Treskow) est un prince du Maroc, accompagné de son bouffon...

Comme il avait ce disant désigné Pitt Holbers, ce dernier protesta énergiquement.

— Ferme ça, vieux radoteur. On dirait que tu montres à cet étranger les animaux d'une ménagerie.

— Animaux ou non, peu importe. Mais est-ce que tu t'imagines que je vais lui donner nos vrais noms, Pitt Holbers, mon vieux rat ? En ce cas tu ne me connais pas et tu ne connais guère les loin de l'Ouest. Il est seul. Nous sommes tout un groupe. C'est donc à lui à répondre, et non à nous, et s'il ne le fait pas instantanément, je lui passe sur le corps.

Il plaisantait. Et l'étranger, après avoir jeté un regard méprisant sur la vieille jument de Dick, répondit sur le même ton :

— *Lack-a-day* ! C'est avec cette vieille carcasse-là que tu veux essayer de me passer dessus. Mais elle va tomber en morceaux. Essaie-donc. *Come on* !

Dick était très fier de sa brave jument, et les sarcasmes de l'étranger le piquèrent au vif. Rassemblant ses rênes, il s'écria :

— Tout de suite, tout de suite ! *Go on* !

La jument obéit aussitôt et bondit avec une ardeur dont ceux qui ne la connaissaient pas ne l'auraient pas crue capable. Elle bouscula le cheval de l'étranger avec une telle violence, que celui-ci, surpris par la soudaineté de l'attaque, vida ses étriers, perdit l'équilibre et se retrouva par terre.

C'était au tour de Dick Hammerdull de rire. Levant triomphalement vers le ciel ses petits bras, il s'écria :

— *Heigh-day* ! C'est peut-être lui qui est tombé en morceaux. Pas trop mal pour une vieille carcasse, n'est-ce pas, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

L'autre répondit avec sa placidité habituelle :

— Si tu crois qu'elle a mérité un sac d'avoine, tu as peut-être raison, mon vieux Dick.

— Avoine ou non, peu importe ; de toute façon il n'y a que de l'herbe ici.

L'étranger se releva, ramassa son fusil qui était tombé, et remonta en selle d'un air fort mécontent. Pour ne pas laisser les choses s'envenimer, je pris la parole :

— Vous voyez, il peut arriver au meilleur cow-boy de sous-estimer le cheval d'un autre. Et vous vous êtes également trompé sur les cavaliers. Le fait que nous ayons un prisonnier rouge ne ; vous donne aucune raison de vous méfier de nous. Nous sommes d'honnêtes gens de l'Ouest, et nous savons que dans le nord, d'où vous venez, se promènent des *Tramps* que nous voulons éviter. Aussi aimerions-nous savoir qui vous êtes.

Je l'avais appelé indirectement cow-boy à cause de ses vêtements et de son équipement. Il répondit sans se fâcher :

— C'est précisément en raison de la proximité de ces *Tramps* que je me suis méfié de vous. D'ailleurs, je me méfie encore.

— Hum ! J'espère pouvoir vous inspirer confiance. Connaissez-vous le nom de Winnetou ?

— Winnetou ? Qui donc ne le connaît pas ?

— Savez-vous comment il est d'habitude vêtu et armé ?

— Oui. Il est vêtu de cuir, avec un châle autour des hanches, les cheveux longs et un fusil d'argent sur...

Il s'interrompit, jeta un coup d'œil sur l'Apache, puis se frappa le front et s'écria :

— Mais où avais-je les yeux ? C'est lui, l'illustre chef des Apaches ! Alors tout va bien. Peu m'importe qui vous êtes, vous autres. Du moment que Winnetou est là, c'est honnête. Maintenant, je sais que je peux vous dire ce que vous voulez savoir. Je travaille à la ferme de Harbour et mon nom est Bell.

— Où est cette ferme ?

— A trois kilomètres d'ici, au bord de l'eau.

— Il n'y a probablement pas très longtemps qu'elle s'est installée.

— C'est juste. Harbour n'est ici que depuis à peine deux ans.

— Il doit être courageux, pour être venu dans un endroit aussi écarté.

Bell haussa les épaules.

— Également juste. Nous n'avons pas peur. Avec les Indiens, nous n'avons pas eu de difficultés jusqu'à présent. Avec les *Tramps,* c'est plus sérieux. En apprenant qu'il y en avait une bande vers North Fork, je suis allé voir ce qu'ils voulaient. Je sais maintenant que nous n'avons pas besoin de nous tracasser, car ils se dirigent vers le Nebraska. Allez-vous encore loin aujourd'hui, Messieurs ?

— Nous marcherons encore une heure et puis nous chercherons un bon endroit pour camper.

— Ne préférez-vous pas venir à la ferme, au lieu de rester à la belle étoile ?

— Nous ne connaissons pas le propriétaire.

— Je vous affirme que c'est un parfait gentleman, et un grand admirateur de Winnetou, qu'il a déjà vu une fois. Il parle souvent de lui et d'Old Shatterhand, et de leurs magnifiques chevaux...

Il s'interrompit de nouveau, regarda mon cheval qu'il n'avait pas remarqué auparavant et reprit ensuite d'un ton vif et joyeux :

— Je parle d'Old Shatterhand et je vois un cheval qui ressemble è celui de Winnetou comme deux gouttes d'eau. Et vous avez deux fusils, *Sir,* le Tueur d'Ours et la carabine Henry. Seriez-vous Old Shatterhand en personne ?

— Mais oui.

— En ce cas, *Sir,* vous devez accepter de venir avec moi chez Harbour. Vous n'imaginez pas quel plaisir vous lui ferez.

Et il ajouta pour nous convaincre :

— Il vaut tout de même mieux passer la nuit dans une ferme que sous le ciel de la Prairie. Vos chevaux trouveront un bon fourrage, dont ils ont peut-être besoin. Enfin votre repas sera meilleur que celui que vous pourrez trouver dans la savane.

L'invitation était des plus cordiales et l'homme avait de toutes façons raison. Nos chevaux avaient besoin d'avoine, et nous pourrions, à la ferme, reconstituer nos provisions presque épuisées. J'interrogeai Winnetou du regard :

Il abaissa les paupières et jeta un clin d'œil vers l'Osage. Je l'avais compris, et je répondis au cow-boy :

— Vous voyez que nous avons un prisonnier et il est essentiel qu'il ne nous échappe pas. Pouvons-nous avoir la certitude qu'à la ferme on n'entreprendra rien pour le libérer.

— Je vous assure, *Sir,* qu'il y sera aussi bien gardé que dans le cachot d'un vieux donjon. Votre arrivée fera de ce jour un jour de fête pour Mr. Harbour.

Nous allions donc repartir. Matto Chako était attaché à son cheval par les pieds, mais il avait les mains libres pour pouvoir le mener. Il le retint et refusa de nous suivre. Nous lui demandâmes pourquoi et il répondit :

— Le chef des Osages a quelque chose à dire à Old Shatterhand et à Winnetou avant que nous repartions.

— Qu'il parle ! dis-je.

— Je sais que vous n'en voulez pas à ma vie et que vous me relâcherez sitôt que nous serons assez loin pour que je ne puisse pas aller rapidement chercher mes guerriers. J'ai donné à Numbeh-grondeh le commandement des fils des Osages parce que je ne voulais pas qu'ils vous poursuivent. Il était contre la bataille et contre l'attaque des Visages Pâles. Du moment que je lui ai passé le commandement et lui ai fait dire qu'il saurait ce qu'il avait à faire, il aura compris qu'il doit s'abstenir de tout acte d'hostilité.

Devant notre silence, il demanda :

— Old Shatterhand et Winnetou croient-ils mes paroles ?

— Nous n'avons ni confiance ni méfiance, nous allons vérifier. Un ennemi ne devient pas si vite un ami.

— Alors écoutez ce que j’ai encore à vous dire ! Si vous me laissiez maintenant la liberté, je ne vous quitterais quand même pas.

— *Uff* ! fit Winnetou.

— Le chef des Apaches est peut-être étonné. Mais c’est ainsi. Je resterais vraiment avec vous. On a dit hier soir que Tibo taka est l'homme-médecine des Naiinis. Je me suis tu, pour réfléchir. Aujourd’hui j’ai pris une décision. Je resterai avec vous, même si vous me relâchez, parce que je veux acquérir l’amitié d’Apanatehka, le chef des Comanches.

— Pourquoi donc ?

— Quand il sera mon ami, il m’aidera à prendre l'homme-médecine des Naiinis.

Apanatchka leva alors la main comme pour prêter serment et s’écria :

— Ça, je ne le ferai jamais, jamais !

J’étendis le bras à mon tour vers lui, et m’écriai du même ton :

— Si, tu le feras !

— Jamais ! répéta-t-il. Je le hais, mais c’est mon père !

— Non ! Il ne l’est pas.

— Mais sa squaw est ma mère !

— Qui sait ? Tu es un enfant volé. Les voleurs, ce sont Tibo taka et Etters. J’en suis sûr. Je crois que Tibo wete a été complice du rapt. Je suis prêt à aller avec toi et avec le chef des Osages jusqu’au camp des Naiinis pour démasquer cet homme-médecine. N’en parions plus. Poursuivons notre route.

Le cow-boy prit la tête pour nous guider. Au bout d’une demi-heure, la végétation nous montra que nous approchions du cours d’eau. Il y avait de plus en plus d’arbres et de buissons, entre lesquels paissaient des bœufs, des chevaux et des moutons. Nous aperçûmes même plusieurs champs de maïs et d’autres cultures. Puis ce fut le bâtiment où nous allions passer la nuit.

En le voyant, j’eus une envie inexplicable de faire demi-tour. Il ressemblait à la ferme de Fenner, mais beaucoup plus à l’Ouest et au nord d’une autre rivière. A la ferme de Fenner, la mort m’avait menacé. Ici, j’éprouvais un sentiment de prémonition qui, si je l’avais écouté, m’aurait empêché de franchir le seuil. Je l’attribuai à la ressemblance entre les deux fermes.

Je n’avais pas le droit de tenir compte de ce sentiment, ni même d’en parler, car mes compagnons m’auraient ri au nez.

Bell, le cow-boy, nous avait précédés pour annoncer notre arrivée. Le maître de la ferme était prêt à nous accueillir. Outre lui, sa famille se composait de sa femme, de trois fils et de deux filles, tous vigoureux et taillés à coups de serpe. On voyait à les regarder qu’ils n’avaient pas peur des Indiens, et pas besoin d’en avoir peur. La joie de ces sept personnes nous prouva que nous étions vraiment les bienvenus. Elle était partagée par les *Hands*[13] qui se tenaient devant la maison, curieux de voir l’illustre chef des Apaches.

La ferme ressemblait à une Hacienda méridionale, sauf qu’elle était construite en bois. La pierre est rare dans la vallée de la Salomon River. La palissade faite de hautes et fortes planches entourait un vaste espace dont la maison d’habitation occupait le côté nord. La face sud était pourvue d’un auvent pour abriter le bétail. Le long des deux autres côtés se trouvaient les bâtiments d’exploitation et les logements pour les gens et pour les hôtes ordinaires.

Hors de l’enceinte, il y avait quelques « corrals » pour les bêtes, et un enclos particulier pour les montures de Harbour et de sa famille. Ce fut là qu’on installa nos chevaux et, sur ma demande et celle de Winnetou, on posta deux péons[14] pour les garder. Le risque d’une tentative de vol, comme celle qui avait eu lieu chez Fenner, n’était pas exclu.

La maison se composait de trois pièces. La grande salle occupait toute la moitié antérieure du bâtiment. Elle avait trois fenêtres, garnies de vitres. Le mobilier, fabriqué sur place, était simple et solide. Des trophées de chasse et des armes étaient accrochés aux murs.

L’autre moitié de la maison comprenait la cuisine et la chambre à coucher, qui devait nous être réservée. Mais nous refusâmes en disant que nous préférions coucher dans la grande salle, près des fenêtres ouvertes.

[13] Les domestiques, les travailleurs de la ferme.
[14] Palefreniers.

Lorsque les cordialités de l’accueil furent terminées et que les péons eurent, sous nos yeux, mené nos chevaux au « corral », nous demandâmes, par souci de sécurité, s’il se trouvait à la ferme d’autres personnes que ses habitants.

Ce fut le propriétaire qui répondit :

— Il y a une heure sont arrivés un médecin avec une malade qu’il accompagne à Fort Wallace.

— D’où viennent-ils ? demandai-je.

— De Kansas City. Elle est atteinte d’un mal incurable et veut retourner dans sa famille. Elle a une espèce de cancer qui l’a défigurée au point qu’elle doit porter un voile épais. Ils sont venus à cheval, avec un cheval de charge.

— Ce médecin doit être très hardi ou très imprudent. Je plains cette dame qui doit entreprendre un si long voyage en selle. Il y a pourtant d’autres occasions.

— C’est bien ce que j’ai dit au médecin, mais il m’a répondu que l’état de sa malade aurait fait horreur à des compagnons de voyage, et c’est pourquoi il a entrepris cette chevauchée solitaire.

— Il n’y a rien à dire à cela. Quand veulent-ils repartir ?

— Demain matin. Ils étaient tous deux très fatigués, et, après un repas rapide, on les a conduits dans la maison de côté pour dormir. Leurs chevaux sont derrière, dans la cour.

Comme il n’y avait pas de sièges devant la maison, nous allâmes dans la salle où l’on nous apporta bientôt un solide dîner. Le maître, sa femme et ses enfants vinrent s’asseoir auprès de nous, et bientôt s’engagea une conversation du genre de celles qui se tiennent autour des feux de camp.

Le chef des Osages était assis entre Winnetou et moi, provisoirement libre, car nous avions détaché tous ses liens. Il avait accueilli cette mesure avec une reconnaissance pleine de fierté, comme une preuve de confiance, et j’étais sûr qu’il n’essaierait pas d’en abuser. Treskow, bien entendu, n’était pas d’accord.

La nuit tombait. On apporta une grande lampe qui éclairait toute la pièce. Comme toujours, la lumière de la lampe délia les langues et, de quart d’heure en quart d’heure, notre conversation s’anima. On raconta des aventures qu’on ne trouve pas dans les romans, car la réalité dépasse toujours la fiction. Dick Hammerdull faisait rire tout le monde.

Cependant le maître et sa famille attendirent en vain que Winnetou racontât quelques épisodes de sa vie mouvementée. L’Apache gardait le silence. Cet homme d’action savait pourtant être fort éloquent à l’occasion, mais seulement quand la nécessité le contraignait à parler.

Harbour avait parcouru tous les États-Unis, avait eu des aventures curieuses et avait fini par faire fortune grâce à une spéculation heureuse, et, je m’empresse de l’ajouter, honnête. Il avait alors eu la sagesse d’abandonner les aventures et s’était installé définitivement depuis deux ans sur la Salomon River.

Ce qui me plaisait en Harbour, c’était sa totale absence de préjugés contre les Indiens. Il raconta plusieurs cas où les Rouges s’étaient comportés d’une manière que bien des Blancs auraient dû prendre en exemple. Et comme Treskow avec un certain manque de tact prétendait que l’Indien est inapte à la civilisation sédentaire, Harbour se mit en colère et l’admonesta :

— Qu’entendez-vous au juste par Civilisation ? Dans le monde entier des hommes qui se prétendent civilisés pillent, massacrent et réduisent en esclavage leurs semblables. Est-ce conforme au message du Sauveur qui a dit : « Je vous apporte la Paix. » Ne me parlez pas de civilisation tant qu’on versera le sang humain par le fer et par le feu !

C’est alors que Winnetou, après avoir serré la main de Harbour, rompit le silence.

— Mon frère blanc a dit les mots que l’on peut lire en mon âme. Mais où a-t-il trouvé ces pensées que peu de Visages Pâles nourrissent ? Qu’il me le dise !

— Je les tiens d’un homme rouge, qui fut d’ailleurs un prêtre vraiment chrétien. Je l’ai rencontré pour la première fois de l’autre côté des montagnes de Mogollon, au bord du Rio Puerco. Les Navajos m’avaient capturé et me destinaient au poteau de torture. C’est alors qu’il apparut au milieu d’eux et leur fit un tel discours qu’ils me relâchèrent avant même qu’il eût terminé. C’était un grand esprit, et son corps était celui d’un véritable Goliath. Il ne craignait même pas les ours gris.

— *Uff* ! Ce ne peut être qu'I-kwehtsi'pa !

— Non. Le chef des Apaches doit se tromper. Les Navajos le nommaient Sikis-sas.

— C'est la même chose. C'était un Moqui, et ces mots ont le même sens dans les deux langues : Grand Ami. Les Blancs du Nouveau-Mexique et des autres pays où l'on parle espagnol l'appelaient Padre Diterico.

— C'est juste, c'est juste ! Winnetou l'a donc connu, lui aussi ?

— Non. Mais Intchou tchouna, mon père, était son ami, et m'a parlé de lui. Son âme appartenait au Grand Manitou, son cœur à l'humanité souffrante, et son bras à tout homme, rouge ou blanc, qui avait besoin d'aide. Ses yeux brillaient d'amour, sa parole était irrésistible et il ne pensait qu'à répandre autour de, lui le bonheur et le salut. Il était devenu chrétien, ainsi que ses deux sœurs, auxquelles le Grand Manitou avait donné une grande beauté, dont de nombreux guerriers voulurent conquérir l'amour. Mais en vain. L'aînée s'appelait Tahua (le soleil) et la cadette Tokbela (le ciel). Elles ont disparu un jour avec leur frère, sans que personne sache où, sans que personne les ait jamais revus.

— Personne ? Vraiment personne ? demanda le fermier.

— Personne ! répondit Winnetou. La disparition de Soleil et de Ciel a mis fin aux espoirs des guerriers rouges et celle d'I-kwehtsi'pa a privé la chrétienté d'un prêtre comme il n'y en a jamais eu d'un océan à l'autre. Il a été l'ami et le conseiller de mon père, qui le portait dans son cœur, et qui aurait risqué sa vie pour savoir quel malheureux accident les a fait disparaître tous trois. Car ce n'a pu être qu'un accident.

Le fermier avait écouté les dernières paroles de Winnetou avec une attention extrême. Puis il demanda :

— Si l'ancien chef des Apaches était prêt à faire un si grand sacrifice, leur chef actuel y est sans doute disposé aussi ?

— Oui, je suis prêt à agir dans l'esprit de mon père, dont l'âme aimait le « Grand Ami ».

— C'est donc un heureux hasard qui vous a aujourd'hui mené à moi. Car je suis en mesure de vous renseigner.

A ces mots Winnetou, ce modèle de flegme et d'impassibilité, bondit littéralement de sa chaise, en s'écriant d'une voix que l'émotion étranglait :

— Me renseigner ? Sur I-kwehtsi'pa, sur Padre Diterico que nous avons tous cru perdu ? Est-ce vrai ? Est-ce possible ? Ce doit être une erreur !

— Ce n'est pas une erreur. Je puis donner des renseignements certains, mais malheureusement tristes. Il n'est plus de ce monde.

— *Uff* ! Il est mort ?

— Oui. Assassiné. Je ne sais rien de ce qui s'est passé entre sa disparition et sa mort. Je ne sais même pas comment il a été tué, ni par qui.

Un frémissement parcourut Winnetou, rejetant en avant ses longs cheveux qui lui couvrirent le visage comme un voile.

— *Uff, Uff* ! s'écria-t-il. Assassiné ! Un meurtrier nous a ravi le précieux I-kwehtsi'pa. Prouve-le !

L'Apache rejeta ses cheveux en arrière. Ses yeux lançaient des éclairs et sa bouche ouverte semblait vouloir boire les paroles du fermier.

— J'ai vu sa tombe, dit ce dernier. Écoutez-moi !

Harbour but une gorgée à la tasse de thé qu'il avait devant lui et demanda :

— Le Chef des Apaches est-il déjà allé au Parc de San Luis et connaît-il les environs de la Foam Cascade ?

— Oui.

— Connaît-il le sentier périlleux qui mène de là à Devils Head ?

— Je ne connais ni le sentier ni Devils-Head, mais je les trouverai. *Howgh* !

— C'est là-haut que j'ai décidé de renoncer à la vie sauvage du Wild West. J'étais marié et j'avais déjà mes deux aînés que voici et qui étaient encore tout petits garçons. Nous étions assez prospères. Mais quand on a goûté à la vie de l'Ouest, on ne l'abandonne pas facilement ; vous me comprenez sans doute.

Devant notre silence, il continua :

« Aussi avais-je décidé de quitter ma femme et mes enfants, pour la dernière fois, grâce à Dieu ! et de me joindre à quelques hommes qui voulaient aller dans le Colorado pour prospecter de l'or. Nous sommes arrivés jusque là sans encombre. Mais plus nous avancions, plus je regrettais l'absence de ma femme et de mes enfants. Courir la montagne quand on est marié, ce n'est plus la même chose. Nous étions partis quatre, mais l'un de nous avait déjà abandonné au pied des montagnes.

Et il enchaîna :

« J'abrège. Nous avons cherché sans relâche pendant deux mois, sans trouver la moindre trace d'or. Celui d'entre nous qui connaissait le mieux la prospection fit alors une chute et se rompit le cou. Nous n'étions plus que deux et presque certains que nous ne trouverons rien. Ce qui se vérifia. Nous fûmes également malheureux à la chasse, et nous avions faim. Nos vêtements étaient déchirés, nos bottes nous quittaient. Une misère indescriptible !

« Je m'affaiblis, mon compagnon plus encore et il finit par tomber vraiment malade. Cela lui coûta la vie. Il avait plu pendant plusieurs jours, et nous devions traverser un torrent que les pluies avaient gonflé. Je voulais attendre la décrue, mais il insista pour tenter la traversée et je dus le suivre. Il fut emporté. Après une longue recherche, je le retrouvai plus bas, noyé et déchiqueté. Je l'enterrai auprès de l'autre. Trois pieds de terre, et une prière. Je restais seul et n'avais plus qu'à battre en retraite. Mes forces ne me permettaient d'avancer que très lentement, et j'étais à moitié mort lorsque j'atteignis Devil's Head au bout de quelques jours. Je n'y étais jamais venu, mais je savais où j'étais. Les falaises ressemblent tellement à une tête de diable qu'on dirait que Satan en personne a posé là pour un sculpteur. Je me jetai sur la mousse humide, prêt à fondre en larmes. Il y avait de l'eau, mais rien à manger, car depuis deux jours le mécanisme de mon fusil était cassé et je n'avais pu chasser.

« La fatigue me terrassa. Je fermai les yeux, pour m'endormir, pensant que peut-être je ne me réveillerais jamais. Je les rouvris cependant machinalement. Je m'étais entre temps tourné d'un autre côté et j'aperçus sur la falaise des lettres qui devaient y avoir été gravées à l'aide d'un couteau ou de quelque autre instrument. Cette vue me ranima et je me levai pour aller voir. Et je constatai qu'il n'y avait pas seulement des lettres mais aussi des figures, apparemment humaines, disposées de part et d'autre d'une croix au pied de laquelle il y avait :

« C'est ici que J.B. a tué Padre Diterico pour venger son frère E.B. »

Au-dessous, on avait gravé un soleil avec, à gauche une E, et à droite, un B.

Winnetou l'interrompit alors :

— Mon frère Harbour connaît-il un homme dont les initiales soient J. B. ?

— Il y en a probablement des milliers ; mais je n'en connais aucun.

— Où était la tombe ? Tout de même pas creusée dans la falaise même ?

— Non, mais tout près. Le dessus était couvert de mousse et paraissait entretenu.

— *Uff* ! Dans ce désert ?

— Cela n'a rien d'extraordinaire. Mais ce qui l'est, c'est ce qui m'arriva ensuite. Vous pouvez vous imaginer, Messieurs, ce que je ressentis en découvrant de façon si inattendue la tombe du Padre. Ma faiblesse redoubla. Je poussai un cri et m'effondrai...

« Quand je me réveillai, c'était déjà le lendemain matin. Épuisé de faim et de fatigue, je me traînai jusqu'à une source voisine et bus. Puis je rampai sous les buissons, où je découvris par bonheur quelques champignons comestibles, que je mangeai tels quels. Puis je me rendormis. Le soir tombait quand je me réveillai. Il y avait à côté de moi une moitié de *bighorn*[15], rôtie. Qui l'avait déposée là ? La question était d'importance, mais je ne m'attardai pas à l'approfondir ; je mangeai, mangeai, et quand je fus rassasié, je m'endormis à nouveau.

« Le lendemain matin, j'avais recouvré mes forces. Le reste de la viande était encore là. Je la cachai et entrepris de chercher celui qui me l'avait donnée. Mais je ne découvris aucune trace et tous mes appels restèrent sans réponse. Je retournai à la tombe, tirai la viande de sa cachette et repris le chemin qui mène à la Foam Cascade. Il est très dangereux. Mais je descendis sans encombre et le lendemain, alors que ma provision était presque épuisée, je trouvai un chasseur qui s'occupa de moi. Peu importe comment je suis ensuite redescendu du Parc et revenu chez

[15] Espèce d'antilope.

moi. Je vous ai raconté l’essentiel et le chef des Apaches voudra bien croire que Padre Diterico a été assassiné.

Winnetou avait penché la tête et la tenait dans sa main, en sorte qu’on ne pouvait voir son visage. Lorsqu’il se redressa, je vis que ses traits exprimaient encore le doute. Il m’interrogea du regard, et je répondis calmement :

— A mon avis, il est hors de doute que le meurtre a vraiment été commis.

— Mon frère Shatterhand en croit donc la tombe et l’inscription ?

— Oui. Dans la tombe gît celui auquel tu penses.

— Alors c’est que mon frère Shatterhand a des preuves particulières. Winnetou le voit réfléchir et faire des calculs. Se rapportent-ils à la tombe de la montagne ?

— Oui. Notre aimable hôte, Mr. Harbour, m’en a dit beaucoup plus qu’il ne croit. J’ai enfin, trouvé le Wawa Derrik qu’on cherche depuis si longtemps en vain. C’est I-kwehtsi’pa.

— *Uff* !

— Ce que je vais te dire t’étonnera bien plus encore. Tokbela, la sœur cadette du Padre, est Tibo wete, la squaw de l’homme-médecine des Naiinis.

— *Uff* !

Et je puis te dire aussi que Tahua, la sœur aînée du Padre, est peut-être encore en vie.

— Tes pensées font des miracles ; elles ressuscitent les morts !

— Tu as entendu qu’il y avait un *soleil* gravé au-dessous de l'inscription. La sœur aînée s’appelle Tahua, c’est-à-dire Soleil. C’est elle qui a creusé la tombe et fait le monument. Elle vivait donc encore quand il a été tué.

— *Uff !* Cette idée est si juste et si vraie que je m’étonne de ne pas y avoir pensé. Et c’est Tahua, si elle vit encore, qui a apporté lu viande.

— Oui. Je le pense. Si celui qui l’a apportée n’avait eu aucun rapport avec la tombe, donc avec le meurtre, il se serait certainement montré. Il ne l’a pas fait. C’est donc qu’il a un certain rapport avec le crime.

— On peut aussi penser que c’était le meurtrier, fit Treskow, car on sait que le meurtrier revient toujours sur le lieu du crime, mais qu’il a le plus grand intérêt à ne pas y être aperçu.

— Certes. Du moins c’est là une formule que l’on entend souvent. Mais celui qui a apporté cette viande a fait preuve de compassion et d’humanité, ce qui ne concorde guère avec l’idée qu’on peut se faire d’un meurtrier.

— Old Shatterhand pense donc vraiment que c’était Tahua ? demanda Winnetou. Pour quelle raison vivrait-elle ainsi dans la multitude, alors qu’elle sait combien d’amis la regrettent à l’extérieur.

— C’est peut-être un mystère qui n’est pas encore éclairci. Mais ce n’en est pas nécessairement un. Peut-être le meurtrier revient toujours sur les lieux du crime comme l’affirme notre ami Treskow. Peut-être aussi une certaine personne n’est-elle pas rentrée dans son pays parce que sa famille la retient.

— Sa famille ? Mon frère veut-il dire qu’elle est mariée ?

— Pourquoi pas ? Si la sœur cadette est la squaw d’un homme, l’aînée s’est peut-être mariée encore plus tôt.

— Certes, mais il y a une circonstance qui déjoue tous vos raisonnements, intervint Treskow.

— Laquelle ?

— Harbour était l’ami du Padre. Il a connu ses sœurs, et elles l’ont connu, n’est-ce pas ?

— Oui.

— Il est tombé d’inanition près de la tombe et une main inconnue lui a apporté de la viande. Si c’était Tahua, la sœur du Padre, qui la lui avait apportée, elle ne se serait pas cachée d’un ami. Au contraire, elle l’aurait pris sous sa protection et soigné.

— C’est qu’elle craignait d’être reconnue par Harbour, et voulait l’éviter.

— Mais une faible squaw ne peut tout de même pas mener une vie aussi rude et solitaire au cœur des Montagnes Rocheuses !

— Est-elle seule, là-haut ? N’y a-t-il pas justement à cet égard une grande différence entre une Indienne endurcie et une femme blanche ?

— C’est vrai. Vous avez réponse à tout.

— Pourtant je ne suis sûr de rien. Notre but était de toute façon la Foam Cascade. Montons ; nous verrons la tombe, et nous découvrirons probablement la vérité.

— Oui, allons voir la tombe ! fit Winnetou. Il faut que nous retrouvions la trace du meurtre et du meurtrier et nous les retrouverons, même après si longtemps. Malheur à lui si nous le prenons ! Je n'ai jamais reproché à mon frère Shatterhand sa clémence. Mais là, je ne ferai pas grâce !

Sa confiance et sa résolution étaient vraiment admirables. Je fus heureux de pouvoir les encourager en disant :

— Moi aussi, je suis prêt, dans ce cas-là, à manifester la plus grande sévérité. J'ai d'ailleurs la conviction que notre visite à la tombe ne sera pas vaine. Un des meurtriers est déjà en train de s'y rendre.

— *Uff !* Qui donc ?

— Douglas le prétendu général.

— *Uff, uff !* Il aurait participé au crime ? Comment Old Shatterhand a-t-il eu cette idée ?

On se souviendra que le « Général », à la ferme de Helmer, avait perdu une bague qui m'avait été remise[16]. Je l'avais passée à mon doigt et la portais toujours. Je la tirai et la tendis à l'Apache en disant :

— Mon frère se souvient de cette bague. Qu'il examine les lettres gravées à l'intérieur.

Il regarda la bague et lut :

E.B. 5. VIII. 1842.

Puis il la donna au fermier et ajouta :

— Pour que notre frère Harbour sache que nous sommes déjà sur la piste du meurtrier, qu'il compare ces lettres avec l'inscription de la falaise.

Harbour obéit et s'exclama :

— *All devils !* Mais c'est E.B., exactement comme là-haut ! Et le nom du meurtrier s'écrit aussi avec un B, et...

Je n'entendis pas la fin de ses propos, car mon attention fut attirée ailleurs. Le fermier était assis devant moi, et derrière lui se trouvait la fenêtre, que je pouvais donc voir en le regardant. Et soudain j'y vis s'encadrer le visage d'un homme qui regardait à l'intérieur. Sa peau était claire comme celle d'un Blanc, et j'avais l'impression de le connaître. Je voulus faire part de ma découverte aux autres assistants quand Matto Chako, assis à côté de moi, tendit soudain le bras en s'écriant :

— Tibo taka ! Dehors, à la fenêtre, Tibo taka !

Tous ceux qui connaissaient ce nom sursautèrent.

Oui, c'était l'homme-médecine des Naiinis ! Seulement son visage n'était plus brun-rouge, mais blanc. C'est pourquoi je ne l'avais pas reconnu tout de suite. Un tel ennemi devant la fenêtre, alors que nous étions dans une chambre brillamment éclairée ! Je pensai au coup de feu du vieux Wabble à la ferme de Fenner, et m'écriai :

— Éteignez la lumière, vite ! Il pourrait tirer !

J'avais à peine parlé qu'un canon de fusil brisa le carreau.

Je me jetai d'un bond dans un coin du mur extérieur. Le coup de feu retentit. Il m'avait probablement été destiné. La balle passa ; au-dessus de ma chaise pour aller frapper le mur de la cuisine. Le fusil avait disparu. Je m'empressai d'éteindre la lampe, gagnai la porte et l'ouvris, revolver au poing.

Dehors, l'obscurité était totale. On ne voyait rien. On n'entendait pas davantage, parce que les assistants, à l'intérieur, faisaient un vacarme épouvantable, auquel Winnetou s'efforçait en vain de mettre fin. Il me rejoignit, jeta un coup d'œil au dehors, et déclara :

— Ne pas rester ici. Aller beaucoup plus loin dehors !

Si l'homme-médecine avait été plus intelligent, il serait resté à sa place et aurait attendu que je me présente à la porte pour m'envoyer un second coup de fusil. Mais il s'était sauvé tout de suite. Lorsque Winnetou et moi fûmes assez loin de la maison pour ne lus être gênés par le bruit, nous mîmes l'oreille à terre, et entendîmes distinctement le galop de trois chevaux qui s'éloignaient vers 1'ouest.|

---

[16] Voir *Old Surehand,* tome 1.

Trois chevaux ? L'homme-médecine n'était donc pas seul. Comment avait-il réussi à venir jusqu'au Kansas, si loin dans le sud, à travers le territoire de tribus hostiles ? Pourquoi avait-il entrepris ce long et dangereux voyage ?

Je ne m'attardai pas sur ces questions, non plus que Winnetou. Et il ne fut pas long à conclure.

— Tibo taka est devenu un Visage Pâle, un médecin blanc qui accompagne un visage voilé jusqu'à Fort Wallace. Qu'en pense mon frère Shatterhand ?

— Que tu as deviné juste. La lady est Tibo wete, sa femme, qu'il fait passer pour malade pour pouvoir lui voiler le visage, afin qu'on ne voie pas qu'un Blanc voyage avec une Rouge. Bien entendu ils ne vont pas à Fort Wallace, mais veulent monter avec le « Général » au Colorado. Nous trouverons les assassins sur la tombe de l'assassiné. Rentrons interroger le fermier !

Nous regagnâmes la maison, d'où sortaient les occupants de la chambre, tous en armes.

Je constatai avec satisfaction que Matto. Chako était dans le groupe. Il aurait pu profiter de l'occasion pour s'échapper. Sa présence prouvait que son intention de rester avec nous était sincère.

Je lui dis :

— A partir de ce moment, le chef des Osages est libre. Nos courroies ne toucheront plus son corps. Il peut aller où bon lui semble.

— Je reste avec vous, répondit-il. Apanatchka devait me mener à Tibo taka. Il est venu de lui-même. Il ne m'échappera pas. Allons nous le poursuivre ?

— Certainement ! Tu l'as reconnu tout de suite ?

— Oui. Je le reconnaîtrais après mille étés. Que fait-il dans le Kansas ? Pourquoi s'est-il glissé dans cette ferme, la nuit ?

— Il est venu au grand jour et je vais te le prouver.

Je m'adressai au fermier qui était près de moi.

— Le médecin et sa malade sont-ils encore ici ?

— Non, répondit-il. Bell, le cow-boy, m'a dit qu'il est parti.

— Cet homme n'était pas un médecin, mais l'homme-médecine des Naiinis, et la femme était sa squaw. Quelqu'un d'entre vous a-t-il parlé à cette femme ?

— Non. Mais je l'ai entendue parler. Elle demandait au prétendu médecin un *myrtle-wreath.* Alors il l'a fait sortir de la chambre tout de suite pour regagner la maison de derrière.

— Mais il ne voulait partir que demain. Pourquoi a-t-il changé d'avis ?

Le cow-boy s'approcha et déclara :

— Je peux vous le dire, Mr. Shatterhand. L'étranger est venu dans la cour pour s'occuper de ses chevaux. Il a entendu rire dans la chambre, où Mr. Hammerdull venait de raconter une de ses histoires drôles, et il m'a demandé qui était là. Je le lui dis et remarquai, malgré l'obscurité, qu'il avait peur. Nous allâmes ensemble sur le devant de la maison, d'où il put voir l'intérieur de la chambre par la fenêtre. Puis il me dit, après m'avoir donné quelques dollars, qu'il se sentait de trop ici, parce qu'il avait récemment gagné contre vous un gros procès à Kansas City, et que vous aviez juré de vous venger. Aussi préférait-il s'éloigner. Il avait si peur que j'eus pitié de lui, et je l'aidai à quitter la maison et l'enclos sans attirer l'attention. Je lui ai ouvert la palissade de derrière et l'ai fait sortir avec la femme et le cheval de charge. Il a probablement attaché les chevaux à une certaine distance et est revenu en secret.

— C'est certainement ça, Mr. Bell. Vous avez commis une faute grave, mais vous n'y pouviez rien. Vous ne saviez pas que cet homme est un criminel. Vous a-t-il parlé de moi ?

— Oui.

— Et du jeune guerrier rouge qui est là, que nous appelons Apanatchka ?

— Pas un mot.

— *Well* ! Je voudrais bien voir la pièce qu'il occupait avec cette femme.

— Je vais vous la montrer, dit Bell.

Le cow-boy alluma une lanterne et, traversant la cour, nous conduisit à un bâtiment très bas, composé simplement de quatre murs et d'un toit plat, avec une seule ouverture. Vu le danger où il s'était trouvé, l'homme n'avait certainement rien laissé derrière lui qui pût le trahir. Mais je tenais à examiner les lieux par acquit de conscience.

Je n'y trouvai rien. Je rejoignis donc les autres, fort heureux d'avoir une fois de plus, comme, chez Fenner, miraculeusement échappé à un attentat qui ressemblait si fort au précédent.

Je me rassis sur la chaise où la balle de l'homme-médecine aurait dû m'atteindre. Les esprits ne s'étaient pas encore apaisés, et tous commentaient l'événement avec animation.

Le plus impressionné devait naturellement être Apanatchka, qui avait toujours considéré Tibo taka et Tibo wete comme ses parents, et les considérait probablement encore comme tels, malgré ce que je lui en avais dit. Tous, sauf Winnetou et moi-même, l'interrogeaient, sans obtenir de lui d'autre réponse que des hochements de tête silencieux. Mais qu'aurait-il pu dire ? Nous étions tous contre le couple des Tibo. Il ne pouvait les défendre, et n'avait pas de preuves suffisantes pour se désolidariser d'eux. Le silence était la seule réponse possible.

Les autres se répandaient en hypothèses sur le voyage de l'homme-médecine et de sa femme.

Winnetou et moi nous amusions de les entendre s'escrimer et se disputer, chacun voulant entraîner l'autre sur la fausse route où il se trouvait lui-même. Nous ne jugeâmes pas nécessaire d'élucider pour le moment la question et ils durent se contenter de nous entendre dire que dès le lendemain nous poursuivrions l'homme-médecine, et que tout le mystère serait bientôt éclairci.

Comme nous voulions partir de bonne heure, on nous installa dans la salle. Je me méfiais cependant de Tibo taka, qui pouvait avoir l'idée de revenir à la faveur de la nuit. Je voulus donc établir un tour de garde entre nous, comme lorsque nous passions la nuit dans la prairie. Mais Harbour s'y opposa et déclara.

— Non, *Sir*, je ne l'admets pas. Vous êtes en campagne et ne savez pas ce qui vous attend. Vous aurez peut-être toute une série de nuits troublées. Profitez de ce que vous êtes chez moi pour bien dormir. J'ai des cow-boys et des péons qui monteront volontiers la garde, pour avoir eu l'honneur de vous voir.

— Nous vous sommes reconnaissants de votre offre, Mr. Harbour, dis-je. Nous l'acceptons, étant bien entendu qu'ils feront bonne garde.

— Cela va de soi. Nous sommes ici dans un pays assez sauvage et mes hommes ont l'habitude d'être vigilants. D'ailleurs, il ne s'agit que d'un seul individu et qui s'est enfui parce qu'il a peur de vous. La squaw ne compte pas. Si jamais il a l'audace de revenir, mes gens lui tanneront le cuir très proprement. Dormez tranquilles.

— Nous allons l'essayer.

Mais avant de me coucher, je sortis pour aller revoir nos chevaux dans le corral.

Le fermier n'avait pas tort. Nous n'avions affaire qu'à l'homme-médecine, que la seule présence de sa femme devait empêcher d'entreprendre quelque chose de méthodique contre nous. Cependant je ressentais une inquiétude qui m'empêcha de trouver le sommeil. Je ne cessais de comparer les événements d'aujourd'hui à ceux de chez Fenner et je me disais : il ne manque plus qu'une attaque.

Je m'endormis donc tard, et j'eus un tel cauchemar que je fus heureux de me réveiller.

Je me levai sans faire de bruit pour ne pas gêner les donneurs, et sortis. Les étoiles brillaient. On y voyait assez loin. Je retournai au corral, où deux péons montaient la garde.

— Tout va bien ? demandai-je, après avoir refermé le portail derrière moi.

— Oui, me répondit-on.

— Hum ! Mon cheval et celui de Winnetou ont l'habitude de se coucher la nuit. Je les vois debout. Ça ne me plaît pas !

— Ils viennent de se lever, c'est probablement parce que vous êtes arrivé.

— Certainement pas ! Nous allons voir.

J'allai auprès des deux chevaux. Ils avaient le cou tendu vers la maison. Leurs yeux brillaient d'un éclat inquiétant. En me voyant approcher, ils tressaillirent tous deux. Ils étaient bien dressés. En l'absence de leurs maîtres, ils restaient silencieux à l'approche d'un danger. Mais en leur présence ils le signalaient. Ils avaient donc senti un danger, s'étaient levés, et, me voyant là, m'avertissaient. Je rejoignis les gardiens et dis :

— Il y a quelque chose dans l'air. Je ne sais pas quoi. Faites attention ! Il y a des gens au voisinage de la ferme. Nous saurons bientôt si ce sont des amis ou des ennemis. On ne les voit

pas ; ils se sont cachés. Mais des amis n'auraient pas besoin de se cacher. Ils doivent être là-bas derrière les buissons, ou peut-être déjà plus près, dans les hautes herbes.

— Diable ! Ce sont peut-être les *Tramps* à cause desquels Bell est allé à North Fork.

— Nous verrons bien. Il vaut mieux agir les premiers. Tiens, juste devant la porte, quelque chose vient de sortir de l'herbe. Je ne peux donc pas regagner la porte. Mais il faut que j'éveille mes compagnons. Vous avez vos fusils ?

— Les voilà.

— Prenez-les pour défendre l'entrée. Mais ne tirez pas avant que je vous le dise.

Je mis mes deux mains en cornet à ma bouche et poussai par trois fois le cri de l'aigle de combat, si fort qu'on dut l'entendre à un kilomètre. Quelques secondes plus tard le même cri retentissait dans la maison. C'était la réponse de Winnetou, qui connaissait bien mon signal d'alarme.

Presque aussitôt, des formes sombres jaillirent de l'herbe et l'air retentit d'un hurlement que je reconnus être le signal d'attaque des Cheyennes.

Que faisaient-ils ici ? Pourquoi étaient-ils si loin des sources de la Republican River ? Ils voulaient attaquer la ferme et avaient par conséquent déterré la hache de guerre, tout comme les Osages.

Nous n'avions pas à les redouter. Nous étions en paix avec eux, nous étions même leurs amis. Qu'on se souvienne de ce que Matto Chako avait raconté à Old Wabble sous l'arbre de la Lance au sujet de Winnetou. Ce dernier s'était mis à la tête des Cheyennes et avait conquis avec eux le camp des Osages. Ils avaient donc une dette de reconnaissance envers lui. Je n'avais pas pris part à cette action, mais un Indien ne pouvait pas être à la fois ami de Winnetou et ennemi d'Old Shatterhand. Je fus donc rassuré lorsque j'entendis que les assaillants étaient des Cheyennes.

Chose curieuse, contrairement à l'habitude indienne, ils n'avaient pas commencé par s'attaquer aux chevaux. L'attaque semblait pour le moment être dirigée uniquement contre la maison. Elle avait donc une raison particulière. Nous n'avions pas besoin de défendre le corral. Tous les Indiens étaient devant la demeure des Harbour. Manifestement ils avaient eu l'intention de se glisser jusqu'à la porte et de l'enfoncer, mais mon cri d'aigle les en avait empêchés, en réveillant les occupants. L'attaque était manquée.

Je me demandais ce qui allait se passer. Ne pouvant pénétrer dans la maison, ils avaient l'imprudence de rester devant. Ne pensaient-ils donc pas que les occupants pouvaient tirer par les fenêtres ? Toujours hurlant, ils formèrent un demi-cercle d'un coin de la maison à l'autre. Cela fait, un profond silence s'établit.

Tel que je connaissais mon Winnetou, j'étais sûr qu'il allait parler. Et en vérité, la porte s'ouvrit, il s'avança et s'écria d'une voix sonore :

— J'entends le cri de guerre des Cheyennes. Je suis Winnetou, le chef des Apaches, qui a fumé avec vous le calumet de l'Amitié et de la Paix, Qui est le chef des guerriers que je vois ?

Une voix répondit du milieu des guerriers.

— Je suis Mahki Moteh[17], qui commande les Cheyennes.

— Winnetou connaît tous les grands guerriers des Cheyennes, mais il n'en est aucun qui s'appelle Mahki Moteh. Depuis quand celui qui se nomme ainsi est-il un chef dans sa tribu ?

— Il le dira quand cela lui plaira.

— Et cela ne lui plaît pas ? A-t-il honte de son nom ? Pourquoi les Cheyennes poussent-ils le cri de guerre devant cette maison ? Que veulent-ils ?

— Nous voulons Matto Chako, le chef des Osages.

— *Uff !* Comment savent-ils qu'il est ici ?

— Nous n'avons pas à le dire.

— *Uff, uff !* On dirait que les Cheyennes ne savent que crier, mais non parler. Winnetou a l'habitude qu'on réponde à ses questions. Il attendra ces réponses.

— Nous prendrons la maison d'assaut, car il nous faut Matte Chako, chef des Osages. Livrez-le-nous et nous partirons.

— Il vaut mieux pour les Cheyennes qu'ils partent sans attendre.

[17] Couteau de fer.

— Nous ne partirons pas avant de l'avoir. Nous savons que Winnetou et Old Shatterhand sont dans cette maison, ainsi qu'un jeune guerrier nommé Apanatchka ; qu'on nous le livre également.

— Vous voulez tuer Matto Chako ?

— Oui.

— Et Apanatchka aussi ?

— Non. On ne lui fera pas de mal. Il y a ici quelqu'un qui veut lui parler. Ensuite, il pourra aller où il voudra.

— Il ne viendra pas, et Matto Chako non plus.

— Winnetou est frappé d'aveuglement. Ne voit-il pas qu'il y a ici huit fois dix guerriers ? Que pourront faire ceux qui sont dans la maison si nous donnons l'assaut ? Ils seront tous tués. Nous donnons au chef des Apaches une heure pour se consulter avec Old Shatterhand. Après ce délai, si Matto Chako et Apanatchka ne nous sont pas remis, vous mourrez tous. *Howgh* !

Avant que Winnetou eût pu répondre, il arriva quelque chose que ni lui ni le chef des Cheyennes n'avaient prévu. Et cela vint de moi. Tout le style de l'agression donnait à penser que nous avions affaire à des gens sans expérience.

Attaquer le devant de la maison sans l'avoir encerclée, puis rester là exposés à nos balles, de telles fautes prêtaient à sourire. Ces quatre-vingts Indiens n'avaient pas dû beaucoup impressionner l'Apache. En effet, il les avait appelés « Cheyennes » et non « guerriers des Cheyennes ». Je le reconnaissais bien là. Nous n'allions pas traiter ces gens comme des guerriers endurcis. Ils ne méritaient pas cet honneur.

Je me glissai hors du corral, et rampai dans l'herbe jusque derrière Couteau de Fer. Je n'eus aucune difficulté parce que tous les Rouges avaient les yeux fixés sur la maison et ne se souciaient pas de ce qui se passait derrière eux.

Lorsque Mahki Moteh eut prononcé son « *Howgh* » final, je me levai, traversai les rangs des Indiens et me trouvai à côté de leur chef sans qu'ils fussent revenus de leur surprise pour m'arrêter.

Avant que Winnetou eût pu répondre comme il convenait à l'ultimatum ridicule de Mahki Moteh, je m'écriai :

— Il n'est pas besoin d'une heure pour savoir ce que nous décidons. Les Cheyennes vont l'apprendre tout de suite !

Mon apparition subite dans leur demi-cercle provoqua une intense agitation. Sans m'en soucier, je poursuivis :

— Voici Old Shatterhand, dont tous les Cheyennes connaissent le nom. S'il en est un d'entre vous qui ose lever la main sur moi, qu'il s'avance.

Comme je l'avais prévu, l'agitation fit place à un profond silence. Mon apparition les avait surpris ; mon défi les stupéfiait. Profitant de leur hésitation, je pris le chef par la main et dis :

— Mahki Moteh va entendre ce que nous avons décidé. Qu'il vienne !

Tenant fermement sa main, je m'approchai de la maison. Ce n'était plus du courage, c'était de l'insolence. Confondu, il ne pensa même pas à me résister. Il m'accompagna comme un enfant jusqu'à Winnetou, qui était encore devant la porte ouverte, et qui prit le Cheyenne par l'autre main. Tirant d'un côté et poussant de l'autre, nous le fîmes entrer et refermâmes la porte.

— Vite, vite, de la lumière, M. Harbour ! m'écriai-je dans la pièce obscure.

La lueur d'une allumette jaillit, la lampe s'alluma et nous pûmes voir le visage de Couteau de Fer, qui ne nous parut pas des plus dégourdis.

Tout cela s'était passé si vite, que les Cheyennes du dehors s'aperçurent seulement maintenant de leur erreur... Nous les entendîmes crier, et appeler, mais sans nous en soucier, car tant que leur chef se trouvait dans la maison, ils ne pouvaient rien entreprendre contre nous. Je le poussai jusqu'à une chaise et l'interpellai :

— Que Mahki Moteh s'asseye parmi nous ! Nous sommes amis des Cheyennes et nous réjouissons de l'avoir pour hôte.

Stupéfait, il s'assit sans résistance. Lui qui était venu avec quatre-vingts hommes pour attaquer la ferme, voilà que dix minutes après le premier cri de guerre il se trouvait à l'intérieur, non en conquérant, mais en notre pouvoir, obligé de se laisser ironiquement traiter

comme un invité. Ainsi j'étais arrivé à éviter toute effusion de sang, à rendre presque comique une situation qui tournait au tragique ; tous les atouts étaient en nos mains.

Winnetou me manifesta sa reconnaissance par un regard qui m'alla droit au cœur. Je lui tendis la main et dis :

— Je lis dans l'âme de mon frère et je tiens à lui dire qu'il a été mon maître et que je suis son élève.

Il protesta mais il me serra la main, en silence. Je le comprenais. Quel homme, surtout comparé à ce Cheyenne, si embarrassé qu'il osait à peine lever les yeux ! Matto Chako s'était assis en face de lui, l'œil sombre. Il lui demanda :

— Le commandant des Cheyennes me connaît-il ? Je suis Matto Chako, chef des Osages, dont il a exigé la remise. Qu'allons-nous faire de lui ?

A cette menace mal dissimulée, le Cheyenne répondit :

— Old Shatterhand m'a nommé son hôte.

— Oui, lui, mais pas moi ! Tu voulais me mettre à mort. J'ai donc le droit d'exiger ta vie.

— Old Shatterhand me protégera.

Ainsi interpellé directement, je répondis d'un ton sévère :

— Cela dépendra entièrement de ta conduite ! Si tu réponds véridiquement aux questions que je vais te poser, tu resteras sous ma protection. Autrement, non. Vous avez rencontré aujourd'hui un homme blanc avec une squaw rouge ?

— Oui.

— Cet homme vous a dit que nous étions ici et Matto Chako avec nous ?

— Oui.

— En échange, il a demandé qu'on lui livre Apanatchka, qui est assis à côté de toi. Que voulait-il au chef des Naiinis ?

— Je ne sais pas, je ne l'ai pas demandé. Ce guerrier étranger ne nous concerne pas.

— Où se trouve l'homme blanc ?

— Dehors avec mes guerriers.

— Mais sa squaw n'est pas là ?

— Non, elle est à l'endroit où nous avons laissé les chevaux.

Avant que j'eusse pu répondre, Winnetou prit la parole :

— Je suis allé plusieurs fois chez les Cheyennes, mais je n'ai jamais vu Mahki Moteh. Comment cela se fait-il ?

— Nous appartenons à la tribu des Cheyennes Sibi, chez qui le chef des Apaches n'est pas encore venu.

— Je sais ce que je voulais savoir. Que mon frère Shatterhand poursuive !

Je posai alors au Cheyenne la question suivante :

— Je vois que vous avez pris vos tomahawks de guerre. Contre qui êtes-vous en campagne ?

Il hésita, mais j'eus un geste menaçant et il dit :

— Contre les Osages.

— Ah, je vois ! Vous avez appris que les Osages ont quitté leur camp pour attaquer les Visages Pâles, et vous avez voulu profiter de l'occasion pour attaquer le camp abandonné.

— Oui.

— Il est heureux pour vous que vous nous ayez rencontrés. Les Osages ont fait demi-tour et sont rentrés chez eux. Comme vous n'êtes que quatre-vingts, ils vous auraient tous scalpés. Votre rencontre avec nous a sauvé la vie de nombre d'entre vous. Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Nous emmenons Matto Chako. Vous pouvez garder Apanatchka.

— Tu veux rire ! Tu es mon prisonnier, tu le sais bien ! Crois-tu que nous ayons peur de ces quatre-vingts hommes. Chacun sait que les Cheyennes Sibi n'ont pas l'expérience de la guerre.

— *Uff !* dit-il en colère. Qui a proféré ce mensonge ?

— Ce n'est pas un mensonge. Vous l'avez démontré aujourd'hui. Vous avez attaqué comme de petits garçons. J'étais au milieu de vous, sans qu'aucun de vous ose me toucher. Ensuite je t'ai pris par la main et tu m'as suivi dans la maison comme un enfant docile. Si nous le racontons, toute la savane en rira et les autres tribus des Cheyennes ne voudront plus vous

connaître ; elles auront honte de vous. A toi de choisir. Si tu veux combattre, au premier coup de feu que tireront vos gens dehors, nous t'abattrons ici. Vos balles ne peuvent nous atteindre, les murs nous protègent. Mais regarde nos armes, tu connais...

— *Pshaw !* m'interrompit Winnetou, en se levant et en s'approchant de Couteau de Fer. Pourquoi parler si longtemps ? Nous allons en finir très vite avec les Cheyennes.

Il arracha d'un geste vif le sachet à médecines que Mahki Moteh portait sur la poitrine. Le Cheyenne bondit avec un cri d'effroi pour le reprendre, mais je le maintins assis et lui dis :

— Reste assis ! Si tu obéis, on te rendra ta médecine. Sans quoi non !

— Oui, s'il obéit, acquiesça Winnetou. Je veux que les Cheyennes rentrent chez eux paisiblement. S'ils le font, il ne leur arrivera aucun mal, et personne ne saura qu'ils se sont conduits ici comme de petits garçons. Mais si Mahki Moteh refuse, je jette immédiatement sa médecine dans le feu, où elle brûlera, et ensuite nos fusils prendront la parole. *Howgh* !

Quand on connaît l'importance que tout Peau-Rouge, et surtout les chefs, attachent à sa médecine et la honte que l'on réserve à celui qui la perd, on comprendra que le Cheyenne, après un instant d'hésitation, jugea bon de se soumettre aux ordres de l'Apache.

— Moi aussi j'ai une condition à poser, déclara Treskow.

— Laquelle, demandai-je ?

— Les Cheyennes doivent livrer Tibo taka et Tibo wete.

— Exiger cela serait la plus grande faute que nous puissions commettre. D'ailleurs je suis sûr que l'homme-médecine n'est plus là. Aussitôt qu'il m'a vu me saisir du chef, il a dû comprendre de quoi il retournait et il s'est empressé de disparaître. Et c'est tant mieux ; vous saurez pourquoi.

Je ne m'attarderai pas à raconter notre traité de paix avec les Cheyennes. Ils étaient heureux de voir leur aventure se terminer sans effusion de sang. Ils partirent vers le milieu de la matinée, et une heure après, nous quittâmes aussi ces lieux. Matto Chako, qui avait récupéré ses armes, était libre. Il était mécontent parce que l'homme-médecine nous avait à nouveau échappé, mais Dick Hammerdull, toujours optimiste, le consola :

— Que le chef des Osages le laisse courir ! Nous le rattraperons bien. Qui doit être pendu sera pendu ; ce proverbe dit vrai.

— Il ne faut pas qu'il soit pendu. Il faut qu'il meure dix fois, grinça l'Osage.

— Qu'il meure une fois, deux fois, ou dix fois, peu importe. Il sera tout de même pendu. La corde, c'est la plus belle mort pour un gars de cette espèce. N'est-ce pas, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Oui, mon cher Dick, répondit le grand. Tu as toujours raison.

LE MYSTÉRIEUX

Un jour après notre départ de chez Harbour, un accident malencontreux arriva. Le cheval de Treskow trébucha et renversa son cavalier qui, accroché par un étrier, fut traîné à terre. Nous accourûmes aussitôt, mais Treskow avait reçu un mauvais coup de sabot à l'épaule. Comme il arrive fréquemment en pareil cas, il eut tout un côté presque paralysé, et ne put remonter à cheval. Nous ne pouvions plus continuer.

Il y avait fort heureusement un point d'eau tout proche et nous y installâmes notre campement pour attendre le temps qu'il faudrait.

Winnetou l'examina. Aucun os n'était atteint. Mais l'endroit du choc était enflé et noirci. Nous ne pûmes lui faire que des compresses froides et un massage, qui fut très douloureux.

Treskow, peu résistant, n'était pas de ces hommes de l'ouest qui ont appris à l'école de la savane l'art de souffrir sans se plaindre. Il gémissait au moindre attouchement. Mais nous n'en tînmes pas compte et dès le lendemain il commença à pouvoir bouger son bras et sa jambe.

Deux jours plus tard, l'enflure avait presque disparu, la douleur s'était atténuée et nous pûmes reprendre notre route.

Cet accident nous avait fait perdre trois jours, que nous ne pouvions pas rattraper. Il n'était plus question d'atteindre Old Surehand avant son arrivée au Parc. J'en étais préoccupé. S'il avait su que le « Général » se dirigeait vers le même parc en même temps que lui, il aurait pu se tenir sur ses gardes. Mais il l'ignorait.

Je me méfiais aussi d'Old Wabble. Sans savoir où le « Roi des Cow-boys » voulait se rendre avec ses compagnons, je me disais qu'après ce qui s'était passé, il désirerait probablement nous suivre, pour se venger. Certes, nous avions gardé son cheval. Mais cela ne pouvait que retarder, et non empêcher l'exécution de son projet. Et nos trois jours d'arrêt forcé venaient d'annuler l'avance que nous avions sur lui.

Il me fallait aussi penser à Tibo taka. En fait, nous ne savions pas où il allait. Il avait certainement menti en disant vouloir se rendre à Fort Wallace. Comme Winnetou, je supposais qu'il avait reçu du « Général » l'ordre de se rendre au Colorado par un itinéraire encore inconnu de nous, et de l'y rejoindre en un endroit convenu. Nous n'avions pas à redouter un homme seul, gêné dans ses mouvements par la présence de sa femme. Mais l'expérience enseigne que les méchants ont souvent plus de chance que les bons, et il était donc indiqué de compter avec lui aussi.

Nous fûmes donc très prudents pendant le reste du voyage. Franchissant la frontière, nous nous avançâmes dans le Colorado sans encombre et sans avoir aperçu la moindre trace des personnages que je viens d'énumérer.

Nous étions au voisinage de Rush-Creek, et Winnetou connaissait là un camp abandonné que nous voulions atteindre avant le soir. D'après la description de l'Apache, à cet endroit jaillissait une source inépuisable et le lieu était entouré d'un muret, abri fort appréciable en cas d'attaque malgré sa faible hauteur.

Peu après midi nous découvrîmes la trace d'une vingtaine de cavaliers venant du nord-est et qui paraissaient se diriger également vers North Creek. Les chevaux étaient ferrés, ce qui, outre l'ordre dispersé dans lequel ils semblaient marcher, donnait à penser qu'il s'agissait de Blancs.

Nous aurions suivi cette piste, même si elle n'avait pas mené dans la même direction que nous. En effet, dans le Wild West, il vaut toujours mieux savoir qui on a devant soi. Il était naturel qu'ils voulussent se diriger vers la montagne, car il n'était bruit que des gisements d'or et d'argent qu'on y découvrait. Nous avions probablement affaire à un de ces groupes d'aventuriers vite formés et tout aussi vite dissociés, qui attendent beaucoup de la vie et ne se tracassent pas trop lorsqu'elle leur apporte beaucoup moins.

La piste était vieille d'au moins cinq heures. Nous avions donc, lieu de penser que nous ne rejoindrions pas ces gens le jour même. Aussi marchâmes-nous sans trop de souci jusqu'au moment où nous arrivâmes en un endroit où ils avaient fait halte.

Il s'y trouvait plusieurs boîtes de conserves vides, ce qui prouvait qu'ils y avaient pris leur repas. Il y avait également une bouteille vide. Nous avions mis pied à terre pour bien examiner les lieux, sans rien trouver de suspect. Dick Hammerdull ramassa la bouteille et, constatant qu'il y restait un peu de liquide, la porta à ses lèvres pour la rejeter aussitôt en crachant de dégoût.

— Quelle horreur ! C’est de l’eau, de l’eau croupie et tiède. Moi qui espérais un bon coup de Brandy ! Ces gens-là ne sont certainement pas des gentlemen. Qu’est-ce que tu en penses, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Hum, fit Pitt. Si tu espérais de l’eau-de-vie, je te plains, mon cher Dick. Tu t’imagines qu’ici, dans l’Ouest, quelqu’un va te laisser une bouteille pleine de Brandy ?

— Pleine ou vide, peu importe, l’essentiel c’est qu’il y ait quelque chose dedans. Mais de l’eau, c’est une honte !

L’homme le plus avisé commet parfois une erreur, au moment où il s’y attend le moins. Et ce fut notre cas. Cette bouteille aurait dû retenir notre attention, du moment qu’elle avait contenu de l’eau. C’est donc qu’on l’avait emportée dans ce but, pour avoir de l’eau en traversant les endroits où l’on n’en trouve pas. Or dans le Wild West, les bouteilles étaient bien rares, à cette époque. On ne les jetait pas. On les conservait précieusement. Celle-là devait donc avoir été, non pas jetée, mais simplement oubliée. Et si celui qui l’avait laissée s’apercevait de son oubli et revenait la chercher, il ne pouvait manquer de nous découvrir. C’est ce que nous aurions dû nous dire. Mais nous n’y pensâmes pas. Fâcheuse erreur !

Ces gens étaient restés là pendant plus de trois heures. Plus loin, les traces ne dataient pas de plus de deux heures. Nous les suivîmes une demi-heure environ à travers une savane herbeuse, jusqu’au moment où nous aperçûmes à l’horizon et des deux côtés, des buissons, et à droite, plus loin, une hauteur boisée, premier contrefort de la vallée du Big Sandy, que nous avions traversé le matin. Winnetou désigna cette hauteur et dit :

— Nous devons passer par cette montagne pour aller au camp. Que mes frères me suivent !

Il se dirigea vers la droite.

— Et cette piste ? demandai-je. Nous n’y restons pas.

— Pas aujourd’hui. Nous la reverrons demain.

Il avait raison. Nous l’aurions retrouvée très tôt si nous n’avions pas commis cette erreur au sujet de la bouteille. Nous le suivîmes, sans plus nous douter qu’il ne s’en doutait lui-même de ce que le camp nous réservait.

A travers la broussaille, nous arrivâmes au bout d’une heure au pied de la montagne en question, derrière laquelle on voyait s’élever une chaîne de hauteurs de plus en plus élevées.

Nous suivîmes l’Apache dans ce paysage et arrivâmes vers le soir dans une vallée aux pentes douces, au milieu de laquelle un étang calme étincelait. D’innombrables petits poissons argentés se jouaient dans le ruisseau qui en sortait. Ses bords étaient ombragés d’arbres magnifiques et, plus loin, on apercevait des entassements de pierres qui ressemblaient aux ruines d’un château fort.

— Voici le camp dont j’ai parlé, fit Winnetou. Nous y serons à l’abri de toute attaque, à condition de garder l’entrée de la vallée.

Il avait raison. Peu d’endroits étaient plus sûrs. Nous suivîmes en file indienne le bord de l’étang, sans bruit car le terrain était mou. Soudain, Winnetou, qui chevauchait en tête, s’arrêta, leva le doigt pour demander le silence et prêta l’oreille.

Nous suivîmes son exemple. De l’autre côté des pierres on entendait des sons que la distance rendait difficilement perceptibles. L’Apache mit pied à terre et me fit signe de l’imiter. Laissant nos chevaux à nos compagnons, nous nous glissâmes silencieusement jusqu’aux pierres. Nous entendions de mieux en mieux. C’était une voix de baryton ou bien la voix profonde d’une vieille femme, qui chantait d’un ton lent et plaintif une chanson en langue indienne. Mais ce n’était pas une chanson indienne, ni une mélodie à notre façon, plutôt quelque chose entre les deux, comme si un Rouge avait appris une chanson chez les Visages Pâles pour la transposer en son langage.

J’aurais parié que celui qui chantait là avait composé lui-même l’air et les paroles. Car ce chant venait du fond du cœur et en gardait le mystère.

Nous nous rapprochâmes pour trouver enfin une brèche étroite dans le mur, par laquelle nous pûmes regarder ce qui se passait.

— *Uff, uff !* fit Winnetou, au comble de la surprise.

— *Uff, uff !* répétai-je, tout aussi étonné que lui.

Les pierres entouraient un espace ombragé d’une quarantaine de mètres de diamètre, dont le sol était couvert d’une herbe épaisse. Au bord de cette enceinte, tout près de notre brèche, était assis... Winnetou, le chef des Apaches.

Oui, d’un peu plus loin, on aurait pu prendre cet Indien pour Winnetou. Il était tête nue. Ses longs cheveux noirs retombaient dans son dos jusqu’à terre. Sa veste et ses jambières étaient de cuir, et il était chaussé de mocassins. Il avait les hanches drapées dans une couverture bariolée, dans laquelle était planté un couteau. Divers ustensiles pendaient à son cou par des courroies, mais aucun qui pût passer pour un sachet à médecines.

Tout cela, c’était presque Winnetou. Certes, cet Indien était plus âgé, mais on voyait qu’il avait été beau. Ses traits étaient graves et fermes, mais avec quelque chose de féminin. Le premier moment de surprise passé, je me sentis envahi d’un sentiment indéfinissable. J’avais sous les yeux un mystère, un tableau voilé mais dont le voile restait invisible.

Le Rouge continuait à chanter à mi-voix. Mais la tendre et plaintive chanson contrastait avec ses traits énergiques, tout comme le dessin ferme de sa bouche contrastait avec la douceur de son regard. Ce Peau-Rouge n’était pas ce qu’il paraissait être et ne paraissait pas être ce qu’il était. L’avais-je déjà vu ? Peut-être jamais, peut-être cent fois ?

Winnetou leva la main et murmura :

— Kolma Pouchi !

Et ses yeux s’étaient élargis, pour observer l’Indien d’un regard comme je ne lui en avais jamais vu.

Kolma Pouchi ! Le personnage que nous avions devant nous était véritablement mystérieux. Il y avait dans les Parcs de la montagne un Indien que personne ne connaissait intimement, qui n’appartenait à aucun peuple, qui se refusait fièrement à tout commerce avec les hommes. Il chassait ici et à peine l’avait-on entrevu qu’il disparaissait. Il n’avait jamais manifesté d’hostilité envers quiconque, Rouge ou Blanc, mais personne ne pouvait se vanter d’avoir passé une journée entière en sa compagnie. Certains l’avaient vu à cheval, d’autres à pied, et il avait toujours fait l’impression d’un homme qui sait se servir de ses armes, et avec qui on ne plaisante pas. Pour les Indiens comme pour les Blancs, sa personne était inattaquable ; le traiter en ennemi eût été offenser le Grand Manitou et attirer sa vengeance.

Il y avait des Indiens qui disaient que ce Rouge n’était plus un homme, mais l’esprit d’un grand chef, que Manitou avait envoyé, depuis les chasses éternelles, pour s’enquérir du sort de ses enfants rouges. Personne n’avait pu apprendre son nom, mais comme il faut bien que toute chose et tout homme ait un nom on l’appelait, en Moqui, Kolma Pouchi, et en Utah, Toki Pouy, ce qui. signifie dans les deux langues « Yeux Noirs ». Mais personne ne savait qui lui avait donné ce nom.

Nous avions donc devant nous cet Indien mystérieux. Winnetou, qui ne l’avait jamais vu, le reconnut aussitôt. Et je le crus sans hésitation, car quiconque avait entendu parler de Kolma Pouchi ne pouvait pas douter que ce fût bien lui.

Nous n’avions aucune raison de l’écouter plus longtemps et comme nous ne voulions pas faire attendre nos compagnons, nous nous levâmes, en faisant à dessein du bruit. Avec la rapidité de l’éclair, il saisit son fusil, nous ajusta, fit claquer les chiens, et cria.

— *Uff !* Deux hommes ! Qui ?

Winnetou ouvrait déjà la bouche pour répondre à cette brève injonction, mais l’étranger changea subitement d’attitude. Il abaissa d'une main son arme, étendit l’autre bras en un geste de bienvenue et s’écria :

— Intchou... Tchouna ! Intchou Tchouna, le chef des Apa... Mais non, ce n’est pas Intchou Tchouna ? Ce ne peut être que Winnetou, son fils, son grand, son illustre fils !

— Tu as connu Intchou Tchouna, mon père ? demanda Winnetou cependant que nous pénétrions dans l’enceinte.

Le mystérieux inconnu parut hésiter. Puis il dit :

— Oui, je l’ai vu une ou deux fois. Tu lui ressembles. Beaucoup même.

Sa voix était tendre et pourtant vigoureuse et résolue. Elle était presque aussi sonore que celle de l’Apache, mais un peu plus haute.

— Oui, je suis Winnetou, tu m’as reconnu. Et on t’appelle Kolma Pouchi.

— Winnetou me connaît-il ?

— Non. Je ne t’ai jamais vu. Je devine. Kolma Pouchi, dont nous n’avons jamais entendu dire que du bien, nous permet-il de nous asseoir à ses côtés ?

Le mystérieux porta son regard sur moi, et me scruta un moment. Puis il répondit :

— Moi aussi j’ai entendu dire du bien de Winnetou. Je sais qu’il y a souvent avec lui un Visage Pâle qui n’a encore jamais commis une mauvaise action contre les Rouges et qu’on appelle Old Shatterhand. Est-ce lui ?

— C’est lui, fit Winnetou.

— Asseyez-vous, Kolma Pouchi vous souhaite la bienvenue.

Il nous tendit une main qui me parut petite. Winnetou déclara :

— Nous avons des compagnons qui attendent dehors, près de l’eau. Peuvent-ils nous rejoindre ?

— Le Grand Manitou a créé la terre pour tous les hommes de bien. Il y a assez de place ici pour tous ceux qui vous accompagnent.

J’allai chercher nos compagnons. Il y avait de l’autre côté une ouverture plus large que la brèche par laquelle nous étions entrés. Lorsque nous y pénétrâmes, Winnetou et Kolma Pouchi étaient assis côte à côte sous un arbre. Kolma Pouchi nous observa avec curiosité, mais sans insistance, et son regard ne se fixa que sur Apanatchka, qui fermait la marche. Il bondit, comme arraché du sol par une force invisible, fit quelques pas vers lui, s’arrêta et l’observa avidement, puis, le rejoignant, lui demanda en balbutiant presque :

— Qui... qui es-tu ? Qui... dis... dis-le-moi ?

Le jeune chef répondit avec une indifférence polie :

— Je suis Apanatchka, chef des Comanches Pohonim.

— Et quoi... et qu’est-ce que tu viens faire ici au Colorado ?

— Je voulais aller dans le nord, aux carrières sacrées, mais j’ai rencontré Winnetou et Old Shatterhand, qui allaient vers la montagne. Alors j’ai changé de sentier et je suis venu avec eux.

— *Uff, uff !* Chef des Comanches ! Ce n’est pas possible ; ce n’est pas possible !

Il regarda Apanatchka avec tant d’insistance que ce dernier finit par dire.

— Me connais-tu ? M’as-tu déjà vu ?

— Je dois, je dois t’avoir vu, sans doute en rêve, dans un rêve de ma jeunesse qui est loin.

Il faisait un effort pour maîtriser son émotion. Il lui tendit la main et reprit :

— Sois le bienvenu, toi aussi ! Ce jour est un jour comme il y en a peu.

Il retourna auprès de Winnetou, à côté duquel je m’étais assis entre-temps, et reprit sa place, sans quitter des yeux Apanatchka, comme s’il était toujours dans le rêve de sa jeunesse.

C’est un comportement fort rare chez un Indien, et Winnetou le remarqua comme moi, mais nous n’en laissâmes rien paraître.

On mena les chevaux boire et on leur donna un abondant fourrage. Deux hommes ramassèrent du bois sec pour le feu, que l’on alluma aussitôt qu’il fit sombre, et Pitt Holbers partit prendre le premier tour de garde à l’entrée du défilé. Il devait être relevé par Treskow, puis par nous dans l’ordre habituel.

Nous formâmes bientôt un grand cercle autour du feu. Nous avions des provisions et nous en offrîmes à Kolma Pouchi, croyant qu’il n’avait rien à manger.

— Mes frères me traitent avec amitié, dit-il, mais je pourrais leur donner assez de viande pour les rassasier tous.

— Où donc ? demandai-je.

— Près de mon cheval.

— Pourquoi ne l’as-tu pas amené jusqu’ici ?

— Parce que je ne voulais pas rester, mais aller plus loin. Il est dans un endroit plus sûr que celui-ci.

— Tu trouves que ce camp n’est pas sûr ?

— Pas pour un homme seul. Mais comme vous êtes assez nombreux pour monter la garde, vous n’avez pas grand-chose à Craindre.

J’aurais volontiers continué cet entretien. Mais il était si laconique que j’y renonçai. Il demanda naturellement où nous allions. En apprenant que notre but était le parc San Luis, il devint encore plus silencieux qu’auparavant. Nous ne devions ni nous en étonner ni nous en offenser. Dans le Wild West, même avec des gens qu’on connaît bien, on est plus prudent qu’ailleurs.

Seul Dick Hammerdull fut mécontent d’en apprendre si peu sur cet Indien inconnu. Il voulut en savoir davantage et l’interrogea avec son assurance habituelle.

— Mon frère rouge a entendu que nous venons du Kansas. Pouvons-nous savoir d'où il est venu ?

— Kolma Pouchi vient d'ici et de là, comme le vent qui passe partout, répondit-il.

— Et où se rendra-t-il d'ici ?

— Là et ailleurs, où le mènera son cheval.

— *Well !* Là ou ailleurs peu importe, mais on doit tout de même savoir où le cheval doit aller, non ?

— Il suffit que Kolma Pouchi le sache.

— Oh ! Alors moi, je n'ai pas besoin de le savoir ? C'est plus que franc, c'est grossier. N'est-ce pas, Pitt Holbers, non...

Il s'interrompit, remarquant que Pitt n'était pas là. Kolma Pouchi se tourna vers lui et lui dit gravement.

— Le Visage Pâle nommé Hammerdull me dit que je suis grossier. A-t-il été courtois en voulant m'ouvrir la bouche alors que-je préfère qu'elle reste fermée ? Le gros homme ne paraît pas bien connaître l'Ouest. Celui qui garde le silence sur son but ne risque pas de s'y voir devancé par le danger. Que Hammerdull y pense !

— Merci, fit le gros en riant. Quel dommage, Mr. Kolma Pouchi, que vous ne soyez pas devenu maître d'école ! Vous êtes doué pour ça. Mais sachez que je ne voulais pas vous offenser. Vous me plaisez beaucoup et je serais heureux si votre chemin était le même que le nôtre. C'est pour cela que je vous ai posé la question.

— Je sais que mon gros frère blanc a parlé sans intention mauvaise, sans quoi je ne lui aurais même pas répondu. Si mon chemin est le même, on verra bien. *Howgh* !

L'entretien était terminé. Comme nous devions repartir très tôt, nous ne tardâmes pas à nous coucher, cependant que Pitt Holbers, relevé par Treskow, regagnait le camp.

Je ne sais pas combien de temps j'avais dormi. Je fus réveillé par des hurlements. Le temps d'un clin d'œil, j'aperçus un homme brandissant un fusil, et, avant que j'eusse pu faire un mouvement, j'avais perdu connaissance.

Quand je revins à moi, j'ouvris les yeux, et le spectacle que j'aperçus n'avait rien de réjouissant. A la lumière d'un grand feu, Old Wabble me regardait d'un air haineux.

— Ah, enfin, enfin ! s'écria-t-il. J'espère que vous avez bien dormi, Mr. Shatterhand. Et que vous avez rêvé de moi.

Passablement dégoûté, je regardai autour de moi. Nous étions prisonniers, et ligotés, même Treskow, qui s'était certainement laissé surprendre pendant qu'il montait la garde. A ma gauche gisait Winnetou, à ma droite Dick Hammerdull. Je ne connaissais aucun des vingt hommes qui nous entouraient, excepté Old Wabble. C'étaient les gens dont nous avions vu les traces dans la journée.

Comment étaient-ils arrivés jusqu'ici ? me demandai-je. Ils étaient en avant de nous, et avaient pris à gauche, et nous à droite. C'est alors que la bouteille me revint en mémoire, et je compris quelle faute nous avions commise.

Le vieux « Roi des Cow-boys » s'était assis juste en face de moi. La joie de m'avoir capturé éclatait dans tous les recoins de son visage ridé et couturé. Ses longs cheveux qui retombaient en mèches grises lui donnaient l'aspect d'une Gorgone masculine. A la lueur vacillante du feu de camp, il avait vraiment l'air d'un personnage fantastique de conte de fées, mais, hélas, tout cela n'était que trop réel.

— J'ai en effet eu un cauchemar, lui répondis-je.

— Pas d'insolence, s'écria-t-il, ou bien je serrerai vos liens jusqu'à faire gicler le sang. Je n'ai pas l'intention de me laisser insulter. Je ne suis pas un Indien ! Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Je comprends que vous n'appartenez même pas à l'espèce humaine.

— Et à laquelle, donc ?

— A l'espèce la plus basse et la plus laide qu'on puisse imaginer dans le règne animal. Ne m'obligez pas à la nommer.

Il eut un rire rauque et s'écria :

— Il est si bête qu'il n'a rien compris. Je vous ai dit que je ne suis pas un Indien. Les Rouges traînent longtemps leurs prisonniers avec eux, pour les ramener à leur camp. Ils les nourrissent

bien, pour les rendre capables de supporter de longues tortures. Ce qui donne aux captifs, comme je l'ai appris en votre compagnie, la possibilité d'attendre un moment favorable pour s'échapper. Mais ceux qui n'ont pas l'espoir de s'enfuir et qui préfèrent mourir vite et sans douleur ont recours à un vieux procédé. Il consiste à offenser les Indiens entre les mains desquels ils sont tombés, de manière à les mettre en colère. Alors, ils s'oublient et les tuent sur-le-champ. Seulement moi je ne vous donne pas le choix. Vous n'aurez pas l'occasion de vous évader, parce que je n'ai aucune intention de me promener longtemps avec vous. Mais ne comptez pas pour autant en finir vite d'un coup de fusil ou de couteau. Je ne renoncerai pas au plaisir de vous voir mettre un certain temps à quitter ce monde pour gagner l'autre, dont vous pensez tant de bien ! Et je vous aiderai, dans vos derniers moments, à apprécier la différence qu'il y a entre ce monde et l'autre.

— C'est très bien, fis-je du ton le plus détaché possible.

— En échange j'espère que vous me rendrez le service de m'apparaître sous forme d'esprit ou de fantôme pour me faire savoir ce qui se passe là-bas. Je peux compter sur vous, Mr. Shatterhand ?

— Bien volontiers ! Et je ferai plus. Je reviendrai vous voir avant ma mort, et vous sentirez passer mille fantômes et non pas un seul.

— *Well,* je vois que vous ne perdez pas courage. Mais vous connaissez mal Fred Cutter, autrement dit Old Wabble. J'ai l'intention de régler mes comptes avec vous, et une fois pour toutes, car vous eu mourrez. Vous avez fait une drôle de trouvaille, hier après-midi, n'est-ce pas ?

— *Pshaw,* une bouteille, rien de plus !

— Eh oui, une bouteille ! Vous ne serez pas le premier à qui la bouteille aura coûté la vie. Mais cette fois, il s'agit d'une bouteille vide. Vous ne l'avez donc pas senti ?

Dick Hammerdull répondit pour moi.

— Vous vous imaginez que nous allons mettre sous notre nez quelque chose qui a été entre vos mains !

— Bravo, le gros ! Mais je vais te faire passer l'envie de plaisanter. Vous avez cru que c'était une bouteille d'eau-de-vie qu'on avait jetée. Mais c'était la bouteille où je mets mon eau, et je suis revenu la chercher. C'est important une bouteille d'eau. En arrivant à la lisière de la prairie où nous avions campé à midi, je vous ai vus, et reconnus tout de suite. J'étais bien content de trouver les gentlemen que j'avais envie de voir. Je suis allé chercher mes gens. Nous vous avons suivis jusqu'à cette vallée, où votre sentinelle a eu l'amabilité de se laisser surprendre. Nous vous avons encerclés. Vous dormiez du sommeil des justes. Ça me fait de la peine de vous avoir réveillés. Mais nous vous invitons à poursuivre votre route en notre compagnie. Mr. Shatterhand ne sera malheureusement pas des nôtres car il a l'intention de partir pour un grand voyage. Dans cette vallée, dès qu'il fera jour, il...

— Assez bavardé ! interrompit l'un des hommes, appuyé à un arbre, les bras croisés. On fait ce qu'on a à faire, sans en parler tout le temps: Vos comptes avec Old Shatterhand ne nous concernent pas. L'essentiel, c'est ce que vous nous avez promis.

— Je tiendrai parole, répondit Old Wabble.

— Alors parlons-en ! Nous voulons savoir où nous en sommes.

— Vous le savez déjà !

— Non. Tant que vous n'aurez pas parlé avec Winnetou, tout ça ne vaut rien. Vous nous avez fait quitter d'excellentes affaires dans le Kansas. Maintenant que nous avons capturé ces gens-là, nous voulons savoir si les espoirs que vous nous avez fait miroiter sont réalisables. Adressez-vous à Winnetou, et ne bavardez pas si longtemps avec Old Shatterhand. L'Apache est l'homme dont nous avons besoin.

— Doucement, Mr. Redy, doucement ! Nous avons tout notre temps.

— Mais pas moi !

L'homme appuyé à l'arbre s'appelait donc Redy. Comme il avait parlé de ses affaires dans le Kansas, je supposai que les gens qui nous avaient attaqués étaient les *Tramps* que nous avions soigneusement évités dans la plaine. Redy devait être le chef de ce groupe et Old Wabble l'avait sans doute persuadé de nous poursuivre avec lui. A quelles conditions, je ne le savais pas encore.

Notre situation était mauvaise. Les gens entre les mains desquels nous étions tombés étaient plus dangereux que la pire bande d'indiens. Et nous avions devant nous le plus mal intentionné de tous.

J'étais certain qu'Old Wabble mettrait à exécution sa menace de me tuer si rien n'arrivait pour renverser la situation en ma faveur. Ma vie tenait littéralement à un fil.

Redy s'approcha de l'Apache et lui dit :

— Mr. Winnetou, nous avons une affaire à traiter avec vous. J'espère que vous ne vous y refuserez pas.

Winnetou comprit que le silence n'était pas de mise. Il fallait parler, pour nous renseigner sur les intentions de ces hommes. Aussi répondit-il :

— De quelle affaire le Visage Pâle veut-il parler ?

— Je serai bref et je parlerai franchement. Old Wabble voulait se venger d'Old Shatterhand et il ne pensait pas y arriver seul. Il nous a demandé de l'aider. Nous avons accepté, à condition d'être bien rétribués. Il nous a promis de l'or, beaucoup d'or. J'espère que vous avez compris.

— *Uff* !

— Je ne sais pas ce que veut dire votre *Uff*, mais j'espère que c'est oui. On a découvert, ici au Colorado, des *placers* magnifiques. Nous voulions de toute façon monter, après avoir fini nos affaires au Kansas, pour prospecter. Mais ce n'est pas facile. Quand on ne trouve rien, on reste le bec dans l'eau. Mais Old Wabble nous a donné une bonne idée. Vous, Mr. Winnetou, connaissez certainement des endroits où il y a de l'or.

Winnetou répondit lentement :

— Il y a des hommes rouges qui connaissent des endroits où il y a de l'or en grandes quantités.

— Vous allez nous montrer un de ces endroits !

— Les hommes rouges n'ont pas l'habitude de les révéler.

— Et quand on les y oblige ?

— Ils préfèrent mourir.

— *Pshaw* ! Ce n'est pas si facile, de mourir !

— Winnetou n'a jamais craint la mort.

— D'après tout ce que j'ai entendu de vous, je vous crois. Mais cette fois, il ne s'agit pas seulement de vous, mais de tous ceux qui vous accompagnent. Old Shatterhand doit mourir, c'est convenu avec Old Wabble. Mais vous et les autres pouvez sauver votre vie en nous indiquant un bon *placer*.

Winnetou ferma les yeux pour montrer qu'il voulait réfléchir.

Il y eut un silence. Certes, il connaissait des gisements d'or. Mais les plus terribles menaces ne l'auraient pas forcé à les révéler. Il fallait abuser les *Tramps* et faire semblant d'entrer dans leurs vues. Il s'agissait pour lui, avant tout, de me sauver de la mort à laquelle j'étais promis et ensuite de gagner du temps pour attendre une occasion favorable pour nous échapper.

— Alors, quand est-ce que vous répondrez ? fit Redy, s'impatientant.

— Les Visages Pâles n'auront pas d'or, dit Winnetou en rouvrant les yeux.

— Pourquoi ? Tu ne veux pas nous indiquer un *placer* ?

— Non. Winnetou ne connaît pas seulement un *placer*, mais une grande, une très riche *bonanza*[18]. Il vous dirait l'endroit si c'était possible.

— Quoi ? Tu connais une *bonanza* et tu ne peux pas nous l'indiquer ? C'est à peine croyable ! Tu en auras ta part !

— Winnetou ne tient pas à l'or. Il ne connaît qu'un seul gisement au Colorado. C'est une *bonanza*. Elle est prodigieusement riche. Mais je ne peux vous y mener, car je n'en connais pas l'emplacement exact.

— *All devils* ! Une *bonanza* prodigieusement riche dont tu ne connais pas l'emplacement exact ? Ça n'arrive que chez les Indiens. Tu peux au moins nous dire dans quelle région elle se trouve ?

— Je le sais. C'est près du Squirrel Creek. Mon frère Shatterhand et moi nous étions séparés pour suivre deux pistes différentes. Nous nous sommes retrouvés quelques jours après à l'endroit convenu. C'est alors que Old Shatterhand m'a dit que nous n'avions rien à redouter de l'autre côté. Son retour avait été retardé parce qu'il avait dû dissimuler une *bonanza*. Il n'avait rapporté que quelques échantillons.

---

[18] Nom que l'on donne dans le far west aux gisements d'or d'une richesse exceptionnelle

— Des échantillons ? De quelle grosseur ? demanda Redy cependant que les autres écoutaient avidement.

— Comme une grosse pomme de terre. Il y en avait aussi de plus gros.

— Tonnerre ! Mais il y a des millions là-bas ! Et vous avez laissé tout ça !

— Pourquoi aurions-nous emporté l'or ?

— Pourquoi ? Écoutez-moi ça ! Voilà des gens qui trouvent une *bonanza* extraordinaire et celui-là me demande pourquoi ils auraient emporté l'or !

Un murmure de stupéfaction lui répondit. On peut s'imaginer avec quelle attention ces gens suivaient les paroles de l'Apache. Il ne leur vint pas à l'esprit de mettre en doute l'exactitude de ses dires. De mon côté, je savais qu'il ne mentait pas. Il existait bien une *bonanza* fabuleuse, mais probablement ailleurs qu'au Squirrel Creek.

— Pourquoi l'homme blanc s'étonne-t-il à ce point ? demanda l'Apache. Il y a partout des *placers* où Winnetou et Old Shatterhand pourraient prendre de l'or. Quand ils en ont besoin, ils vont au *placer* le plus proche. En ce moment, nous étions en route vers Squirrel Creek, pour remplir quelques sacs.

— Ah, vous alliez en chercher ! C'est bien ce que nous pensions. Mais, comment ? Tu as dit que tu ne connais pas l'endroit.

— C'est vrai, mais mon frère Shatterhand l'a marqué.

Il avait donc enfin prononcé les paroles qui pouvaient me sauver. S'ils voulaient avoir la *bonanza* dont j'étais seul à connaître l'emplacement exact, il leur faudrait bien épargner ma vie. Winnetou avait naturellement eu l'habileté de ne pas mettre l'accent sur ces mots, afin de ne pas trahir ses intentions. Et la manœuvre réussit, car Redy s'écria aussitôt :

— C'est la même chose ! Que ce soit Winnetou ou Old Shatterhand qui connaisse l'endroit, c'est la même chose puisque nous les tenons tous les deux. Si Winnetou ne peut pas nous y mener, Old Shatterhand sera notre guide.

— Vous ne m'avez pas demandé mon avis, Mr. Redy, dit Old Wabble. Old Shatterhand doit mourir aujourd'hui même, dans cette vallée.

— Vraiment ? Eh bien non ! Il va rester en vie et nous conduire à la *bonanza.*

— Je ne veux pas !

— Vous êtes fou, vieux Wabble ! Vous voulez renoncer à la *bonanza* ! *All devils* ! Vous êtes vraiment devenu fou !

— Nullement ! Je vous ai embauchés pour capturer Old Shatterhand. En échange, je vous ai conseillé de forcer Winnetou à vous indiquer un *placer*. La *bonanza* serait donc à vous seuls. Pourquoi voulez-vous que pour une affaire où je n'ai aucune part j'abandonne Old Shatterhand que nous avons eu la chance de prendre. Si je ne le tue pas aujourd'hui même, il s'échappera !

Redy éclata de rire et s'écria :

— S'échapper ! Vous avez entendu ? Un homme que nous tenons, s'échapper !

Ils rirent tous avec lui. Mais Old Wabble s'écria d'une voix irritée :

— Vous êtes stupides ! Si vous croyez que ce gars est facile à garder, vous vous trompez ! Il casse les chaînes de fer à coups de poing et quand la force ne suffit pas, il a recours à la ruse où il est passé maître.

— Nous n'avons pas de chaînes de fer et nous n'en voulons pas ; les courroies de cuir valent beaucoup mieux ! Quant à la ruse, je voudrais bien voir qu'il échappe par la ruse à vingt hommes comme nous. Vingt paires d'yeux le surveillent, et sauront bien le démasquer.

— Vous êtes ridicules ! Vous ne savez donc pas combien de fois il a été capturé par les Indiens et comment il a toujours su s'en tirer ?

— Nous ne sommes pas des Indiens !

— Avec les Blancs, ça a été la même chose. Je vous le dis, cette crapule sait faire des choses impossibles. Il faut le tuer sitôt pris. Sans quoi, il vous file entre les doigts comme de l'eau. Je le connais bien, je suis resté assez longtemps avec lui !

— Vous en faites une montagne ! Je le répète, je voudrais bien voir qu'un homme que je tiens m'échappe ! C'est dit : il nous mène à la *bonanza.*

— Je ne suis pas d'accord !

Ils s'affrontaient, prêts à se battre, Old Wabble, l'espion, le menteur, et Redy, le chef des *Tramps*, qui avait sans scrupules entrepris de me capturer et de me livrer à un assassin. Le moment

était si passionnant que j'oubliai que ma vie était en jeu. Mais ils n'en vinrent pas aux mains. Redy posa sa main sur l'épaule d'Old Wabble et déclara d'un ton menaçant :

— Croyez-vous que je vous demande votre accord ?

— Je l'espère ! Est-ce que vous manqueriez à votre parole ?

— Non. Nous tenons parole. Nous vous avions promis de capturer Old Shatterhand et de vous le livrer. Nous l'avons pris, et vous pouvez être sûr que nous vous lé livrerons, mais pas aujourd'hui !

— Au diable vos promesses ! Vous ne pourrez pas les tenir.

— Nous les tiendrons. Et si vous avez envie de nous en empêcher, regardez autour de vous : nous sommes vingt !

— Bien sûr ! s'écria le cow-boy furieux. Je ferais mieux de ne rien demander, et de lui mettre une balle dans la tête. La question sera réglée.

— Je vous dis non ! Si vous tuez Shatterhand ou même si vous le blessez, ma balle vous atteindra l'instant d'après.

— Vous osez me menacer ?

— Oser ? Je n'ose rien. Nous sommes venus avec vous et nous voulons rester bons camarades. Mais il s'agit d'une *bonanza* qui vaut probablement des millions. Votre vie vaut bien ça. Par conséquent, c'est dit : Old Shatterhand vient avec nous, et si vous touchez à un seul cheveu de sa tête, c'est vous qui mourrez à sa place.

— Vous me menacez de mort ! C'est ça, le bon camarade !

— Oui, c'est ça ! Et vous, est-ce que vous êtes bon camarade, en voulant nous priver de cet or ?

— Je suis obligé de céder à la force. Mais à une condition. Quand on aura trouvé la *bonanza*, j'en aurai ma part : *it's clear*.

— *Well* ! D'accord ! Vous voyez que nous vous voulons du bien.

— C'est normal. Si vous avez tout cet or, c'est bien grâce à moi. Quant à Shatterhand, je m'en occuperai moi-même.

Et, se tournant vers moi, il déclara d'un ton ironique :

— J'ai un excellent moyen de vous empêcher de vous sauver.

Désignant le Tueur d'Ours et la carabine Henry, il ajouta :

— Sans ces fusils, vous ne partirez certainement pas. Je vous connais et je sais que vous y tenez. Je les ai eus une fois, trop peu de temps à mon gré. Mais maintenant, ils sont à moi pour toujours. Ne vous imaginez pas que votre mort est loin.

— Je ne suis pas encore prêt à mourir. J'ai encore trop à faire.

— Et vous vous imaginez que le bon Dieu va attendre que vous soyez prêt ?

Comme je gardais le silence, il me donna un coup de pied.

— Vous pourriez me répondre, quand je vous interroge. C'est beaucoup d'honneur qu'Old Wabble vous fait. Quand vous m'avez renvoyé du Kih-pe-ta-kih, sans cheval et sans fusil, vous ne vous doutiez pas que je vous prendrais si vite ? Je suis allé chez les Osages. Ils m'ont donné un cheval et un fusil. Mais ils n'avaient pas envie de rien faire. Ce Numbeh Grondeh, qui a pris le commandement, n'avait pas l'idée de vous poursuivre. Il a renoncé à toute action contre les Visages Pâles et est rentré chez lui avec les guerriers. C'est pourquoi j'ai rejoint les *Tramps* et me suis assuré le concours de ces gentlemen, à vos frais naturellement. Maintenant, j'ai retrouvé mon cheval et mon fusil et j'ai aussi les vôtres. Vous ne valez même plus un coup de pied.

Ce disant, il me frappa de nouveau, ainsi que Winnetou. Et il levait déjà sa botte pour frapper Dick Hammerdull quand il se ravisa, et s'éloigna. Mais le gros, que sa bonne humeur n'abandonnait jamais, lui cria :

— Vous avez de la chance, Mr. Wabble !

— Quoi ? demanda-t-il.

— D'avoir retiré votre pied.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis très sensible.

— Nous allons voir.

Et il frappa sauvagement. Mais Dick, malgré sa corpulence, était fort leste. Il avait, comme nous tous, les pieds attachés et les mains liées derrière le dos. Il plia les genoux, ramenant ses

jambes vers son corps, et, prenant appui des deux mains sur le sol, se détendit comme un ressort et porta à Old Wabble un coup de tête si violent que le vieux cow-boy s'écroula au milieu du feu. Il se dégagea aussitôt, mais il avait eu le temps d'y laisser la moitié de sa crinière blanche et sa veste était brûlée. Ce fut un éclat de rire général. Et le vieux cow-boy se déchaîna, non contre Dick, mais contre les *Tramps* qui se moquaient de lui. Pendant qu'il les sermonnait, le gros s'adressa à Pitt Holbers :

— Bien joué, n'est-ce pas, mon vieux Dick ?

— Hum, si tu crois que tu as bien joué, tu as raison, répondit l'autre avec son laconisme accoutumé.

— Il s'imagine peut-être que je vais me laisser donner des coups de pied sans riposter. Qu'est-ce que tu en penses ?

— A ta place, je l'aurais balancé dans le feu, moi aussi !

— Dans le feu ou non, peu importe, mais il y est allé !

Old Wabble revint alors pour tirer vengeance de Dick Hammerdull, mais Redy le retint, en lui disant :

— Laisse-les tranquilles et ça ne t'arrivera plus. Old Shatterhand vous appartient. Mais les autres sont à nous, et je ne veux pas qu'on les maltraite inutilement.

— Seriez-vous subitement devenu humanitaire ?

— Appelez ça comme vous voudrez ! Ces gens doivent nous accompagner et je ne peux pas circuler avec des estropiés. D'ailleurs nous avons mieux à faire que de nous en prendre à eux. Nous ne savons pas encore où sont leurs chevaux. Cherchez-les !

Les chevaux étaient hors de l'enceinte et ils ne tardèrent pas à les trouver. Les *Tramps* avaient mangé pendant que j'étais sans connaissance et voulaient maintenant dormir jusqu'au matin. Redy désigna deux hommes pour monter la garde, puis ils se couchèrent. Old Wabble eut la désagréable idée de se glisser entre moi et Winnetou et d'attacher mon bras au sien par une courroie spéciale. Il pensait ainsi m'ôter toute idée d'évasion. Mais je ne pensais qu'à ça.

Il n'est guère de situation dont un homme ne puisse se tirer, soit par ses propres forces, soit à l'aide d'autrui. Aussi n'étais-je nullement désespéré. La mort immédiate que m'avait promise Old Wabble ne s'était-elle pas éloignée ? Le Squirrel Creek était loin. En chemin, nous trouverions bien une occasion favorable. Je regardai autour de moi. Un espoir se leva, un espoir qui portait un nom indien, celui de Kolma Pouchi !

Car si je ne l'ai pas nommé dans le récit des événements survenus depuis que je m'étais endormi, c'est qu'il n'était pas là. En reprenant connaissance, j'avais aussitôt constaté que le mystérieux Indien avait disparu. Où pouvait-il être ?

J'eus d'abord une mauvaise pensée. II était peut-être de mèche avec les *Tramps*. Mais je l'écartai aussitôt. Sa renommée rendait une telle association inadmissible.

Deuxième question ; avait-il entendu les *Tramps* s'approcher et s'était-il tout simplement enfui ? Non, ce n'était pas possible. Son absence devait avoir une autre raison.

Dick Hammerdull lui avait demandé s'il nous accompagnerait, et il lui avait répondu évasivement. Son cheval était caché ailleurs. Il l'avait peut-être rejoint lorsque nous étions endormis et était peut-être parti pour ne plus revenir. Il avait pris congé pour éviter des questions qui, comme nous avions pu le constater, ne lui plaisaient pas.

S'il était parti sans esprit de retour, nous n'avions rien à attendre de lui. Mais s'il était simplement allé chercher son cheval, cela n'avait pu se passer que peu avant l'arrivée des *Tramps*, et, à son retour, il avait dû se douter, au bruit qu'ils faisaient, qu'il s'était passé quelque chose et que la prudence s'imposait. En ce cas, il s'était probablement approché en rampant et avait tout vu et tout entendu. Alors, s'il était vraiment l'homme qu'il passait pour être, il avait certainement décidé de nous venir en aide. N'avait-il pas manifesté une grande joie en voyant Winnetou, et un intérêt plus vif encore, et assez mystérieux pour Apanatchka ? On ne laisse pas des gens à qui on s'intéresse dans une situation comme la nôtre...

Si mon hypothèse était juste, Kolma Pouchi devait être tout près, et je pouvais m'attendre à ce qu'il nous manifestât sa présence dès que les *Tramps* seraient endormis. Je restais donc aux aguets.

Les deux gardes étaient assis de part et d'autre du feu qu'ils entretenaient. L'un d'eux finit par se coucher, sans doute fatigué. L'autre nous tournait le dos et, comme nous étions tous trois en

ligne droite, il me dissimulait aux regards de son camarade. J'espérais que l'Indien profiterait de cette circonstance favorable. Le vent s'était levé, agitant les branches et les buissons, et ce bruit pouvait couvrir l'approche de notre ami. Au bout d'une demi-heure, j'eus la conviction que tout le monde s'était endormi, sauf les gardes, Winnetou, et moi-même. Et je me dis : c'est le moment le plus favorable.

C'est alors que j'entendis derrière moi un mouvement à peine perceptible. Une tête s'approcha de la mienne, c'était celui que j'attendais.

— Qu'Old Shatterhand ne bouge pas, murmura-t-il. Mon frère blanc a-t-il pensé à moi ?

— Oui, répondis-je tout bas.

— Kolma Pouchi voulait rejoindre Winnetou, mais de ce côté-là je n'étais pas couvert. Près d'Old Shatterhand nous sommes dans le dos du garde. Que mon frère blanc me dise ce qu'il désire. Je suis prêt à l'entendre.

— Veux-tu nous libérer ?

— Oui, aussitôt qu'Old Shatterhand me le dira. Il saura le meilleur moment.

— Pas encore ici. Il faut que nous puissions aussi libérer nos compagnons. Mais mon frère rouge voudra-t-il nous suivre ?

— Volontiers. Jusqu'à ce que vous soyez libres.

— As-tu entendu ce qu'on a dit ?

— Oui. Kolma Pouchi était caché derrière les pierres et a tout entendu. Les Blancs veulent la *bonanza* de Squirrel Creek.

— Mon frère connaît-il Squirrel Creek ?

— Je connais tous les lieux, ici et ailleurs.

— Y a-t-il, sur le chemin de Squirrel Creek, un endroit propice pour nous libérer ce soir. Il faut qu'il s'y trouve plus d'arbres et de buissons qu'ici, où les gardes peuvent nous surveiller tous ensemble d'un seul coup d'œil.

— Kolma Pouchi connaît un endroit, que vous pourrez atteindre à une heure à laquelle il paraîtra normal de s'y arrêter. Mais les hommes blancs vous suivront-ils ?

— Certainement. Ils ne paraissent pas connaître la région, et s'ils veulent que nous les menions à Squirrel Creek, il faudra bien qu'ils nous suivent.

— Qu'Old Shatterhand prenne donc la direction de l'Ouest-sud ouest en partant d'ici, et traverse le Rush Creek à l'endroit où il l'atteindra. Il en suivra ensuite le cours jusqu'au confluent des branches nord et sud. De là, il contournera la dernière boucle de la branche sud et prendra ensuite droit à l'ouest-nord-ouest, par une prairie en pente douce, jusqu'à une falaise qu'on voit de loin et au pied de laquelle jaillissent plusieurs sources. Il y a beaucoup d'arbres sur la falaise et autour des sources. Il faudra camper près de la source qui est la plus au nord.

— Bien, je la trouverai.

— Kolma Pouchi viendra aussi. Old Shatterhand a-t-il encore quelque chose à me dire ?

— Rien maintenant, car je ne sais pas comment nous nous installerons ce soir. J'espère que tu pourras arriver jusqu'à nous, c'est-à-dire à Winnetou ou moi, car aucun des autres ne saurait utiliser instantanément et efficacement l'aide que tu nous apporteras.

— Je peux m'en aller maintenant ?

— Oui. Je remercie mon frère rouge Kolma Pouchi. Si nous recouvrons la liberté, je serai toujours prêt à risquer ma vie pour lui.

— Le Grand Manitou mène les pas de ses enfants ; aussi se peut-il que Kolma Pouchi ait quelque jour besoin de l'aide d'Old Shatterhand et de Winnetou. Je suis votre ami, soyez mes frères !

Il s'éloigna sans bruit comme il était venu.

De l'autre côté d'Old Wabble, j'entendis Winnetou pousser un grognement étouffé. Il voulait me dire par là qu'il avait remarqué la visite de Kolma Pouchi. L'acuité de ses sens était telle qu'elle ne pouvait lui avoir échappé.

Nous étions désormais rassurés et savions que notre situation actuelle ne durerait pas. Nous pouvions dormir tranquilles. Mais je ne pouvais m'empêcher de penser à Kolma Pouchi. Il parlait presque couramment l'anglais. Il avait employé les termes Ouest-sud-ouest et ouest-nord-ouest, ce que je n'avais entendu faire à aucun Indien. D'où lui venaient ces connaissances, à lui qui menait

une vie si solitaire et retirée ? Avait-il fréquenté les Blancs dans le passé ? Avait-il fait de mauvaises expériences qui l'avaient rejeté dans la solitude où il vivait aujourd'hui ?

Quand je me réveillai le lendemain, les *Tramps* étaient en train de se partager le butin. Ils considéraient tout ce qu'ils nous avaient pris comme leur propriété. Old Wabble avait mes affaires, Redy s'était approprié le fusil d'argent de Winnetou sans penser que plus tard, partout où il serait vu avec cette arme, on saurait immédiatement qu'il était un assassin, ou tout au moins un voleur. Il garda aussi l'étalon de l'Apache et dit à Old Wabble :

— L'autre étalon noir, celui que montait Old Shatterhand, est pour vous, Mr. Cutter. Vous voyez que je ne vous en veux pas.

Mais Old Wabble hocha la tête et répondit :

— Merci beaucoup, mais il ne me plaît pas !

Il savait pourquoi, car il connaissait Hatatitla.

— Pourquoi ? demanda Redy, étonné. Vous vous y connaissez beaucoup mieux en chevaux que moi et vous savez que ces deux-là sont incomparables.

— Je le sais, mais je préfère celui-ci, dit-il en désignant la monture de Matto Chako.

Redy affecta donc mon cheval à un autre, et on répartit ainsi nos chevaux qui étaient tous meilleurs que ceux des *Tramps*, à l'exception de la jument de Hammerdull, dont personne ne voulut.

Je me réjouissais d'avance de la scène qui suivrait, sachant que nos braves étalons ne garderaient en selle aucun étranger.

On nous prit également nos provisions. On mangea, et nous reçûmes nous aussi un petit déjeuner peu substantiel. Les chevaux furent abreuvés. Il n'y avait plus qu'à monter en selle et à partir. Nous fûmes attachés sur nos chevaux, les mains en avant afin de pouvoir tenir les rênes. Puis on avança les chevaux qu'on nous avait pris.

Les chevaux des Osages se laissèrent monter sans trop de résistance. Il y eut un peu plus de difficultés avec celui d'Apanatchka. Sitôt monté, il partit, et le retour du cheval et de son cavalier se fit attendre. Redy monta sur l'étalon de Winnetou, Iltchi. Ce dernier se laissa faire comme une brave bête de manège, et au moment où le *Tramp* faisait mine de s'installer commodément en selle, on le vit décrire un arc de cercle, et, non loin de là, on entendit un cri perçant : mon Hatatitla avait infligé le même traitement à son cavalier.

Les deux *Tramps* désarçonnés se levèrent en maugréant et eurent la stupéfaction de voir les deux chevaux aussi tranquilles que si rien ne s'était passé. Ils montèrent de nouveau, et eurent le même sort que la première fois. Une troisième tentative eut le même résultat. Old Wabble, qui avait observé la scène en ricanant, éclata franchement de rire et s'écria :

— Vous comprenez maintenant, Mr. Redy, pourquoi je ne voulais pas de ce diable noir ? Ces deux-là sont si bien dressés que le meilleur cavalier du monde ne tiendrait pas une minute sur leur dos.

— Pourquoi avez-vous attendu maintenant pour me le dire ?

— Parce que je ne voulais pas vous priver du plaisir de faire connaissance avec la terre. Vous êtes satisfait ?

— Que le diable vous emporte ! Il n'y a vraiment pas moyen de les monter ? Qu'allons-nous faire ?

— Si vous ne voulez pas avoir d'ennuis en route, faites-les monter par leurs précédents propriétaires. Plus tard, on pourra toujours essayer de les apprivoiser.

Le conseil fut suivi. Nous reprîmes nos chevaux et Apanatchka le sien. Aussitôt après ce fut le départ. En arrivant à l'entrée de la vallée, Redy vint auprès de moi et me dit :

— Je pense que vous n'allez pas aggraver votre situation en faisant des difficultés. Connaissez-vous le chemin ?

— Oui.

— Où allons-nous aujourd'hui ?

— A une source de l'autre côté du Rush Creek.

Comme, d'après les dires de l'Apache, j'avais marqué remplacement de la *bonanza,* je servais naturellement de guide, ce qui n'était pas pour me déplaire. Pour savoir ce que les *Tramps* connaissaient des lieux, je l'interrogeai :

— Vous connaissez sans doute le chemin qui monte vers Squirrel Creek ?

— Non.

— Alors l'un de vos hommes le connaît ?

Il eut la sottise de répondre :

— Non plus.

— Alors que Winnetou vous montre le chemin.

— Mais il ne connaît pas exactement l'endroit où se trouve l'or.

— Et vous pensez que je vais vraiment vous le montrer ? Vous êtes extraordinaire !

— Comment ?

— A quoi cela me servira-t-il de vous aider à avoir cet or ? A rien, absolument rien. Je suis condamné à mort, que vous ayez la *bonanza* ou non. Croyez-vous que cela me fasse plaisir de faire de vous des millionnaires, simplement parce que vous nous avez attaqués et dépouillés et que je vais être tué.

— Hum, se contenta-t-il de grommeler.

— Vous ne paraissez pas encore avoir vu l'affaire sous cet aspect-là ?

— Non. Mais vous devez tenir compte de vos camarades. Si nous n'avons pas la *bonanza,* ils mourront tous !

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, puisque moi je dois mourir ? Quand je serai mort, peu m'importe que les autres vivent.

— *Chimney corner* ! Vous n'aurez pas cette cruauté !

— Moi, cruel ! Vous êtes drôle ! Vous parlez de cruauté, et c'est vous qui voulez les tuer si vous n'avez pas cet or !

Il regarda un moment à terre, puis dit :

—*Well* ! Parlons sérieusement ! Avez-vous vraiment eu l'idée de ne pas nous révéler la position du *placer* ? Cela entraînerait certainement la mort de vos camarades, et vous ferait également du tort à vous.

— Comment cela ?

— Parce qu'il n'est pas encore certain que je vous livrerai à Old Wabble.

— Ah ? fis-je sur un ton de surprise.

— Oui, dit-il. Il se trouve qu'il ne peut pas nous entendre. Si vous nous montrez la *bonanza,* et si elle est aussi riche que Winnetou le dit, je suis capable de relâcher non seulement vos compagnons, mais vous aussi.

— Vraiment ? Et vous me le promettriez ?

— Je ne peux malheureusement pas vous en faire la promesse ferme.

— Alors de quoi parlons-nous ? Je veux savoir où j'en suis.

— Tout dépend de la *bonanza.* Si nous sommes satisfaits sous ce rapport, vous serez également satisfait de nous.

— Et que dira Old Wabble ?

— Ce n'est pas votre affaire, c'est la mienne ! S'il veut me faire des ennuis, je l'enverrai au diable.

— Ça ne va pas ; puisqu'il doit avoir sa part de la *bonanza.*

— Pensez-vous ? Vous n'avez pas vu que j'ai dit ça pour le tromper. Je ne suis pas assez bête pour tenir parole.

Il était bête tout de même. S'il ne tenait pas la promesse qu'il avait faite à Old Wabble, comment pourrais-je croire qu'il allait tenir celle qu'il m'avait faite à moi. Il n'avait certainement pas la moindre intention de me relâcher une fois qu'il aurait l'or. Bien plus, comme il tiendrait à supprimer les témoins gênants, mes compagnons ne seraient pas davantage sûrs de leur vie. Il voulait simplement s'assurer de ma collaboration. Une fois en possession du *placer,* il n'en était pas à un parjure ni à un crime près. Et ce qui m'indignait le plus c'était de le voir prendre avec moi un tel air de confidence.

— Alors, vous êtes décidé ? demanda-t-il après un moment. Qu'allez-vous faire ?

— Voir si vous tenez parole.

— Alors me montrer le *placer* ?

— Oui.

— *Well* ! C’est ce que vous avez de mieux à faire. D’ailleurs si jamais je vous manque de parole, une fois que vous serez mort, qu’est-ce que ça peut vous faire que ce soit moi qui aie l’or ou qu’il soit resté dans la terre.

Belle conclusion en vérité ! Ma consolation, c’était qu’il n’y avait absolument pas d’or au Squirrel Creek, et que, par conséquent, ce serait lui qui serait trompé.

A peine s’était-il éloigné que j’eus l’occasion d’entendre une conversation presque aussi passionnante. Derrière moi chevauchaient Dick Hammerdull et Pitt Holbers, entre lesquels se trouvait un des *Tramps*. L’ordre et la surveillance n’étaient pas rigoureux. Nous étions attachés et les *Tramps* nous jugeaient par conséquent hors d’état de nous enfuir. Nous chevauchions donc à notre guise.

J’entendis Dick demander :

— Alors vous croyez vraiment nous tenir ?

— Oui, répondit le *Tramp*.

— C'est idiot ! Nous faisons une petite promenade avec vous, c’est tout.

— Vous êtes attachés.

— Ça nous fait plaisir.

— Merci pour le plaisir ! Et on vous a tout pris !

— On nous a tout pris ! Comme c’est triste, dit le gros en riant.

Pitt et lui avaient cousu leur argent dans leurs vêtements avant notre départ pour l’Ouest. Aussi pouvait-il rire.

— Si vous trouvez ça drôle, tant mieux pour vous, dit le *Tramp* d’un ton courroucé. Mais à votre place je prendrais ça plus sérieusement.

— Pourquoi donc ? Nous sommes aussi bien que d’habitude.

Le *Tramp* jura et s’écria :

— Vous avez beau plaisanter ; vous savez bien ce qui vous attend.

— Pas le moins du monde. Quel sera notre glorieux destin ?

— Vous serez supprimés !

— *Pshaw*. Ce n’est rien, ça. Si on nous éteint, nous nous rallumerons, voilà tout.

— Fou, il est complètement fou !

— Fou ! Écoutez-moi, le plus fou de nous trois, c’est vous. J’ai beau être gros, mais je passerai par la plus petite maille de votre filet. Le grand là, Pitt Holbers, vous ne le garderez jamais, il dépasse tout. Je ne parle même pas de Winnetou et Old Shatterhand. Je vous le déclare avec toute la solennité voulue : nous vous échapperons plus tôt que vous ne le pensez. Bien mieux, nous vous ferons prisonniers. Rester plus d’une journée avec vous, ce serait une honte. Ma faible constitution ne le supporterait pas. N’est-ce pas, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Humm, grommela Pitt, si tu crois que nous nous sauverons, tu as raison.

— Nous échapper, vous voulez rire, fit le *Tramp*. Nous vous tenons trop bien, aussi vrai que je m’appelle aussi Holbers.

— Tiens, tiens ? Mais c’est un beau nom. Et vous vous appelez aussi Pitt ?

— Non. Mon prénom est Osée. Ça vous intéresse ?

— Osée ? *Uff* ! Bien sûr que çà nous intéresse !

— Vous dites : *Uff*. Est-ce que mon prénom vous a fait mal ?

Au lieu de répondre, Dick s’adressa à Pitt.

— Tu as entendu, Pitt Holbers, mon vieux rat, cet homme porte le beau prénom biblique d’Osée.

— Si tu crois que je l’ai entendu, tu as raison, répondit Pitt.

— Vous avez une drôle de façon de vous exprimer, fit le *Tramp*. Est-ce que par hasard vous me connaissez, vous connaissez mon nom ?

— On dirait. Dites-moi, y a-t-il encore d’autres prénoms bibliques dans votre famille ?

— Il y en a encore un, Joël.

— *Uff* ! Encore un prophète ! Votre père devait être un homme très pieux !

— Pas que je sache. Il ne s’en laissait pas conter et je tiens de lui.

— Alors votre mère.

— Hélas oui !

— Pourquoi hélas ?

— Parce qu'elle a tellement empoisonné l'existence de mon père avec ses bondieuseries qu'il a dû prendre de l'eau-de-vie comme contrepoison.

— Et le contrepoison a fini par l'intoxiquer ?

— Oui, jusqu'au jour où il a trouvé dans la maison une corde qui ne pouvait servir à rien et il s'est pendu avec.

Sans autrement s'émouvoir, Dick Hammerdull poursuivit son interrogatoire.

— Et votre mère, comment était-elle ?

— Comment comment ?

— Est-ce qu'elle n'était pas très sévère ?

— Pour ça oui ! Si j'avais encore tous les bleus qu'elle m'a faits, je ne pourrais pas tenir à cheval.

— Et avec votre frère Joël, c'était la même chose ?

— Oui.

— Il est encore en vie ?

— Bien sûr !

— Et où est-il, lui ?

— Ici, avec nous. Regardez. C'est lui, à côté de Redy.

— *Good Lack* ! Les deux prophètes sont là. Osée et Joël. Qu'est-ce que tu en dis, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Rien, fit l'autre encore plus bref que d'habitude.

— Mais en quoi est-ce que tout ça peut vous intéresser ? fit le *Tramp*, intrigué.

— Vous allez bientôt le savoir. Dites-moi d'abord ce que faisait votre père.

— Oh, il a fait un peu de tout.

— Mais qu'est-ce qu'il faisait quand il a trouvé ce bout de corde ?

— Il venait de fonder une agence matrimoniale.

— Très intéressant ! Il a voulu aider les autres à être aussi heureux que lui.

— Oui, ses intentions étaient excellentes. Mais le résultat a été déplorable. Rien à manger. Et il nous a quittés.

— Quelle honte !

— Vous plaisantez. Après lui nous avons mieux vécu.

— Évidemment, quand l'homme ne peut plus boire l'argent que gagne sa femme, la veuve et les orphelins vivent mieux.

— Vous dites ça mais... C'est vrai que c'était ma mère qui gagnait l'argent du ménage.

— Oui, elle travaillait comme un cheval.

— D'où savez-vous ça ?

— Elle habitait à Smithville, dans le Tennessee, quand son mari, votre cher papa, s'est pendu.

— C'est exact ! Mais, dites-moi, d'où savez-vous tout ça... ?

— Ensuite elle est allée dans l'est avec ses enfants.

— C'est vrai aussi ! Mais allez-vous me dire...

— Attendez ! Elle travaillait tant et gagnait si bien qu'elle a même pu élever un de ses neveux, qui, quand il n'a plus pu supporter sa sévérité, a disparu par une belle journée d'été. C'est vrai, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais je me demande comment vous savez tout ça.

— Vous aviez aussi une sœur ? Où est-elle ?

— Elle est morte.

— Vous étiez donc, vous et le prophète Joël, les seuls héritiers de votre mère ?

— Héritiers ! Vous plaisantez ! Il n'est pas resté plus de deux cents dollars. Qu'est-ce qu'on pouvait en faire ? On les a bus.

— *Well,* vous tenez vraiment de votre père ! Méfiez-vous de la corde, qui lui a coûté la vie. Alors Pitt Holbers, mon vieux rat, faut-il qu'ils l'aient ?

— Hm, grommela Pitt, fort marri. Je ferai comme tu voudras, mon cher Dick.

— *Well* ! Ils ne l'auront pas ! Tu es d'accord ?

— *Yes* ! Ils ne le méritent pas.

— Qu'ils le méritent ou non, peu importe, mais ce serait une honte qu'ils l'aient.

— Qu'est-ce que vous racontez là ? De qui parlez-vous ? demanda le *Tramp.*

— D'Osée et de Joël.

— De moi et de mon frère ? C'est nous qui ne devons pas avoir quelque chose ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— *Pshaw* ! Notre fortune ! Nous avons amassé des tas de milliers de dollars pour vous en faire cadeau, à vous et à votre Joël. Mais nous venons de décider que vous n'en verrez pas un centime.

Je ne me retournai pas, mais je pouvais imaginer la tête que faisait le *Tramp.* Au bout d'un certain temps, je l'entendis demander :

— Votre... votre fortune... pour nous... Vous... vous vous moquez de moi ?

— Pas le moins du monde !

Il y eut encore un silence, au bout duquel je l'entendis demander d'une voix étonnée :

— Je ne vous comprends vraiment pas ! Vous prenez une mine si grave, et pourtant il ne peut s'agir que d'une plaisanterie stupide.

— Eh bien je vais vous expliquer. Vous nous avez dit votre nom de famille ?

— Oui, c'est Holbers.

— Et mon ami s'appelle ?...

— Également Holbers. Et son prénom, c'est ?...

— Pitt, à ce que j'ai entendu. Pitt Holbers. C'est exactement... ah mais !...

Il s'interrompit. Un sifflement passa entre ses lèvres ; puis il reprit :

— Pitt, Pitt, Pitt..., mais c'est comme ça que s'appelait le petit, le cousin, celui que ma mère a... Tonnerre... ! Est-ce possible ? Ce bonhomme long comme un jour sans pain n'est tout de même pas le petit Pitt ?

— Mais si, c'est lui ! Enfin vous y êtes ! Mais ça n'a pas été sans mal. Vous ne semblez pas très fort, vous savez !

Sans relever cette remarque, le *Tramp* s'écria :

— Quoi ? Vraiment ? C'est vous Pitt, l'idiot qui se laissait toujours fouetter par ma mère à notre place ? Et qui a fini par en avoir assez et par se sauver ?

Je n'entendis pas de réponse. Pitt avait sans doute acquiescé d'un signe de tête.

— C'est inouï ! reprit le cousin. Et maintenant vous êtes notre prisonnier !

— Que vous voulez assassiner ! ajouta Hammerdull.

— Assassiner ? Hum ! Ne parlons pas de ça pour le moment. Racontez-moi plutôt, Pitt, où vous vous êtes sauvé à l'époque et ce que vous avez fait depuis. Ça m'intéresse !

Pitt, après avoir toussé plusieurs fois, se départit de son silence habituel.

— Alors vous êtes tombés jusque-là ! Vous êtes devenus des *Tramps.* Je suis le fils du frère de votre père, bien sûr, mais je n'ai pas choisi cette parenté, je tiens à le dire.

— Ho, ho ! fit le *Tramp* en colère. Vous avez honte de nous. Mais vous n'avez pas eu honte de vous faire nourrir par nous !

— Par vous ? Par votre mère, oui. Et ce qu'elle m'a donné, je l'ai bien gagné. Pendant que vous faisiez des tours pendables, je travaillais. Et j'étais fouetté à votre place, en guise de dessert, si l'on peut dire. Je ne vous dois rien. Malgré tout, je voulais vous apporter une grande joie. Nous vous avons cherchés, pour vous donner nos économies, car nous sommes des hommes de l'Ouest, nous n'avons pas besoin d'argent. Vous auriez été riches. Mais puisque vous êtes devenus de misérables *Tramps* ce serait dommage de mettre entre vos mains tout ce bel argent qui peut faire le bonheur de gens qui en sont plus dignes. C'est la première fois que nous nous revoyons depuis notre enfance, et nous allons bientôt nous séparer. J'espère de tout mon cœur ne jamais vous rencontrer de nouveau.

J'étais émerveillé de l'éloquence inattendue de Pitt. Il avait parlé comme un vrai gentleman. Et Dick Hammerdull s'empressa d'ajouter :

— Très bien, mon vieux Pitt, très bien ! Je suis tout à fait de ton avis. Nous pouvons rendre heureux des gens qui valent mieux que ça.

S'adressant à un parent, le *Tramp* préféra l'ironie à la colère et déclara :

— Nous n'envions pas les braves gens qui auront votre argent. Nous n'avons pas besoin des quelques dollars que vous avez épargnés. Nous allons avoir des millions, grâce à la *bonanza !*

— Si vous la trouvez ! ricana Hammerdull. Je vois déjà Old Shatterhand montrer le sol du doigt et vous dire « Elles sont là, les pépites, plus grosses les unes que les autres. Emportez-les, vous nous ferez plaisir ! » Après quoi vous nous tuerez tous, pour que nous ne puissions rien dire, vous emballerez vos millions, retournerez dans l'Est, les déposerez en banque, et vous vivrez de vos rentes, en mangeant de la tarte aux prunes tous les jours. C'est comme ça que je vois la chose. N'est-ce pas, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Oui, surtout pour la tarte aux prunes, dit Pitt, redevenu peu loquace.

— Ne dites donc pas de bêtises ! répondit Osée aux deux amis. C'est l'envie qui vous fait parler ! Vous voudriez bien avoir la *bonanza* pour vous.

— Oh vous pouvez l'avoir ! Nous nous réjouissons déjà en pensant à la tête que vous ferez quand nous serons sur place.

— Nous verrons bien ! Mais il faut que j'aille raconter à mon frère que j'ai retrouvé le cousin Pitt.

Il poussa son cheval et alla rejoindre Joël en tête de la colonne.

— Tu aurais cru ça ? dit Hammerdull. Non, répondit Pitt.

— Jolie parenté !

— J'en suis très fier.

— C'est dégoûtant !

— Je ne suis pas dégoûté parce qu'ils ne m'intéressent pas.

— Ce n'est pas çà que je veux dire. Mais, notre argent ? A qui allons-nous le donner ? Je ne veux pas être riche et perdre le sommeil de peur de perdre mon trésor.

— Oui, il va falloir se casser la tête.

— Il va falloir tout recommencer ! Penser à qui on pourrait donner tout cet argent. Quelle histoire idiote !

Je tournai la tête et leur dis :

— Ne vous faites pas de soucis inutiles !

Ils vinrent à mes côtés.

— Pas de soucis ? Vous connaissez quelqu'un à qui nous pourrions donner ça ?

— J'en connais des centaines. Mais avez-vous l'argent ?

— Malheureusement non, c'est le général qui l'a, vous le savez bien, Mr. Shatterhand.

— Alors ne vous tracassez pas ! Nous ne savons pas si nous l'attraperons.

— Oh, vous êtes là, avec Winnetou. C'est comme si nous le tenions déjà ! Vous avez entendu ce que nous venons de dire, et que nous avons retrouvé les cousins de Pitt ?

— Oui ; vous avez été très imprudents.

— Pourquoi ? Fallait-il cacher qui est Pitt Holbers ?

— Non. Mais vous avez fait comme si vous saviez exactement que nous serons bientôt libres. Cela peut éveiller les soupçons, et ne pas nous faciliter les choses.

— Hum ! C'est vrai. Mais je n'allais tout de même pas faire à ces gens le plaisir de cheminer tristement le nez sur ma selle ? Vous aussi vous avez parlé très fièrement à Redy et à Old Wabble.

— D'une façon moins voyante que vous à cet Osée Holbers, qui n'est heureusement pas assez malin pour soupçonner quelque chose. Votre ironie sur les pépites est très dangereuse pour nous. Il faut que les *tramps* croient jusqu'au dernier moment que je connais la *bonanza.*

— Mais quand viendra ce dernier moment ?

— Peut-être aujourd'hui.

— Hourrah ! C'est vrai ? Comment ?

— Je ne sais pas encore. Kolma Pouchi, l'Indien, viendra me détacher.

— Lui ? C'est incroyable !

— Il me l'a promis. Ce que je ferai une fois délié dépendra des circonstances. Ne vous endormez pas, mais faites semblant de dormir. Faites passer aux camarades ! Je ne veux pas leur parler pour ne pas éveiller les soupçons.

Les frères Holbers retinrent leurs chevaux pour se laisser rejoindre par Dick et Pitt. Osée désigna ce dernier et dit :

— Le voilà, le cousin fouetté, qui fait le fier aujourd'hui.

Joël lança à Pitt un regard méprisant et répondit :

— Qu’il s’estime heureux si nous lui permettons de nous parler ! Alors, il a voulu nous donner de l’argent ?

— Oui. Une fortune ! paraît-il.

— Regarde-le donc ! Lui, une fortune ! Et ce gros malin ! Nous n’allons tout de même pas croire à leurs bourdes !

Ils s’éloignèrent. Dick Hammerdull plaisanta :

— Gros malin ! Eh bien, Pitt Holbers, je partage avec toi. Je suis gros et tu es malin.

— Bonne idée. Je suis d’accord.

UN COMBAT DE CYCLOPES

Notre chevauchée du camp à la source nous avait écartés de notre route, et pour la retrouver, nous devions passer par l'endroit où notre imagination avait situé la *bonanza* fabuleuse, à savoir Squirrel-Creek. En l'apprenant, Dick Hammerdull prit un air très sérieux, puis éclata de rire et dit :

— Espérons que les *Tramps* ne nous y suivront pas !

— S'ils nous suivent, répondit Treskow, ils méritent encore plus de coups qu'ils n'en ont reçus. Ils doivent tout de même se rendre compte que la *bonanza* n'existe pas.

— Se rendre compte ? Ils sont bien trop bêtes. Je vous parie qu'ils prennent encore ça pour argent comptant.

— Si c'est comme ça, ils nous suivront certainement et il vaut mieux qu'ils ne nous retrouvent pas.

— Je suis bien de votre avis. Et vous aussi, Mr. Shatterhand ?

— Oui, répondis-je. Ils ont même deux raisons de nous suivre.

— Deux ? Je n'en connais qu'une, la *bonanza.* Vous pensez comme moi qu'ils y croient toujours ?

— Oui. Ils se croient très intelligents et, comme nous ne nous sommes pas spécialement moqués de leur crédulité à ce sujet, ils sont encore convaincus de l'existence de cette *bonanza.*

— Ils nous suivront donc pour cette raison. Mais quelle est la seconde ?

— La vengeance, bien entendu.

— C'est juste. Ils vont donc suivre nos traces et faire tous leurs efforts pour nous rattraper.

— Mais ils n'y parviendront pas ! Car d'abord nos chevaux sont meilleurs que les leurs. Et ensuite, il leur faudra un certain temps avant de pouvoir quitter la source.

— Oui, il faudra longtemps avant qu'un d'entre eux arrive à se délier et à détacher les autres.

— Ils ne peuvent pas compter sur la squaw, qui n'est pas attachée. S'ils lui demandent de les aider, elle secouera la tête et s'en ira. Et puis, une fois qu'ils seront libres et voudront monter à cheval, hum !

Hammerdull tint à m'expliquer la signification de ce : « hum ».

— Ils découvriront alors qu'ils sont devenus très sensibles en un endroit où le cavalier a le moins besoin de l'être. C'est du moins ce que je leur souhaite de tout cœur. Est-ce ton avis, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Si tu penses, mon cher Dick, qu'ils sont devenus plus sensibles dans la région en question, je n'ai pas d'objection. Avec toi, ce serait la même chose.

— Dis donc, je ne me laisserai jamais fouetter !

— Si jamais ils te rattrapent, je suis sûr qu'ils te fouetteront aussi fort que tu les as fouettés.

— Que je sois fouetté ou non, peu importe, l'essentiel c'est qu'ils ne me rattrapent pas.

— *Pshaw* ! Ils t'ont déjà pris une fois.

— Assez ! Tu m'énerves. Dites, Mr. Shatterhand, ils nous suivront certainement dans la direction de Squirrel-Creek, mais est-ce qu'ils le trouveront ?

— Certainement !

— Mais ils ne savent pas où il est !

— Il y a nos traces.

— Ils ne doivent pas savoir très bien lire les traces.

— C'est aussi mon avis. Mais nous serons toute la journée dans la prairie, et nous laisserons des traces qui seront encore très nettes demain. De plus, je crois que l'un d'eux connaît le chemin du Squirrel-Creek.

— Qui donc ?

— L'homme-médecine blanc.

— Tibo taka ? Comment ce faux Comanche le connaîtrait-il ?

— Avant d'aller chez les Comanches, il est venu dans, cette région. Se souviendra-t-il encore du Creek, je n'en sais rien, mais on peut supposer qu'il en connaît l'emplacement approximatif.

— *Well !* Mais se joindra-t-il aux *Tramps ?* Il s'est disputé avec Old Wabble, hier, dans la prairie.

— Mais aujourd’hui ils s’allieront ! Et, de toute façon, il nous considère comme ses ennemis, comme le font les *Tramps.* Il y a donc toutes les chances pour qu’il se joigne à eux afin de nous poursuivre.

— Mais remmèneront-ils ?

— Sans aucun doute ! D’ailleurs, en allant avec eux, il ne fait pas de détour, puisqu’il veut aller au parc San Luis.

— Par conséquent nous le verrons là-haut ?

— Plus encore qu’il ne le voudrait !

— Eh bien, tant mieux ! Il a une telle tête à gifles que je serai heureux de le revoir. Je ferai sur son visage une promenade à coups de poings dont on verra encore les traces dans quelques années.

Comme je l’ai déjà dit, notre chemin traversait une savane montant en pente douce ininterrompue. Dans la matinée, la montagne nous était apparue comme une chaîne continue, voilée dans le lointain. Mais nous nous en approchions de plus en plus. Dans l’après-midi, les géants des Rocky Mountains se dévoilaient à nos yeux, avec leurs falaises couleur saumon se détachant sur le fond des forêts épaisses.

La nuit tombait lorsque nous atteignîmes le Squirrel-Creek, en un point que nous connaissions déjà, en sorte qu’il ne nous fallut pas longtemps pour trouver un emplacement propice au campement.

J’avais déjà deux fois passé la nuit ici avec Winnetou, dans les environs. L’obscurité ne nous permit pas de faire une excursion. Mais, lors de nos précédents passages, nous n’avions trouvé là aucune trace de présence humaine. Le cours du Squirrel Creek était encore si peu fréquenté que nous n’avions aucune raison de redouter d’y faire une mauvaise rencontre.

Le creek formait une petite boucle qui enfermait une clairière entourée de falaises, sur laquelle nous allumâmes un feu à l’indienne, qui éclairait plus qu’il ne chauffait. La rive opposée était couverte de buissons épais, qui aboutissaient plus loin à la prairie. Nous avions suffisamment à manger parce que, outre nos provisions, nous avions également emporté celles des *Tramps,* leur laissant le soin de pourvoir à leurs besoins en chassant.

Au milieu du repas, Hammerdull éclata soudain de rire et déclara :

— Messieurs, j’ai une bonne idée !

— Toi ? fit Holbers. C’est plutôt rare !

— Si c’est rare tant pis pour toi !

— Pourquoi ?

— Parce qu’il faut être idiot pour rester avec quelqu’un qui a rarement de bonnes idées.

— Dis toujours !

— Voilà : Je veux faire de la peine aux *Tramps.*

— C’est inutile. Ils ont bien assez de peine comme ça.

— C’est loin d’être assez. Messieurs, n’êtes-vous pas d’avis qu’ils croiront que nous sommes allés tout droit à la *bonanza* ?

— C’est possible, dit Treskow.

— C’est même certain. Ils se diront que nous irons tout de suite pour cacher le gisement et le rendre introuvable. Alors on peut leur faire une bonne blague.

— Laquelle ?

— Faire un trou quelque part ici et ensuite le reboucher très visiblement. Ils s’imagineront que c’est l’emplacement de la *bonanza* et ils s’empresseront de le fouiller.

— *Well* ! Et ils n’y trouveront rien, dit Treskow.

— Ce n’est pas assez ! Il faut qu’ils y trouvent quelque chose.

— De l’or ?

— *Pshaw* ! Si j’avais de l’or à ne savoir qu’en faire, je ne leur en laisserais pas une miette. Il faut qu’ils trouvent autre chose : un petit mot. Avec quelque chose d’écrit dessus, qui leur fera vraiment de la peine. Et quand je dis peine, je m’entends !

— Ce n’est pas une mauvaise idée !

— Bonne ou mauvaise, peu importe. L’essentiel c’est que ça leur fasse de la peine. Qu’est-ce que tu en penses, Pitt Holbers, mon. vieux rat ?

— Je pense que c’est une très bonne chose. Je dirais une fameuse blague.

— N’est-ce pas mon vieux ? fit le gros qui ajouta : Tu sais que tu n’es parfois pas aussi bête que tu en as l'air.

— C’est la différence qu’il y a entre toi et moi.

— Différence ? Quelle différence ?

— Je ne suis pas aussi bête que j’en ai l’air et tu as l'air moins bête que tu l’es. Et voilà !

— Tonnerre ! Tu vas encore me mettre en colère. Si tu continues, je vais te dire ce que je pense de toi.

— Bon, je ne dis plus rien. Taisons-nous, méfions-nous plutôt. Mais comment vas-tu faire pour trouver du papier ? Il n’en pousse pas dans la prairie.

— Je sais que Mr. Shatterhand en a. C’est un écrivain. Il m’en donnera bien une feuille.

Enthousiasmé par son projet, il arriva à m’extorquer une feuille de papier et un crayon et je laissai les deux amis à leurs efforts de création littéraire.

J’ai vu travailler des bûcherons, des fondeurs, des portefaix, des chaudronniers et bien d’autres ouvriers à la sueur de leur front. Mais je n’ai jamais vu des gens se donner autant de mal que Dick Hammerdull et Pitt Holbers dans cette occasion. Au bout d’une heure de grognements, de soupirs, d’exclamations et de transpiration, ils purent enfin nous lire leur chef-d’œuvre mirlitonesque, que je suis heureux de reproduire ici :

Ce n’est pas la Bonanza
Que vous avez trouvé là.
Il faut être bête comme vous
Pour avoir creusé ce trou.
Troulà, troulà, troulalà!

Cela fait, nos deux « poètes » se mirent en devoir de pratiquer une excavation d’une profondeur suffisante, ce qui, dans ce sol pierreux, leur prit deux bonnes heures. Ils y déposèrent leur ouvrage, soigneusement enveloppé pour le protéger de l’humidité, et le rebouchèrent ensuite en ayant soin de bien tasser la terre et les pierres pour ne pas laisser aux *Tramps* un ouvrage trop facile.

Tout cela n’alla pas sans bruit et, si nous ne nous étions pas trouvés dans une région si écartée, nous n’aurions certes pas toléré cette plaisanterie douteuse. Mais on ne pouvait refuser à Hammerdull cette satisfaction. Quelqu’un allait toutefois en payer le prix... et ce fut malheureusement moi-même !

L’ouvrage était terminé ; nous étions assis autour du feu, et nous bavardions comme d’habitude à mi-voix. Soudain je vis Winnetou saisir son fusil d’argent, l’amener à lui lentement et presque imperceptiblement, en même temps qu’il reculait son pied droit, de manière à lever le genou. Il était évident qu’il voulait tirer et tirer à partir du genou, ce qui est le tir le plus difficile qui soit. Son visage était tourné vers l’eau. Il avait dû voir quelqu’un dans les buissons sur l’autre rive et voulait lui tirer dessus.

Le tir à partir du genou est utilisé lorsque par exemple on découvre un ennemi qui vous guette. Si l’on épaule son fusil, il vous voit, et disparaît. Pour l’éviter, on replie le jarret jusqu’à ce que la cuisse forme une ligne dont le prolongement passe par le point qu’on veut atteindre.

Alors, on prend son fusil ce qui n’attire pas l’attention parce que dans l’Ouest, on a toujours son arme à portée de la main, puis de la main droite, on met le doigt sur la détente et, toujours de la main droite, on place le fusil le long de la cuisse, dans la direction voulue.

Celui qu’on vise, bien que le canon soit maintenant braqué sur lui, doit continuer à ignorer qu’on veut tirer sur lui. Il faut donc avoir recours à des feintes. Le tireur baisse les paupières, pour qu’on ne voie pas la direction de son regard. Il ne doit pas fermer l’œil gauche, pour ne pas attirer l’attention. Il remue la tête de côté et d’autre, il s’entretient avec ses camarades, bref il fait tout pour que l’autre ne se doute de rien. Et lorsque le canon est dans la bonne position, il tire.

Ce genre de tir exige naturellement une adresse consommée et une longue expérience. Winnetou me l’avait appris. Il y était passé maître et je l’ai rarement vu manquer son but.

J’aime mes armes et je considère aujourd’hui encore ma carabine Henry et mon Tueur d’Ours comme les plus précieux de mes biens. Le fusil d’argent de Winnetou les surpassait encore. De son vivant, je ne l’ai jamais vu ni touché sans éprouver un sentiment de vénération. Quand il fut tué, bien plus tard, on l’enterra à cheval avec toutes ses armes, y compris le fusil d’argent. Quelques

années après, alors qu'avec mes compagnons je poursuivais un groupe d'indiens Ogelallah, les Sioux voulurent ouvrir sa tombe et la piller. Nous les repoussâmes après un dur combat. Comme je ne pouvais pas rester sur place et que je prévoyais que la tentative serait renouvelée, je tirai le fusil d'argent de la tombe et m'arrangeai pour le faire savoir. En apprenant que l'arme avait été enlevée, les Sioux renoncèrent à violer la sépulture. Ce fusil est aujourd'hui accroché près de mon bureau entre le vieux « Gun » de Sam Hawkens[19] et mon Tueur d'Ours.

En écrivant, je l'ai sous les yeux et je pense à celui à qui il n'a jamais fait défaut, à celui qui a été mon meilleur et peut-être mon seul ami, au sens le plus complet et le plus noble du terme.

Winnetou regardait donc le cours d'eau et le canon du fusil était pointé vers l'autre rive. Je m'étendis aussitôt, pris ma carabine, pliai le genou en l'air, et entamai une conversation animée avec Dick Hammerdull, tout en observant les buissons, les yeux mi-clos. J'aperçus un canon de fusil braqué sur moi, et avant que j'eusse eu le temps de viser, le coup partit, en même temps que celui de Winnetou. Un cri retentit de l'autre côté. Winnetou avait touché son but. Et je sentis un choc à la cuisse.

L'instant d'après, on entendit sur l'autre rive le bruit d'une chute, suivi d'un profond silence. Le Creek a de trois à quatre mètres de large à cet endroit, mais d'un bond prodigieux, Winnetou l'avait traversé et s'était enfoncé dans les buissons.

Mes camarades se levèrent aussitôt. Pendant qu'ils m'assaillaient de questions, je m'empressai de piétiner le feu pour l'éteindre, afin d'éviter d'offrir une cible à de nouveaux coups de feu.

Puis nous écoutâmes. Une bonne demi-heure passa. J'avais mal à la jambe et, en la touchant, je constatai qu'elle saignait abondamment. J'étais blessé. La voix de Winnetou retentit alors :

— Rallumez le feu !

Je rassemblai les braises, soufflai dessus et remis du bois mort. Nous vîmes alors Winnetou sur l'autre rive. Il avait une extrémité de son lasso à la main. A l'autre était attaché un corps d'homme couché près de lui. Sans prendre d'élan, il sauta jusqu'à nous et tira ensuite le corps immobile, qui tomba à l'eau. Je l'aidai. Cependant, il nous raconta :

— J'ai vu de l'autre côté un visage et j'ai tiré dessus. Il y avait un autre homme, que je n'ai pas vu. J'ai traversé pour savoir s'ils étaient nombreux. J'en ai entendu un s'enfuir et l'ai suivi. Il y avait derrière les buissons cinq cavaliers et sept chevaux. Le fuyard les a rejoints encourant et leur a dit qu'il avait abattu Old Shatterhand mais que son compagnon avait été tué par Winnetou. Ce sont tous des Visages Pâles. Le fuyard parlait anglais. Il est monté sur un des deux chevaux libres. Ils ont attendu un moment, et puis le fuyard a dit :

« Il est mort, sans quoi il serait venu demander de l'aide. Nous devons partir, car on va nous poursuivre. Mais mon vœu est exaucé et ma vengeance satisfaite : Old Shatterhand est mort ! »

« Winnetou a été inquiet au sujet de son ami. Il est revenu à l'endroit en direction duquel il avait tiré et a trouvé ce cadavre. Puis il l'a attaché à un lasso et vous a demandé de rallumer. Winnetou est heureux de voir son ami Shatterhand en vie.

— Qui ces Blancs peuvent-ils être ? demanda Treskow. Certainement pas les *Tramps*, qui n'ont pas pu arriver jusque-là.

Je me penchai sur le mort. La balle infaillible de l'Apache l'avait frappé au front. C'était un des compagnons de Toby Spencer.

Winnetou remarqua alors une tache sombre sur l'herbe, la suivit des yeux jusqu'à moi, et s'écria :

— *Uff* ! Mon frère est blessé. Il a été touché. Le sang coule abondamment. Est-ce dangereux ?

— Je ne crois pas, répondis-je.

— L'os est-il cassé ?

— Non, car je peux me tenir debout.

— C'est une blessure étrange. Dans la position où il se trouvait, mon frère ne pouvait pas être touché à cet endroit-là.

— C'est bien ce que je me suis dit. La balle a dû frapper la falaise et ricocher sur moi.

— Ce n'est pas bon. Les blessures par ricochet font mal. Je vais examiner la plaie.

---

[19] (1) Cf. Winnetou.

— Pas tout de suite ! Nous devons partir.

— A cause de ces Visages Pâles ?

— Oui. Notre feu est rallumé. S'ils reviennent, ils nous descendront sans difficulté.

— Ils ne reviendront pas. La voix de celui qui parlait était très effrayée. Il faut quand même nous éloigner, par prudence, mais je vais auparavant examiner la plaie. Il y a longtemps qu'elle est ouverte. Mon frère doit avoir perdu beaucoup de sang. Il faut la panser sans retard.

— Alors, que Hammerdull garnisse le feu pour qu'il éclaire jusqu'a l'autre rive et que les autres se tiennent prêts à tirer s'ils voient bouger une branche.

L'examen de ma blessure confirma que l'os n'était pas touché, mais la plaie risquait d'être longue à guérir.

Winnetou arriva à extraire la balle avec son couteau. Aplati d'un côté, le projectile avait pénétré obliquement en déchirant les chairs. Ce qui promettait de la fièvre, des douleurs, et une cicatrisation lente. Et ce au moment même où tout retard pouvait avoir des conséquences funestes !

J'avais heureusement quelques mouchoirs dans ma sacoche. Pendant que Winnetou me pansait, il me dit :

— Il est heureux que mon frère ait appris à supporter la souffrance comme les guerriers rouges. Si nous ne trouvons pas bientôt l'herbe qu'on appelle Tchitoutlichi, il y aura une inflammation. Mais si nous en trouvons, ainsi que du Disbitar-ntcho, j'espère que cela ira bien, car tu as un tempérament vigoureux et un sang très sain. J'espère que tu peux monter à cheval.

— Naturellement ! Je n'ai pas envie de jouer au malade.

— Par prudence, il faut trouver un autre endroit. Mais garde-toi bien de perdre trop de sang.

Nous descendîmes le long du Creek pendant près d'une heure, puis nous nous arrêtâmes et allumâmes un nouveau feu. On confectionna des torches avec du bois résineux et les trois chefs indiens partirent herboriser pour soigner leur ami blessé.

Dick Hammerdull s'était assis auprès de moi et me regardait avec ses gros yeux. Soudain, il me caressa la joue avec une tendresse inquiète en grognant :

— Quelle maudite invention que les armes à feu ! Surtout quand on est touché. Est-ce que vous avez très mal, Mr. Shatterhand ?

— Pas du tout en ce moment, répondis-je.

— Espérons que ça en restera là.

— Ce n'est guère probable. Une blessure qui ne fait pas mal ne guérit pas. En tout cas pas vite !

— Quel dommage ! Je voudrais pouvoir avoir mal à votre place. Et je ne suis pas seul de mon avis, n'est-ce pas, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Hum, répondit l'autre, je préférerais avoir été touché moi-même.

— Tiens ! Alors pourquoi ne t'es-tu pas assis à la place où la balle devait arriver ?

— Je ne pouvais pas savoir !

— Savoir ou non, peu importe, mais je voudrais bien qu'on me dise qui a tiré cette balle.

— Probablement Toby Spencer lui-même, dis-je.

— Fameux tireur !

— Il tirait mieux dans le temps, mais il a reçu de moi une balle de revolver dans la main chez la mère Thick, heureusement d'ailleurs, sans quoi je ne serais plus de ce monde. C'est Winnetou qui a bien tiré. Du genou, dans l'obscurité, et mettre une balle en plein front. Les *Tramps* en feront une tête demain en trouvant le mort à l'endroit où nous avons campé.

— *Well* ! Ils seront d'autant plus sûrs que la *bonanza* est là. Ils penseront que nous avons tué cet homme parce qu'il a découvert le *placer*.

— C'est possible, mais c'est à cause de votre histoire de *bonanza* que je suis blessé.

— Vraiment ? Et pourquoi ?

— C'est le bruit que vous avez fait qui a attiré ces gens.

— Hum ! Alors vous m'accablez de reproches.

— Non. C'est fait. On ne peut rien y changer. Écoutez, voilà les chefs.

C'étaient eux. Winnetou déclara joyeusement :

— Que mon frère Shatterhand se réjouisse, car nous avons trouvé beaucoup de Tchitoutlichi ainsi que plusieurs Disbitar-ntcho. La blessure guérira plus facilement, sinon sans douleur.

Cette nouvelle me rassura. Le pansement que je portais était très insuffisant et je pouvais redouter des complications qui m'auraient peut-être empêché de monter à cheval. Mais je connaissais le remarquable pouvoir curatif de ces plantes et j'étais sûr désormais que tout irait bien.

Winnetou m'ôta le pansement et lava la plaie. Puis il confectionna avec une feuille souple un tampon qu'il imbiba du suc du Disbitar-ntcho. Cette plante appartient à la famille des Papaveracées. Au moment où on me fit tourner le tampon dans la plaie j'eus l'impression qu'on y introduisait un fer rouge. Je ne suis pas douillet, mais je dus, cette fois, faire les plus grands efforts pour prendre la chose avec le sourire. Winnetou me regarda, et me dit en hochant la tête :

— Si Old Shatterhand peut supporter cette douleur avec le sourire, c'est qu'il est capable de sourire même au poteau de torture. *Howgh* !

L'opération se répéta deux fois, mais un peu moins douloureusement. Ensuite, l'Apache me fit absorber de la sève de Tchitoutlichi, qui est claire comme de l'eau, en posa une feuille sur la plaie et la banda solidement.

Ces deux plantes, que je n'ai vues nulle part en Europe, ni même dans l'est des États-Unis, sont considérées par les Indiens comme un don du Grand Esprit à ses enfants rouges ; elles ne poussent que là où vivent ces derniers. Les Indiens croient qu'elles disparaîtront avec eux, et Winnetou lui-même, si libre de préjugés, partageait cette croyance.

Les six Blancs que Winnetou avait vus étaient peut-être revenus et nous guettaient. Nous prîmes les mesures de sécurité qui s'imposaient et établîmes un tour de garde dont je fus dispensé en raison de ma blessure. Je dormis d'un trait et fus réveillé parce que je me sentais la gorge sèche. Winnetou vint me donner ses soins, puis nous mangeâmes et nous remîmes en route.

Il fallait d'abord savoir ce qu'étaient devenus les six Blancs. Nous traversâmes le Creek, et continuâmes à allure modérée, pour ne pas trop me fatiguer, cependant que l'Apache se détachait au galop pour retrouver la piste. Il la trouva bientôt et nous y mena. Elle traversait la prairie dans la même direction que nous, comme nous l'avions pensé. Nous savions que Toby Spencer voulait également monter au parc San Luis, et nous suivîmes ses traces.

Cette prairie n'était pas grande. D'ailleurs les plaines faisaient place aux premiers contreforts de la montagne et il n'était plus question de chevaucher en ligne droite. Nous connaissions heureusement les chemins et les cols par où il nous fallait passer. Il s'agissait d'abord de gagner la vieille Piste Continentale, jadis très fréquentée par les hommes de l'Ouest, et qui déroulait ses innombrables méandres à travers les montagnes. Elle est aujourd'hui presque oubliée.

Lorsque nous eûmes quitté le terrain herbeux, la trace devint plus difficile à déceler. Parfois elle disparaissait tout à fait. Mais nous la retrouvions toujours sans grand effort, ce qui nous laissa supposer que nos prédécesseurs se dirigeaient également vers la Piste Continentale.

A chaque point d'eau, je descendais pour rafraîchir ma blessure. Je m'étais arrangé pour ne pas perdre trop de temps. J'avais serré la partie supérieure de ma botte, au-dessus du genou, avec une courroie, isolant ainsi la partie inférieure de la jambe. Je remplissais la partie supérieure de la botte avec de l'eau et il y en avait généralement assez pour jusqu'à la fois suivante. De temps à autre, je ne descendais pas de cheval et un de mes compagnons me « remplissait la botte ».

Lorsqu'on a passé très longtemps à parcourir les horizons monotones de la Prairie, les Montagnes Rocheuses produisent un effet extraordinaire. Les couleurs et les lumières y sont prodigieusement riches. Ce n'est pas la dignité fière et massive des Alpes, ni l'épopée pyrénéenne, ni l'immensité écrasante de l'Himalaya. C'est la hauteur, noble et grave, mais souriante. Les Grecs de l'antiquité avaient logé leurs Dieux sur l'Olympe. Les Indiens ont tout autant de raisons de croire que leur Grand Manitou habite ces montagnes.

Chaque détour du chemin nous révélait un horizon nouveau. Et le vent des hauteurs commençait à nous rafraîchir les joues. Après-midi, nous atteignîmes la Piste Continentale. Nous connaissions le site, et nous nous y engageâmes sans hésiter. Bientôt nous nous trouvâmes dans une magnifique forêt de sapins. Au bout d'un quart d'heure, nous vîmes arriver à notre rencontre un cavalier vêtu de toile et coiffé d'un sombrero à larges bords. C'est la coiffure favorite dans le Colorado.

Il n'avait guère plus de vingt ans. En nous apercevant, il arrêta son cheval et nous jaugea du regard. Il ne portait pas d'autre arme qu'un couteau à la ceinture.

Il nous salua :

— *Good day, gents* ! Puis-je demander où vous allez ?

— Nous montons, répondis-je.

— Jusqu'où ?

— Nous ne savons pas exactement. Jusqu'à ce qu'il fasse noir et que nous trouvions un bon endroit pour camper.

— Il y a parmi vous des Rouges et des Blancs. Puis-je savoir vos noms ?

— Pourquoi ?

— Parce que je cherche du secours et ne puis le trouver que chez des Gentlemen.

— Eh bien, vous tombez bien ! Je m'appelle Old Shatterhand et...

— Old Shatterhand ? m'interrompit l'étranger. Mais je vous croyais mort !

— Mort ? Qui vous l'a dit ?

— Celui qui vous a tué, paraît-il, hier soir.

— Ah ! Où est-il ?

— Vous allez le savoir, *Sir*. Si c'est sur vous que ces gens ont tiré, je peux me fier à vous. Mon père est maréchal-ferrant. Nous nous sommes installés ici il y a un certain temps parce qu'on peut bien gagner sa vie sur cette vieille route. On a trouvé de nouveaux gisements d'or et d'argent dans la montagne et il passe chaque jour des gens qui ont besoin de notre forge. Jusqu'à présent tout a bien marché ; nous sommes contents, sauf que de temps en temps il passe des gens qui ne sont pas du tout des gentlemen. Mais je n'ai jamais vu pire que ces six bonshommes. Ils sont arrivés il y a quatre heures, nous ont donné de l'ouvrage et n'ont pas voulu payer. Ma sœur a dû se cacher, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi. Ils ont enfermé mon père, et j'ai dû leur apporter tout ce qu'il y avait à boire et à manger dans la maison. Farine, viande, pain, ils jettent tout par terre, et les bouteilles voltigent avant même d'être bues. J'ai fini par pouvoir m'échapper et je voulais descendre dans la vallée pour chercher mon frère qui est à la pêche.

— Savez-vous le nom de ces gens ?

— Il y en a un qui s'appelle Spencer et un autre qu'on appelle le Général.

— *Well* ! Vous n'avez pas besoin de descendre dans la vallée ; nous allons vous aider. Venez !

Il fit demi-tour et nous poursuivîmes notre course. Au bout d'un certain temps, la forêt cessa sur notre droite, pour continuer encore un peu à gauche, jusqu'à un tournant. Nous fîmes halte sous les derniers arbres parce qu'il y avait, au bord du chemin, à une demi-portée de fusil, une maison qui ne pouvait être qu'une forge. Dans l'enclos attenant, il y avait des chevaux, mais nous ne pouvions pas voir combien.

Winnetou m'interrogea du regard. Il n'y avait personne devant la maison. Les *Rowdies*[20] devaient encore être à l'intérieur. Aussi déclarai-je :

— Ce qu'il y a de mieux à faire c'est de les surprendre. On y va au galop, on met pied à terre, on entre dans la maison, et *hands up* ! En avant ! M. Treskow restera devant la porte avec les chevaux.

J'avais pris cette disposition parce que Treskow, n'ayant rien d'un homme de l'Ouest, était capable de commettre une erreur dans la manœuvre du *hands up*. De toute façon il fallait faire garder les chevaux. Nous bondîmes en avant. Arrivés devant la maison, les autres mirent instantanément pied à terre. Il me fallut un peu plus de temps. Je les suivis. L'intérieur se composait de deux pièces, la forge et la salle. Pour entrer dans la salle, il fallait passer par la forge. Quand je pénétrai dans la salle, nos bonshommes avaient déjà les mains en l'air. Je ne voyais que leurs mains, car la pièce était petite et j'avais dû rester derrière mes camarades. Winnetou commandait :

— Le premier qui laisse tomber le bras, je le tue. Que Matto Chako leur prenne leurs fusils !

Lorsque ce fut fait, il dit :

— Hammerdull, prenez-leur les armes qu'ils ont à la ceinture.

L'ordre fut exécuté. L'Apache commanda alors :

— Asseyez-vous le long du mur l'un à côté de l'autre. Vous pouvez baisser les bras ; mais le premier qui se lève reçoit une balle.

Je me frayai un chemin entre Holbers et Apanatchka et m'avançai. Un cri de terreur retentit :

---

[20] Vagabonds et écumeurs du Far West.

— Mille diables ! Old Shatterhand !

C'était Spencer. Chez la Mère Thick, il ne savait pas qui j'étais. Mais hier, quand il avait tiré sur moi, ses compagnons lui avaient appris mon nom. Je lui dis d'un ton sévère :

— Oui, les morts se réveillent. Vous avez mal visé.

— Visé... ? Moi... ?

— N'essayez pas de nier ! Vous souvenez-vous des termes dans lesquels vous avez pris congé de moi chez la mère Thick à Jefïerson-City ?

— Je... ne... sais... plus..., marmonna-t-il.

— Je vais vous rafraîchir la mémoire. Vous avez dit :

« Au revoir ! Et alors c'est toi qui auras les mains en l'air, chien. » Eh bien, nous nous revoyons ; et qui est-ce qui a les mains en l'air ?

Il ne répondit rien et fixa le sol. Il avait l'air d'un bouledogue qu'on vient de fouetter.

— Ce jour-là vous n'aviez à payer que les boissons et les verres cassés. Aujourd'hui ce sera plus cher. Oui, bien plus cher ! Vous m'avez blessé.

— Je n'ai pas tiré sur vous, dit-il.

Je pris mon revolver, le braquai sur lui, et déclarai :

— Avouez tout de suite ! Un mensonge de plus et je tire ! Était-ce vous ?

— Non... oui... non... oui, oui, oui ! cria-t-il pendant que je rapprochais le canon de sa tête.

— Votre conduite a coûté la vie à votre camarade hier. Comment paierez-vous la blessure que vous m'avez faite ?

— Nous sommes quittes, répondit-il.

— Comment quittes ?

— Vous m'avez blessé à la main. Il leva sa main droite encore garnie d'un pansement.

— A qui la faute ?

— A vous bien sûr !

— Vous vouliez me tirer dessus, et je vous ai devancé. J'étais en état de légitime défense. J'aurais pu vous tuer au lieu de vous blesser. Mais... où est le général ?

Je posai cette question car Douglas n'était pas dans la pièce.

— Je ne sais pas, dit-il. Il est parti sans rien dire.

— Quand ?

— Juste avant votre arrivée.

— Vous devez savoir où il est. Puisque vous dites que non, je vais en finir avec vous.

Il vit de nouveau mon revolver braqué sur lui et, avec la lâcheté habituelle aux brutes, il avoua aussitôt :

— Il voulait suivre le fils du maréchal-ferrant, parce qu'il pensait qu'il était allé chercher des gens.

— Donc il n'est pas parti juste avant notre arrivée.

— Non, aussitôt après le départ du jeune homme.

— A pied ?

— Non. Il a pris son cheval, parce que le jeune homme était à cheval aussi.

— Dans quelle direction est-il parti ?

— Nous n'avons pas fait attention.

— *Well,* nous verrons bien.

Je sortis pour donner à Treskow les instructions nécessaires en cas de retour du « Général ». Le fils du maréchal-ferrant qui, par prudence, n'était pas rentré, se trouvait auprès de lui. De la gauche, je vis arriver une jeune fille. La désignant, je demandai au garçon :

— Qui est-ce ?

— C'est ma sœur, qui s'était cachée.

— Il faut que je l'interroge.

Lorsqu'elle fut près de nous, son frère lui expliqua que, comme nous étions là, elle n'avait plus besoin d'avoir peur, et je lui demandai :

— Où étiez-vous, Miss ?

— De l'autre côté, dans le bois, répondit-elle.

— Pendant tout le temps ?

— Non. J’ai vu mon frère partir et j’ai voulu le suivre. Alors celui qu’on appelle le Général est sorti de la maison et a pris son cheval dans l’enclos. Il m’a vue, et il est venu vers moi. Je me suis sauvée ; mais il m’a rattrapée comme je venais d’atteindre le bois.

— Et après ?

— Des cavaliers sont arrivés à la maison.

— C’était nous. Nous a-t-il vus ?

— Oui. Il avait l’air effrayé et il a juré terriblement.

— Est-ce qu’il nous a reconnus ?

— On dirait. Il a parlé d’Old Shatterhand et d’un certain Winnetou.

— C’est bien désagréable. Qu’est-ce qu’il a fait ensuite ?

— Il est parti à cheval.

— Sans rien dire d’autre ?

— Il m’a donné un message pour Old Shatterhand.

— C’est moi. Qu’est-ce que vous devez me dire ?

— C’est... c’est... ça va probablement vous fâcher, *Sir*.

— Pas du tout. Je vous prie de me répéter exactement ses paroles.

— Il a dit que vous étiez le plus grand coquin qu’il y ait sur terre. Que ça lui était égal que vous fassiez pendre ou mourir d’une autre façon ses compagnons, mais qu’il réglerait ses comptes avec vous.

— Et c’est tout ?

— C’est tout. Mais ce qu’il a dit de vous m’a donné peur de vous, et si je n’avais pas vu mon frère rester longtemps tranquille devant la porte sans qu’il lui arrive rien je ne serais pas venue.

— Vous pouvez être tranquille ; on ne vous fera plus rien.

Je rentrai et son frère me suivit.

— Alors, savez-vous où est le général ? me cria Toby Spencer.

— Oui, répondis-je. Il s’est enfui.

— Ah ! Vraiment enfui ? demanda-t-il d’un ton joyeux.

— Oui. Je ne suis pas comme vous. Je dis la vérité tout de suite.

— Haha ! Alors vous ne l’aurez pas !

— Pas aujourd’hui, mais d’autant plus sûrement plus tard. Mais vous, je vous ai. A ma merci !

— *Pshaw* ! Vous nous relâcherez volontiers !

— Pourquoi ?

— Par peur de lui.

— De ce lâche, qui s’est enfui dès qu’il nous a vus ?

— Oui. Il nous vengerait.

— *Pshaw* ! Il m’a fait dire par la fille du forgeron que ça lui était égal que je vous pende ou vous fasse mourir autrement.

— Je ne vous crois pas.

— Peu importe ! Passons à autre chose. Où est le maître de la maison ?

— Dans la cave, répondit son fils en montrant une trappe pratiquée dans le plancher.

— Il est enfermé ?

— Oui. Ils l’ont maîtrisé et jeté là.

— Faites-le monter.

Spencer prétendit qu’il n’avait pas la clef mais finit par la donner sous la menace de mon revolver.

La pièce était jonchée de débris de bouteilles, de verres, d’assiettes, et d’autres ustensiles. On ouvrit la trappe et le forgeron apparut. C’était un homme de haute taille, vigoureux et osseux. Il ne s’était pas laissé faire sans résistance. Son visage était tuméfié et égratigné, il saignait encore. Son aspect était affreux. Après avoir jeté un regard autour de lui, il s’adressa à moi :

— Qui est-ce qui m’a fait sortir de la cave ?

— Nous, répondis-je.

— Comment vous appelez-vous ?

— Old Shatterhand.

— N’est-ce pas le nom d’un homme de l’ouest renommé ?

— On le dit.
— Mais ces Rouges ? Peut-on leur faire confiance ?
— Ce sont des chefs dans leurs nations et ils ont l'habitude de protéger tous ceux qu'on opprime.
— *Well* ! Vous êtes venus fort à propos, Messieurs. Il est inouï que des Rouges doivent venir protéger un honnête homme contre ccs bandits. Vous n'avez pas idée de ce que sont ces misérables gredins.
— Nous les connaissons. Nous avons nous aussi un compte à régler avec eux.
— Un compte... important ?
— Assez. Le bouledogue que vous voyez là-bas m'a tiré dessus hier soir pour me tuer.
— Dieu merci !
— Comment ?
— Oui, Dieu merci, d'abord parce qu'il ne vous a pas tué, et ensuite parce que vous avez pu venir ici me tirer de ses griffes, et comme il vous a tiré dessus, vous avez le droit de vous faire justice, même s'il ne vous a pas atteint.
— Mais il m'a atteint !
— Vraiment ? Ça ne se voit pas !
— La balle m'a touché à la cuisse. Tenez, on voit encore le sang.
— Eh bien, il y va de sa vie et vous m'en voyez enchanté.
— A quoi cela m'avance-t-il ?
— Vous savez qu'il y aura un coquin de moins sur terre.
— Ça ne contribue en rien à guérir ma blessure.
— Vous n'allez tout de même pas le relâcher ?
— Je n'en ai pas la moindre intention.
— Alors, que va-t-on faire de lui ?
— Nous allons instituer un jury de la savane, qui en décidera.
— Très juste ! Me permettez-vous d'en faire partie ?
— Mais vous en avez l'obligation. Vous avez été attaqué.
— Et comment ! S'il ne dépend que de moi, il aura le maximum. La mort. Quand le jury se réunit-il ?
— Tout de suite.
— Et où ?
— Devant la maison. Vous savez que le jury de la savane ne peut siéger qu'à ciel ouvert.
— Alors ils nous échapperont !
— Qu'ils essaient ! Au surplus, nous pouvons toujours les attacher.
— Bonne idée ! J'ai suffisamment de courroies et de cordes.
— Je vais les chercher, dit le fils avec empressement. Où sont-elles ?
— Elles sont accrochées dehors.
Toby Spencer prit alors la parole.
— Ne vous mettez pas en tête de nous juger. Nous ne nous laisserons pas ligoter.
Le forgeron se mit devant lui, lui montra son poing osseux, et déclara :
— Silence, misérable ! Si tu fais le malin, outre le jury, je vais te jouer personnellement un air de ma façon. C'est compris ?
Le fils apporta les cordes et les courroies. Je commandai :
— Attachez-les l'un après l'autre. Ceux qui résistent, tapez-leur dessus !
— Bonne idée, s'écria le forgeron. J'ai justement quelques bonnes baguettes dehors. Que mon garçon aille les chercher.
Le jeune homme les rapporta l'instant d'après.
Les hommes, malgré leurs jurons, n'opposèrent aucune résistance. Bientôt, ils furent allongés sur le sol, ligotés à la façon de l'Ouest, et le jeune forgeron reçut la mission de les surveiller. J'avais d'abord eu l'intention de les faire porter dehors, mais c'eût été trop de travail.
Ce fut alors le débat habituel. Blessé, je n'avais pas l'intention de me montrer indulgent, mais tous les autres, à l'exception de Winnetou, demandaient la peine de mort au moins pour Toby Spencer, et je ne pouvais ni ne voulais y consentir. Il y eut une très longue discussion et le maréchal-ferrant finit par déclarer :

— Si nous continuons ainsi, nous serons encore là demain matin. Ces hommes m'appartiennent avant tout, puisqu'ils ont fait irruption ici, ont tout cassé, et m'ont frappé. Vous pouvez constater que je saigne encore. Vous, Mr. Shatterhand, vous me paraissez un peu trop indulgent, mais je veux tenir compte de votre opinion et je n'exige pas la peine de mort pour Toby Spencer. Par contre, je voudrais que vous acceptiez les propositions que je vais vous faire.

— Quelles propositions ? demandai-je.

— D'abord, que les dégâts que j'ai subis soient remboursés sur leurs biens. Êtes-vous d'accord, *Sir* ?

— Oui. Cela Va de soi. Ils doivent vous indemniser.

— *Well* ! Maintenant il y a Spencer, le responsable. Vous ne voulez pas qu'on le tue, parce qu'il ne vous a pas tué, mais seulement blessé. A mon avis, je le regrette, mais c'est de la faiblesse. Le Wild West n'a pas de pitié pour les meurtriers, qu'ils aient ou non réussi leur coup. Mais je vais vous faire une concession. Il a mérité la mort, mais on ne va pas l'exécuter. Il aura le droit de se défendre.

— Comment cela ?

— Laissez-le lutter avec moi !

— Il n'en est pas question !

— Pourquoi pas ?

— Mais il est terriblement fort !

— *Pshaw* ! Je ne suis pas un gamin ! Parce qu'ils m'ont mis dans la cave ? Mais ils étaient six contre un !

— Peut-être ! Je vois que vous avez de bons os. Tout de même la lutte serait inégale.

— Comment ?

— C'est une canaille, que personne ne regrettera et vous êtes un père de famille. Vous n'avez pas le droit de mettre en jeu votre vie contre la sienne.

— Je n'en ai pas l'intention. L'inégalité dont vous parlez sera compensée par les armes avec lesquelles nous nous battrons.

— Quelles armes ?

— Le marteau de forge.

— Le marteau de forge ? Quelle idée ! Alors ce sera le combat des cyclopes.

Je dois avouer que cette idée me plaisait fort, en tant qu'homme de l'Ouest, mais me paraissait contestable en tant qu'homme tout court. Je n'eus toutefois pas le temps d'élever des objections. Tous les autres l'acceptèrent immédiatement. Selon les usages de la savane, on ne refuse jamais un combat singulier et celui-là promettait de l'être à plus d'un titre. Un combat singulier et aussi un singulier combat ! Le chef des Apaches lui-même déclara :

— Qu'ils se battent ensemble. Winnetou n'y voit pas d'objection.

Il ne me restait plus qu'à donner mon accord.

Comme ce duel étrange ne pouvait avoir lieu qu'en plein air, nous fîmes sortir nos captifs. Lorsqu'ils apprirent ce qui avait été décidé, ils ne voulurent d'abord pas y croire. Mais ils durent bientôt constater que nous parlions sérieusement. Le plus acharné contre cette décision fut naturellement Spencer. Il déclara qu'il n'accepterait en aucun cas de combattre dans de telles conditions. Le forgeron lui dit alors :

— Que tu sois d'accord ou non, ça m'est égal. Dès que le signal sera donné, je frapperai et si tu ne te défends pas tu seras immédiatement transformé en chair à pâté. Je ne vais pas me gêner avec une canaille comme toi !

— Mais c'est de l'assassinat !

— Et ce que tu as fait hier à Old Shatterhand ?

— Ça ne vous regarde pas. C'est à vous que j'ai maintenant affaire.

— Ça me regarde parfaitement, car je combats pour ce gentleman. S'il acceptait de s'abaisser jusqu'à lutter contre toi, tu mourrais certainement. Avec moi, tu as encore une chance. A toi de choisir !

Spencer mesura le forgeron du regard et demanda :

— Et si je vous tue, qu'est-ce qu'on me fera ?

— Rien.

— Et je pourrai aller où je voudrai ?

— Certainement, dis-je.
— Seulement à pied, pas à cheval, précisa le maréchal-ferrant.
— Comment cela ?
— Parce que tout ce que vous avez est désormais à moi.
— Mille diables ! Et pourquoi ?
— Pour m'indemniser des dégâts que vous avez faits.
— Tout ? Le cheval et le reste ?
— Oui.
— Mais c'est du vol ! C'est du brigandage !
— *Pshaw* ! Les dégâts que vous avez causés doivent être réparés. Vous n'avez pas d'argent. Il faut donc que je me paie sur ce que vous avez.
— Mais ça représente beaucoup plus que ce qui vous est dû.
— C'est bien possible après tout, mais pourquoi vous en tireriez-vous à bon compte ?
Spencer s'adressa alors à moi.
— Vous aussi, vous approuvez cette injustice ?
— Vous me prenez à témoin, moi sur qui vous avez tiré ?
— Ça n'a rien à voir avec ce vol.
— Et moi, je ne veux rien avoir avec vous !
— Eh bien puisque c'est comme ça que le diable vous emporte tous. Je m'en vais m'occuper de ce forgeron, et j'espère bien lui casser la tête en morceaux. Commençons !
Sa face de bouledogue était devenue cramoisie, et il grinçait des dents. Le forgeron acquiesça.
— D'accord, je vais chercher les marteaux et vous les forger proprement.
Je le suivis dans la forge pour lui donner un bon conseil.
— Prenez garde, *Sir*. Ce Spencer est fort, et il est dangereux.
— *Pshaw* ! Je n'ai pas peur. Je sais qu'il ne peut rien me faire.
— Attention ! Vous avez l'intention de frapper seulement ?
— Oui. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ?
— On peut aussi lancer le marteau.
— Non, c'est interdit. On doit observer les règles du jeu. Pas question de lancer quoi que ce soit !
— Il le fera quand même ! Et après, il sera trop tard. Est-ce que ça vous gênerait que les marteaux soient attachés ?
— Attachés comment ?
— A la main, au bras, au poignet, par exemple, par une courroie. Je m'en charge.
— Ça ne me gênerait pas du tout, mais pourquoi faire ?
— Pour que le malhonnête ne s'assure pas un avantage sur vous en lançant le marteau au lieu de frapper. Est-ce que ça vous convient ?
— Bien sûr ! Mais il faut suffisamment de jeu pour pouvoir manier le manche.
— J'en aurai soin. Venez !
Toby Spencer était déjà délié. Winnetou, un revolver dans chaque main, lui dit :
— Si le Visage Pâle fait un seul mouvement pour s'enfuir, je tire.
J'attachai les marteaux aux poignets des combattants de manière à ce qu'ils pussent frapper, mais non lancer. Puis je tirai également mon revolver et renouvelai la menace de l'Apache. Nous formâmes un cercle, à l'intérieur duquel les combattants s'affrontèrent. Ils se mesurèrent l'un l'autre du regard.
Le forgeron était calme, Spencer paraissait par contre au comble de l'excitation.
— Qu'on ne commence pas avant mon ordre, dit Winnetou. Tous les avantages comptent et les combattants peuvent également utiliser leurs mains libres.
— Très bien, très bien, fit Spencer ! Je suis sûr de l'avoir !
— Oui, fit un de ses hommes. Si tu peux te servir de l'autre main, son compte est bon. Prends-le à la gorge. Il étouffera.
— Tais-toi, fit Dick Hammerdull. Personne ne t'a rien demandé.
— On a tout de même le droit de parler ! On a une bouche !

— Que tu aies une bouche ou non, peu importe, l’essentiel c’est que tu la fermes. Sans quoi, c’est moi qui te la fermerai.

— Et si tu avais besoin d’un coup de main... fit son ami Pitt.

Je partageais l’anxiété générale. Qui l’emporterait ? Toby Spencer avait l’avantage de la force physique, cependant que le forgeron possédait une plus grande expérience de l’arme utilisée. En outre, son calme inspirait confiance, alors que l’excitation de l’autre allait croissant. C’était visible.

Le jeune homme et sa sœur se trouvaient dans notre cercle. Leurs visages n’exprimaient pas la moindre inquiétude, ce qui contribua également à me rassurer.

— Commencez, dit Winnetou.

Un profond silence se fit.

Toby Spencer attaqua immédiatement et voulut en même temps saisir le forgeron à la gorge de sa main gauche. Il n’avait pas calculé que cela diminuerait la force de son coup. Le forgeron para son attaque et les deux armes s’entrechoquèrent. Le marteau du forgeron vint frapper le bras gauche de Spencer, qui recula en poussant un cri de douleur.

— Chien ! hurla-t-il. Tu ne perdras rien pour attendre ! Tu l’auras voulu !

Il leva son arme, bondit et frappa de toutes ses forces.

Le forgeron esquiva le coup et Spencer manqua son but. Emporté par son élan, le bandit se courba.

— Maintenant, père ! s’écria le jeune homme.

Sans attendre cet appel, le forgeron, marteau levé, s’était retourné vers son adversaire et l’avait jeté à terre d’un seul coup.

Relevant aussitôt le bras, prêt à frapper, il resta les yeux fixés sur le bandit écroulé, qui se débattait faiblement et gémissait de douleur. Puis le forgeron laissa retomber son bras, eut un petit rire de mépris et dit :

— Le voilà par terre ! J’aurais pu lui briser le crâne. Mais il ne peut plus se défendre. Il a son compte !

Oui, Spencer avait son compte. Il n’était pas mort et n’avait pas davantage perdu connaissance, mais il ne semblait plus posséder le contrôle de ses membres. Il lui fallut un certain temps pour arriver à se relever à l’aide d’un seul bras, car l’autre était désormais inutilisable.

— Sacré... ! grinça-t-il.

Il avait les yeux injectés de sang et grimaçait comme un coyote.

— Je lui ai cassé, je crois, l’omoplate, dit le vainqueur. Il n’en mourra pas, mais il ne pourra plus faire violence aux gens pacifiques. Détachez-moi ce marteau !

Il tendit sa main et je déliai le pesant outil.

Spencer était debout, mais encore titubant. Toute la force paraissait s’être retirée de son corps. Il avait pourtant retrouvé l’usage de la parole. Il nous abreuva d’injures ordurières à tel point que Hammerdull braqua sur lui son revolver en disant :

— Si vous ne vous taisez pas immédiatement, je vous mets une balle dans la tête.

Spencer ricana, cracha en notre direction et rejoignit ses compagnons, près desquels il s’effondra. On l’attacha sans qu’il fît de résistance.

— Justice est faite ! dit Treskow. Il n’a que ce qu’il méritait. Qu’allons-nous faire de lui ? Faut-il le bander ? ajouta-t-il en se tournant vers Winnetou.

— Le chef des Apaches ne touchera pas cet homme ! dit-il.

— Il n’a aucune aide à attendre de moi, déclarai-je.

— *Well* ! Il n’a qu’à trouver un médecin !

— Nous vîmes alors quatre cavaliers déboucher du bois, un jeune et trois plus âgés. Le forgeron dit :

— Voilà mon autre fils, qui était à la pêche. Les autres sont des amis, mes plus proches voisins, ce qui signifie qu’ils vivent tout de même assez loin. Ils viennent à propos. Ils pourront me débarrasser, en repartant demain matin, de ces hôtes qui se sont invités chez moi avec tant de sans-gêne.

Le fils paraissait avoir fait bonne pêche, car il avait un filet rempli. Les nouveaux venus furent étonnés de voir là des hommes ligotés.

Le forgeron leur raconta en peu de mots ce qui s’était passé. Les trois hommes devaient aller à la ville ou plutôt à ce que l’on appelait alors ainsi, pour un procès, et il leur fallait chevaucher toute la nuit pour y arriver le lendemain matin. Ils proposèrent d’emmener les captifs pour les relâcher séparément en divers points du parcours. On les empêcherait ainsi de se rassembler rapidement pour attaquer à nouveau la famille du maréchal-ferrant. Les fils de ce dernier les accompagneraient pour ramener leurs chevaux.

Il y eut encore une opération animée lorsque nous entreprîmes de vider les poches des captifs et de les attacher sur leurs chevaux. Il était heureux qu’on pût les faire partir le jour-même, car les *Tramps* suivaient probablement nos traces et atteindraient bientôt la forge. Il valait mieux ne pas leur laisser une chance de faire cause commune avec les malfaiteurs que nous venions de maîtriser.

En s’éloignant sous la garde des cinq hommes, nos captifs prirent congé de nous en termes peu aimables. Il aurait évidemment mieux valu que leur chef, le « Général », ne nous eût pas échappé.

Winnetou entreprit de rechercher sa trace. Il faisait déjà noir quand il revint. Il avait acquis la conviction que Douglas n’avait pas l’intention de rester au voisinage de la forge, car la piste continuait tout droit.

Douglas nous craignait beaucoup trop pour avoir l’idée de revenir voir ce que nous ferions de ses compagnons ! Il avait préféré prendre le plus de champ possible.

Winnetou avait rapporté des herbes pour soigner ma blessure. Pendant la présence des malfaiteurs, j’avais fait davantage attention à eux qu’à moi-même, mais, maintenant que le calme était rétabli, je commençais à avoir mal et j’éprouvais une sensation de vide annonciatrice de la fièvre. Mon pansement fut renouvelé. Mais j’eus la fièvre pendant la nuit. Je me réveillais tous les quarts d’heure.

Le lendemain, lorsque je parlai de repartir, Winnetou, qui m’avait veillé, secoua la tête.

— Mon frère ne doit pas trop prendre sur lui. Nous allons rester.

— Mais nous n’avons pas le temps.

— Lorsque la santé d’Old Shatterhand est en jeu, nous avons toujours le temps. Il vaut mieux nous reposer un jour de plus ici et laisser les herbes agir, plutôt que d’être obligé de te coucher dans la montagne.

Il avait raison. Aussi restâmes-nous chez le maréchal-ferrant, qui nous garda fort aimablement.

Ses fils revinrent le lendemain et racontèrent comment les *Rowdies* avaient réagi en se voyant successivement abandonnés en pleine nuit. C’était Spencer qu’on avait emmené le plus loin. A leur place, je lui aurais volontiers laissé un compagnon pour le soigner. Mais son comportement pendant le parcours n’avait encouragé personne à se montrer trop humain.

Pendant que mes camarades prenaient leur repas dans la maison, je restai étendu dans le gazon, car je n’avais pas d’appétit et me sentais mieux en plein air qu’entre quatre murs.

Nos chevaux se trouvaient dans l’enclos, munis d’un fourrage abondant. De loin, on ne pouvait guère les voir, ou tout au moins pas distinguer que c’étaient les nôtres. C’est pourquoi le groupe de cavaliers qui apparaissait sous les derniers arbres de la forêt ne crut pas nécessaire d’éviter la forge devant laquelle j’étais étendu. C’étaient les *Tramps ;* Redy et Old Wabble galopaient en tête, et l’ancien homme-médecine fermait la marche avec sa squaw.

Pour ne pas être vu, je rampai jusqu’à la forge et, de là, gagnai la salle pour annoncer l’arrivée de nos bons amis. Nous avions raconté au forgeron l’histoire de notre précédente rencontre avec eux. Aussi nous dit-il :

— Restez là, *Gentlemen !* Je vais sortir seul. Ils feront une drôle de tête en apprenant qui est là !

Les *Tramps* avaient entre-temps atteint la maison. Ils appelèrent le propriétaire et mirent pied à terre. Ils n’avaient pas l’air très en forme. Dick Hammerdull eut un rire étouffé et dit :

— Ils sentent encore nos caresses. Ils aimeraient probablement mieux trouver ici une pharmacie qu’une forge.

Old Wabble, outre sa toison à moitié brûlée, avait l’air fort mal en point. Il était le seul, avec la squaw, à ne pas être descendu de cheval et restait là, penché sur sa selle. Il avait encore plus de fièvre que la veille.

Le forgeron sortit et Redy lui demanda :

— Avez-vous vu passer hier un groupe de sept cavaliers ?

— Oui, répondit-il.

— Il y avait trois rouges parmi eux ?

— C'est exact.

— Deux étalons noirs ?

— C'est juste.

— Est-ce qu'ils avaient l'air pressés ?

— Pas plus que vous.

— Bon ! Avez-vous quelque chose contre la fièvre dans la maison ?

— Non. Nous n'avons jamais la fièvre. La région est la plus saine des États-Unis.

— Et avez-vous à manger ?

— Malheureusement non. Nous avons été pillés par une bande de *Rowdies.*

— Ça ne fait rien. Nous allons voir nous-mêmes ce qu'il y a.

— Je regrette. Je suis ici chez moi.

— Vous plaisantez. Nous sommes vingt et nous n'avons pas peur de vous. Nous voulons manger. Apportez-nous ce qu'il faut.

— Et avez-vous de l'argent pour payer ?

— De l'argent ? fit Redy en riant. Des coups, si vous en voulez, mais pas d'argent !

— Hum ! Pour ce qui est des coups, je vois que vous en avez.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ce que je dis.

— Pourquoi parlez-vous de coups ?

— C'est vous qui en avez parlé le premier.

— Ah ! Je croyais... Alors, faites-nous de la place !

— La place est à moi !

— Ne dites pas de bêtises ! Nous avons besoin de viande, de farine et d'autres choses, et vous n'allez pas nous empêcher de les chercher.

— *Well,* comme vous voulez ! Mais je crois que la viande que vous trouverez vous étonnera. Elle sera trop coriace pour vous.

— Pas de discours ! Laissez-nous passer.

Le forgeron se laissa bousculer. Les *Tramps* se pressèrent derrière Redy. Lorsque le forgeron se trouva poussé jusque devant la porte, il s'écria :

— Voilà ma viande. C'est l'homme, et vivant...

Tous nos fusils étaient braqués sur la porte. Redy nous vit et s'écria :

— Arrière, arrière, tous ! Il y a là Winnetou, Old Shatterhand et tous les autres gredins.

Les compagnons de Redy nous aperçurent et s'empressèrent de tourner les talons. Ils sortirent en se bousculant. Nos rires les accompagnèrent. Une fois dehors, ils sautèrent à cheval et s'en furent. L'ex-homme-médecine fermait à nouveau la marche, tenant par les rênes le cheval de sa squaw.

Winnetou ne fut pas long à monter à cheval pour les suivre. J'avais compris qu'il tenait à ce que les *Tramps* le voient et se sachent observés pour leur enlever toute envie de nous importuner.

Quand le chef des Apaches revint deux heures plus tard, il put nous assurer que les *Tramps* avaient pris bel et bien la poudre d'escampette et que nous n'avions pas à redouter une attaque de leur part du moins dans l'immédiat.

Matto Chako et Apanatchka sortirent pour « faire de la viande » et y réussirent. Winnetou resta auprès de moi pour soigner ma blessure.

Depuis le matin, le feu de la forge était allumé et le maréchal-ferrant, aidé de ses deux fils, travaillait pour nos chevaux. Nous n'étions plus sur le terrain mou de la prairie, et, dans la montagne il importait que nos chevaux fussent bien ferrés. Mon cheval et celui de Winnetou furent munis des fers de son invention, que nous avions dans nos sacoches, spécialement fabriqués pour induire en erreur sur notre direction quiconque nous suivrait indûment. Ils nous avaient déjà souvent rendu service.

Vers le soir, ma fièvre remonta, mais moins que précédemment et pendant moins longtemps. Je dormis toute la nuit, ainsi que Winnetou.

Au matin, le chef des Apaches examina la plaie et déclara :

— Le tempérament robuste de mon frère et les vertus des herbes ont dépassé mes espérances. Nous pouvons reprendre notre route, à condition de nous reposer plus souvent que d’habitude.

Il prit quelques pépites dans la poche secrète de sa ceinture pour régler le maréchal-ferrant. Ce dernier ne voulait être payé que de son travail et non de son hospitalité. Mais l’Apache refusa de rien reprendre. Et nous partîmes accompagnés des vœux de ces braves gens.

DANS LA VALLÉE DES OURS

Le chemin montait sans cesse. Au soir, nous eûmes franchi les premiers contreforts et nous nous trouvâmes devant les Rocheuses proprement dites.

Nous ne nous étions guère souciés de savoir où les Tramps étaient allés. Il s'agissait pour nous d'atteindre le plus vite possible le parc San Luis, et nous pensions bien y retrouver Thibaut et la squaw. Les autres, excepté Old Wabble, ne nous intéressaient guère.

Nous dûmes quitter la vieille Piste Continentale pour prendre un chemin de traverse au cœur de ces splendides montagnes.

Nous nous trouvions dans la région des conifères dont la hauteur nous étonnait, encore qu'elle n'atteigne pas celle des séquoias du Nevada, parmi lesquels il y a des géants de plus de trente mètres de tour. Dans le district de Visalia, il y a un séquoia de douze mètres de diamètre.

Nous traversions une plaine large de plusieurs kilomètres, montant en pente douce, et entièrement boisée. Ce n'était pas la forêt vierge du Nord, entièrement recouverte d'un toit de verdure. Nous avancions au milieu des conifères largement écartés, à travers lesquels le soleil se frayait un chemin jusqu'à terre. Nous montions lentement cette pente que je ne connaissais pas encore. Mais Winnetou y était déjà venu et il nous parla de la région.

— De l'autre côté de cette plaine s'étend la Kui-erant-yuaw, la Vallée aux Ours, où l'on trouve des grizzlies en toute saison. L'homme rouge n'y campe pas volontiers, car l'ours gris des Rocheuses ne tolère pas le feu, et attaque l'homme sans provocation.

— Allons-nous passer la nuit ici ? demanda Hammerdull. J'aurais volontiers tiré un grizzly.

— Non. Nous sommes sept. A cause des grizzlies, il nous faudrait quatre hommes de garde, ce qui fait que trois seulement pourraient dormir. Ce ne serait pas un bon campement.

— Que je tire le grizzly en dormant ou éveillé, peu importe, l'essentiel c'est qu'il ne se relève pas !

— Mon gros frère a-t-il déjà abattu une bête sauvage en dormant ?

— Des centaines de milliers. J'ai souvent rêvé que j'abattais un bison ou quelque autre gibier. N'est-ce pas, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Oui, fit l'autre. En rêve, tu es héroïque, et une fois éveillé, tu ne l'es pas toujours.

— Moi, au moins, je sais faire quelque chose en rêve. Mais toi, endormi ou éveillé, tu es toujours aussi maladroit.

— Maladroit ? Qu'on m'amène le plus gros grizzly qu'on puisse trouver, on verra bien lequel de nous deux est maladroit !

J'étais passionné par les récits de Winnetou sur les ours du Kui-erant-yuaw. Le grizzly vit d'habitude en solitaire. Mais il semble que, dans cette vallée, on en ait rencontré plusieurs à la fois.

J'interrogeai Winnetou sur cette particularité.

— Le grizzly n'est jamais sociable. Sa femelle elle-même s'écarte de lui, aussitôt qu'elle a des petits, parce que ce père dénaturé les croque volontiers. Mais mon frère pourra constater que les ours gris sont plus nombreux dans cette vallée que partout ailleurs. Chaque fois que les bisons des parcs des Rocheuses effectuent une migration, ils doivent passer par le Kui-erant-yuaw et c'est ce qui y attire et y retient les grizzlies. La région est si écartée et a si mauvaise réputation qu'il y vient peu de chasseurs. Elle abonde en baies dont le grizzly est friand, et il peut vivre dans les vallées latérales sans être importuné par ses semblables.

Et il ajouta :

— Il y a tout de même des batailles féroces entre eux, surtout à la saison des amours et on a trouvé des restes d'ours vaincus qui ne pouvaient pas avoir été abattus par des chasseurs. Si nous avions le temps, nous y resterions pour chasser.

Nous n'avions malheureusement pas le temps, mais nous étions destinés à rester dans la vallée plus longtemps que nous le pensions.

Il nous fallut plus d'une heure pour arriver au sommet. Nous y trouvâmes un long plateau également boisé, en pente descendante et entrecoupé de ravins.

En bas se trouvait la « Vallée des Ours » que les bois nous masquaient encore. Winnetou nous mena le long d'un des ravins, creusé par un torrent mugissant et dont la pente était si raide que nous dûmes mettre pied à terre.

La chevauchée depuis la forge ne m’avait pas fatigué, et la fièvre n’était pas revenue. Ma blessure me faisait mal de temps en temps, mais ce n’était pas une raison suffisante pour s’arrêter.

Arrivés en bas, nous pûmes apercevoir une partie de la Vallée des Ours. Elle avait à cet endroit un peu moins de deux kilomètres de large. Le fond était occupé par un Creek qu’alimentaient les torrents descendant à droite et à gauche.

La vallée était parsemée de nombreux rochers offrant, avec les buissons, des cachettes sûres aux animaux. Les deux pentes, creusées de ravins, se trouvaient garnies d’arbres immenses. C’était un séjour idéal pour des ours gris, qui devaient y trouver une nourriture abondante, à en juger par les nombreuses traces de bisons partout visibles.

Nous n’étions pas encore à l’époque de la grande migration des bisons, mais ceux qui avaient passé l’été sur les alpages plus frais étaient déjà descendus et avaient passé par la vallée. Le buffalo, surtout quand il est de taille, est le seul animal qui ose se mesurer avec le grizzly.

L’ours gris peut atteindre cinq cents kilos, et le bison en dépasser mille. Cette lointaine vallée doit avoir été le théâtre de luttes prodigieuses.

Nous la traversâmes et nous arrêtâmes devant un vallon latéral que Winnetou savait devoir nous conduire assez commodément jusqu’au sommet opposé. Il était parcouru par un petit torrent divisé en minces cascades.

Quand nous fûmes à peu près à mi-hauteur, l’Apache, qui chevauchait en tête, s’arrêta et sauta à terre. Il examina le sol avec un soin inaccoutumé et déclara ensuite :

— Si nous avions le temps, nous pourrions maintenant nous procurer une peau d’ours gris. Il a traversé le torrent ici à droite, et niche probablement sur la gauche dans la falaise.

Nous avions tous aussitôt mis pied à terre pour voir les traces. Mais Winnetou écarta nos compagnons.

— Que mes frères s’arrêtent, pour ne pas abîmer la trace ! Que Old Shatterhand vienne seul ici.

Je le rejoignis. Il avait fallu l’œil exercé de l’Apache pour apercevoir cette piste que nous suivîmes au delà du torrent, où elle était plus nette. Elle devait avoir été faite par un vieux et très puissant « Père Ephraïm » (car c’est le surnom que les hommes de l’Ouest ont donné au grizzly).

Un peu plus loin, les traces visibles sur les côtés nous prouvèrent que nous étions vraiment devant l’antre de l’ours.

J’avais grande envie de rendre visite à ce Père Ephraïm et interrogeai Winnetou du regard. Il secoua la tête et revint sur ses pas. Nous n’avions vraiment pas le temps, et de plus il n’aurait guère été commode de transporter la lourde peau de l’ours.

En revenant nous vîmes briller les yeux de Matto Chako et d'Apanatchka. Mais ils restèrent silencieux.

Hammerdull demanda :

— Il y en a un, là-bas ?

— Oui, répondis-je.

— *Well* ! Allons-y !

— Non ! Laissons-le tranquille !

— Mais pourquoi ? C’est comme si on trouvait une bonanza sans prendre l’or. Je ne comprends pas !

— Nous devons partir !

— Oui, mais après avoir abattu notre bête.

— C’est plus difficile et plus long que vous le pensez, mon cher Hammerdull. Nous risquons notre vie.

— Que nous la risquions ou non, peu importe, l’essentiel c’est qu’il ne nous la prenne pas. Je propose donc de...

— Que mon frère Hammerdull nous suive sans rien proposer, l’interrompit Winnetou en remontant en selle et en poussant son cheval.

— Quelle erreur ! grommela le gros, en montant lui aussi sur sa jument. Nous sommes devant le nid et nous y laissons les œufs ! Qu’est-ce que tu en dis, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Que ce sont des œufs dangereux, mon cher Dick. Laissons-les-y !

— Dangereux ? Après tout, un grizzly, ce n’est jamais qu’un grizzly.

Je regrettais moi aussi d'abandonner ce « nid » et ses « œufs », mais Winnetou avait raison. On ne risque pas nécessairement sa vie en affrontant un grizzly, mais un accident est vite arrivé et ma blessure me suffisait déjà.

Après avoir gravi l'autre versant, nous arrivâmes à la lisière d'une de ces clairières qu'on appelle « parcs » dans les Rocheuses.

Ce « parc » avait plus de trois kilomètres de long et près d'un kilomètre de large. Il était parsemé de quelques bouquets d'arbres et de buissons qui lui donnaient en effet l'aspect d'un endos boisé. A l'autre extrémité, c'était de nouveau la pente boisée descendant vers une large vallée.

Le parc était orienté du sud au nord et nous nous trouvions dans son coin sud-est. Nous longeâmes son côté sud afin de pouvoir, avant le soir, descendre dans l'autre vallée et y camper.

J'aperçus alors vers le nord-ouest une bande de corbeaux, qui de temps en temps s'envolaient au dessus du bois, pour redescendre ensuite, mais jamais au même endroit, toujours en progressant. Winnetou observait également ce phénomène, qui attira aussi l'attention des autres.

Matto Chako s'exclama :

— *Uff* ! Il y a des gens qui montent de la vallée. Les corbeaux s'envolent de temps en temps parce que ces gens les dérangent.

— Le chef des Osages a sans doute raison, répondis-je. Il doit y avoir des gens là-bas et ils sont probablement nombreux, parce que les corbeaux n'auraient pas peur de deux ou trois hommes.

— Ne devrions-nous pas essayer de savoir de qui il s'agit ?

— En fait nous n'en avons pas le temps. Si nous nous arrêtons ici, nous n'arriverons pas à descendre dans la vallée avant le soir. Que Winnetou décide si l'arrivée de ces gens est suffisamment importante pour que nous restions ici afin de les observer.

— Ce doivent être des Indiens, déclara l'Apache.

— C'est inquiétant ! Que viennent-ils faire de ce côté de la montagne ? Si ce sont vraiment des Indiens, ils ne peuvent appartenir qu'au peuple des Utahs, dont les sentiers sont plus au nord.

— Mon frère Shatterhand a raison. Que viennent-ils faire ici ? Il vaudrait mieux le savoir. Mais comme nous ignorons la direction qu'ils prendront après avoir atteint le parc, nous devons rentrer sous bois et les attendre.

Pour une fois, je n'étais pas d'accord avec Winnetou. Aussi lui répondis-je avec la courtoisie qui doit être de règle entre amis :

— Que mon frère me pardonne, mais je préférerais ne pas attendre ici.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il.

— Si nous attendons ici et si nous voulons ensuite les voir, il faudra les suivre aussitôt qu'ils auront atteint la lisière nord du parc. Cela fait plus de trois kilomètres. Comme ils ne s'arrêteront pas, il faudra suivre leur trace, ce qui sera difficile, parce qu'entre-temps il commencera à faire nuit.

Winnetou réfléchit un instant.

— Mon frère n'a pas tort, dit-il enfin.

— Je voudrais les observer pendant leur passage.

— Nous n'avons pas le temps. Nous y arriverions, nous deux, parce que nous avons les meilleurs chevaux, mais nos camarades ne pourront pas. C'est d'ailleurs ce qui m'a fait hésiter.

— Alors allons-y seuls, et que nos camarades nous suivent plus lentement. Comme nous ne devons pas laisser de traces sur le terrain découvert du parc, il faudra qu'ils restent sur la lisière du bois, sous les arbres, puis, arrivés au coin, ils prendront la direction du Nord, toujours le long du bois. Vous voyez ce bouquet de grands arbres, là-bas au-dessus des autres ? Que nos frères nous y attendent.

— Winnetou est d'accord avec Old Shatterhand. Qu'ils nous attendent là-bas, mais sans allumer de feu pour ne pas trahir notre présence.

Nous partîmes donc en avant, d'abord vers l'ouest, puis, arrivés au coin sud-ouest, vers le nord. Les arbres étaient suffisamment espacés pour permettre cette manœuvre, mais il fallait tout de même faire attention aux racines et aux trous.

Nous fîmes ainsi plus de cinq kilomètres, alors qu'il y avait moins d'un kilomètre depuis l'endroit où nous avions vu les corbeaux jusqu'au parc. Mais les arrivants devaient monter la

pente, et se déplaçaient donc lentement. Nous avions suffisamment galopé pour pouvoir espérer atteindre l'angle nord-ouest du parc avant eux.

Avant d'y arriver, nous nous arrêtâmes pour laisser nos chevaux en arrière. Nous les attachâmes dans un endroit propice et continuâmes à pied jusqu'au bord d'une dépression qui paraissait descendre dans la vallée. C'était en tout cas le chemin par lequel ceux que nous attendions montaient.

Ils n'étaient pas encore passés, car, lorsque nous fûmes allés aussi loin qu'il était possible, nous ne vîmes en bas aucune trace d'homme ni de cheval.

Satisfaits d'être arrivés à temps, nous prêtâmes l'oreille avec attention. Bientôt nous entendîmes le pas d'un cheval qui s'approchait. Nous étions-nous trompés ? S'agissait-il d'un cavalier isolé et non d'un groupe ? C'était fort improbable ! Ils avaient sans doute détaché un éclaireur.

Nous vîmes d'abord apparaître sa tête au-dessus des buissons, puis le reste de son corps et son cheval. C'était un Utah et un chef, portant deux plumes d'aigle à son chignon. Son cheval...

Ciel ! Son cheval... ! Mais c'était, trait pour trait, le cheval que j'avais naguère pris au chef des Comanches dans le Val des Lièvres et que j'avais ensuite donné à Old Surehand !

Winnetou me poussa du coude et me dit à voix basse :

— *Uff* ! Ton cheval comanche ! Le cheval de notre frère Surehand !

— Oui, c'est sûrement lui ! répondis-je.

— Et s'ils l'avaient capturé et mis à mort !

— Alors, malheur à eux ! Connais-tu ce Rouge ?

— Oui. C'est Tousahga Saritch, « Chien Noir », le chef des Utahs de la tribu des Capotes. Je l'ai déjà vu plusieurs fois.

— Un guerrier ?

— Certes, mais...

— Tu ne l'estimes pas trop ?

— Il n'est pas très brave, mais d'autant plus rusé.

— Attendons de voir ses hommes.

Le chef était passé. Ses hommes le suivaient en file indienne. Nous les comptâmes soigneusement. Il y en avait cinquante-deux en tout.

Au milieu, attaché sur un vieux cheval, les mains liées, se trouvait Old Surehand !

Comment était-il tombé aux mains des Utahs ? Il avait l'air très amaigri, mais non abattu. Il était probablement depuis quelques jours avec ces Rouges qui avaient dû le maltraiter et le priver de nourriture.

Nous ne pouvions rien faire dans l'immédiat. Il fallait les laisser passer, mais nous devions bien entendu tout entreprendre pour le libérer.

Lorsque nous n'entendîmes plus le pas de leurs chevaux, nous nous glissâmes hors de notre cachette pour les suivre, afin de savoir où ils camperaient.

En arrivant au parc, ils parcoururent une petite distance sur le côté nord, puis mirent pied à terre. Nous constatâmes bientôt qu'ils avaient l'intention de rester là. Nous allâmes donc chercher nos chevaux, et gagnâmes le bouquet d'arbres où nous avions rendez-vous avec nos compagnons.

Ils nous y attendaient déjà. On imagine l'impression que fit sur eux notre découverte ! Il s'agissait maintenant de savoir pourquoi les Utahs étaient venus par ici, quelles étaient leurs intentions à l'égard d'Old Surehand, et quelle occasion nous trouverions de le libérer.

Il fallut d'abord attendre la nuit, pour pouvoir aller observer les Utahs sans être vus. Le jour déclinait. Entre-temps, Winnetou examina ma blessure, dont l'état était satisfaisant.

Lorsque la nuit fut tombée, nous nous dirigeâmes vers le campement des Utahs, le long du bois, en évitant le terrain découvert. Nous aperçûmes bientôt plusieurs feux dont nous avions déjà senti la fumée. Ils étaient allumés sous les arbres, ce qui valait mieux pour nous, car nous avions ainsi les couverts nécessaires pour nous approcher.

Seuls les chevaux étaient entravés au dehors et gardés par deux hommes qui marchaient de long en large, avec l'air de s'ennuyer.

Nous pénétrâmes dans le bois sur la gauche, afin d'arriver derrière les Indiens. Une énorme fougère nous permit de nous approcher très près. Pour déplacer moins de branchages, Winnetou rampait en avant et je le suivais. Nous n'avions ainsi à nous frayer qu'un seul chemin et nous

aurions également moins d'ouvrage, au retour, pour effacer nos traces. Car il ne fallait pas que les Utahs pussent constater, au matin, que quelqu'un était venu les observer pendant la nuit.

Tousahga Saritch était assis, le dos appuyé à un arbre et nous présentant son côté gauche, devant un feu que ses pieds touchaient presque. Assis en face de lui de l'autre côté du feu, Old Surehand se trouvait attaché à un arbre. Ses pieds et ses mains étaient également ligotés. Ses longs cheveux bruns pendaient en désordre jusqu'à terre. Il ressemblait ainsi à Winnetou, et, plus encore..., à Kolma Pouchi, l'Indien mystérieux !

Les reliefs du repas attestaient que les Utahs avaient mangé. Old Surehand n'avait probablement rien eu. Il lui était impossible de se douter de notre présence ; il ne savait même pas que j'avais été à Jefferson-City, que j'y avais appris où il se trouvait et que j'étais parti pour le retrouver.

J'aurais peut-être pu lui faire un signal qu'il connaissait, mais j'eus la prudence de m'en abstenir, car l'effet de sa surprise aurait pu révéler notre présence.

Nous restâmes là plus d'une demi-heure sans rien entendre d'intéressant. Les Indiens parlaient entre eux, mais ne dirent pas un mot du but de leur expédition.

Leur chef restait silencieux et bougeait à peine. Il n'y avait de vie que dans ses yeux, qui se posaient sans cesse sur le captif avec une expression de haine satisfaite.

Ce dernier était lui aussi presque immobile, les paupières abaissées. On aurait dit qu'il méprisait trop son entourage pour daigner l'observer. Il n'y avait qu'un seul mot pour définir son attitude : la fierté !

Au bout d'un certain temps, on entendit au loin le hurlement d'un loup, auquel plusieurs autres répondirent bientôt. Le chef en profita pour rompre le silence ?

Le Visage Pâle entend-il les loups ? Ils se disputent les os que le Kui-erant[21] leur a laissés après son repas.

Old Surehand ne répondit pas. Le chef poursuivit :

— C'est ainsi que demain ils se disputeront tes os à toi !

Comme le captif restait silencieux, Tousahga Saritch se mit en colère.

— Pourquoi ne parles-tu pas ? Ne sais-tu pas qu'il faut répondre quand un chef illustre ouvre la bouche pour poser une question ?

— Illustre ? *Pshaw* ! fit Old Surehand d'un ton méprisant.

— En douterais-tu ?

— Oui. Je ne te connaissais pas avant de te voir ; je n'avais jamais entendu ton nom. Tu ne peux pas être illustre.

— Est-ce que seuls les gens dont le nom atteint ton oreille sont illustres ?

— Quand on connaît l'Ouest comme moi, on connaît aussi le nom de tous les hommes illustres !

— *Uff* ! Tu veux m'offenser pour que je te tue vite. Mais tu n'y réussiras pas. Tu devras affronter l'ours gris.

— Pour que tu puisses te parer de sa peau, de ses oreilles, de ses griffes et de ses dents et te vanter de l'avoir abattu !

— Tais-toi ! Il y a ici plus de cinquante guerriers qui sauront que je ne l'ai pas tué. Comment peux-tu parler ainsi ?

— Le lâche est toujours menteur. Pourquoi m'envoyez-vous dans la Vallée des Ours ? Pourquoi ne voulez-vous pas y descendre vous-même ?

— Chien ! Tu as assisté à la discussion et entendu notre décision à ton sujet. Tu as tué nos deux guerriers, le père et le fils, « Dent d'Ours » et « Griffe d'Ours », tous deux ainsi nommés pour avoir abattu le grand ours des Rocheuses. C'étaient des guerriers illustres...

— C'étaient des lâches, interrompit Old Surehand. Des lâches qui m'ont attaqué par derrière. Je les ai tués en combattant à visage découvert, honnêtement. Si vous n'aviez pas été cinquante contre un, et si je n'avais pas été surpris par derrière, vous auriez su à qui vous aviez affaire.

— Tous les hommes rouges connaissent les Visages Pâles. Ils sont sanguinaires et voleurs comme les animaux sauvages et il faut les traiter comme tels. Ceux qui veulent les combattre

[21] Ours gris.

loyalement se font exterminer. Tu es un Visage Pâle, mais je soupçonne que tu as du sang rouge dans les veines ; ce sont les plus dangereux de tous !

Ces paroles du chef me firent sursauter. Old Surehand, du sang rouge ? Il n'avait ni l'aspect ni le caractère d'un métis, mais, en le regardant, j'avais souvent eu l'impression qu'il avait quelque chose d'indien, sans pouvoir déterminer ce que c'était au juste. Et voici que l'Utah exprimait ouvertement cette pensée !

Old Surehand posa sur lui un regard calme et profond et je compris : il avait des yeux d'Indien ! L'Utah poursuivit :

— La mort de « Dent d'Ours » et de « Griffe d'Ours » doit être vengée. Nous ne pouvons pas t'emmener jusqu'au camp de notre peuple pour t'y faire mourir sur le poteau de torture ; c'est trop loin. Tu as tué deux « Ours » : tu seras tué par un ours. Quelle lâcheté vois-tu là ?

— Ce qui est lâche, c'est la façon dont vous voulez procéder.

— Ce n'est pas de la lâcheté, c'est de la clémence à ton égard.

— *Pshaw* ! Vous avez peur de descendre dans la Vallée des Ours.

— Tiens ta langue, chien ! Ne te faisons-nous pas confiance en te laissant partir libre deux jours de suite sur ta promesse que tu reviendrais le soir ?

— Pourquoi avez-vous en moi cette confiance, puisque vous pensez des Visages Pâles ce que tu as dit tout à l'heure ?

— Parce que nous savons qu'Old Surehand tient ses promesses. A cet égard, il est comme Old Firehand et Old Shatterhand.

— Connais-tu ces deux chasseurs blancs ?

— Je ne les ai jamais vus, mais je sais qu'ils ne manquent jamais à leur parole. J'en sais autant de toi. Vous êtes parmi les rares Visages Pâles qui tiennent parole, bien que vous soyez, comme eux tous, des ennemis de la race rouge. Crois-tu que tes discours puissent nous faire changer d'avis ?

— Nullement. Je vous connais trop bien.

— Tu veux dire par là que nous aussi nous savons tenir parole. Nous en restons à ce qui a été décidé. Demain matin, dès qu'il fera jour, tu seras libre pour descendre dans la Vallée des Ours. Tu auras ton couteau et ton fusil. Le soir tu reviendras et tu pourras y retourner le lendemain matin, pour revenir ici le soir même. Si, dans ces deux jours, tu as abattu quatre ours et si tu nous rapportes leurs peaux, tu auras la vie sauve.

— La vie, mais non la liberté ?

— Non. Tu n'auras la liberté que si tu viens avec nous et prends une de nos filles pour squaw. Tu nous as fait perdre deux valeureux guerriers : tu pourras devenir un guerrier de notre tribu si les ours ne te dévorent pas.

— Je n'accepte pas. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois.

— Nous verrons. Nous saurons t'y obliger.

— *Pshaw* ! Old Surehand ne se laisse pas contraindre.

— Cette fois oui ! La seule chose qui t'en dispenserait, serait de manquer à ta promesse et de ne pas revenir. Mais nous savons que tu ne le feras pas, à moins d'être déchiré par les dents et les griffes des ours.

— *Well* ! Je ne serai pas déchiré et je reviendrai de toute façon. Il y a un sentier qui descend le long du bois jusqu'à la Vallée des Ours. Je le suivrai et remonterai par le même chemin. Mais si je ne reviens pas, irez-vous à ma recherche ?

— Non. Si tu ne reviens pas, c'est que tu seras mort et dévoré.

— Je pourrais n'être que blessé.

— Non. Un homme blessé au point de ne pouvoir marcher devient inévitablement la proie des bêtes sauvages. Nous ne te chercherons pas !

— Dis donc la vérité : vous avez peur des ours gris !

— Tais-toi ! Ne sommes-nous pas plus de cinquante ? Aucun d'entre nous n'aurait peur d'attaquer seul le grizzly. Pourquoi aurions-nous peur, puisque nous sommes si nombreux ? Nous attendrons ici que tu rapportes quatre peaux, deux pour Dent d'Ours et deux pour Griffe d'Ours. Si tu reviens vivant sans les rapporter, tu seras fusillé. Si tu ne reviens pas c'est que tu seras mort et nos deux guerriers seront vengés. Nous en avons ainsi décidé ; il en sera ainsi. J'ai dit ! *Howgh* !

Il fit un signe de la main pour signifier qu'il ne voulait plus rien entendre, et s'appuya de nouveau contre son arbre.

Nous attendîmes encore un quart d'heure et comme aucun d'eux n'avait plus dit mot, nous sûmes que nous n'avions plus rien à apprendre et nous nous retirâmes comme nous étions venus.

La lueur du feu des Utahs nous éclaira pour effacer nos traces, mais il nous fallut plus d'une heure pour acquérir la certitude qu'elles ne seraient pas découvertes le lendemain matin.

Nous venions de quitter le bouquet de fougères et nous apprêtions à ramper jusqu'à l'endroit où nous pourrions nous redresser lorsque le chef des Utahs se leva pour donner ses ordres pour la nuit. Tous les feux devaient être éteints, sauf un, à côté duquel resterait le prisonnier, et autour duquel les guerriers devraient former un double cercle. En outre, deux sentinelles feraient en permanence le tour du campement car au voisinage de la Vallée des Ours un grizzly pouvait s'égarer par là.

Cette précaution s'imposait car bon nombre d'Utahs n'avaient que des lances, des arcs et des flèches. Mais elle nous retirait toute chance de réussir à libérer Old Surehand cette nuit même. Le voisinage des ours rendrait sans doute léger le sommeil de ses gardiens, et il ne pouvait être question de procéder ici comme nous l'avions fait pour libérer Apanatchka des Osages ou comme Kolma Pouchi nous avait délivrés des Tramps.

En exécutant les ordres de leur chef, les Utahs firent tant de bruit que nous n'eûmes pas de difficulté à nous éloigner sans attirer l'attention. Winnetou chemina à mon côté sans mot dire. Il réfléchissait, et, tel que je le connaissais, il aurait certainement pris une décision lorsque nous rejoindrions nos camarades.

Je ne m'étais pas trompé. Alors que nous étions encore assez loin d'eux, il s'arrêta et me demanda d'un ton significatif :

— Mon frère Shatterhand est convaincu que nous ne pouvons rien tenter aujourd'hui ?

— Malheureusement non, répondis-je.

— Nous arriverions probablement à maîtriser les sentinelles, mais il y a aussi les deux qui gardent les chevaux et les Utahs ont le sommeil léger.

— Cela irait quand même à condition de livrer combat et de risquer notre vie. Mais je n'en suis pas partisan.

— Winnetou non plus. Ce qu'on peut avoir sans risque, il faut le prendre sans risque. Nous attendrons donc demain matin.

— Et alors nous retournerons à la Vallée des Ours ?

— Oui, pour parler à Old Surehand.

— Je pense à sa surprise et à sa joie !

— Oui, son cœur sera plein de joie. Mais il ne viendra pas avec nous.

— Non ; il tiendra sa parole.

— *Uff* ! Nous connaissons l'antre d'un grizzly. On dit qu'il y en a plusieurs dans cette vallée. Pourvu que ce soit vrai !

— Voilà une pensée extraordinaire, bien digne de mon frère rouge !

— En ce cas Old Surehand pourrait rapporter les peaux.

— Oui, mais sa situation ne changerait pas beaucoup. Il aurait la vie sauve, mais non la liberté.

— Mon frère a raison. Nous sommes de toute façon obligés de le libérer. Mais il ne pourra nous accompagner que s'il rapporte les peaux. Il n'a pas promis de suivre les Utahs et de prendre femme chez eux.

— Bon ! Demain matin nous chercherons des traces d'ours. Mais je pense à nos propres traces. Les Utahs se répandront demain par tout le parc et trouveront l'endroit où nous campons aujourd'hui.

— *Uff* ! Nous ne devons pas rester là. Mais où irons-nous ?

— Nous devons éviter le parc et ses environs, parce que nos traces y seront certainement découvertes. De deux choses l'une : ou bien nous allons plus loin, en descendant la vallée par laquelle les Utahs sont montés. Ça ne va pas, à cause de l'obscurité et parce que nous devons revenir demain matin. Ou bien nous retournons dans la Vallée des Ours où nous serons à pied d'œuvre dès demain matin. Ce n'est pas facile dans le noir, mais nous connaissons le ravin pour

l’avoir monté aujourd’hui. Si nous tenons nos chevaux et allons doucement, ça sera peut-être faisable. Évidemment, il y a le grizzly qui niche tout près de notre chemin.

— Si nous allons en tête, les autres seront en sécurité. Nos chevaux signaleront la proximité de l’ours. Et contre l’obscurité, il y a un moyen. Winnetou a vu en haut du ravin un tajotsi[22] tout à fait sec, qui nous fournira des torches.

— Très bien ! Alors nous retournons dans la Vallée des Ours.

— Oui. En ce qui concerne l’ours, le bruit du torrent nous empêchera de l’entendre approcher, mais nous ouvrirons les yeux.

— Et la trace que nous allons faire à travers le parc ? Car nous ne pouvons plus rester sur la lisière, il va falloir le traverser.

— Winnetou va l’effacer avec sa couverture ! *Howgh* !

Cette exclamation mettait fin au débat. Nous rejoignîmes nos compagnons pour leur communiquer ce que nous avions vu, appris, et décidé. Tous, et surtout ceux qui étaient amis d’Old Surehand, Apanatchka, Dick Hammerdull et Pitt Holbers, voulurent contribuer à sa libération. Comme notre rapport avait été bref, ils demandèrent des détails, mais Winnetou s’y refusa.

— Que mes frères attendent que nous ayons plus de temps que maintenant. Il faut avant tout effacer nos traces ici et cela va être long.

Comme j’avais du mal à me pencher, il entreprit ce pénible ouvrage avec Apanatchka et Matto Chako. Puis nous remontâmes à cheval et traversâmes le parc jusqu’au débouché du ravin.

Nous chevauchions en file indienne et Winnetou fermait la marche, traînant sa couverture au bout d’un lasso pour redresser l’herbe que nous avions foulée. Arrivés au ravin, nous mîmes pied à terre parce qu’il fallait dorénavant tenir nos chevaux à la main.

Winnetou prit la tête et je le suivis, les autres marchant derrière. Par précaution contre les ours nous avions tous le fusil au poing.

Là-haut, dans le parc, il faisait déjà plus clair grâce aux premières étoiles. Mais, ici, dans ce ravin profond, les ténèbres étaient telles que j’apercevais à peine le cheval de Winnetou tout en le suivant presque à le toucher. Mais l’Apache était guidé par un instinct incomparable.

Au bout d’un certain temps, Winnetou s’arrêta et dit :

— A ma gauche se trouve le tajotsi. Que mes frères tâtent les branches et coupent celles qui ont le plus de résine ! Entre-temps je monterai la garde.

Comme j’étais le plus proche de l’arbre je fus le premier à en couper une branche, et ma torche une fois allumée, nous arrivâmes très vite à en avoir plusieurs autres. Nous poursuivîmes notre route, les rênes passées au bras, la torche dans une main et le fusil de l’autre.

Il nous fallut beaucoup plus de temps pour descendre que pour monter... Notre cortège avait un aspect fantastique. Arrivés à l’endroit où Winnetou avait aperçu les traces d’ours, il examina le sol. Il n’y avait pas de nouvelles empreintes. Le Père Ephraïm se sentait probablement bien dans son antre, ou bien ce dernier était si loin qu’il ne pouvait nous entendre.

Nous arrivâmes au fond de la vallée sans avoir attiré la moindre attention. Nous n’étions pas, pour autant, au bout de nos difficultés, car il nous fallait trouver un endroit propice pour camper.

Nos torches étaient consumées et nous étions de nouveau sans lumière. Mais la vallée était large, et, à la lueur des étoiles, nous pouvions nous orienter. Nous étions en droit de penser qu’il n’y avait pas d’autres êtres humains que nous dans la vallée, et nous n’avions en conséquence pas de précautions à prendre à cet égard. Nous recherchâmes donc un emplacement non sous les arbres au flanc de la vallée, mais à ciel ouvert en Son milieu, et trouvâmes bientôt celui qui nous convenait.

Il y avait là plusieurs rochers ainsi assemblés qu’ils enfermaient sur trois côtés un espace assez grand pour nous et nos chevaux. Il n’y avait donc à garder que le quatrième côté ouvert. Les interstices entre les rochers étaient garnis de buissons de mûres, entre lesquels il y avait beaucoup d’herbe sèche. Comme les endroits de ce genre sont habituellement fréquentés par les serpents, nous mîmes le feu à l’herbe, et il se communiqua aux buissons, ce qui nous permit d’examiner attentivement notre logis.

[22] Arbre résineux.

Nous vîmes quelques serpents s’enfuir devant les flammes et les tuâmes. Nous pouvions maintenant nous installer. Il nous fallait deux sentinelles. On voulut me dispenser de ce service en raison de ma blessure, mais je refusai et je pris la première garde avec Dick Hammerdull.

Nous nous assîmes ensemble du côté ouvert et posâmes nos fusils à portée de la main. Nos compagnons s’endormirent bientôt. Cependant, je racontai au gros ce que nous avions vu et entendu chez les Utahs. Puis j’allai cueillir quelques jeunes pousses d’un buisson voisin comme fourrage pour nos chevaux.

Le temps passait. Nos deux heures écoulées, nous réveillâmes Apanatchka et Holbers, qui devaient être relevés par Matto Chako et Treskow. La quatrième garde serait assurée par Winnetou seul, qui suffisait bien pour assurer notre sécurité.

Je n’arrivai pas à m’endormir. Ce n’était pas la fièvre, mais mon pouls, je ne sais pourquoi, battait plus vite que d’habitude. Les deux sentinelles étaient assises au même endroit, et parlaient à voix basse. On entendait les chevaux mâcher les feuilles et de temps à autre frapper la terre du sabot. Aucun autre bruit. Les étoiles étaient devenues plus brillantes. On voyait nettement les falaises, les hommes et les chevaux.

Tout à coup le cheval de Winnetou leva la tête de sur son fourrage. L’instant d’après, le mien fit le même mouvement.

Ils firent alors entendre un grognement de frayeur et se placèrent de manière à me présenter leurs pattes de derrière. Ils sentaient un danger qui s’approchait de moi. Il ne pouvait s’agir d’un homme. Ils auraient fait moins de bruit et auraient eu moins peur.

Je prêtai l’oreille.

J’étais couché près d’une couverture entre les rochers ; les ronces qui l’obstruaient avaient brûlé, mais sa faible largeur permettait tout juste d’y passer le bras.

J’entendis gratter à l’extérieur, plus fort qu’un homme n’eût pu le faire, et je reconnus bientôt un reniflement si caractéristique que je me levai aussitôt, saisis mon Tueur d’Ours, et courus dire à Apanatchka.

— Apanatchka, un ours ! Mais ne faites aucun bruit et venez plus près.

Winnetou m’avait entendu me lever. Il était déjà près de moi, le fusil d’argent à la main.

— Un ours près du rocher derrière nous, lui dis-je.

Les autres continuaient à dormir. Ils n’avaient rien entendu et nous préférâmes ne pas les réveiller, car ils auraient peut-être fait du bruit, en particulier Treskow.

Apanatchka nous avait rejoints avec Holbers. Ils avaient armé leurs fusils. Winnetou leur dit :

— Ne tirez qu’en cas de nécessité. Pour le grizzly, le meilleur fusil est celui d’Old Shatterhand. A lui de tirer les deux premiers coups. Puis ce sera mon tour. Vous ne tirerez que si je vous le dis.

Holbers, énervé, demanda :

— Va-t-il grimper par-dessus les rochers ?

— Non, répondis-je, il va certainement... Mais le voilà déjà. Ne bougez pas ! Laissez-moi faire.

Une masse sombre apparut dans le côté ouvert de notre campement. C’était l’ours ; tête basse, il flairait le sol.

Nos chevaux hennirent de frayeur. Les deux étalons se retournèrent, les sabots de derrière face au danger. Je ne devais pas encore tirer. Il faut absolument que la balle passe entre deux côtes pour atteindre le cœur. J’esquissai donc un bond dans sa direction, pour attirer son attention, mais me retirai aussitôt car le grizzly, malgré sa corpulence, est d’une rapidité exceptionnelle.

Ma manœuvre avait réussi : à peine m’avait-il vu qu’il se dressa, à six pas de moi. Mon coup de feu retentit. Il parut devoir s’effondrer, mais se balança de droite à gauche en faisant deux pas en avant. Je lui tirai alors ma seconde balle, qui le renversa. Gisant sur le sol, il contractait ses pattes comme pour embrasser et étouffer son adversaire, se jeta de côté et d’autre, puis resta immobile. Il n’avait pas fait entendre un seul bruit.

L’ours gris n’a pour ainsi dire pas de voix. La lutte contre lui est silencieuse et muette, et c’est précisément ce qui fait qu’elle vous « prend la moelle » comme disait Sam Hawkens. Devant les hurlements tonitruants du lion, on tire mieux.

— Il est mort, je crois, dit Winnetou ; il a reçu les deux balles dans le cœur. Mais ne vous approchez pas. Le grizzly a la vie dure. Il lui arrive de revenir à lui pendant quelques instants.

Les dormeurs avaient naturellement bondi dès mon premier coup de feu. Matto Chako, calme et fier, s'était retiré au dernier rang, bien qu'il fût loin d'être un lâche. Hammerdull se poussa jusqu'à moi entre les chevaux et s'écria :

— Un ours ! Mille diables, c'est vraiment un ours ! Et moi qui dormais ! Mais j'étais si fatigué. Je pourrais me gifler des deux mains !

— Fais-le, mon cher Dick, fais-le tout de suite, dit Holbers.

— Tais-toi, vieux canasson ! Il n'y a qu'à moi que ça arrive ! Je suis hors de moi.

— Alors rentre en toi-même.

— Que je sois en moi-même ou hors de moi, peu importe. Si seulement cet animal n'était pas arrivé juste au moment où je venais de m'endormir ! Pour un ours comme ça, il est vraiment bête.

Il s'exprimait de façon comique, mais parlait sérieusement. Ce gros petit bonhomme n'aurait certainement pas eu peur d'attaquer l'ours ! Mais il n'aurait sans doute pas réussi à l'abattre.

Pour montrer qu'il n'aurait pas eu peur du grizzly vivant, il s'approcha, malgré l'avertissement de Winnetou, de la bête étendue. Il arriva, au prix de pénibles efforts, à la retourner, et, lui tournant le mufle de côté et d'autre, déclara :

— Il est mort, Messieurs, bel et bien mort, sans quoi il ne se laisserait pas faire. Je vous propose, Messieurs, de lui retirer ses bottes, ses gants et toute sa peau. De toute façon, il n'est plus question de dormir.

Il avait raison. Aucun chasseur ne dormirait près d'un grizzly fraîchement abattu. Il fallait faire du feu, et nous allâmes chercher du bois mort. Lorsqu'il fut allumé, nous constatâmes que c'était une ourse d'environ trois cent cinquante kilos, une bête magnifique.

— Ce sont sans doute ses traces que nous avons vues, dit Treskow.

— Non, répondit Winnetou, ces traces venaient d'un animal beaucoup plus lourd, de l'ours lui-même, et non de sa squaw. Nous l'aurons quand Surehand sera là.

Les couteaux furent alors tirés et le dépeçage commença, auquel tous participèrent, sauf Winnetou et moi.

— *Uff* ! s'écria soudain l'Apache en faisant un geste de la main. Son petit est là !

A la lueur de notre foyer, nous aperçûmes un jeune ourson près du buisson où j'avais coupé du fourrage pour nos chevaux. Il avait la taille d'un veau d'âge moyen, en plus gros.

— Hourra, le bébé de cette dame ! s'écria Dick Hammerdull en s'élançant vers l'ourson.

— Dick ! Dick ! lui criai-je. N'y touchez pas ! Ne le touchez pas ! Il est plus dangereux que vous ne croyez !

— Pensez-vous ! Je le tiens déjà, je le tiens déjà ! répliqua-t-il.

Oui, il le tenait déjà, mais l'ours le tenait aussi. Il ne voulut pas le lâcher, puis il n'y parvint plus. Étroitement enlacés, ils se roulaient dans l'herbe et le gros hurlait :

— Au secours ! Aidez-moi ! Il ne veut pas me lâcher.

Apanatchka bondit, le couteau à la main, vers nos deux héros grassouillets. S'interposant de la main gauche entre l'homme et la bête, il lui porta de la droite un coup qui dut être bien placé, car l'ourson resta à terre.

Hammerdull se relevait en maugréant.

— Quel animal stupide ! Je voulais le prendre vivant, et voilà comment il me saute dessus ! Il m'a fallu toutes mes forces pour l'empêcher de me mordre. Mais je lui promets qu'il sera rôti et mangé, même s'il est encore en vie.

Il traîna le « bébé » par la patte. Le couteau d'Apanatchka avait frappé en plein cœur.

Hammerdull n'avait pas bonne mine. Ses vêtements étaient froissés, en loques, et son visage égratigné. Ses mains et ses jambes saignaient. Ce spectacle bouleversa son ami Pitt Holbers qui déversa sur lui un torrent de reproches affectueux.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Regarde de quoi tu as l'air ! Vouloir prendre un grizzly vivant ! Je n'ai jamais vu une bêtise pareille ! Alors qu'est-ce que je vais faire de toi ? C'est ça, ton amitié ? Tu finiras par nous rendre malheureux avec tes idioties. Qu'est-ce que tu as à me regarder ? Dis quelque chose !

Hammerdull restait la bouche ouverte, rendu muet par la subite éloquence de Pitt Holbers.

Enfin, il finit par dire :

— Pitt, mon vieux Pitt, est-ce bien toi ? Je ne te reconnais plus. Tu parles maintenant ! Tu radotes ! Comme tu as changé ! Ce n'est pas possible ! Alors tu m'aimes tant que ça !

— Mais oui, imbécile ! Et tu te laisses égratigner comme ça ! Mais regarde-toi dans un miroir ! C'est vrai qu'il n'y en a pas. Mon Dieu, quel malheur !

— Ne parle donc pas de malheur. Qui aurait pu penser que cette bestiole avait tant de force ?

— Bestiole ? Un grizzly n'est pas une bestiole. Tu m'as fait tant de peine que je n'y vois plus clair. Viens près de l'eau, que je te nettoie.

Il le prit par le bras et le mena jusqu'au Creek qui coulait tout près. Lorsqu'ils revinrent, Dick était lavé, mais ses égratignures et les accrocs de ses vêtements étaient toujours là.

— Il a l'air d'un vagabond, grogna Pitt. Mr. Shatterhand, puis-je vous demander de me rendre un grand service ?

— De quoi s'agit-il ?

— Vous avez de quoi coudre dans votre sacoche. Prêtez-moi votre trousse, pour que je puisse le réparer un peu.

— Bien sûr ! Allez la chercher !

Il fallut le voir ensuite s'escrimer avec le fil et l'aiguille, de façon si pitoyable que je me mis en devoir de lui donner quelques conseils. Mais ceux-ci n'eurent aucun succès et je dus passer presque tout le reste de la nuit à repriser et rapiécer de mon mieux la veste et la culotte du gros chasseur d'ourson.

Entre-temps, nous eûmes du rôti d'ours à manger. Les pattes, qui sont un morceau de choix, furent enveloppées pour être conservées. On ne les consomme en effet que lorsqu'elles ont atteint un état plus... avancé.

L'aube blanchissait le ciel. Je montai à cheval avec Winnetou, emmenant l'étalon brun de Matto Chako, pour aller attendre Old Surehand en haut de la vallée.

Après avoir fait environ trois kilomètres, nous aperçûmes l'entrée du ravin par laquelle il devait passer. Nous cachâmes les chevaux à une certaine distance et nous mîmes en devoir de l'attendre.

Nous éprouvions une certaine anxiété, car un événement imprévu avait pu survenir là-haut, ou bien le chef des Utahs avait pu changer d'avis.

Une heure passa. Enfin nous aperçûmes un homme sous les arbres. On ne pouvait pas distinguer qui c'était. Mais je me risquai à l'appeler à haute voix.

— Mr. Surehand ! Mr. Surehand !

Je me disais que, si c'était lui, il ne manquerait pas d'accourir, tout heureux de trouver, dans sa situation, des gens qui le connaissaient. Lorsque j'eus prononcé son nom pour la troisième fois, il accourut dans notre direction, mais, ne pouvant nous voir, il s'arrêta à mi-chemin et dit :

— Qui est là, dans le buisson ? Qui a prononcé mon nom ?

— Un ami, répondis-je.

— Sortez. Dans l'Ouest, il faut être prudent.

— Me voici !

J'apparus alors, mais Winnetou resta dissimulé. Old Surehand me reconnut aussitôt.

— Old Shatterhand ! Old Shatterhand !

Tout à sa joyeuse surprise, il laissa tomber son fusil, et, se jetant sur moi à bras ouverts, me serra sur son cœur.

— Quelle joie ! Quel bonheur ! Mon ami Shatterhand ! Mon sauveur de naguère et sans doute aussi d'aujourd'hui !

Ses yeux et ses joues brillaient. Il poursuivit :

— Comment se peut-il que vous soyez précisément en cet instant au milieu des Rocheuses, dans la Vallée des Ours ?

— Je viens de Jefferson-City.

— Vous êtes allé chez le banquier ? C'est lui qui vous a dit que j'étais monté par ici ?

— Oui.

— Et vous m'avez suivi ?

— Naturellement ! Jefferson-City, le cabaret de Lebrun à Topeka, la ferme de Fenner et ainsi de suite ! Vous voyez que je suis bien renseigné.

— Dieu soit loué ! Maintenant je suis sauvé. Vous ne vous rendez pas compte. Il faut que vous sachiez que je suis prisonnier.

— Du chef Tousahga Saritch.

— Quoi ? Vous le savez ? fit-il, stupéfait.

— Libéré sur parole aujourd'hui et demain, poursuivis-je en riant.

— Mais c'est qu'il le sait !

— Pour aller chercher quatre peaux d'ours.

— Mais... mais... *Sir*... comment savez-vous tout ça ?

— Hier soir, pendant que vous étiez assis devant le feu en face du chef, nous étions à trois pas de vous dans la fougère.

— Ciel ! Si j'avais su !

— Nous avons tout entendu. Il était impossible de vous libérer la nuit même. Alors nous sommes redescendus dans la vallée, malgré l'obscurité, pour vous attendre. Nous sommes heureux que vous soyez venu.

— Vous dites : Vous ! Vous n'êtes donc pas seul ?

— Non. Venez !

Je le menai derrière les buissons ; en apercevant Winnetou, il poussa un cri de joie et s'élança, les deux mains tendues. L'Apache les lui serra affectueusement et lui souhaita la bienvenue.

— Winnetou se réjouit en son âme de revoir son frère Old Surehand. Nous avons cru ne vous atteindre qu'au parc San Luis mais sommes d'autant plus heureux de pouvoir prouver au chef des Utahs-Capotes que cinquante de ses guerriers ne suffisent pas à retenir Old Surehand.

— J'ai donné ma parole de revenir, dit Old Surehand. Sans quoi ils ne m'auraient pas laissé partir.

— Nous le savons. Old Surehand doit tenir parole et retourner chez eux. Mais ensuite, Old Shatterhand et Winnetou viendront également chez les Utahs pour leur dire un mot.

— Il faut que d'ici demain soir je rapporte quatre peaux de grizzlies. Il y va de ma vie. Le chef des Apaches sait-il également cela ?

— Nous le savons. Old Surehand rapportera les peaux. Afin que ce soit possible, qu'il me permette de m'éloigner pour le moment.

Il monta à cheval et s'en fut.

— Où va-t-il ? demanda Old Surehand.

— Chercher des traces de grizzly.

— *Well* ! Allons-nous l'attendre ?

— Non. Nous partons aussi. Il nous retrouvera.

— Je vous suis très volontiers, mais n'oubliez pas que mon temps est très précieux.

— A cause des peaux d'ours ?

— Oui.

— Nous avons le temps. Veuillez monter cet étalon.

— Vous avez trois chevaux. Vous n'êtes pas seuls ? Il y a encore quelqu'un avec vous ?

— Oui. Vous allez trouver des amis.

Winnetou s'était dirigé vers l'amont ; nous descendîmes la vallée. Old Surehand avait ramassé son fusil à l'endroit où il l'avait laissé tomber de surprise. S'attendant à en éprouver de nouvelles, il s'abstint de poser des questions. En approchant de notre campement, j'aperçus Hammerdull. Old Surehand le vit aussi, le reconnut, et me demanda :

— N'est-ce pas là le vieux Dick Hammerdull, Mr. Shatterhand ?

— Oui, répondis-je.

— Alors son alter ego Pitt Holbers est probablement aussi avec vous ?

— Bien entendu ! Ils sont inséparables.

— C'est donc la surprise qui m'attendait ! Je vous en remercie.

Je ne lui en dis pas davantage. Hammerdull vint à notre rencontre, arrêta le cheval d'Old Surehand, tendit la main et s'écria :

— *Welcome*, Mr. Surehand, soyez le bienvenu dans ces vieilles montagnes. J'espère que vous n'avez pas oublié votre vieux Dick depuis que nous nous sommes vus.

— Oh non, mon cher Hammerdull. J'ai toujours pensé à vous avec plaisir.

— Avec plaisir ou sans plaisir, peu importe, si vous avez également une place dans votre cœur pour Pitt Holbers.

— Mais bien sûr !

— Alors nous y sommes tous les deux ?

— Naturellement ! Lui, avec toute sa longueur, et vous avec toute votre largeur. C'est bien ça ?

— C'est tout à fait ça. Venez, vous allez le voir.

Nous allâmes jusqu'au campement où nous mîmes pied à terre. Hammerdull fit entrer Old Surehand et s'écria d'un air de triomphe :

— Pitt Holbers, mon vieux rat, le voilà. Je te l'amène. Mais ne lui saute pas au cou. Tu as les bras si longs qu'il n'arriverait plus à se dégager.

Old Surehand n'avait tout d'abord vu que Holbers, mais quand son regard tomba sur Apanatchka, il eut un sursaut d'étonnement.

— Apanatchka ! Mon frère rouge Apanatchka ! s'écria-t-il. Ja... jamais je n'aurais pensé à ça ! Maintenant je comprends ce que vous entendiez par une surprise, Mr. Shatterhand. Que mon frère rouge me permette de l'embrasser.

Les yeux du Comanche étincelaient de joie. Il ouvrit les bras sans mot dire. Ils s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre après être allés ensemble à Fort Terret, et étaient profondément heureux de se retrouver. Puis ce fut le tour de Treskow.

Enfin je présentai le chef des Osages, qui tendit la main avec sa dignité coutumière, fit un signe de tête amical, et dit, en désignant les peaux d'ours :

— Mon frère Old Surehand doit rapporter quatre peaux aux Utahs ?

— Oui, répondit Old Surehand.

— En voici déjà deux. Old Shatterhand a tué le gros et Apanatchka le petit.

— Ça ne compte pas. C'est moi qui dois les tuer.

— Le chef des Utahs vous l'a-t-il expressément demandé ? fis-je alors.

— Non, pas expressément. Mais il ne pouvait pas savoir que je rencontrerais ici de tels alliés. Il a certainement pensé que je ne pourrais rapporter que des peaux d'ours que j'aurais tués moi-même.

— Ce qu'il a pensé ou supposé sans le dire ne nous concerne pas. Vous ne pouvez vous régler que sur ce qui a été dit.

— Eh bien on a seulement dit que je devrais rapporter quatre peaux.

— Alors apportez-les-lui ! Je pense qu'on en trouvera bien encore deux.

— Tousahga Saritch ne voudra peut-être pas tenir compte de la plus petite.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la peau d'un ourson.

— C'est une peau entière, il n'y manque rien. Il faudra bien qu'il en tienne compte !

— Et s'il ne veut pas ?

— Nous l'y forcerons. Vous devez lui rapporter quatre peaux d'ours et c'en est une.

— Vous avez raison de dire que je dois me régler sur ce qui a été dit.

— Même pas ! Il y a encore une autre façon de voir les choses. Vous n'avez pas besoin de rapporter de peaux du tout.

— Hum !

— Mais oui, vous allez voir. Si vous ne rapportez pas de peaux, qu'est-ce qui doit se passer ?

— On doit me fusiller.

— Eh bien n'en rapportez pas ! Nous ferons en sorte que vous ne soyez pas fusillé. N'ayez donc pas trop de scrupules. Après tout, qu'est-ce qu'ils vous ont promis ? Vous devez risquer quatre fois votre vie pour tuer quatre grizzlies et ils ne vous laissent que la vie, mais non la liberté. Est-ce équitable ?

— Certes non !

— La seule chose que vous ayez promise, c'est de revenir. Vous devez tenir cette promesse, comme je la tiendrais moi-même. Mais on ne peut pas vous demander davantage. D'ailleurs ce n'est pas le moment de s'occuper de ces détails superflus. Je suis sûr qu'il y a quelque chose de plus important pour vous.

— Quoi donc ?

— Manger !

— Là vous avez raison, répondit-il en souriant. Les Rouges ne m'ont rien donné depuis trois jours.

— Eh bien commencez donc par faire un bon repas. Après, nous verrons.

On le servit et il mangea avec tout l'appétit qu'on peut supposer après un jeûne de trois jours. Je l'avais fait asseoir de manière à pouvoir communiquer à mes compagnons, sans qu'il m'entendît, une observation que j'aurais dû leur faire plus tôt : celle de ne pas prononcer en sa présence les mots de Tibo taka, Tibo wete, Wawa Derrick, et Myrtle Wreath. J'avais mes raisons pour cela. Lorsque j'en parlai à Apanatchka, il me jeta un regard singulier, à la fois rêveur et interrogateur, mais garda le silence. Se doutait-il de ce que je croyais être seul à savoir ?

Nous avions détaché les chevaux, qui paissaient près du cours d'eau et nous nous étions installés dehors, devant les rochers, pour pouvoir les surveiller et prendre leur défense avec nos fusils en cas de besoin. Puis on se raconta des aventures et des événements qui nous concernaient tous, mais on ne dit rien d'important concernant l'évolution de la situation présente, sauf le récit que fit Old Surehand des circonstances dans lesquelles il était tombé entre les mains des Utahs.

Il avait fait seul, à cheval, tout ce long voyage, et avait campé il y a quatre jours près d'une source au voisinage de laquelle aucune trace humaine n'était visible. Se sentant en sécurité, il s'était assoupi, mais avait soudain été réveillé par deux Rouges, un jeune et un vieux, qui étaient agenouillés devant lui, couteaux tirés. Il les avait bousculés, s'était levé et avait tiré son revolver. Mais ils s'étaient de nouveau jetés sur lui avec leurs couteaux et il avait dû les abattre pour sauver sa vie.

L'instant d'après, il se voyait entouré par cinquante Peaux-Rouges qui le serrèrent de si près que malgré sa force physique, il ne put se dégager. On lui arracha son revolver et il fut jeté à terre et ligoté. Il n'eut pas besoin de raconter la suite : nous l'avions entendue la veille au camp des Utahs.

Pendant cette conversation, le temps passait. Peu après midi, l'Apache arriva à cheval. Il mit pied à terre et me demanda :

— Notre frère Surehand a-t-il appris tout ce qu'il doit savoir pour le moment ?

— Oui.

— Prendra-t-il ces deux peaux d'ours ?

— Oui.

— Nous allons en chercher deux autres. Que mes frères Old Shatterhand et Apanatchka m'accompagnent.

— Où ?

— Pour trouver la tanière de l'ours que nous avons vu hier.

Hammerdull s'empressa de demander :

Et moi, je n'y vais pas ?

— Non. Le ravin est trop étroit. Les gens en surnombre ne pourraient que nous gêner.

— Dick Hammerdull ne gêne jamais. Me prendriez-vous pour un inutile ou pour un lâche qui prend la fuite aussitôt qu'il aperçoit le nez d'un ours ?

— Non, mais Dick Hammerdull a trop de courage. Son excès de bravoure peut facilement faire des dégâts. Le bébé de la vieille ourse lui a donné une très bonne leçon.

— Leçon ou non, peu importe, mais je vous promets que j'en tiendrai compte.

Le gros insista tant et si bien que Winnetou se laissa fléchir.

— Que mon gros frère nous accompagne donc. Mais s'il commet une faute ou s'il n'obéit plus, je ne l'emmènerai plus jamais.

Holbers et Treskow ne se sentaient pas vexés d'avoir à rester. Mais Matto Chako demanda en maugréant :

— Winnetou croit-il que le chef des Osages soit subitement devenu un guerrier inutilisable ?

— Non. Matto Chako ne sait-il pas pourquoi je le laisse ici ? Qui défendra nos chevaux si pendant notre absence on voit surgir un ours ou des humains hostiles ?

On ne pouvait de toute façon pas s'en rapporter uniquement à Holbers et à Treskow. L'Osage sentit son importance croître et répondit fièrement :

— Il n'arrivera rien aux chevaux. Que mes frères n'en aient point souci !

Nous prîmes tous les deux nos fusils et partîmes. Au bout d'une dizaine de minutes nous atteignîmes le ravin et nous y engageâmes. Nous évitions soigneusement de faire le moindre bruit, et notre prudence allait croissant à mesure que nous montions. Le gros suivait immédiatement

Winnetou qui ouvrait la marche. Il avait l'air féroce. S'ils avaient pu le voir, tous les ours, gris, noirs, bruns, et autres, se seraient enfuis aussitôt à son approche.

Arrivés au même endroit qu'hier, nous examinâmes minutieusement le chemin, tant vers le haut que vers le bas. On ne voyait rien. L'ours n'avait pas passé par là. Nous montâmes ensuite au-dessus de la source, vers la falaise. Winnetou toujours en tête, suivi de Hammerdull.

Nous retrouvâmes les traces que nous avions vues la veille. Ces traces rejoignaient un sentier d'ours bien piétiné, qui menait à un tournant abrupt du rocher. Winnetou, avant de passer de l'autre côté, avança un peu la tête pour pouvoir regarder d'un œil ce qui se passait. Il resta immobile. De sa main tournée vers nous, il nous fit signe d'observer le plus profond silence. J'étais sûr qu'il voyait l'ours.

Lorsqu'il se retourna vers nous, il avait le visage rayonnant.

Il prit Hammerdull par les épaules et, sans mot dire, le poussa tout doucement jusqu'au coin et lui fit regarder prudemment ce qui se passait de l'autre côté. L'instant d'après, le gros retirait brusquement sa tête et revint vers le groupe, passant rapidement devant chacun de nous pour aller occuper la dernière place. Il était pâle comme un mort.

Je jetai à mon tour un coup d'œil. Et ce que je vis me fit comprendre que Hammerdull n'avait, si je puis dire, pas à rougir d'avoir pâli. Entre la falaise et les ronces, un étroit passage menait à un emplacement adossé au rocher qui le surplombait. Couché là, à l'abri du vent et de la pluie, sur une litière de terre, d'herbe et de branchages, se trouvait le roi des ours gris.

Il méritait vraiment ce titre. Je n'en avais encore jamais vu un de cette taille. Ce Père Ephraïm devait certainement avoir une quarantaine d'années, à en juger d'après son pelage, qui paraissait encore plus vieux. Quel corps, quels membres, quelle tête ! Le plus vigoureux des bisons aurait pris la fuite devant lui. Il dormait. Debout, ce monstre devait faire frémir.

Je me retirai et laissai les autres admirer la mâle beauté et le ravissant profil de cet Adonis plantigrade. Puis nous nous réunîmes pour tenir conseil. Old Surehand et Apanatchka firent des propositions ; Hammerdull se drapa dans le silence. Winnetou baissa les yeux avec cette expression indéfinissable que je n'oublierai jamais.

Puis il me demanda :

— Mon frère Shatterhand a-t-il toujours en moi la confiance de jadis ?

Je savais ce qu'il voulait faire, et je fis un geste d'assentiment.

— En moi, en ma main, en mon couteau ? demanda-t-il encore.

— Oui.

— Me confiera-t-il sa vie ?

— Oui.

— Alors que mes frères viennent. Il nous ramena vers un buisson épais où il s'arrêta et dit :

— Je vais me cacher derrière ce buisson. Old Shatterhand va m'amener l'ours et le faire passer par ici. Que mes autres frères s'accroupissent derrière cette pierre et observent ce qui va se passer. Old Shatterhand et Winnetou ne font qu'un ! Ils n'ont qu'un corps, qu'une âme, et qu'une vie. La sienne m'appartient et la mienne lui appartient. *Howgh* !

Il y eut un long silence.

— Que voulez-vous faire ? demanda enfin Old Surehand, soucieux.

— Rien qui puisse vous effrayer, lui répondis-je.

— Je me doute que vous allez vous exposer à un grand-danger !

— Il n'y en a pas, car je connais mon Winnetou. Faites donc sans inquiétude ce qu'il vous a dit et emportez mes fusils.

— Quoi ? Vous voulez vous désarmer ?

— Non. Je ne serai nullement désarmé. Allez maintenant, allez !

Ils allèrent s'accroupir derrière les rochers. Winnetou prit un couteau dans sa main gauche et rampa derrière le buisson où il se dissimula. Pour le cas où j'hésiterais encore, il me murmura :

— Le vent est notre allié et si jamais l'ours me découvre quand même, à toi de frapper le premier coup.

Je n'avais pas peur. Un danger inconnu peut inquiéter : mais sitôt qu'on le connaît et qu'on est en présence de lui, l'inquiétude disparaît. Je tirai également mon couteau de la main gauche et me glissai de nouveau au bord du rocher.

En jetant un coup d'œil, je constatai que l'ours était toujours couché dans la même position que précédemment. Il s'était probablement empiffré pendant la nuit, et dormait d'autant mieux. Je savais que c'était là son dernier sommeil avant sa mort.

Je pris alors un caillou et le lançai vers lui. Atteint, il leva la tête. Ses petits yeux venimeux m'aperçurent, et sans même s'étirer, il se leva avec une rapidité qu'aucun tigre ni aucune panthère n'aurait pu égaler. Je revins derrière le coin et, sans le perdre des yeux, marchai à reculons vers le buisson derrière lequel l'Apache était caché. L'ours apparut.

Désormais, ma vie était en jeu. Si je faisais un faux pas et tombais, j'étais perdu.

Le tour de force consistait à attirer l'ours vers Winnetou et à le faire se dresser, pour que l'Apache pût porter plus sûrement son coup. Avec cette agilité d'apparence pesante, qui caractérise l'éléphant comme l'ours, le grizzly me suivait d'une allure qui paraissait lente et hésitante mais qui était en réalité vive et résolue. Il ne voyait que moi et se rapprochait régulièrement. C'était ce que je voulais. Lorsque j'arrivai au buisson, il n'était plus qu'à huit pas de moi. Je reculai plus vite. Il était au buisson. Un pas de plus, et si je n'arrivais pas à le faire s'arrêter, c'en était fait de moi ! Aucune créature au monde n'aurait pu se dégager des énormes griffes de ce monstre. Il était certainement beaucoup plus fort qu'un lion.

Le moment décisif était venu ! Je fis deux pas en avant et levai le bras. Winnetou était déjà sorti de derrière le buisson et se tenait derrière l'ours, couteau dressé. La bête remarqua mon geste apparemment agressif et marcha sur moi, me dépassant de toute la tête.

A ce moment même l'Apache frappa, sans précipitation, mais avec une promptitude réfléchie, qui s'imposait s'il voulait atteindre avec précision le cœur entre deux côtes. La lame s'enfonça jusqu'à la garde. Il la retira aussitôt, pour ne pas rester désarmé.

Le monstre chancela comme s'il allait tomber, mais se retourna tout d'un coup et tendit les pattes vers Winnetou qui eut à peine le temps de faire un bond en arrière. C'était maintenant sa vie, et non plus la mienne, qui était en danger. Je me plaçai aussitôt derrière l'ours, lui portai un coup de couteau et, laissant mon arme dans la plaie, me retirai aussitôt.

Cette fois, il ne chancela pas. Le vieil Ephraïm resta debout, immobile, la tête fixée dans la même position. Cela dura dix, vingt, trente, quarante secondes puis, d'un seul coup, comme frappé par un gigantesque marteau invisible, il s'effondra sur place et ne bougea plus.

— *Uff* ! Bien touché ! dit l'Apache en me tendant la main. Il ne se relèvera plus.

— Je n'ai fait que t'aider, répondis-je. Le cœur de ce géant doit être énorme. Il fallait de la force pour y faire pénétrer la lame. Il a failli t'avoir !

Une énorme masse de chair, pesant au moins une demi-tonne, gisait là. Elle exhalait une puanteur qui nous ôtait toute envie d'y goûter. D'habitude, les petits rongeurs sentent beaucoup plus fort que l'ours. Celui-là faisait exception.

Nos camarades nous rejoignirent. Nous étendîmes le corps du grizzly de tout son long et nous pûmes alors constater ses proportions monstrueuses, en nous demandant ce qu'il serait advenu de nous si nos lames n'avaient pas porté.

— Ça dépasse tout ce que je pouvais imaginer ! dit Old Surehand. Attaquer un tel monstre avec un couteau pour seule arme, c'est vraiment tenter Dieu. Je ne suis ni une femmelette ni un lâche, mais je n'aurais pas osé faire ça. Et je n'ai nulle honte de l'avouer.

— Mon frère se trompe, répondit Winnetou. Un bon couteau et une main sûre valent souvent mieux qu'une balle ajustée. Il n'y a pas beaucoup d'ours aussi forts que celui-là.

Apanatchka restait silencieux. Il contempla le monstre d'un air pensif, et, avec un regard d'admiration, en retira mon couteau. Dick Hammerdull, après avoir regardé les deux blessures, s'écria :

— L'une à côté de l'autre ! Mais comment peut-on savoir à quel endroit précis il faut frapper, Messieurs ?

— Il n'y a pas de règle immuable. Ça se mesure à l'œil, répondis-je. Il n'y a pas deux ours qui soient bâtis de la même façon, et la consistance du pelage joue aussi un rôle.

— Humm ! Et si on ne touche que la côte ?

— Alors on glisse, et on ne tarde probablement pas à être scalpé.

— Merci ! Je préfère encore mon fusil. Si seulement on pouvait chercher le bon endroit d'une main et frapper de l'autre. J'essaierais bien !

— On ne tue pas un grizzly comme un porc.

— C’est bien ce que j’ai vu ! Mais dites-moi ce que nous allons en faire, de ce Père Ephraïm ?

— Nous lui enlèverons sa peau et nous laisserons le reste sur place.

— Pas de viande ?

— Merci ! Elle doit être dure comme une semelle. Mais dépêchons-nous car Winnetou paraît encore avoir de l’ouvrage pour nous.

— Mon frère Shatterhand l’a deviné, dit l’Apache.

— Y a-t-il encore une trace de grizzly ?

— Oui, mais très loin d’ici, tout à fait en haut de la vallée.

— C’est naturel. Les grizzlies ne peuvent tout de même pas vivre aussi près les uns des autres que les castors ou les chiens de Prairie. Mon frère Winnetou pense-t-il que nous puissions en finir encore avant la nuit ?

— Je l’espère. Les chevaux nous y transporteront rapidement.

— Est-ce que je peux venir aussi ? demanda Hammerdull.

— Non, répondis-je. Ça ne va pas. Il faut tenir compte de Matto Chako. Il sera offensé si nous le laissons une fois de plus à l’écart. Songez qu’il a déjà lui-même tué sept ours gris.

— Que vous le laissiez à l’écart ou non, peu importe, pourvu qu’il vous accompagne. Je lui cède volontiers ma place.

— Volontiers ou non, peu importe, pourvu que vous restiez, fis-je en m’amusant à l’imiter. Et maintenant, allez vite au campement chercher un cheval, pour que nous n’ayons pas à porter cette lourde peau.

Il s’exécuta, et revint accompagné de sa vieille jument ainsi que de Pitt Holbers. Il laissa la jument en bas près de la source, pour grimper jusqu’à nous avec son camarade.

— Voilà le cheval que vous avez demandé, Mr. Shatterhand, me dit-il en arrivant.

Entre-temps, nous étions arrivés à dépouiller l’ours de ses gants, de ses bottes et de sa robe.

Aussi lui dis-je :

— Tenez, portez cette toison jusqu’au cheval.

— Quoi ? Ma jument ? demanda Hammerdull. C’est pour moi que je l’ai emmenée et non pour cette fourrure.

— Et qui la portera ?

— Le cheval que vous avez demandé, Mr. Shatterhand. Le cheval que voici, Pitt Holbers, mon vieux rat.

Pitt comprit alors seulement pourquoi son vieil ami l’avait emmené et protesta avec colère :

— En voilà une idée ! Je croyais avoir l’honneur d’être le premier d’entre nous à être admis à regarder cet ours. Mais tu te moques de moi, une fois de plus.

— Ne t’emballe pas, mon vieux Pitt. C’est tout de même toi qui as été le premier admis à le voir.

— Mais je ne porterai pas sa peau ! Tu te moques de moi ! Tout le monde est de cet avis.

— Bon ! Je tiens compte du fait que tu en as déjà assez à porter avec ta propre peau. Alors portons ça jusqu’au cheval. Attrape !

Pendant qu’ils transportaient la pesante fourrure, nous nous éloignâmes rapidement.

Arrivés au campement nous déclarâmes à Matto Chako qu’il allait nous accompagner. Il n’en manifesta nul étonnement. Treskow, Hammerdull, Holbers et Apanatchka resteraient pour garder les peaux.

Nous remontâmes la vallée, en passant devant l’endroit où nous avions rencontré Old Surehand. Winnetou nous avait indiqué la distance que nous aurions à couvrir, mais ne nous avait rien dit d’autre sur l’aventure dans laquelle nous nous engagions.

La vallée était très longue et devenait de plus en plus étroite à mesure que nous montions. Nous rencontrâmes de temps à autre des bisons, tantôt isolés, tantôt en familles, mais jamais en groupes plus nombreux, car le moment de la véritable migration d’automne n’était pas encore arrivé. Ces animaux ne manifestaient aucune crainte de l’homme : à notre approche, ils ne s’enfuyaient pas, se contentant de s’écarter. Nous en conclûmes qu’aucun chasseur n’était venu les déranger pendant l’été.

Il y avait même de vieux mâles qui ne s’écartaient même pas, mais nous regardaient avec curiosité et baissaient leurs grosses têtes garnies de puissantes cornes en attendant que nous les

dépassions. L'instinct du chasseur s'éveillait naturellement en chacun de nous à cette vue : mais nous ne devions pas y céder, car nous n'avions pas le temps. En outre les ours nous avaient fourni plus de viande que nous n'en avions besoin.

En effet, l'homme de l'Ouest ne tue jamais un animal quand il n'a pas besoin de sa chair. Il n'est pas vrai non plus que les Indiens se sont livrés à des massacres inutiles de bisons lors de leurs deux grandes migrations annuelles.

Les Rouges savaient trop bien que, sans ces immenses troupeaux, ils ne pourraient plus vivre et ils se gardaient bien de faire plus de viande qu'il ne leur en fallait. Si la race du buffalo est aujourd'hui éteinte, c'est la faute du Blanc. On a vu se constituer par exemple des sociétés de chasseurs qui louaient des trains spéciaux qui devaient s'arrêter dans la Prairie lorsque l'on rencontrait une horde de bisons. On lirait alors par les fenêtres, par simple désir de tuer, jusqu'à ce qu'on en eût assez. Puis on continuait pour s'arrêter à la rencontre du prochain troupeau. Personne ne demandait si les bisons touchés étaient morts ou blessés. Les animaux atteints se traînaient aussi longtemps qu'ils le pouvaient, puis s'effondraient pour être dévorés par les vautours et par les loups.

C'est ainsi que l'on a tué, par simple caprice sanguinaire, des milliers et des milliers de bisons, et perdu des milliers de tonnes de viande sans qu'un seul être humain en tire le moindre profit.

Moi-même, je me suis souvent trouvé en des lieux où de tels massacres avaient été commis et j'ai vu d'immenses amas d'ossements blanchis. Les chasseurs n'avaient même pas emporté les peaux ni les cornes.

La vue de ces cimetières de bisons devait soulever le cœur de tout authentique homme de l'Ouest.

L'on imagine sans peine ce que devaient en penser les Indiens et ce qu'ils en disaient. Ils étaient d'avis que le gouvernement non seulement tolérait ces abominables massacres, mais encore les encourageait, afin d'accélérer l'extinction de la race rouge ainsi condamnée à la famine. Et lorsque l'homme rouge essayait de se défendre contre ces tueries, on l'abattait tout aussi impitoyablement que le bison !

Où sont les bisons, où sont les fiers et chevaleresques chasseurs blancs ? Il ne reste sans doute plus un seul de ces héros de l'Ouest, dont les hauts faits et les aventures se racontaient autour des feux de camp. Leurs ossements sont dispersés un peu partout.

Lorsque la hache ou la charrue déterre en passant un de leurs crânes à moitié rongé, c'est sans doute que l'emplacement a été le théâtre d'une de ces attaques par surprise ou de l'un de ces combats désespérés dans lesquels, comme partout sur la terre de l'Ouest abreuvée de sang, la force brutale l'a emporté sur le droit...

Nous chevauchâmes plus d'une heure, à une allure assez vive, sans encore avoir atteint l'extrémité du Kui-erant-yuaw.

Enfin Winnetou s'arrêta et dit :

— Encore deux milles, et nous atteindrons un endroit où Winnetou a trouvé un bison abattu. Il a été tué par un grizzly. Le vainqueur n'a mangé que peu de chair et à brisé les os à moelle pour en absorber le contenu. Seul l'ours gris se comporte ainsi. Sa trace menait jusqu'au bord de la vallée et remontait la pente sur une certaine distance.

— Winnetou a-t-il découvert son antre ? demanda Old Surehand.

— Non. Je voulais simplement reconnaître sa trace, mais non l'attaquer, pour que mes frères puissent également dire qu'ils ont abattu un grizzly. Je pense avoir bien agi !

— Oui, c'est juste ! Lorsque je présenterai les peaux, je veux pouvoir me dire que j'en ai pris au moins une moi-même.

— Old Surehand désire peut-être que nous lui laissions ce grizzly ?

— Oui, je vous en prie !

— Bien ! Il sera à lui. Veut-il emprunter le Tueur d'Ours d'Old Shatterhand ?

— Non ; je peux me fier à mon fusil. J'en ai l'habitude. Il me serait difficile d'en changer.

— Et moi, qu'est-ce que je ferai ? demanda le chef des Osages. Faudra-t-il qu'on puisse dire de Matto Chako qu'on a tué en sa présence quatre ours sans qu'il ait remué un doigt ?

— Mon frère rouge aura certainement aussi quelque chose à faire, répondit Winnetou. De quelle façon, c'est ce que nous verrons quand nous aurons trouvé le grizzly. Nous allons faire halte dans le voisinage et... *uff*, *uff* !

Nous avions poursuivi notre course pendant la dernière partie de cet entretien. Mais Winnetou s'arrêta de nouveau et pointa son bras en avant.

Nous vîmes alors, à quelque mille pas de nous, sur le gauche de la vallée, un ours gris apparaître sous un arbre et avancer en se dandinant en ligne droite sur le terrain découvert. Il avait la tête penchée tout près du sol et ne regardait ni à droite ni à gauche. S'il l'avait le moins du monde tournée vers nous, il nous aurait aperçus. Il ne pouvait pas nous flairer, car le vent soufflait en descendant la vallée.

— En plein jour ! dit Old Surehand. Il doit avoir faim !

— Oui, dit Winnetou. Le fait qu'il quitte son antre à cette heure signifie qu'il a de l'appétit, mais aussi qu'il y a longtemps qu'aucun chasseur n'a visité cette région.

— Où est le bison ? demandai-je.

— Mon frère ne peut pas le voir d'ici, parce que ce petit buisson le masque à notre vue, répondit l'Apache.

— Puisque cet ours, contrairement à ses habitudes, arrive maintenant, cela nous fera gagner du temps. Nous n'avons pas besoin de le chercher. Mettons pied à terre ici, et attachons nos chevaux. Le buisson dont Winnetou a parlé nous permettra d'approcher sans être vus.

— Que mes frères attendent encore un moment. J'ai une proposition à faire, dit le chef des Osages pendant que nous mettions pied à terre.

— Laquelle ? demanda Old Surehand. Explique-toi !

— Je ne suis nullement opposé à ce que mon frère Surehand tue cet ours, mais je souhaiterais qu'il me soit permis d'y participer.

— De quelle façon ?

— Dick Hammerdull m'a raconté comment Old Shatterhand et Winnetou ont tué l'autre. Je voudrais également tuer cet ours avec Old Surehand.

— C'est trop risqué !

— Non.

— Si, tout de même ! Je ne suis pas sûr de l'atteindre avec mon couteau de manière à ce qu'il tombe inévitablement. Matto Chako en serait-il sûr ?

— Je n'ai encore jamais tué un ours gris rien qu'avec mon couteau. Je ne pense d'ailleurs pas que nous devions nous servir uniquement du couteau. Old Surehand a-t-il entière confiance en son fusil ?

— Oui.

— Il sera donc facile de tuer cet ours. Mon frère se dissimulera avec son fusil et je lui amènerai l'animal tout comme Old Shatterhand l'a fait.

— Si Matto Chako veut prendre ce risque, je ne m'y oppose pas.

— Ce n'est pas un risque, si la balle tombe à l'endroit qu'elle doit atteindre.

— *Pshaw* ! Je ne vais tout de même pas tirer à côté ! Je l'espère du moins.

— Winnetou et Old Shatterhand sont-ils d'accord ?

Nous l'étions bien entendu. Après avoir soigneusement attaché les chevaux, nous nous rendîmes en file indienne au buisson en question.

Arrivés là nous aperçûmes, à quelque cent pas de nous, le grizzly auprès du bison. Il nous tournait le dos et fouillait la chair de ses griffes pour dégager les os. A trente pas de nous, il y avait un rocher assez gros pour qu'un homme pût se dissimuler derrière lui. L'Osage le désigna et dit :

— Que mon frère Surehand se mette à l'affût derrière ce rocher. Je vais aller vers l'ours et le lui amener. Ce sera un jeu d'enfant. Allons-y !

Je ne partageais nullement, non plus que Winnetou, cette opinion de Matto Chako. La distance entre l'ours et le rocher était trop grande. Mais je me tus pour ne pas blesser l'amour-propre de l'Osage.

Il nous laissa son fusil, se coucha à terre et rampa jusqu'au rocher. Old Surehand le suivit, bien entendu son arme à la main. Arrivé au rocher, Old Surehand y resta cependant que l'Osage continuait à avancer en rampant.

L’ours n’avait encore rien remarqué de ce qui se tramait contre lui. Malgré la distance, nous entendions les os craquer entre ses dents. Matto Chako avançait de plus en plus ; il y avait là plus de témérité que de courage.

— *Uff* ! dit l’Apache. Tenons-nous prêts à faire usage de nos fusils. Le chef des Osages ne sait pas — je le crains — mesurer son parcours.

Moi non plus je ne comprenais pas l’attitude de Matto Chako. Il paraissait ne tenir aucun compte de la rapidité du grizzly. Il ne fallait pas qu’il s’éloignât d’Old Surehand à une distance qui eût permis à l’ours de le rattraper lors de son retour. Mais au lieu d’attirer l’attention du grizzly, afin de pouvoir, une fois qu’il le poursuivrait, atteindre avant lui Old Surehand, Matto Chako continuait à ramper, toujours plus loin.

Enfin Winnetou mit ses mains en cornet autour de sa bouche et cria :

— Matto Chako ! Halte ! Halte et debout !

L’Osage l’entendit et se leva.

Cependant l’ours avait également entendu et s’était tourné vers la direction d’où venait la voix. Il vit l’Indien et se dirigea immédiatement vers lui, au trot.

Il faut savoir qu’un grizzly au trot est aussi rapide qu’un cheval au galop. Matto Chako était arrivé à vingt pas de lui. Il était donc déjà à cinquante pas d’Old Surehand. Il allait certainement être rattrapé par l’ours. Ajoutez à cela qu’Old Surehand, s’il voulait tuer l’animal et non simplement le blesser, ne pouvait pas tirer avant que la bête ne se dressât, lui présentant ainsi sa poitrine. Je m’empressai donc de crier :

— Ne tirez pas maintenant, Mr. Surehand ! Je vais protéger l’Osage.

J’épaulai mon Tueur d’Ours et attendis. Matto Chako n’avait probablement jamais de sa vie fait des bonds comme il en faisait maintenant. Mais c’était en vain ; l’ours gagnait du terrain.

— Matto Chako, changez de direction ! lui criai-je.

En effet l’Indien et l’Ours venaient en ligne droite vers nous. Il était donc impossible de tirer sur la bête sans atteindre l’homme. Mais ce dernier ne m’écouta pas et continua à courir tout droit. Je m’élançai donc de derrière le buisson et répétai mon avertissement.

L’ours n’était plus qu’à trois pas de Matto Chako. Il me comprit enfin et s’écarta, dégageant la cible. L’ours reçut ma balle avant de pouvoir le suivre. Il n’était naturellement pas frappé à mort. Je voulais seulement arrêter le grizzly, et j’y avais réussi. Il laissa courir l'Osage et resta sur place. Agitant la tête de côté et d’autre, il vit son sang couler et porta sa patte à l’endroit où je l’avais touché, sous le cou.

Old Surehand profita de cet instant pour se dresser de derrière son rocher et s’avancer hardiment vers l’ours. Il était à environ dix mètres de lui. Le grizzly le vit venir et se dressa. Old Surehand continua à avancer et lui envoya une première balle dans la poitrine, et, après quelques pas, une seconde. Ensuite, il jeta son fusil et saisit son couteau.

Cette précaution était heureusement inutile. Ce Père Ephraïm avait lui aussi son compte. Il tomba, roula sur lui-même, contracta convulsivement ses pattes et laissa son âme s’échapper vers les chasses éternelles, cependant que son corps velu restait étendu là.

Une minute à peine s’était écoulée depuis le premier cri d’alarme de Winnetou. Matto, pantelant et hors d’haleine, était avec nous.

— Ma... ma... vie était en jeu, balbutia-t-il.

— Pour mon frère a-t-il été si imprudent ? répondit l’Apache.

— Imprudent ! Moi ?

— Oui ! Qui donc ?

— Toi ! Winnetou !

— *Uff* ! J’aurais commis une imprudence ?

— Oui. Si tu ne m’avais pas appelé trop tôt, l’ours n’aurait pas fait attention à moi ! C’est tout de même vrai.

Winnetou le regarda un instant en souriant, puis, sans mot dire, se détourna fièrement de lui.

— Il se détourne ! N’ai-je pas raison ? me demanda alors l'Osage.

— Le chef des Osages n’a pas raison, répondis-je.

— Old Shatterhand se trompe ! Winnetou devait-il attirer sur moi l’attention de l’ours ?

— Oui. C’est bien pour attirer l’attention de l’ours que tu as rampé vers lui.

— Mais pas si tôt !

— Pas si tôt ? Il aurait fallu le faire beaucoup plus tôt. Tu aurais dû te lever beaucoup plus tôt pour appeler l'ours. Il ne t'aurait pas rattrapé trop tôt et tu n'aurais pas gâché le plaisir d'Old Surehand.

— Je lui ai gâché son plaisir ? En quoi faisant ?

— A cause du coup que j'ai dû tirer pour te sauver la vie. Avant d'être abattu par Old Surehand, la bête avait déjà reçu une balle de moi. Cela a dû l'ennuyer.

— *Uff, uff* ! C'est vrai, je n'y-avais pas pensé.

— Alors pense aussi que tu aurais dû remercier Winnetou, au lieu de lui faire des reproches. S'il ne t'avait pas appelé, et si tu étais allé encore plus près de l'ours, tu ne serais probablement plus en vie.

— Sans doute, reconnut Matto Chako.

L'abandonnant moi aussi, je m'approchai du grizzly, que Winnetou et Old Surehand étaient déjà en train de dépouiller. Ce Père Ephraïm était dans la force de l'âge. Nous emportâmes ses pattes, et prîmes également un des jambons. Il paraissait indiqué de faire le plus possible provision de viande. Dans la fraîcheur de la montagne, elle se conserverait bien.

Nous avions maintenant une quatrième toison et pouvions retourner au camp. Quatre ours en un jour ! C'était, bien qu'il y eût un ourson dans le nombre, un tableau de chasse exceptionnel, surtout qu'aucun de nous n'avait été blessé. Il n'y avait guère que dans cette région écartée du Kui-erant-yuaw que l'on pouvait espérer faire pareille chasse !

Quand nous regagnâmes le campement, il était déjà tard et il fallait prendre nos dispositions pour le soir.

Old Surehand disposait d'un délai de deux jours, mais nous n'avions pas la moindre intention de perdre vingt-quatre heures. Il fallait le libérer aujourd'hui même. Mais comment ? Telle était la question qui se posait.

Old Surehand ne pouvait pas traîner tout seul les peaux jusqu'au parc. Il fallait les faire porter par nos chevaux. Mais nous ne devions pas monter à l'endroit où il était descendu, car les Utahs n'auraient pas manqué de s'apercevoir de notre présence. Nous décidâmes donc de monter par notre ravin, celui où nous avions tué le vieux mâle. Cela nous mènerait d'abord, comme hier, sur la face sud-ouest du parc.

Winnetou partit en avant, pour nous prévenir pour le cas où quelques-uns des Utahs se seraient égarés par là.

Dick Hammerdull ne pouvait évidemment pas entreprendre sans commentaires cette pénible ascension. Aussi l'entendis-je dire :

— Nous allons jouer un air aux Rouges. De quel instrument sais-tu souffler, mon vieux Pitt ?

— La plus grande des trompettes de Jéricho, répondit l'autre.

— Bien, ça va. Et je donnerais cher pour t'entendre.

— Ça vaudrait bien ce qu'on peut tirer de ton instrument à toi, espèce de vieille guitare sans cordes.

— Avec ou sans corde, peu importe, l'essentiel c'est que je me fasse entendre. Trois énormes ours gris, et un ourson par-dessus le marché ! Ça ne s'était encore jamais vu !

— Oui, et tu les as abattus tous les quatre à toi tout seul !

— Ne te moque pas ! Et toi, qu'est-ce que tu as fait pour les tuer ?

— Rien. Mais j'en parle beaucoup moins que toi.

— Bien sûr. Qu'est-ce que tu pourrais en dire ? Mais l'histoire n'est pas terminée. Il va encore y avoir la terreur que nous allons semer là-haut chez les Utahs.

— *Uff* ! C'est surtout de toi qu'ils vont avoir peur !

— En tout cas plus de moi que de toi ! Mais maintenant, tais-toi, nous n'avons plus beaucoup à marcher.

En arrivant en haut, nous ne pûmes constater si les Utahs avaient circulé jusque-là car entre temps l'obscurité s'était épaissie.

Nous connaissions le chemin pour l'avoir parcouru la veille, et comme nous menions nos chevaux au lieu de les monter, nous arrivâmes sans encombre au bouquet de grands arbres sous lequel nos camarades avaient attendu pendant que Winnetou et moi allions épier les Utahs.

Il nous fallait laisser à cet endroit nos chevaux, qui auraient facilement pu trahir notre présence si nous les avions emmenés plus près des Utahs.

Portant les peaux d'ours, nous allâmes aussi près du feu de camp des Rouges qu'il était possible sans être découverts et nous déposâmes là notre charge.

Il s'agissait maintenant d'approcher encore plus près, sans être vus. Pour y parvenir, il fallait détourner leur attention de nous et Old Surehand était le mieux à même de le faire. Lorsqu'il arriverait dans le camp, tous n'auraient d'yeux et d'oreilles que pour lui ; aussi eut-il pour instructions de se manifester près des feux une dizaine de minutes après que nous nous serions éloignés.

Nous pénétrâmes donc dans le bois, l'un derrière l'autre et nous tenant par la main. Les feux situés à notre gauche facilitèrent notre progression.

Le délai imparti était presque écoulé lorsque nous arrivâmes sous les arbres, derrière les Rouges. Nous devions nous rapprocher encore, et, pour ce faire, il nous fallait attendre l'arrivée d'Old Surehand.

Soudain retentirent des cris d'étonnement. Il était arrivé. Nous nous avançâmes en rampant jusque dans le bouquet de fougères dont il a déjà été question. Mais nous n'avions plus besoin de prendre les mêmes précautions qu'hier, car personne ne regardait de ce côté.

La sensation provoquée par le retour d'Old Surehand n'était pas encore apaisée. Nous nous installâmes le plus commodément possible dans la fougère.

Le chef Tousahga Saritdi était assis exactement à la même place que la veille, mais il était seul. Il était le seul à ne pas s'être levé, cependant que tous les autres entouraient Old Surehand et le pressaient de questions auxquelles il ne répondait pas, se contentant de regarder autour de lui.

Ce fut seulement lorsqu'il fut en droit de supposer que nous étions arrivés à notre poste d'observation qu'il déclara d'une voix forte :

— Les guerriers des Utahs me pressent de questions, sans se rendre compte que c'est à leur chef seul que je parlerai.

— *Uff* ! Le Visage Pâle a raison, déclara Tousahga Saritch. Qu'Old Surehand vienne s'asseoir près de moi !

Le chasseur obéit à cette injonction. Les Utahs ne prirent pas la précaution de le désarmer et de l'attacher au préalable, se sentant sûrs de le tenir de toute façon.

— Qu'Old Surehand dise s'il est descendu dans la Vallée des Ours !

— Oui, répondit le chasseur.

— As-tu vu les traces du grizzly ?

— Oui et même de plusieurs grizzlies.

— Et as-tu vu les ours eux-mêmes ?

— Oui.

— Mais sans les combattre ?

— Je ne connais pas de grizzly qui n'ait dû perdre la vie une fois qu'il a eu l'imprudence de se laisser découvrir par moi.

— Mais tu n'es pas blessé.

— Je n'ai encore permis à aucun ours de me toucher. J'ai mon fusil !

— Alors tu as été vainqueur ?

— C'est à toi de le dire.

— Mais je ne vois pas une peau.

— Une peau ? Tu parles d'une seule peau ! As-tu oublié ce qu'il m'a été demandé ? Ne devais-je pas rapporter quatre peaux ?

— *Uff* ! Tu parles bien fièrement ! As-tu donc quatre peaux ?

— Je les ai.

— Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible. Je ne te crois pas.

— Ce que dit Old Surehand est toujours vrai !

— Comment aurais-tu pu les porter ? Quatre peaux d'ours gris sont trop lourdes pour qu'un seul homme puisse les traîner.

— Les fils des Utahs sont probablement des hommes très faibles. Envoie quatre guerriers à quarante pas d'ici à la lisière du bois et qu'ils rapportent ce qu'ils y trouveront.

— *Uff, uff* ! Je t'ai donné deux jours : aujourd'hui et demain. Si tu crois pouvoir plaisanter, je réduirai, pour te punir, le délai de deux jours à un : tu dois donc mourir aujourd'hui même.

— Ne parle pas tant et envoie tes gens !

— *Uff* ! Le Visage Pâle a sans doute perdu l'esprit au cours de cette journée ?

Sur un geste de lui, quatre hommes s'éloignèrent. Tous attendirent avec anxiété : personne ne prononçait une parole.

Soudain, on entendit des cris d'étonnement, qui prouvaient à coup sûr que les Rouges ne s'étaient pas déplacés pour rien. Les Utahs, qui s'étaient rassis, se levèrent de nouveau, les yeux fixés sur la direction par laquelle devaient arriver leurs camarades. Ils arrivèrent, chacun traînant une peau de grizzly qu'il laissa devant le foyer.

Les peaux furent étendues et examinées minutieusement. Celle du vieux Père Ephraïm que nous avions tué dans le ravin provoqua la plus grande admiration. On chercha en vain la trace de la balle, et lorsque la découverte de deux blessures voisines l'une de l'autre permit de constater qu'il avait été tué, non à coups de fusil, mais à coups de couteau, le tumulte cessa, un grand silence s'établit et tous les regards se portèrent sur le chasseur blanc.

Les Indiens considèrent le fait de tuer un ours gris comme une action d'éclat incomparable. L'homme qui a abattu sans l'aide de personne un grizzly est honoré jusqu'à sa mort et même au delà. Quel que soit son âge, il a droit à la parole immédiatement après le chef dans l'assemblée des vieux guerriers. Comme les Utahs-Capotes ne sont particulièrement renommés pour leur valeur guerrière, les victoires remportées sur un grizzly devaient être encore plus appréciées chez eux que dans les tribus célèbres pour leur bravoure.

Or, il y avait là quatre peaux au lieu d'une seule ! Et, parmi elles, celle d'un animal véritablement gigantesque, tué à coups de couteau. Aucun des Utahs-Capotes n'aurait osé s'attaquer avec son couteau à un ours beaucoup plus petit que celui-là ! C'est pourquoi le silence était si profond, cependant que cinquante-trois paires d'yeux se posaient sur Old Surehand.

Ce dernier, sans paraître s'apercevoir de rien, tira un morceau de viande rôtie de sa poche et commença à la consommer.

Le chef lui demanda alors :

— Est-ce là la viande d'un de ces ours ?

— Oui, répondit le chasseur.

Pour faire rôtir de la viande, il faut du feu. Nous avons vidé les poches d'Old Surehand. Il n'a ni briquet ni autre objet avec lequel on puisse allumer du feu.

— C'est exact !

— Et il a tout de même eu du feu ? Comment a-t-il pu l'allumer ?

Tousahga Saritch avait pris un air méfiant. Old Surehand répliqua :

— Les Hommes Rouges ne connaissent pas les sciences des Visages Pâles. Le Blanc n'a besoin ni de briquets ni de bâtons soufrés. Tousahga Saritch n'a-t-il jamais entendu qu'on peut faire du feu avec du fer et de la pierre.

— Je le sais.

— Eh bien, j'avais la lame de mon couteau et j'ai trouvé une pierre à feu en bas dans les rochers. Et le bois mort ne manque pas !

— *Uff* ! C'est vrai. Je pensais déjà qu'Old Surehand avait trouvé d'autres gens, des Visages Pâles qui lui auraient donné du feu. Comment t'y es-tu pris pour trouver quatre ours ?

— J'ai des yeux.

— Et pour les tuer ?

— J'ai un fusil et un couteau.

— Et pour porter jusqu'ici ces lourdes peaux ?

— J'ai des bras et des épaules.

— Mais pas un homme ne peut porter ces quatre lourdes peaux.

— Pas à la fois bien sûr. Qui donc a prétendu que je l'avais fait ?

— Comment aurais-tu fait autrement ?

— C'est très simple. En les portant l'une après l'autre.

— *Uff* ! C'est vrai. Nous allons voir si tu abats encore un ours demain.

— Encore un ! Qui le demande ?

— Moi ! Il y en a un qui est très petit ; il ne compte pas.

— Mais le vieux est d'autant plus gros.

— Ça ne compte pas. Un ours est un ours !

— D’accord : un ours est un ours. Dans ces conditions le petit doit aussi compter pour un ours. J’ai rapporté quatre peaux.

— C’est à moi de le dire et non à toi ! Silence !

Par ces mots il avait, sans s’en douter, provoqué une décision qui allait l’irriter encore bien plus que la vue des quatre peaux d’ours. Old Surehand lui répondit avec le plus grand calme :

— Crois-tu vraiment qu’Old Surehand soit un homme à qui tu aies le droit d’imposer silence lorsqu’il veut parler ? Je parle quand il me plaît, et je fais ce que je veux. Tu n’as pas d’ordres à me donner !

— Quoi ? Mais tu es mon prisonnier !

— Je vois les choses tout autrement. Non !

— *Uff* ! Tu te l’imagines, parce que tu as encore ton fusil et ton couteau !

— *Pshaw* !

— Si je ne t’ai pas encore fait enlever tes armes, c’est parce que je suis bien sûr de te tenir. Je vais te faire ligoter de nouveau.

— Tu n’en feras rien. J’ai fait ce que tu m’as demandé de faire et maintenant je suis libre.

— Loin de là ! Le petit ours ne compte pas. Et même s’il comptait tu n’aurais sauvé que ta vie. Veux-tu venir avec nous et prendre une squaw chez nous ?

— Tu connais ma réponse à cette question !

— Alors tu resteras captif !

— Je suis étonné que tu oses me parler ainsi. Un homme qui est descendu dans le Kui-erant-yuaw et qui a rapporté quatre peaux d’ours gris n’a peur d’aucun Indien. De la vallée j’ai également rapporté ma liberté.

— Parle plus clairement, si tu veux que mon oreille comprenne tes paroles.

— Bien, je te parlerai clairement ! Je vous donne le choix : vous aurez Old Surehand pour ami, ou pour ennemi. Donnez-moi la liberté !

— Je te la refuse. Ne tripote pas ton couteau et ton fusil. Ce n’est pas le fusil enchanté d’Old Shatterhand, qui peut tirer sans cesse, sans qu’on le recharge et contre lequel cinquante et cent guerriers ne peuvent rien.

— Ainsi donc tu crois que ce fusil est supérieur à vos armes ?

— Je le crois. Tout guerrier doit le croire.

— L’as-tu déjà vu ?

— Non.

— Alors tourne ta tête du côté gauche !

Nous n’avions prescrit à Old Surehand aucune ligne de conduite particulière et n’étions nullement convenus de ce qu’il devait dire et faire. Son comportement et le nôtre devaient être guidés uniquement par les circonstances.

Winnetou et moi saisîmes aussitôt l’occasion qu’il nous fournissait par son apostrophe au chef des Utahs et nous nous avançâmes. Pendant que je braquais ma carabine sur Tousahga Saritch, Winnetou alla vers lui avec autant de calme que s’il s’était trouvé dans un cercle d’amis, lui mit son fusil d’argent sous le nez et demanda :

— Tu pourras me dire quel est ce fusil ? Comment l’appelle-t-on ?

Une fois de plus, l’apparition fière et sereine de l’Apache produisit son effet. Tous les regards convergèrent vers lui. Personne n’osa saisir une arme.

Stupéfaits, terrorisés par notre présence inopinée, les Utahs n’eurent aucune réaction. Leur chef lui-même ne pensa pas à se lever. Les yeux fixés sur le fusil, il répondit en bégayant presque :

— Ça... ça... c’est... *uff*... le fusil d’argent de Winnetou !

— Oui, je suis Winnetou, le chef des Apaches et voici mon frère blanc Old Shatterhand avec son fusil enchanté et tu peux encore voir derrière lui plusieurs chefs de tribus rouges et valeureux guerriers des Visages Pâles qui tous ont leurs fusils braqués sur vous. Dis à tes guerriers de ne bouger ni pied ni main, car le premier qui oserait le faire recevrait une balle dans la tête ! *Howgh* !

C’est avec un bonheur infini que nous pûmes constater l’effet de cette admonestation. Aucun des Indiens ne fit le moindre mouvement. Ils étaient pétrifiés. Leur chef me regarda d’un air apeuré et répondit à l’Apache d’une voix presque suppliante :

— Je vois que tu es Winnetou, et je crois aussi que ce Visage Pâle est Old Shatterhand. Je ne veux pas que son fusil magique soit braqué sur moi. Dis-lui qu’il l’abaisse !

Winnetou répliqua :

— Le chef des Utahs-Capotes ne paraît pas comprendre quelle est sa situation. Que sont ces courroies que je vois devant les pieds de mon frère Surehand ?

— Ce sont celles avec lesquelles j'ai été attaché jusqu'à ce matin, répondit Old Surehand.

— Ramasse-les, et sers-t'en pour attacher les mains et les pieds de Tousahga Saritch.

Le chef voulut bondir. J'armai bruyamment mon fusil.

— Halte ! Ne bouge pas ! s'écria Winnetou. Encore un mouvement comme celui-là et tu reçois une balle. Écoutez, vous tous, les hommes de la tribu des Utahs. Je ne changerai pas un mot, pas une syllabe aux paroles que je vais vous dire. Vous êtes nos prisonniers ; posez vos armes et laissez-vous ligoter. Demain matin, vous retrouverez vos armes et votre liberté et vous pourrez aller où vous voudrez. Que celui qui n'est pas d'accord lève la main : il recevra aussitôt une balle dans la tête.

Bien entendu, aucune main ne se leva.

— Vous avez attaché notre frère et ami Surehand et l'avez emmené avec vous. Vous lui avez donné le choix entre la mort et le combat contre les ours. Vous méritez d'être punis. Le châtiment que nous vous infligeons sera doux. Une nuit de captivité. Demain matin, vous serez tous de nouveau libres. Ceux qui accepteront agiront avec sagesse. Ceux qui repousseront notre clémence y perdront la vie. Winnetou a parlé. *Howgh* !

Aucune réplique ne se fit entendre. Ce fut alors mon tour de parler :

— Moi aussi, Old Shatterhand, je donne aux guerriers des Utahs-Capotes ma parole. S'ils se laissent attacher maintenant, ils seront libres demain matin. Que l'on ligote le chef le premier. Dick Hammerdull et Pitt Holbers, vous vous y connaissez. Moi aussi j'ai dit. *Howgh* !

Notre intervention calme et ferme avait produit sur les Utahs un effet absolument prodigieux. Notre réputation, la peur qu'inspirait mon fusil à répétition prétendument magique, y étaient évidemment pour quelque chose.

Ce fut pourtant avant tout l'allure de l'Apache et sa façon de s'exprimer qui leur en imposèrent. Le chef se laissa ligoter sans résistance et ses guerriers suivirent son exemple.

Lorsque le dernier d'entre eux fut attaché, je posai mon arme. J'avais mal aux bras.

Il s'agissait ensuite de faire rentrer Old Surehand en possession de ses biens. Il n'y manquait rien, ce dont il fut très heureux. Il nous déclara alors :

— Ces Indiens ont bien mérité quelque chose : ce n'est guère agréable d'être traîné pendant plusieurs jours comme captif. Je leur ai tué deux hommes, certes ; mais je ne leur dois rien de ce fait : il fallait que je défende ma vie. Par conséquent, non seulement nous ne sommes pas quittes, mais encore ils restent me devoir quelque chose. Toutefois, c'est à eux que je dois de vous avoir rencontrés ici et, à ce titre, j'accepte de considérer le compte comme soldé et de les laisser partir demain matin. Bien entendu, ils n'auront pas les peaux d'ours !

— Il ne manquerait plus que ça ! approuva Dick Hammerdull, Celui qui veut une peau d'ours n'a qu'à s'adresser directement à la créature qui en est naturellement revêtue. Pas vrai, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Humm, marmonna l'autre. Et de quelle peau es-tu naturellement revêtu, toi, mon cher Dick ?

— Pas de la tienne, bien sûr ! Ne recommence pas à m'embêter. Depuis que Mr. Shatterhand est devenu le tailleur attaché à ma personne, je garde mon rang et je ne me laisse plus importuner par toi. Mais, Messieurs, allons-nous donc emporter ces peaux dans la montagne ? C'est un fardeau des plus incommodes !

— Certainement, fis-je. Mais que le chef des Apaches donne son avis.

— Mes frères renonceront aux peaux et ne garderont que les trophées, répondit Winnetou. Cela suffit.

Il désignait par là les dents, les griffes et les oreilles des ours, que les chasseurs ont coutume de porter au cou ou au chapeau.

Nous avions déjà détaché les dents avec des tomahawks et des couteaux. Il s'agissait de savoir comment les trophées seraient répartis. Old Surehand avait tué le quatrième ours ; il lui appartenait. La peau et les dents de la femelle me furent ensuite attribuées.

Au sujet du vieux Père Ephraïm, Winnetou voulut faire valoir que c’était mon coup de couteau à moi qui l’avait tué. Mais je m’y opposai et sortis non sans mal vainqueur de la discussion qui s’en suivit. Le grizzly était donc à lui. Il s’inclina en ajoutant :

— Old Shatterhand et Winnetou ne sont pas deux personnes : ils ne font qu’un. Donc peu importe qui reçoit les trophées.

— Et maintenant l’ourson, dit Dick Hammerdull. Qui a droit aux trophées de ce bébé ?

— Apanatchka, répondis-je.

— Comment ? Pourquoi Apanatchka ?

— Parce que c’est lui qui a tué l’ourson.

— Vraiment ? Seulement pourquoi a-t-il pu le tuer ? Ah ? !

— Parce qu’il avait un couteau à la main, naturellement.

— Pas du tout. C’est parce que je le tenais. Si je ne l’avais pas embrassé si étroitement, on n’aurait pas pu le tuer d’un coup de couteau. Jamais !

— Mais est-ce que ce n’était pas le contraire ?

— Comment cela ?

— N’était-ce pas plutôt lui qui vous tenait étroitement embrassé, vous ? J’aimerais aussi vos précisions à ce sujet.

— Que ce soit lui ou moi, peu importe. Nous nous tenions bien et c’est pourquoi je ne l’ai pas lâché avant qu’Apanatchka ne vienne le frapper. Si l’illustre chef des Comanches possède le moindre sens de la justice, il reconnaîtra que je suis incontestablement le seul qui...

Apanatchka dit alors en souriant :

— Mon frère Hammerdull porte sur son corps les traces de l’ourson, aussi peut-il en conserver la dépouille. Ce n’est que justice.

— Vraiment, cher ami et frère Apanatchka ?

— Oui. Parce que cet ourson a si bien tenu mon frère Hammerdull, Apanatchka renonce à la robe dont sa mère l’avait revêtu.

— Nous la lui avons ôtée ! Et désormais elle m’appartient ! Tu entends, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— *Yes*, fit l’autre.

— Et toi, qu’est-ce que tu as ?

— Rien ! Je n’accepte pas de cadeaux !

— Alors c’est un cadeau qu’on me fait, cette peau ? Tu sembles exagérer un peu.

— Tu le crois ?

— Ho, ho ! Dis ce que tu veux, je l’ai bien mérité. On peut lire le contrat d’achat en toutes lettres sur ma peau.

— Si bien imprimé que je n’ai pas pu l’effacer !

— Tu recommences ! Mais ça ne fait rien. Je suis et reste ton meilleur et ton plus fidèle ami. Nous partageons !

— Quoi ? L’ourson ?

— Non, mais les souvenirs qui restent de ce cher enfant. Dis moi, mon vieux Pitt, en veux-tu la moitié ?

Holbers eut alors son plus charmant sourire et s’écria :

— Tout de même pas, mon très cher Dick !

— Pourquoi pas ? Tu as bien entendu ce que Winnetou a dit tout à l’heure ?

— Quoi donc ?

— Old Shatterhand et Winnetou ne sont pas deux personnes : ils ne font qu’un. Donc peu importe qui reçoit les trophées. Pour nous c’est la même chose. Dick Hammerdull et Pitt Holbers ne font qu’un seul corps et qu’une seule âme. Le corps c’est toi, et l’âme c’est moi. L’esprit aussi, d’ailleurs ! Donnons par conséquent une moitié au corps et à l’âme l’autre moitié des jolies choses que nous a laissées ce bébé. C’est d’accord ?

Il lui tendit la main. Holbers topa et répondit :

— *Yes*, d’accord ! Tu es tout de même quelqu’un, mon vieux Dick ! Un brave type !

— Tu en es un autre ! L’âme et le corps doivent rester ensemble. Alors ne me taquine plus ; je te resterai fidèle jusqu’à la mort.

On ne savait vraiment pas s'il fallait être ému ou rire devant nos deux singuliers compagnons. Cette âme corpulente dans un corps décharné : quelle image de l'inséparable dualité !

Nous avions tenu cette conversation sur le partage des dépouilles de manière à ne pas être entendus des Utahs. Ils n'avaient qu'à continuer à croire et à raconter qu'Old Surehand avait abattu quatre ours gris en un jour. Depuis que nous les avions ligotés, ils gardaient le silence. Ils ne parlaient pas entre eux, et le chef ne nous adressa pas non plus la parole. Nous n'en fûmes pas mécontents car nous n'avions que peu dormi la nuit précédente et avions besoin de repos.

Pour simplifier l'éclairage du campement, on alluma un unique grand feu sur lequel nous apprêtâmes notre dîner d'ours rôti. En mangeant, nous établîmes le tour de garde. Je demandai à prendre le premier tour, car je m'étais quelque peu surmené. Ma blessure me faisait souffrir plus que la veille. Je n'en parlai évidemment pas, mais tins à me ménager la possibilité de dormir d'une seule traite.

En ce qui concerne la garde, nous prîmes une disposition sans précédent dans les annales du Far West : les prisonniers furent appelés à y prendre part. Nous avions au total une soixantaine de chevaux, qu'il s'agissait de maintenir réunis pendant la nuit. Les Utahs pouvaient s'en charger. Il suffisait d'en détacher deux d'heure en heure, que l'on ligoterait à nouveau ensuite. Nous n'avions rien à craindre d'eux puisqu'ils étaient désarmés. Comme ils savaient qu'ils seraient libérés le lendemain matin, ils n'iraient pas nous chercher querelle.

Lorsque nos autres compagnons se furent couchés, Old Surehand vint s'asseoir auprès de moi et me dit :

— Permettez-moi de prendre part à votre garde. J'ai dormi toute la nuit et je suis encore frais comme un poisson dans l'eau. La joie de vous avoir retrouvé me tient éveillé. Nous nous sommes déjà raconté bien des choses ce matin, mais, avec vous seul, c'est encore autre chose. Vous êtes allé voir Wallace à Jefferson-City. Y avait-il encore quelqu'un avec vous ?

— Non, j'étais seul, répondis-je.

— Vous avez habité chez mon ami ?

— Il m'a invité, mais j'ai refusé.

— Pourquoi ?

— Parce que nous aurions parlé de vous plus qu'il n'était nécessaire. Je ne voulais rien apprendre de plus que le but de votre voyage et votre itinéraire. Le reste ne me regardait pas.

— Et vous n'avez parlé que de cela ?

— Oui.

— Je vous remercie, *Sir*.

— Je vous en prie ! Vous ne supposiez quand même pas que j'allais poser des questions que je n'aurais eu le droit de poser que si vous étiez mort ?

— Non, en aucun cas ! Mais Wallace aurait pu vous faire des confidences. Quiconque parle avec vous ouvre volontiers son cœur. J'en ai moi-même fait l'expérience.

— Je puis vous assurer qu'il ne lui est pas échappé un seul mot qui fasse la moindre allusion à un secret.

— Je vous crois, Mr. Shatterhand. Croyez que si j'avais le droit de parler, vous seriez le premier à qui je me confierais. Mais il y a des circonstances qui m'obligent à me taire.

— Je sais que vous avez confiance en moi. C'est pourquoi je voudrais tout de même me permettre de vous poser une question.

— Dites !

— Faut-il vraiment et absolument que vous gardiez le silence ?

— A l'heure qu'il est, je n'ai pas encore le droit de parler. Mais les circonstances peuvent me le permettre. On verra cela plus tard.

— Hum ! J'ai presque l'obligation de vous faire une observation. J'ai fait l'expérience de situations dans lesquelles le silence forcé, le silence d'honneur, était un péché, voire un crime. J'espère que votre silence n'entre pas dans cette catégorie.

— Non. Je n'ai absolument rien à me reprocher. Je le crois du moins.

— Votre voyage actuel a-t-il un rapport avec votre secret ?

— Tous mes déplacements ont un rapport avec lui.

— Je suppose que vous cherchez quelque chose ; vous cherchez quelqu'un. Vous voulez apporter la clarté dans quelque situation obscure. Songez à l'étendue de mes déplacements à moi

dans le Far West et dans tous les États-Unis. Ne se pourrait-il pas que j'aie découvert moi-même quelque chose qui soit important pour vous, que je puisse vous donner une indication, si seulement vous me mettiez sur la voie ?

— Désolé, ce n'est pas concevable, Mr. Shatterhand. Ce qui me tient à cœur est infiniment loin de vous, et ne peut vous atteindre.

— Ne peut m'atteindre ! *Well* ! Et si c'était le contraire ? Et si c'était moi qui l'avais atteint ?

— Ce n'est pas le cas. Croyez-moi, ce n'est pas le cas.

— Et pourtant, je voudrais tant vous aider à vous libérer du fardeau qui pèse sur vous.

Il s'écarta alors brusquement et me dit d'un ton presque brutal :

— Fardeau ? Mr. Shatterhand, je ne porte aucun fardeau ! Je vous en prie, n'essayez pas de me percer à jour. Vous n'arriverez tout de même pas à me faire parler !

— Ah, que dites-vous là, cher ami ! Je n'ai pas la moindre intention d'extraire de vous quoi que ce soit, entendez-moi bien, d'extraire de vous quelque chose que vous voulez et devez garder. Je vous ai parlé par pure amitié, et non par curiosité. Je vous en donne l'assurance, et je pense que vous pouvez me croire.

— Je vous crois. Mais je me sens tout à coup fatigué ; je vais me coucher. Je vous souhaite une bonne nuit, Mr. Shatterhand.

— Bonne nuit !

Il chercha un endroit commode et s'y installa. Sa fatigue était bien soudaine ! Comment pouvait-il, lui qui devait bien me connaitre, prendre ma sympathie, plus, ma compassion pour de l'indiscrétion, et s'offusquer du sincère désir que j'avais de lui venir en aide ? Avec mon fichu caractère, j'étais prêt à me sentir offensé. Mais ma bonhomie naturelle eut raison de mon amertume. Quiconque a charge de secrets et de secrets parfois pesants, ne saurait être heureux. Or tout homme malheureux a droit à des ménagements et à des excuses. Je lui pardonnais sa brusquerie...

Lorsque ma garde fut terminée, je fis relever les deux Utahs et éveillai ensuite Apanatchka, qui prenait ma suite. J'étais fatigué, mais je méditai encore longuement sur la révélation du secret, qui m'était interdite. En m'endormant, je pensai au tombeau sous la falaise, dans la montagne, et j'entendis une voix féminine appeler plaintivement son Wawa Derrick. Je rêvai à cette tombe, autour de laquelle des personnages s'affrontaient.

Mais, à mon réveil, je les avais oubliés...

LA MORT D'OLD WABBLE

Nous nous trouvions enfin au cœur des Rocheuses, et chevauchions sur le flanc est de la Pah-savahre-payavh[23], minuscules personnages perdus dans un panorama grandiose. Les sommets nous écrasaient de leur masse, cependant que les falaises nues nous éblouissaient par la richesse de leur coloration.

D'immenses murailles de granit se dressaient devant nous, montant jusqu'au ciel, longues de plusieurs milliers de mètres, et semblaient opposer à notre passage des bastions infranchissables. En nous retournant, nous apercevions derrière nous l'étendue infinie de la prairie, semblable à une mer. Les torrents répandaient sous nos pas leurs trésors d'argent liquéfié. La végétation escaladait avec nous les flancs des montagnes, drapées de velours vert et couronnées d'or fauve. Les falaises aux paliers garnis de sapins dressaient comme d'immenses escaliers à l'usage des génies de la montagne.

Aux pieds des géants s'allongeaient des colonnades sylvestres dans l'ombre desquelles s'élaboraient les mystères de l'altitude. Derrière les arêtes des plus hauts sommets, on voyait luire des points d'or et s'étirer des écharpes d'azur. Étaient-ce des signaux venus d'un univers enchanté ? N'était-ce que le soleil jaloux de voir la terre tenter de s'élever jusqu'à lui ?

Nous chevauchions donc à travers toutes ces splendeurs. Nous voulions dans la journée atteindre le Pah-savâhre, lac isolé, d'un vert clair, au sujet duquel les légendes indiennes racontent tant d'histoires étranges. Nous comptions y passer la nuit, pour redescendre le lendemain matin vers le parc de San Luis, où j'espérais trouver la solution de tant d'énigmes.

Le lendemain des événements de la Vallée des Ours, nous avions tenu parole et relâché les cinquante-trois Utahs-Capotes. Maintenant qu'Old Surehand était avec nous, nous n'avions plus de raison particulière de nous hâter. Aussi commençâmes-nous par attendre le départ des Utahs avant de nous mettre en marche nous-mêmes, car il vaut toujours mieux avoir l'ennemi devant que derrière.

Et ils nous étaient incontestablement hostiles, bien qu'ils n'eussent pas à se plaindre du traitement que nous leur avions réservé. Nous n'avions pas touché à un cheveu d'un seul d'entre eux, et n'avions proféré contre eux aucun outrage.

Pourtant au matin, leur chef, lorsqu'on le détacha, avait déclaré :

— Old Surehand a dit hier soir que nous lui devions encore quelque chose. C'est le contraire qui est vrai. Il nous a tué deux guerriers.

— En échange il vous a apporté quatre peaux d'ours, répliqua Winnetou.

— Nous ne les avons pas reçues.

— Vous pouvez les prendre.

— Maintenant qu'on a coupé les oreilles et les griffes ! Non ! Et même si nous les avions reçues, nous ne lui aurions laissé que la vie, et non la liberté. Il nous le faut !

— Et si vous l'aviez vous le mettriez à mort ?

— Oui, car nous n'avons pas touché la rançon de sa vie, à savoir les peaux. Il y a de nouveau du sang entre nous. Nous exigerons le sien.

— *Uff !* Old Shatterhand et Winnetou ont toujours été les amis des hommes rouges. Et nous ne vous avons rien fait, bien que vous ayez été nos prisonniers. Nous voulions fumer avec vous le calumet de la paix, avant de nous séparer de vous aujourd'hui.

— Nous ne voulons pas voir votre calumet.

— Alors vous ne serez pas seulement les ennemis d'Old Surehand, mais aussi les nôtres ?

— Oui. L'hostilité demeure à tout jamais entre nous et vous.

— Que Tousahga Saritch, chef des Utahs-Capotes, en fasse à sa guise. Winnetou, chef des Apaches, n'impose à personne son amitié, car il n'a pas l'habitude d'avoir peur d'un ennemi. Que les Utahs s'éloignent ! *Howgh !*

— Oui, qu'ils s'éloignent, ces imbéciles ! s'écria Hammerdull. Quant à leur amitié, je m'en passe volontiers ; car chez eux, elle est bientôt suivie de fraternité. Et j'ai toujours constaté que

---

[23] Montagne de l'Eau Verte.

celui qui vous propose son amitié, puis sa fraternité, a le plus souvent le projet de vous taper. C'est toujours la même chose. N'est-ce pas, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Non, répondit l'autre.

— Comment non ? Tu ne me donnes pas raison ? En connais-tu un gars qui n'ait pas aussitôt essayé de t'emprunter de l'argent ?

— Oui. Moi.

— Oui, c'est vrai. Mais tu es le seul, vraiment le seul, car tous les autres sans exception l'ont fait.

Notre plaisantin grassouillet n'avait certes pas tort. J'ai, moi aussi, fait la même expérience, bien entendu uniquement avec les « Visages Pâles ». Combien de fois ai-je vu des gens s'approcher de moi n'ayant que l'amitié à la bouche, pour bientôt se livrer à cette manœuvre que Dick Hammerdull venait d'appeler par son nom le moins sympathique : taper. L'Indien n'agit pas ainsi. Mais le Visage Pâle moyen paraît le faire sans aucune difficulté. Je pourrais en dire très long là-dessus, en ma qualité d'auteur. *Howgh !*

Les Utahs se retirèrent donc. C'était évidemment dommage de laisser ces magnifiques peaux d'ours se gâter. Mais nous ne pouvions pas les emporter et comme nous ne savions pas par quel chemin nous reviendrions, c'eût été de l'ouvrage inutile que de les apprêter et de les enterrer pour les reprendre ensuite. Il doit y avoir des quantités incroyables de peaux et de fourrures qui se sont ainsi perdues dans l'Ouest.

Nous ne suivîmes pas immédiatement les Utahs ; c'eût été une faute. Nous attendîmes jusqu'à midi, pour leur laisser une certaine avance. Nous constatâmes alors qu'ils avaient marché très vite, et qu'ils avaient pris la direction que nous devions prendre nous-mêmes. Ce n'était pas bon signe pour nous.

— Old Shatterhand pense-t-il qu'ils aient l'intention de se venger de nous ? me demanda Apanatchka,

— C'est mon avis, répondis-je.

— En ce cas, ils devraient, non pas nous précéder, mais nous suivre.

— C'est ce qu'ils feront bientôt. Je parie qu'ils saisiront la première occasion pour rendre leur trace invisible.

Je ne me trompais pas. La nuit suivante, il y eut un orage qui dura jusqu'au matin, et lorsque nous cherchâmes ensuite les traces des Utahs, il nous fallut nous rendre à l'évidence : elles avaient été lessivées par la pluie.

Pendant les deux jours qui suivirent, Old Surehand fut particulièrement taciturne et parut m'éviter, sans toutefois la moindre manifestation inamicale. Le sentiment qui l'animait n'était, certes, pas dirigé contre moi. Je soupçonnais bien plutôt qu'il luttait contre lui-même, pour décider s'il devait s'ouvrir à moi ou continuer à garder le silence.

Quant à moi je ne fis rien pour influencer d'une façon ou de l'autre l'issue de ce combat intérieur. C'était un homme, et il lui appartenait de se vaincre tout seul. Mais je finis par constater que le silence l'avait emporté. Il crut toutefois devoir me faire une observation à propos de notre dernier entretien.

Après avoir chevauché quelque temps à mon côté, il me demanda :

— Mr. Shatterhand, vous ai-je froissé lors de notre conversation dans le parc ?

— Non, Mr. Surehand, répondis-je.

— Je pense avoir été un peu trop bref.

— Non. Quand on est fatigué, on n'a pas envie de parler longuement.

— C'est vrai. Je me suis soudain senti très fatigué. Mais, je vous prie, vous souvenez-vous de la conversation que nous avions eue dans le Llano Estacado ?

— Oui. Fort bien même, je crois.

— Vous paraissiez avoir compris mon angoisse. Et la pensée de m'aider à recouvrer la paix que j'ai perdue vous tourmentait.

— A quoi vous sert ma pensée ? La véritable amitié se manifeste dans l'action. Et si jamais vous avez besoin de moi dans ce domaine, je serai à votre disposition sans que vous ayez à me le demander.

Notre conversation fut interrompue parce qu'il nous fallut traverser un cours d'eau si clair et si peu profond qu'on en voyait le fond.

Nous y remarquâmes des traces de chevaux, mais ne pûmes déterminer combien il y en avait eu. Nous ne sûmes pas davantage de quand elles dataient, car le courant était trop faible pour avoir pu les effacer en peu de temps. Ces traces pouvaient avoir été faites quelques heures, quelques jours, mais aussi quelques semaines auparavant. Elles eurent tout de même l'effet de nous faire prêter dorénavant plus d'attention aux traces que nous pourrions rencontrer en route que nous ne l'avions fait jusqu'alors.

Mais nous ne trouvâmes rien. En effet, nous avions déjà franchi le passage étroit du col, et nous étions dans la forêt, qui offrait tant de possibilités d'itinéraires que pour y découvrir et analyser des traces nous aurions dû passer des journées entières à les rechercher.

Nous avions enfin atteint le massif du Pah-savahre-payavh. Il était boisé et nous chevauchions sous une voûte de feuillage que les rayons du soleil ne parvenaient à percer que de place en place. C'était la forêt primitive du nord, qui peut subsister à une telle altitude.

Nous montâmes ainsi pendant des heures. Le jour baissait et nous dûmes pousser nos chevaux pour arriver avant la nuit à l'Eau Verte.

Enfin, nous fûmes au sommet. Le soleil s'était déjà couché derrière la montagne, mais il y avait encore assez de jour pour apercevoir, à perte de vue, le lac. Je dis bien à perte de vue, car nous ne pouvions voir la rive apposée, trop lointaine. Quant à la couleur vert clair qui lui a donné son nom, car *pah* signifie en langue utah : eau, et *savahre :* vert clair, nous n'en pouvions rien voir car l'heure était trop avancée.

Le lac paraissait être entouré de tous côtés par la forêt. Nous nous trouvions à son extrémité est. Sa rive sud formait une ligne courbe ininterrompue cependant qu'on voyait sur la rive septentrionale se détacher une large presqu'île également boisée. Pour l'atteindre, il eût fallu marcher encore un quart d'heure. Mais comme nous n'avions aucune raison de camper là-bas, nous restâmes à l'endroit où nous nous trouvions.

Hammerdull et Holbers allèrent ramasser du bois mort pendant qu'on y voyait encore assez clair. Quand ils en eurent réuni une quantité suffisante pour la nuit, ils voulurent allumer du feu.

A ce moment Winnetou intervint :

— Pas encore ! Le feu se reflète très loin sur les eaux du lac et nous avons vu aujourd'hui des traces de chevaux. Il peut y avoir au bord de l'eau des gens qui ne doivent pas remarquer notre présence. Attendons qu'il fasse tout à fait noir. Nous saurons alors si nous pouvons nous permettre de rester ici et de faire du feu.

Nous lâchâmes les chevaux et nous étendîmes. La nuit tomba bientôt, et nous constatâmes que la prudence de Winnetou était fort justifiée, car sur le rivage de la presqu'île qui nous faisait face un feu s'alluma. Il y avait donc des gens là-bas !

Quelques minutes plus tard, nous vîmes, sur la même rive du lac, mais loin, beaucoup plus loin, un second feu apparaître, visible seulement pour un œil exercé, car ce n'était qu'un point lumineux. Les gens de la presqu'île ne pouvaient pas voir ce feu, et ne pouvaient pas non plus être vus de l'endroit où il était allumé. Par contre nous pouvions fort bien les observer l'un et l'autre.

Il fallut donc nous contenter de viande froide. Certes, nous aurions pu nous retirer dans le bois et y faire du feu. Mais nous n'y aurions pas trouvé de fourrage pour nos chevaux. Pour compenser le fait qu'un des éléments était inutilisable, nous nous jetâmes dans l'autre, c'est-à-dire dans l'eau. Après ce bain, il s'agissait d'apprendre qui étaient les gens d'en face. Ce fut tout naturellement Winnetou qui se chargea de cette reconnaissance. Il voulut bien accepter ma compagnie, lorsque je lui eus assuré que ma blessure ne me gênait plus du tout. Sans quoi il aurait emmené Old Surehand.

Nous confiâmes nos fusils à nos compagnons et entreprîmes cette délicate marche nocturne. Après être passés par le bois, nous suivîmes, presque à tâtons, le contour de la rive jusqu'au côté nord du lac.

A cette allure, il nous fallut une bonne heure pour atteindre la presqu'île. Nous prîmes à gauche, et sentîmes bientôt l'odeur de la fumée. Peu après, nous aperçûmes le feu lui-même.

Nous nous couchâmes à terre et poursuivîmes notre route en rampant.

La presqu'île présentait une découpure, une petite baie, au fond de laquelle le feu était allumé. Si nous arrivions à atteindre le bord de cette baie plus loin à l'extérieur, nous pourrions aborder, de face et non de dos, le foyer et ceux qui campaient auprès. Nous y parvînmes sans

difficulté. Il y avait là des roseaux qui nous mettaient à couvert tout en nous offrant un sol mou, mais plutôt boueux.

Ceux que nous cherchions étaient tout près de nous. Et c'étaient Old Wabble avec les *Tramps !*

Leur présence en ce lieu n'avait rien de miraculeux, mais nous en fûmes tout de même surpris. Y avait-il donc parmi eux quelqu'un qui connaissait le chemin jusqu'ici ?

Nos arrêts à la forge et dans la Vallée des Ours leur avaient procuré quelques jours d'avance. Ils avaient l'air très en forme. En tout cas leur compagnie paraissait des plus animées. Ils étaient tous assis auprès du feu. Un seul était debout, appuyé à un arbre : le vieux Wabble.

Il avait le bras en écharpe et son aspect était à faire peur. Son corps long paraissait s'être asséché, et son visage habituellement décharné était à ce point amaigri qu'il ressemblait à une tête de mort. Sa crinière blanche, maintenant réduite de moitié, et naguère si proprement tenue, était comme gluante de crasse. Il n'était plus guère qu'un squelette, et ses vêtements en lambeaux étaient accrochés sur lui comme des chiffons sur une grille. Comme il n'avait certainement pas manqué de nourriture, sa transformation venait de son bras cassé. Il paraissait très affaibli, et avoir à peine la force de se tenir debout. Sa voix non plus n'était plus la même. Elle sonnait creux comme s'il avait parlé devant un tuyau de poêle et elle tremblait comme s'il avait la fièvre.

Au moment où nous nous installâmes dans notre cachette, il était justement en train de parler. Nous étions assez près pour tout entendre, mais il nous fallait dresser l'oreille pour le bien comprendre.

— Sais-tu encore, misérable, ce que tu m'as promis quand nous étions chez Helmer ? l'entendîmes-nous demander.

Le regard de ses yeux ternes, profondément enfoncés sous l'orbite, était braqué sur un point où nous vîmes comme une espèce de long paquet ficelé étendu. Était-ce un être humain ? Et dans l'affirmative, qui ? Chez Helmer ? Était-ce une allusion aux événements auxquels nous avions pris part ? Sans attendre de réponse, Wabble poursuivit :

— J'ai retenu ta menace mot pour mot. Tu as dit : « Prends garde, chien ! Si je remets la main sur toi, tu me paieras ces coups de ta vie. Je le jure sur tout ce que j'ai de plus sacré. » J'espère que tu n'as pas, toi non plus, oublié ces paroles.

Mais... mais ces mots ne pouvaient s'adresser qu'au « Général » ! Il était donc prisonnier, prisonnier ici, captif d'Old Wabble ! Il avait dû faire tout le chemin jusqu'ici tout seul, parce que ses compagnons de vagabondage n'avaient pu le suivre, et il était tombé entre les mains du vieux « Roi des Cow-boys ». Cet événement était pour nous d'une importance capitale.

Winnetou murmura tout bas : « *Uff ! Uff ! Uff !* »

— Je n'ai pas oublié, répondit le « Général » avec colère. Tu m'avais battu.

— Oui ! Cinquante magnifiques coups ! Tu les mérites encore aujourd'hui, car tu m'avais trahi au profit de Winnetou et d'Old Shatterhand et tu leur avais dit que j'avais participé au vol des fusils. Alors tu veux te venger, mon garçon, tu veux attenter à ma vie ?

— Oui, oui, je le ferai ! murmura le prisonnier.

— Mais moins vite que tu le penses ! D'abord c'est à moi de jouer. Comme tu m'as dit très sincèrement ce que j'ai à attendre de toi, je ferai preuve à ton égard de la même franchise. Ma sympathie vaut bien la tienne : *it's clear !* Moi aussi je m'en vais te tuer un petit peu. Tu m'entends : te tuer !

— Tu n'oserais pas !

— *Pshaw !* Il n'y a rien à oser !

— Je ne suis pas seul.

— Tu ne me feras pas croire ça.

— J'ai des alliés, de nombreux alliés, qui me vengeront sur toi.

— Quand ça ?

— C'est mon affaire.

— Ah, c'est ton affaire et ce n'est pas la mienne ? Eh bien, si c'est comme ça, je n'ai pas à m'en soucier ! D'ailleurs tu ne dis ça que pour me faire peur et pour sauver ta vie. Mais Old Wabble, le « Roi des Cow-boys », n'est pas homme à s'en laisser conter par toi. Nous savons exactement ce qu'il en est de tes alliés et combien ils sont.

— Tu ne sais rien, rien !

— Ho, ho ! Bien sûr ! Si seulement Shelley n'était pas ici avec nous ! Car vous lui avez déjà tout dit à Topeka et vous avez voulu l'emmener. Mais vous l'avez laissé tomber après lui avoir pris tout son argent au jeu. Tu as en tout et pour tout six hommes. Pas un de plus ! Crois-tu qu'ils nous font peur ? De toute façon ils sont à la Foam-Cascade et toi tu es venu ici prospecter seul, pour les tromper. Non, ne nous raconte pas d'histoires ! Tu es ici tout seul et il n'y a personne pour t'aider.

— Tu te trompes, vieux coquin ! Prends garde ! Tout ce que tu me feras, tu le paieras au décuple.

— Tu m'appelles coquin, toi qui es la plus grande fripouille que la terre ait jamais portée, ricana le vieux. Très bien, avant même de nous occuper de toi demain matin, nous allons tout de suite te donner un petit hors-d'œuvre. Puisque tu m'as appelé « coquin » je m'en vais te rappeler le souvenir de Helmer's Home. Tu vas être, fouetté. Tu vas recevoir cinquante coups, comme là-bas, mais un peu plus fort, car je faisais seulement semblant. *Boys,* êtes-vous tous d'accord pour qu'il les reçoive et tout de suite ?

— Oui. Cinquante coups, mais bien tapés ! s'écria aussitôt celui qui s'appelait Shelley. Pourquoi m'a-t-il plumé comme il l'a fait à Topeka ?

Les autres exprimèrent bruyamment leur accord et il poursuivit :

— Cela nous servira d'entraînement pour Winnetou et Old Shatterhand, qui en recevront dix fois plus, tout comme ils nous ont... Mais ce type-là n'a pas besoin de savoir ça... Ils nous ont laissé ce maudit papier dans la *bonanza,* à la place de l'or. Nous allons tailler des flûtes, de jolies flûtes, comme le gros Hammerdull près de la source.

Mais je ne m'attarderai pas sur la scène qui suivit. Le général jurait et proférait des menaces ; les *Tramps* riaient ; et Old Wabble ajoutait au tumulte ses propres imprécations.

Lorsque les premiers coups tombèrent, Winnetou me poussa du coude et nous reculâmes en rampant, pour quitter la presqu'île et regagner le bois. Nous devions encore aller jusqu'au deuxième feu. Mais auparavant l'Apache me demanda :

— Quelles sont les intentions de mon frère au sujet du Visage Pâle qui se fait appeler général ?

— Il nous le faut. Nous allons mettre la main sur lui.

— Les *Tramps* devront donc nous le livrer. Il ne doit être tué que demain matin. Nous irons le chercher cette nuit.

Nous poursuivîmes notre route, d'arbre en arbre. Le chemin que nous avions à parcourir maintenant était deux fois plus long que celui que nous avions déjà fait. Nous n'avions pas encore marché un quart d'heure que nous entendîmes un bruit semblable à celui que fait un homme qui casse une branche morte en la rencontrant. Ce n'est pas le même bruit que celui d'une branche qui tient à l'arbre ; car cette dernière produit un son qui se répercute sur le tronc.

Nous nous prîmes aussitôt par la main et nous écartâmes. Un peu plus loin, nous mîmes l'oreille contre terre. Il y avait des gens qui venaient dans notre direction ; ils étaient plusieurs ; ils étaient nombreux. Ils marchaient lentement, sans faire de bruit, mais si près de nous que nous les entendions.

— *Uff !* fit Winnetou, lorsqu'ils furent passés. Ces hommes étaient probablement assis près du feu d'en bas.

— D'après leurs pas, ce doit être des Indiens.

— Oui, ce sont des hommes rouges. D'où viennent-ils, et où vont-ils ? Viennent-ils d'un des feux et se rendent-ils à l'autre ? Ou bien viennent-ils d'ailleurs ? Ils veulent peut-être aller de l'autre côté du lac où nous sommes ?

— Il faut que nous le sachions, Winnetou.

— Il faut même que nous le sachions vite, car nos compagnons sont peut-être en danger. Mais ce danger sera instantanément écarté, aussitôt qu'Old Shatterhand les aura rejoints.

— Il faut donc que je regagne notre camp ?

— Oui, le plus vite possible et sans t'arrêter chez les *Tramps.*

— Et toi ?

— Je continue jusqu'au second feu.

— Alors tu auras les Indiens entre toi et nous, ce qui est assez risqué.

— *Pshaw !* Winnetou ne mourra pas d'un danger connu ! Que mes frères restent vigilants jusqu'à ce que je revienne.

Il s’en fut et je rebroussai chemin.

Mon parcours était maintenant plus dangereux qu’auparavant, parce que j’avais les Indiens devant moi. Je supposai qu’ils se dirigeaient vers la presqu’île, mais je m’enfonçai plus profondément dans le bois, pour ne courir aucun risque de les rencontrer.

Je ne décrirai pas les beautés du paysage. Je n’ai jamais été aussi « heurté » de ma vie qu’au cours de cette heure. A chaque pas je rencontrais un arbre que je ne voyais pas plus que la forêt et, lorsque j’arrivai à notre campement, j’avais le visage et les mains égratignés et mes vêtements déchirés.

Bien entendu on me demanda où était Winnetou. Je racontai ce que nous avions vu et entendu, et postai mes compagnons en une ligne de sentinelles depuis le rivage du lac jusqu’à une certaine distance dans le bois. C’était la seule chose à faire dans les circonstances.

Nous étions tous assis par terre, fusil à la main. Un quart d’heure passa. Puis, de la presqu’île, un hurlement affreux parvint jusqu’à nous. Les Indiens que nous avions croisés venaient d’attaquer les *Tramps*. On n’entendit pas un seul coup de feu. Les Blancs avaient donc été maîtrisés par les Rouges sans se défendre.

Puis ce fut de nouveau le silence profond.

Ce n’était qu’un moment dans la vie nocturne de ces solitudes boisées, un seul moment. Et il avait suffi pour bouleverser tant de choses ; il avait coûté si cher et coûterait probablement plus encore. Telle est la vie sanglante de l’Ouest.

Au bout d’une heure environ, le feu de la presqu’île s’éteignit. L’autre feu, le plus éloigné, brûlait toujours.

Deux heures plus tard, j’entendis des pas. Ce ne pouvait être que Winnetou, car tout autre se serait approché avec d’infinies précautions. Oui, c’était lui, tout aussi déchiré et égratigné que moi, comme nous pûmes le constater le lendemain matin.

Il commença par nous rassurer :

— Mes frères peuvent tranquillement se rassembler. Ils n’ont rien à redouter. Il ne viendra aucun ennemi avant le matin.

Je fis donc replier les sentinelles et, lorsque nous fûmes de nouveau réunis, je demandai à l’Apache :

— Mon frère est-il allé à l’autre feu ?

— Oui, répondit-il.

— Était-ce le camp des Indiens que nous avons rencontrés ?

— Oui.

— A t-il pu apprendre à quelle tribu ils appartiennent ?

— Je l’ai appris. Deux d’entre eux étaient restés pour garder les chevaux. Mais Old Shatterhand sera étonné !

— Ce ne sont tout de même pas les Utahs-Capotes ?

— Si, ce sont eux, avec leur chef Tousahga Saritch.

— C’est vraiment surprenant ! Ils ont dû rencontrer le « général » qui a su les gagner à sa cause. Je pense qu’il devait bien connaître toute cette région, c’est pourquoi ils ont pu nous devancer.

— C’est bien ça. Mon frère l’a deviné. Les deux gardiens que j’ai écoutés en ont parlé et je les ai entendus le dire. Le « général » est parti pour se rendre à la presqu’île. Ne le voyant pas revenir, ils sont allés à sa recherche.

— Que voulait-il faire à la presqu’île ?

— Il ne l’a pas dit. Il n’a voulu emmener personne. Il faut croire que c’était un secret. C’est pourquoi ils en ont conçu de la méfiance et l’ont suivi, une fois qu’il a fait nuit. Voyant qu’il avait été capturé par les *Tramps,* ils les ont attaqués et l’ont libéré.

— Mon frère Winnetou y est-il retourné ?

— Oui. Mais les Utahs avaient éteint le feu.

— Pourquoi ?

— Winnetou n’en sait rien.

— Alors tu n’as rien pu voir ?

— Je n’ai rien vu ni entendu.

— Hum ! Que faire ? Il faut absolument que nous nous saisissions du « général ».

— S’il n’y a pas de feu, nous ne pouvons pas le prendre.

— Tu as malheureusement raison. Il faut attendre qu’ils en rallument un ou que le jour se lève. Il n’y a rien d’autre à faire. As-tu peut-être une autre, une meilleure idée ?

— Les idées d’Old Shatterhand sont toujours bonnes. Je me fie à elles.

— Alors dormons, mais ayons des sentinelles doubles.

— Winnetou est d’accord. Nous sommes dans un endroit dangereux où nous ne serons jamais trop prudents. Et nous n’allons pas dormir au bord même du lac, mais un peu plus haut, dans le bois, où les dernières sentinelles, avant le lever du jour, devront aussi mener les chevaux, afin que les Utahs-Capotes ne nous aperçoivent pas aux premiers rayons du soleil.

Nous remontâmes donc dans le bois, tout en laissant les chevaux continuer à paître sur place. Une des sentinelles restait avec les chevaux, l’autre auprès de nous. J’eus de nouveau la première garde. Elle dura une heure et demie et se déroula sans incident. Après avoir été relevé je me couchai.

Quand je m’éveillai, il faisait déjà jour depuis deux heures. Je voulus me fâcher parce qu’on m’avait laissé dormir si longtemps, mais Winnetou m’apaisa :

— Mon frère n’a rien perdu. C’est moi qui ai monté la dernière garde. Dès qu’il a fait jour, je suis allé faire une reconnaissance. Il nous est impossible d’attaquer les Utahs sur la presqu’île et de leur prendre leurs prisonniers. Il nous faut savoir où ils vont aller, puis les précéder, afin de pouvoir choisir un endroit propice pour les surprendre. Mon frère Shatterhand sait que celui qui s’est assuré l’avantage de choisir d’avance le lieu du combat est déjà à moitié vainqueur. Cet avantage, il nous le faut. Nous l’aurons.

Il avait parfaitement raison, aussi restâmes-nous sur place pour attendre le départ des Indiens.

Winnetou s’éloigna dans l’intention d’aller les observer, ce qui, en plein jour, était une mission aussi difficile que dangereuse. Les chevaux n’étaient naturellement plus sur la rive du lac, mais avec nous à l’intérieur du bois.

Nous attendîmes, heure après heure. La presqu’île était trop loin pour que nous puissions observer ce qu’il s’y passait. Sans la lueur du feu, nous n’aurions rien vu la veille au soir.

Winnetou revint plusieurs fois, pour nous rassurer sur son sort. Mais tout ce qu’il put nous dire, c’est que les Indiens n’étaient pas encore partis. Ensuite, il nous fit savoir qu’il avait entendu de nombreux coups de hache. Les Utahs paraissaient être en train d’abattre un arbre à coups de tomahawk, sans que nous pûmes deviner pourquoi. Enfin, enfin, un peu après midi, il vint nous annoncer que les Rouges étaient partis. Dissimulé derrière un arbre à une centaine de pas de distance, il les avait vus s’éloigner.

— Il faut donc croire que leurs chevaux ont été ramenés de l’endroit où il y avait le second feu ?

— C’est bien ça, dit-il. Je les ai vu ramener.

— As-tu pu les voir tous lorsqu’ils sont partis ?

— Non. Il y avait trop d’arbres entre eux et moi.

— Les prisonniers étaient naturellement avec eux ?

— J’étais si loin d’eux que je ne pouvais distinguer les Rouges des Blancs, et je ne pouvais pas m’aventurer plus avant sur la presqu’île.

— Dans quelle direction sont-ils partis ?

— Vers le nord-ouest. C’est également la direction que nous allons prendre.

— Hum ! Il faut aller avant tout à la presqu’île. Y allons-nous tout de suite, ou bien faut-il d’abord faire une reconnaissance ?

— Nous n’en avons pas besoin. Winnetou y est allé pour voir si les Utahs s’étaient vraiment éloignés.

Comme nous pouvions nous fier à l’Apache, nous montâmes à cheval pour aller jusqu’à la presqu’île. Arrivés dans son voisinage, nous cherchâmes d’abord la trace des Utahs. Pas de doute, ils étaient bien partis. Nous n’avions pas à redouter de surprise. Nous allâmes donc sans souci jusqu’à l’endroit où avaient campé, d’abord Old Wabble et les *Tramps*, puis les Indiens. Nous mîmes pied à terre.

L’herbe et la mousse étaient piétinées sur une grande surface, comme d’habitude dans un campement abandonné. Nous n’avions aucune raison de penser que nous allions faire quelque trouvaille en ce lieu, mais, par une vieille habitude, nous regardâmes autour de nous.

Les Rouges n'étaient pas restés autour du feu. Il y avait des traces menant dans plusieurs directions. Nous nous séparâmes pour explorer chacun une de ces traces et ne tardâmes pas à entendre Old Surehand appeler :

— Venez ici ! venez ! venez tous ! Ils sont là, vite ! Vite !

J'accourus dans la direction d'où venait sa voix. Le spectacle qui m'attendait était indescriptible ! Ils étaient là, étendus tous ensemble sous les arbres, tous les *Tramps*, sans en excepter aucun. Leurs crânes ensanglantés étaient à nu. On les avait scalpés. Ils avaient même été disposés l'un à côté de l'autre par rang de taille. Et, en regardant de plus près, nous constatâmes qu'ils avaient au préalable été poignardés.

Nous étions remplis d'horreur. Certes, ces hommes avaient appartenu à une catégorie d'une très basse moralité et ils n'avaient, de leur vivant, reculé devant aucun crime. Mais les voir étendus devant nous, massacrés de cette façon, c'était affreux !

Pour pouvoir maîtriser si vite et si sûrement vingt hommes, il avait fallu que chacun des Indiens sût au préalable avec précision qui il allait attaquer. Cinquante Indiens contre vingt Blancs ! Les cadavres étaient raides. On les avait par conséquent tués non ce matin, mais la veille au soir. Mais pourquoi, cela fait, les Indiens étaient-ils restés sur place ? Pourquoi avaient-ils même fait chercher leurs chevaux ? Il devait y avoir eu quelque chose qui avait été différé jusqu'à ce matin, et qui avait duré jusqu'à midi. De quoi pouvait-il s'agir ?

Je pensai soudain à Old Wabble. Son cadavre n'était pas là. Le « général » l'avait peut-être emmené pour pouvoir exercer sur lui une vengeance particulière.

Pendant quelques instants, la vue de tous ces cadavres nous laissa muets d'horreur. Nos exclamations n'en fusèrent que plus abondamment aussitôt après. Si nous avions à ce moment-là tenu les Rouges sous la menace de nos fusils, je suis sûr que nous les aurions tous passés par les armes. Mais la plus épouvantable tragédie n'est pas exempte de comique ; Hammerdull, désignant un des cadavres, dit à Holbers :

— Pitt, est-ce que ce n'est pas Osée, qui voulait attenter à notre vie ?

— Oui. Et voilà Joël, qui ne voulait pas croire à l'existence de notre argent, répondit Pitt en montrant un autre mort.

— Ce sont tout de même tes cousins. N'est-ce pas, mon vieux rat ?

— Mais oui. C'est vrai ! Et alors ?

— Alors tu vas les laisser ici comme ça ?

— Je ne voudrais tout de même pas faire ça à leur mère, bien qu'elle ne m'ait pas toujours traité avec beaucoup de tendresse.

— Ça c'est gentil de ta part, mon vieux Pitt. Alors qu'est-ce que tu veux faire ?

— On va les enterrer. Qu'est-ce que tu en penses, mon cher Dick ?

— Que nous les enterrions ou non, peu importe, mais, si nous en avons le temps, nous allons leur aménager un petit arpent du Bon Dieu et les y installer aussi confortablement que les circonstances le permettront. Puisque ce sont tes cousins, c'est notre devoir de bons chrétiens, n'est-ce pas, mon vieux rat ?

— Hum ! Si tu penses que tu veux faire ça pour moi et pour ces membres de ma famille, tu es un chic type, mon cher Dick.

Ils se serrèrent la main et je dois avouer que rien ne pouvait plus efficacement atténuer l'horreur de la situation que le comportement original de ces deux braves garçons.

Nous n'avions pas de temps à perdre. Il nous fallait poursuivre les Utahs et prendre le « général », qui était certainement responsable de la mort des vingt *Tramps*. Mais s'il fallait enterrer les deux frères, on ne pouvait pas laisser les autres sans sépulture. Aussi m'éloignai-je pour rechercher un endroit approprié. Ce faisant, je découvris une large trace, et la suivis. Elle menait à un pin qui poussait un peu à l'écart des arbres environnants, et en voyant...

Il y a des moments où la plume hésite à poursuivre son parcours sur le papier. Ce que je vis alors était si affreux que je poussai un grand cri. Mes camarades accoururent alors de toutes parts, et lorsqu'ils eurent vu à leur tour ce que je voyais, ils furent tout aussi horrifiés que moi.

Ce pin, d'une trentaine de centimètres de diamètre, avait été fendu à hauteur d'épaules, d'abord à la hache (c'étaient les coups de tomahawk que Winnetou avait entendus). Puis, comme les tomahawks n'étaient pas assez gros et assez résistants pour approfondir la fente, on l'avait fait en y introduisant des coins de bois de plus en plus épais. Lorsque la fente avait atteint une largeur

un peu supérieure à celle d’un corps humain, on y avait placé Old Wabble, ligoté. Ensuite on avait enlevé les plus gros des coins de bois (on les voyait à terre auprès de l’arbre), en sorte que les deux parties de l’arbre s’étaient refermées comme les branches d’un piège sur le vieux, qui était toujours là, retenu par le ventre, les bras et les jambes ballants de part et d’autre de l’arbre. On avait pris soin de ne pas laisser ce piège se refermer sur sa poitrine : en ce cas, il serait assez rapidement mort étouffé après l’écrasement de ses côtes.

Or il vivait encore, agitant son bras valide et ses jambes, mais incapable de crier, car on l’avait également bâillonné. Il avait les yeux fermés. Le sang coulait de ses narines en grosses gouttes sombres. Sa respiration était sifflante. Il devait souffrir atrocement. Il n’y avait lieu de prononcer aucune parole d’indignation ni de pitié : il fallait seulement l’aider, l’aider tout de suite, sans perdre une seconde.

— Remettez les plus gros coins en place ! ordonnai-je aussitôt. Au-dessus, et au-dessous ! Il nous en faudra d’autres. Vite, à l’ouvrage avec vos couteaux et vos tomahawks ! Vite ! Faites vite !

Cependant, j’avais déjà moi-même introduit un coin dans la fente et l’y avais enfoncé avec la crosse ferrée de mon Tueur d’Ours. Mes camarades s’étaient mis au travail. Winnetou et Matto Chako étaient seuls à posséder des tomahawks, mais cela suffisait.

Il y avait dans le voisinage suffisamment d’arbres morts. Les copeaux volaient. En un clin d’œil nous eûmes des coins neufs et solides. Mon Tueur d’Ours et le vieux fusil de Hammerdull, dont la crosse était également garnie de fer, servaient de masses pour les enfoncer.

En bref, il ne nous fallut pas plus de deux minutes pour élargir la fente de façon telle que nous pûmes tirer Old Wabble de là. Nous l’étendîmes à terre et le débarrassâmes de son bâillon, chose que nous aurions dû faire plus tôt, mais, dans notre hâte, je l’avoue, nous n’y avions pas pensé.

Il resta d’abord immobile. Sa bouche saigna. Puis la poitrine s’élargit. Il respira profondément, très profondément. Ses yeux s’ouvrirent. Ils étaient injectés de sang. Il se passa ensuite une chose que je n’oublierai jamais. Ce ne fut qu’un cri, mais quel cri !

J’ai entendu hurler des lions et des tigres. Je connais le barrissement sonore de l’éléphant. J’ai entendu l’épouvantable, l’indescriptible cri de mort du cheval. Mais rien de tout cela n’était comparable à l’atroce, à l’interminable cri qui s’échappa de la bouche d’Old Wabble, un cri qui semblait exprimer toute la douleur de l’univers et qui retentit par delà les eaux du lac jusqu’aux arbres de la rive opposée qui nous en renvoyèrent l’écho. Nous étions bouleversés.

Ensuite, il y eut un moment de calme. Nous étions tous debout autour de lui, le cœur agité par des sentiments contradictoires, où la pitié tenait cependant la première place.

Old Wabble se mit à gémir, fort, de plus en plus fort. Ensuite ce fut de nouveau un hurlement de bête sauvage.

Je me bouchai les oreilles. Encore une fois, ce furent des gémissements, suivis du même hurlement qui nous fit littéralement sursauter. Et cela continua ainsi, toujours avec la même alternance, sans cesse ni répit. Il paraissait incapable de voir, d’entendre et de parler. Mais que pouvions-nous faire ? Holbers resta près de lui pour verser de l’eau dans sa bouche. Mais nous nous éloignâmes pour faire une tombe aux *Tramps.* Nous ne prononçâmes pas une parole. Une sorte de terreur sacrée s’était emparée de nous devant cette épouvantable manifestation de justice immanente.

Sur la rive occidentale de la presqu’île, nous trouvâmes ce que nous cherchions, à savoir un tas de galets suffisamment important pour ce dont nous avions besoin. Nous n’avions en effet pas les outils nécessaires pour creuser une tombe assez grande pour tant de gens. Nous entreprîmes donc de transporter les pierres vers le milieu de la péninsule, où il existait une dépression naturelle profonde de près d’un mètre. Ce serait le tombeau.

Ce travail prit pas mal de temps. Cependant nous entendions toujours les gémissements et les hurlements du « Roi des Cow-boys », qui ne prirent fin qu’au bout d’une heure environ.

Un peu plus tard, Holbers vint me dire que le vieux avait recouvré la vue et qu’il commençait à parler. J’allai auprès de lui.

Il était couché, respirait irrégulièrement, et me fixait du regard. Ses yeux étaient moins rouges.

— Old... Shat...ter...hand... murmura-t-il. Puis il se souleva un peu et me cria : Chien, maudit chien, va-t'en, va-t'en !

—Mr. Cutter, lui répondis-je, personne ne peut plus vous aider. Dans peu de temps, peut-être dans une heure, vous aurez rendu le dernier soupir. Il est temps de faire votre examen de conscience. Après, il sera trop tard.

— Va-t'en d'ici ! Je n'ai pas besoin de toi pour mourir ! Va-t'en !

Mais je restai là et poursuivis :

— Souvenez-vous de ce que j'ai dit de vous à la ferme de Fenner. « ... Dieu lui donnera peut-être l'occasion d'apprendre que chaque seconde de la vie a une valeur inestimable. Alors, il pleurera pour vivre une minute de plus. Et quand la mort s'abattra sur lui, il hurlera pour demander pardon de ses péchés. »

— Va-t'en, va-t'en, je te dis ! s'écria-t-il furieux. Donnez-moi un couteau, un couteau, j'ai dit, pour que je puisse encore poignarder ce type-là avant de mourir.

Old Surehand s'était approché. Il entendit ce qu'Old Wabble venait de dire et déclara :

— Celui-là, ce n'est pas à sa dernière heure que vous arriverez à le changer. On ne peut plus que prier pour lui.

Entre-temps, Old Wabble était revenu à son état précédent. Ses gémissements alternaient avec des hurlements sauvages.

Je m'éloignai. Une demi-heure après, il s'était calmé et je revins auprès de lui.

Il me vit, me reconnut, et grinça :

— Alors, ton Dieu... Montre-moi donc un fait, un seul fait, qui vienne de Lui !

Je ne pouvais, je ne devais plus lui répondre. Aucune puissance humaine ne pouvait plus rien pour lui. Old Surehand me rejoignit et tous deux, silencieusement, nous priâmes pour lui.

Contrairement à ce que j'avais appréhendé, Old Wabble ne m'interrompit pas une seule fois. Il se contenta de me regarder d'un air méprisant, mais aucun son ne s'échappa de sa bouche tordue par la souffrance. Peut-être était-ce là un signe d'apaisement et, pour ne pas en compromettre l'effet, je me retirai avec Old Surehand.

Quelque temps après, tout fut prêt pour déposer les cadavres dans la dépression dont j'ai parlé, et les recouvrir d'abord de branchages, puis de pierres. Il me vint alors une idée. Je fis porter le vieux Wabble près du tombeau. Ce transport raviva ses douleurs. Il se mit à crier et demanda pourquoi on ne l'avait pas laissé où il était.

— Il faut que vous voyiez où nous allons déposer vos camarades scalpés. Nous laissons une place pour vous, car avant que le soleil soit couché, vous reposerez auprès d'eux sous ces pierres. Je regrette, mais vous avez tout juste le temps de vous repentir et de mourir.

Je croyais qu'il allait de nouveau me hurler des injures. Mais il resta silencieux, parfaitement silencieux. Il nous regarda déposer les cadavres des *Tramps* l'un après l'autre dans la dépression et les recouvrir de branchages. Il nous vit aussi entasser des pierres par-dessus, et réserver un emplacement pour son propre corps. Ses yeux suivaient chacun de nos mouvements. Mais il ne disait toujours rien. Pourtant, on pouvait lire dans son regard une peur qui ne cessait de grandir.

Quand nous eûmes déposé le dernier corps, nous nous éloignâmes, sans paraître nous occuper de lui.

Soudain un cri, le même cri que celui qu'il avait poussé tout à l'heure, déchira l'air. La souffrance le tenaillait de nouveau, mais sans parvenir à lui faire perdre connaissance. Il se tortillait comme un ver de terre et se débattait désespérément. Mais aucun juron, aucune insulte ne sortaient plus d'entre ses lèvres. Puis, gémissant toujours, il resta immobile. Il grinçait des dents et la sueur perlait à grosses gouttes sur son visage et sur son front. Je l'essuyai plusieurs fois, mais elle revenait toujours. Cela dura longtemps.

Enfin, je l'entendis dire à mi-voix :

— Mr. Shatterhand !

Je me penchai sur lui et il me demanda, lentement, en s'interrompant souvent :

— Combien... combien... de... de... temps... faut-il... pour... a... avoir... le... par...pardon ? Combien... de temps ? Dites... Dites vite !

— Un instant suffit, si vous êtes sincère, lui dis-je.

— C’est trop peu... trop peu ! J’ai plus de péchés sur la conscience qu’il n’y a d’étoiles au... au ciel. Je n’ai... plus le temps... de les dire tous... Je n’ai... plus le temps... de me repentir. Ah... c’est trop tard !

— Il n’est jamais trop tard.

— Ah ! Si je vous avais écouté plus tôt ! Vous vous êtes donné tant de mal... avec moi. Je comprends maintenant ! vous aviez raison. On met plus de temps à mourir qu’à, vivre. J’ai vécu près de cent ans... et ils sont passés, comme le vent. Mais cette heure... cette heure... est plus longue que toute ma vie. J’étais fou... Ah qu’il fait froid !... Ah qu’il fait noir !... Au secours !... Au secours... Pardon... Pardon...

Il avait fermé les yeux. Ses appels de détresse, d’abord perçants, se terminèrent en un murmure. Il ferma la bouche et resta désormais immobile...

— Mon Dieu, soupira Old Surehand. J’ai vu tant d’hommes tomber en combattant. Mais je n’en ai jamais vu mourir aucun autant que celui-là.

Les derniers cris d’Old Wabble avaient rassemblé tous nos camarades. Ils formaient un cercle autour de lui. Je posai ma main sur son cœur et sentis un très léger battement, très lent.

— Chapeaux bas, Messieurs ! dis-je. L’instant est solennel.

Nous priâmes en silence. Les minutes succédaient aux minutes.

Une branche craqua sous le poids d’un oiseau, et, dans le profond silence qui nous entourait, ce fut comme le craquement d’un arbre frappé par la foudre.

Old Wabble rouvrit les yeux et porta son regard sur moi. Son regard était clair et sa voix faible, mais nette. Il me dit :

— J’ai dormi longtemps. J’ai vu en rêve la maison paternelle et ma mère. J’avais été méchant, très méchant ; dans mon rêve, je lui ai demandé pardon. Alors elle m’a pris dans ses bras et m’a donné un baiser. Elle m’a pardonné. Et j’espère... j’espère... que... mes innombrables crimes, Dieu me les pardonnera de même... Mr. Shatterhand, dites-moi que je serai pardonné...

— Oui. Vous serez pardonné. La miséricorde de Dieu est infinie. Adieu !

Je lui pris la main. Il avait refermé les yeux. J’approchai mon oreille de sa bouche et l’entendis, presque imperceptiblement :

— A...dieu... A...dieu.

Il restait sur ses lèvres comme l’ombre d’un sourire. Il était mort...

Par un singulier retour des choses, cet homme, qui m’inspirait il y a quelques heures à peine des sentiments si violents, venait de mourir presque dans mes bras et j’avais l’impression d’avoir perdu un vieux camarade. Son repentir avait tout effacé. Et je n’étais pas le seul à l’éprouver. Dick Hammerdull s’approcha, saisit la main du mort et dit :

— Adieu, mon vieux Wabble ! Si tu avais su plus tôt ce que tu viens d’apprendre, tu ne serais pas mort si misérablement. Ah quelle bêtise ! Mais je ne t’en veux pas. Pitt Holbers, donne-lui la main aussi !

Holbers était là tout ému, et dit :

— *Farewell,* vieux « Roi des Cow-boys » ! Ton règne est fini. Si tu avais été sage, tu serais venu avec nous au lieu de suivre les *Tramps.* Quel dommage ! Viens, mon vieux Dick, nous allons le coucher dans son dernier lit.

— Non, pas encore ! répliquai-je.

— Mais il va falloir partir, dit Hammerdull.

— Nous n’avons plus que deux heures de jour. Cela ne vaut pas la peine de chercher un autre camp. Nous restons ici.

— Mais les Utahs, le « général » ?

— Qu’ils courent. Ils ne nous échapperont pas, surtout qu’il nous faut maintenant leur faire payer les souffrances que ce mort a dû supporter. Avant, j’avais l’impression que nous n’avions pas le temps. Maintenant je trouve que j’en ai plus qu’il n’en faut.

— Je suis d’accord avec mon frère Shatterhand, déclara Winnetou. Nous n’allons pas enterrer Old Wabble encore chaud.

Il fut donc décidé que nous resterions ce soir sur la presqu’île. Mais l’un de nous s’y refusa : Old Surehand. Il me prit à part et me dit :

— Je ne peux pas rester ici, Mr. Shatterhand. Je vais partir, en cachette d'ailleurs, pour que personne ne s'avise d'essayer de me retenir. Mais il faut que je le dise à quelqu'un et c'est à vous. Ne me trahissez pas avant que je sois parti.

— Faut-il absolument que vous partiez ? lui demandai-je. Ne pouvez-vous vraiment pas rester ?

— Il faut que je parte.

— Seul ?

— Tout seul.

— Hum ! Vous êtes un homme de l'Ouest, un vrai, et je ne vous parlerai donc pas des dangers que vous courez. Mais ne me direz-vous pas au moins quelle est l'entreprise qui vous empêche de rester ici avec nous, Mr. Surehand ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Et ne puis-je savoir où vous voulez aller ?

— Non.

— Hum ! Je n'ai pas l'intention de vous faire des reproches, mais votre comportement frise le manque de confiance. Je le déplore en toute amitié.

Il répondit alors, soudain irrité :

— Que j'ai confiance en vous, vous devez le savoir aussi bien que moi. Je vous ai déjà dit qu'il s'agit d'un secret dont je n'ai pas le droit de parler et dont je ne parlerai pas.

— Même pas à moi ?

— Non, fit-il sèchement.

— *Well !* Tout homme a le droit de garder ses secrets pour lui. Mais je suis venu de Jefferson-City jusqu'ici dans l'intention de vous retrouver et de rester votre camarade, votre ami. Je ne veux pas dire que cela me crée des droits ni que cela vous crée des obligations. Mais j'aurais de la peine si vous deviez nourrir des projets susceptibles de vous faire du mal et si vous essayiez de les réaliser seul, alors que vous réussiriez peut-être si vous consentiez à être moins secret et plus ouvert à mon égard. Êtes-vous donc si sûr de votre affaire que vous pensiez ne pas avoir besoin de nous ?

— Serais-je venu seul jusqu'ici, si j'avais pensé avoir besoin d'aide ?

— C'est juste. Mais n'en avez-vous vraiment pas eu besoin ?

— Vous faites allusion à ma capture par les Utahs ? Oh, j'aurais bien trouvé le moyen de leur échapper.

C'était à mon tour d'adopter un ton réservé.

— J'en suis persuadé. Donc n'en parlons plus ! Partez si tel est votre désir ! Je ne vous retiens pas.

Je fis mine de me détourner mais il me prit par la main et me dit :

— Ne soyez pas fâché contre moi, *Sir !* Mes paroles avaient peut-être un accent d'ingratitude. Mais vous savez que je ne suis pas un ingrat.

— Je le sais.

— Et... et... il y a une chose que je vais vous dire : j'ai été si discret parce que j'ai pensé que vous vous détourneriez de moi quand vous sauriez qui je suis.

— C'est absurde ! Soyez qui vous voulez ! Old Surehand est un chic type !

— Mais... mais... mais le fils d'un... d'un homme couvert de honte et qui a été en prison.

— *Pshaw !*

— Quoi ? Cela ne vous fait pas peur ?

— Quelle idée !

— Réfléchissez, *Sir*... la prison ! Au ban de la société des honnêtes gens.

— Je sais qu'on a déjà vu dans les prisons de très braves gens.

— Mais mon père est mort déchu en prison ! Sa fin a été lamentable !

— C'est fort triste. Mais cela n'affecte en rien mon amitié pour vous.

— Vraiment pas ?

— Ma mère a elle aussi connu la prison.

— C'est affreux, je l'admets.

— Et mon oncle également.

— Eh bien ! je vous plains !

— Ils se sont évadés l'un et l'autre.

— Heureusement pour eux ! Que voulez-vous que je vous dise ?

— Mais, *Sir,* vous ne demandez même pas pourquoi ils avaient été condamnés ?

— Je n'ai pas besoin de le savoir. Cela ne regarde désormais que vous !

— Pour avoir fait de la fausse monnaie.

— C'est bien fâcheux. Les contrefacteurs sont punis de peines très sévères.

— Alors... ? Vous m'adressez encore la parole ?

— Pourquoi pas ?

— Au fils et neveu de faux-monnayeur, de détenus ?

— Écoutez, que m'importent les monnaies et les prisons des États-Unis. En admettant même que vos parents aient commis ce crime et mérité ce châtiment, vous n'y pouviez rien.

— Alors vous ne vous détournez pas de moi ?

— Vous m'offensez, Mr. Surehand. Je suis un homme civilisé, et non un barbare. Que celui qui a mérité un châtiment le subisse. Cela fait, il redevient ce qu'il était avant, du moins à mes yeux. D'ailleurs je suis d'avis que cinquante pour cent au moins des condamnés sont, non des criminels, mais des gens qui sont soit malades, soit victimes de circonstances malheureuses.

— Oui, vous êtes humain ; je le sais déjà. Et je peux vous assurer que mes parents et mon oncle étaient innocents, qu'ils n'avaient rien fait de mal.

— Le malheur qui les a frappés est d'autant plus grand. Mais je ne comprends pas comment vous avez pu penser que j'aurais pu perdre mon estime pour vous, même s'ils avaient été coupables. Alors, continuerez-vous à être aussi discret ?

— J'y suis obligé.

— *Well !* Dites-moi au moins quand nous nous retrouverons.

— Dans quatre jours.

— Où ?

— Dans le *Pui-mauvh*[24], qui est presque au milieu du parc de San Luis. Winnetou connaît l'endroit. Ce bois a la forme d'un cœur d'où son nom. J'y serai certainement.

— S'il ne vous arrive rien.

— Que voulez-vous qu'il m'arrive ?

— Écoutez, Mr. Surehand, vous comptez encore avec les mêmes chiffres que ceux dont vous vous êtes servi en partant de Jefferson-City. Mais entre-temps, il est arrivé bien des choses, et les circonstances ne sont plus les mêmes. Le « général » est là, et c'est...

— *Pshaw* ! m'interrompit-il. Je n'ai pas peur de lui. Il ne m'intéresse pas du tout.

— Peut-être plus que vous ne le pensez.

— Pas du tout, absolument pas, *Sir !*

— Bon, je ne veux pas me disputer avec vous là-dessus. En outre, il y a les Utahs.

— Ça m'est égal.

— Et il y a aussi l'homme-médecine des Comanches.

— Celui-là m'intéresse encore moins. D'ailleurs il n'est pas du tout certain qu'il soit ici. L'avez-vous vu ?

— Non. Mais vous avez tout de même beaucoup trop d'ennemis, je crois.

— D'après ce que vos camarades ont raconté, il s'était joint aux *Tramps.* Il aurait donc dû se trouver avec eux sur la presqu'île. Il s'est probablement séparé d'eux.

— Il a rudement bien fait.

— Pour bien faire, il a dû rester en arrière.

— Je ne crois pas. Lorsqu'un homme, accompagné de sa femme, vient à cheval jusque dans ces contrées sauvages, il faut croire qu'il a de très puissantes raisons de le faire.

— C'est vrai. Mais le problème n'est pas résolu pour autant. Ces raisons...

— Ces raisons existent toujours. Il n'est donc pas revenu sur ses pas. Il ne fallait pas que les*Tramps* sachent pourquoi il se trouvait dans ces montagnes. C'est la raison pour laquelle il s'est séparé d'eux. C'est cela qui a dû se passer.

— Mais pourquoi est-il allé avec eux tout d'abord ?

---

[24] Bois du cœur.

— Par haine contre nous, et pour pouvoir arriver dans la montagne sous leur protection. Mais, aussitôt arrivé, il a pris la poudre d'escampette. Il est certainement ici.

— Peut-être. Ça ne m'intéresse pas. Ainsi donc, vous savez où vous en êtes. Dans quatre jours, je vous attends au Pui-mauvh. D'ici là, vous pouvez faire la chasse aux Utahs et les châtier du massacre qu'ils ont commis. J'espère qu'aucun d'entre vous ne suivra ma piste.

— Vous pouvez être tranquille à ce sujet.

— Me le promettez-vous ? Formellement ?

— Oui, vous avez ma parole.

— Voilà qui est réglé. Au revoir !

— Pas encore. Vous ne voulez pas emporter de la viande ?

— Non ; vous en aurez besoin ; et je me ferais remarquer en prenant des provisions maintenant.

— Je vais vous en donner sans qu'on s'en aperçoive.

— Merci. Je trouverai suffisamment de gibier en chemin. Alors, encore une fois : au revoir.

— Au revoir, Mr. Surehand. J'espère que tout ira bien.

Nous nous séparâmes, et je m'arrangeai pour qu'il pût monter à cheval et s'éloigner sans être remarqué. Plus tard, tout le monde fut étonné en constatant son absence et en apprenant de moi qu'il s'était éloigné sans prendre congé.

De toute la compagnie, Winnetou fut le seul à ne pas poser de questions. Mais, lorsque la nuit fut tombée, assis auprès de moi, il me dit :

— Nous allons être obligés de libérer Old Surehand une fois de plus.

— C'est aussi mon avis, répondis-je.

— Ou de voir son cadavre.

— C'est possible aussi !

— Mon frère n'a-t-il pas essayé de le retenir ?

— En vain !

— Tu aurais dû lui dire que tu en sais plus qu'il ne croit.

— Je le lui aurais dit volontiers, mais il a voulu garder son secret pour lui. Alors...

— Alors, tu as bien fait de te taire. La confiance ne s'impose pas.

— Il comprendra bientôt — j'en ai peur — à quel point il eût mieux valu être moins discret.

— Oui. Il sera bien étonné d'apprendre que l'intelligence de mon frère Shatterhand a fait beaucoup plus de chemin en si peu de temps que la sienne en tant d'années. Son départ fait-il que nous devons agir autrement que s'il était resté parmi nous ?

— Non.

— Alors nous allons suivre les Utahs ?

— Il n'y a que cela à faire.

— Leurs traces ne seront plus visibles demain matin.

— Ça ne fait rien. Le « général », qui les guide, veut monter à la cascade. Nous savons donc où ils vont.

— Et ils savent que nous les suivons. Ils vont donc nous tendre des pièges, pour se venger de ce que nous leur ayons ravi Old Surehand.

— C'est pourquoi je pense qu'il va retomber entre leurs mains. Ils sont trop nombreux !

— Ne perdons pas de temps. Pendant la nuit, il n'ira pas très vite. Par contre nous pourrons avancer rapidement. Il aurait dû y penser. Même s'il ne lui arrive rien, il ne pourra pas atteindre la cascade avec beaucoup d'avance sur nous. II aurait dû rester !

Lorsque le corps d'Old Wabble fut refroidi, nous le déposâmes dans la tombe et le recouvrîmes également de branchages et de pierres. Après une courte méditation, nous dressâmes une croix de bois sur la sépulture. C'est ainsi que le vieux Roi des Cow-boys, après toute une vie passée dans les plaines du Far West, repose au sommet de la montagne, enseveli par ceux-là mêmes qu'il avait suivis pour leur ôter la vie.

Le feu de nôtre camp éclairait son tombeau. Nous nous étendîmes pour l'accompagner — non pour lui tenir compagnie ! — dans sa première nuit de sommeil éternel.

A LA « TÊTE DU DIABLE »

Le lendemain matin, nous levâmes le camp aux premières lueurs de l'aube. Les traces des Utahs étaient encore visibles sur le sol mou du sous-bois. Mais elles disparurent aussitôt que nous arrivâmes sur un terrain plus dur. Cela ne pouvait pas nous gêner. Sans nous soucier autrement de cette piste, nous suivîmes notre direction aussi vite que le terrain nous le permettait.

En partant de l'Eau Verte, il fallait descendre pour gagner le parc de San Luis situé plus bas. Nous y arrivâmes vers midi. Il s'étendait devant nous, sur des kilomètres, dans toute sa largeur et dans toute sa beauté. Pour le chasseur, il ne pouvait y avoir de plus magnifique spectacle que ce parc entouré de toutes parts de sommets imposants, déployant une richesse infinie de prairies et de bois, de rochers et de torrents ; on aurait dit qu'un milliardaire l'avait fait installer à dessein pour y réunir toutes les espèces de gibier de l'Ouest.

Autrefois, les bisons y avaient vécu par milliers. Ils avaient désormais disparu, chassés par les balles des chercheurs d'or. Peu de temps auparavant, ces hommes intrépides avaient afflué dans le parc de San Luis. Ils l'avaient maintenant abandonné pour se porter vers les montagnes de la Cores Range, où des gisements inépuisables passaient pour avoir été découverts. Mais nous ne devions l'apprendre que plus tard. Pour le moment, nous croyions encore, comme Toby Spencer l'avait cru, que c'était ici, et plus particulièrement à la Foam Cascade, qu'on avait fait les découvertes les plus importantes.

Le parc n'était cependant pas tout à fait abandonné par les prospecteurs. Les meilleurs d'entre eux étaient partis ; mais ceux qui n'avaient pas eu les moyens nécessaires pour s'en aller étaient restés. Ces hommes parcouraient le parc en tous sens, comme les chiffonniers dans les grandes villes, pour fouiller les mines et les *placers* délaissés et y trouver quelque occasion de récolter sans avoir semé.

Old Surehand nous avait donné rendez-vous au Pui-mauvh, au Bois du Cœur. Winnetou en connaissait remplacement. Mais nous n'avions pas l'intention d'y aller tout droit. Notre premier objectif était la Foam-Cascade, où Winnetou était également déjà allé.

Pendant toute la matinée, nous traversâmes une région qui rappelait les plus beaux paysages du Dauphiné. Vers midi, nous gagnâmes un petit bois, afin de donner aux chevaux une heure de répit. Un clair ruisseau le traversait, qui nous fournirait la boisson nécessaire à notre déjeuner.

Avant même d'atteindre le bois, nous aperçûmes une trace qui, venant de côté, se dirigeait vers le même point. Elle datait tout au plus d'une heure ; il semblait y avoir eu de douze à quinze chevaux.

Nous nous arrêtâmes, bien entendu. Winnetou mit pied à terre et alla seul en avant, pour savoir à quel genre de gens nous risquions d'avoir affaire. Il revint bientôt. Il ne pouvait donc pas y avoir de gens de l'Ouest particulièrement remarquables dans ce bois, car il aurait fallu plus de temps pour épier des personnages de cette qualité. Winnetou avait sur le visage cette expression ironique qu'on lui voyait rarement et qui annonçait toujours quelque événement curieusement plaisant.

— Ces gens-là ne sont, probablement pas dangereux ? dit Treskow en voyant le sourire de l'Apache.

— Ils sont très dangereux, répondit Winnetou, avec le plus profond sérieux.

— Des Indiens ?

— Non.

— Alors des Blancs. Combien ?

— Treize,

— Bien armés ?

— Oui, sauf le Rouge.

— Ah ! Il y a aussi un Rouge ?

— Un Rouge prisonnier. C'est pourquoi Winnetou a dit qu'ils sont dangereux.

— Ah ! Où campent-ils ? Est-ce loin d'ici ?

— Sur l'autre lisière du petit bois.

— Qui sont-ils ? Des chasseurs ?

— Ces Visages Pâles ne sont pas des chasseurs ; ce ne sont pas des gens de l’Ouest. Ce sont des chercheurs d’or. Mais pourquoi notre ami Treskow ne demande-t-il pas l’essentiel ?

— L’essentiel ? Qu’est-ce que c’est ?

— L’Indien.

— Ah oui, bien sûr ! Peut-on voir à quelle tribu il appartient ?

— Il n’appartient à aucune tribu.

— Tiens ! Winnetou le connaîtrait-il ?

— Je le connais. Et mes frères le connaissent aussi, car c’est un de nos bons amis.

— Un Indien ? Un de nos bons amis ? Je donne ma langue au chat.

— Que Treskow interroge Dick Hammerdull, car je vois qu’il a deviné, lui.

Sans attendre la question le gros s’empressa de répondre :

— Un Indien, qui n’appartient à aucune tribu, qui est ici au parc de San Luis et qui est de nos amis ? Mais Mr. Treskow, et n’est pas difficile : ce ne peut être que Kolma Pouchi.

— Mille tonnerres ! Notre sauveteur mystérieux ! Capturé par des Blancs ? Nous allons naturellement le libérer.

— Mais pas tout de suite, fit Winnetou. Nous allons commencer par faire semblant de ne pas le connaître : l’effet ne sera que plus saisissant ensuite.

Je m’étais, certes, attendu à rencontrer Kolma Pouchi dans le parc de San Luis. Mais pas si tôt et pas captif. Je décidai de profiter de cette leçon, et de m’abstenir à l’avenir de garder pour moi seul ce que je pensais et ce que je devinais. Nous fîmes le tour du bois et rejoignîmes le cours du ruisseau, où les Blancs campaient avec leur prisonnier.

En nous voyant arriver, ils se levèrent tous et saisirent leurs fusils. C’étaient une bande de gens déguenillés visiblement capables de tout sauf d’une bonne action.

— Bonjour, Messieurs ! les saluai-je cependant que nous nous arrêtions. Il semble qu’il y ait un très bon endroit pour camper ici. Nous avions également l’intention d’y passer une petite heure.

— Qui êtes-vous, demanda l’un d’eux ?

— Nous sommes des gens de l'Ouest.

— Mais il y a aussi des Indiens ! C’est suspect. Nous en avons un ici qui nous a volés. C’est probablement un Utah. Vos Rouges appartiennent-ils à cette tribu ?

— Non : il y a un Apache, un Comanche, et un Osage.

— *Well* ; en ce cas il n’y a pas de danger. Ces tribus vivent très loin d’ici, et je suis sûr que vous ne vous occuperez pas de notre voleur rouge.

Nous voulions faire une plaisanterie ; mais lorsque j’examinai le prisonnier, l’envie m’en passa tout aussitôt. C’était bien Kolma Pouchi et nous avions le devoir de le libérer le plus vite possible, car il était attaché d’une façon qui devait le faire souffrir terriblement. Un regard à Winnetou me suffit pour lui faire part de mes intentions.

Nous mîmes pied à terre et entravâmes nos chevaux. Cependant les Blancs avaient mis leurs fusils de côté et s’étaient de nouveau assis. Je m’approchai d’eux, la carabine à la main, et demandai :

— Vous êtes bien sûrs, Gentlemen, que cet homme vous a volés ?

— Bien sûr ! Nous Pavons pris sur le fait, répondit celui qui avait parlé le premier.

— Bon. Permettez-nous de nous présenter. Je m’appelle Old Shatterhand. Voici Winnetou, chef des Apaches, et...

— Winnetou ! s’écria l’homme. Mille tonnerres ! Nous avons donc la visite d’un homme illustre ! Soyez les bienvenus, les très bienvenus ! Asseyez-vous, Messieurs ! Asseyez-vous, et dites-nous si c’est bien la carabine Henry que vous avez à la main, Mr. Shatterhand ? Et en bandoulière, c’est sans doute le Tueur d’Ours ?

— Vous paraissez avoir entendu parler de mes fusils. Je dois vous dire, *Sir*, que cela me plaît beaucoup. Mais il y a une chose qui ne me plaît pas.

— Quoi donc ?

— Que vous ayez ligoté cet Indien.

— Pourquoi cela ne vous plairait-il pas ? Il ne vous concerne en aucune façon.

— Il nous concerne énormément, car c’est un de nos meilleurs amis. Pas d’histoires, *Sir* ! Je vais vous parler en toute amitié. Détachez ce prisonnier ! Quiconque lève son arme sera immédiatement abattu !

Pendant que je prononçais ces paroles, toutes nos armes se braquèrent sur les chercheurs d'or. Ils ne s'y étaient pas attendus. Fort heureusement, ils nous connaissaient, tout au moins de nom, et cette circonstance fit qu'ils n'eurent pas un instant l'idée de nous résister. Leur chef se contenta de me demander :

— Vous parlez sérieusement, Mr. Shatterhand ?

— Parfaitement : je ne plaisante pas. Du moins pas dans ces circonstances.

— Bon. Eh bien c'est nous qui avons plaisanté et nous voulons maintenant cesser.

Il alla vers Kolma Pouchi et le détacha. Ce dernier se leva, s'étira, prit un fusil posé par terre, tira un couteau de la ceinture d'un des Blancs, vint vers nous et dit :

— Je remercie mon frère Shatterhand ! C'est mon fusil, et mon couteau. Jusqu'à présent, ils ne m'ont rien pris d'autre. Bien entendu, je ne les ai pas volés.

— J'en suis persuadé ! Qu'est-ce que mon frère Kolma Pouchi désire que nous fassions de ces gens-là ? Son désir sera exaucé.

— Laissez-les courir !

— Vraiment ?

— Oui. Je ne suis entre leurs mains que depuis une heure. Ils ne valent pas la peine de les punir. Je ne veux pas que mes frères s'occupent d'eux.

— Je ne peux pas vous satisfaire entièrement. Il faut que je leur dise quelques mots avant que nous poursuivions notre route, car nous n'allons pas rester avec eux. Je voudrais savoir pour quelle raison ils ont capturé et ligoté un Indien qui ne leur avait absolument rien fait.

— Je puis le dire à mon frère Shatterhand.

— Non   Je veux que ce soient eux qui me le disent.

Alors celui qui avait parlé se mit à se gratter la tête d'un air embarrassé, puis déclara enfin :

— J'espère que vous ne nous jugez pas lâches parce que nous ne nous sommes pas défendus contre vous, *Sir*. Ce n'est pas de la lâcheté ; c'est du respect pour des hommes tels que vous. Je vous parlerai franchement : nous sommes des chercheurs d'or, nous avons fouillé cette région et obtenu de très piètres résultats. Or cet Indien est constamment ici dans le Parc, et on sait qu'il connaît de bons *placers*, mais qu'il ne les indique à personne. Nous nous sommes saisis de lui pour l'obliger à nous montrer un bon endroit. Nous avions l'intention de le relâcher ensuite. Voilà de quoi il s'agit, et j'espère que vous ne nous en tiendrez pas rigueur. Nous ne pouvions absolument pas savoir qu'il était de vos amis.

— Je voudrais vous croire, lui répondis-je. Puis, m'adressant à Kolma Pouchi : est-ce bien comme il l'a dit ?

— Oui ! répondit l'Indien. Je vous prie de ne rien leur faire.

— *Well* ! Nous passerons là-dessus. Mais j'espère qu'on ne nous donnera aucune raison de nous comporter autrement qu'aujourd'hui. Celui qui veut trouver un *placer* n'a qu'à en chercher un. C'est difficile mais c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner, Gentlemen. Je vous prie de ne pas bouger d'ici avant deux heures, sans quoi, nous tirons !

Pendant que je prononçais ces mots, Kolma Pouchi était remonté sur son cheval, qui se trouvait avec ceux des chercheurs d'or. Nous partîmes sans leur jeter un regard de plus. C'étaient des gens de la dernière catégorie.

Pour nous éloigner d'eux le plus possible, nous galopâmes aussi longtemps que le terrain nous le permit, puis nous arrêtâmes dans un endroit tout aussi propice à un repos que le petit bois de tout à l'heure.

J'étais resté sur ma curiosité au sujet du cheval de Kolma Pouchi car nous n'avions pu le voir que très brièvement au Rush Creek. C'était un mustang merveilleusement bâti, rapide et endurant, comme nous avions pu le constater.

Pendant que nous mangions, la conversation chôma, et la présence de l'Indien énigmatique contribua à ce silence. Lorsque j'eus fini mon morceau de viande, et remis mon couteau à ma ceinture, il avait fini également.

Il se leva, alla vers son cheval, se jeta en selle et déclara :

— Mes frères m'ont rendu un grand service. Je les remercie ! Je serai heureux de les revoir.

— Mon frère veut-il déjà partir ? demandai-je. Si tôt ?

— Oui, répondit-il. Kolma Pouchi est comme le vent. Il faut qu'il aille où il doit aller.

— Pourquoi Kolma Pouchi désire-t-il s'éloigner de nous ?

— Kolma Pouchi ne se tient à l’écart d’aucun homme. Mais le devoir qu’il a à remplir lui impose d’être seul.

Ce fut une joie pour moi que de regarder le visage de Winnetou. Il se doutait de ce que j’allais faire, et se réjouissait déjà intérieurement de l’effet qu’allait produire ma conduite.

— Mon frère rouge n’aura plus besoin longtemps de s’occuper de cette tâche, lui répondis-je. Elle sera bientôt remplie.

— Old Shatterhand prononce des paroles que je ne comprends pas. Je vais m’éloigner et je dis adieu à mon frère.

Il levait déjà la main pour faire avancer son cheval, mais je m’approchai.

— *Well*, je n’ai plus qu’une seule chose à dire : si mon frère Kolma Pouchi doit s’éloigner, je prie ma sœur Kolma Pouchi de rester encore avec nous !

J’avais souligné les mots frère et sœur. Mes compagnons me regardèrent avec étonnement. Mais Kolma Pouchi avait prestement sauté de son cheval, et, s’approchant rapidement de moi, avait crié :

— Que dit Old Shatterhand ? Quelles paroles ai-je entendues de lui ?

— J’ai dit que Kolma Pouchi est non mon frère, mais ma sœur, répondis-je.

— Me prendrais-tu pour une femme ?

— Oui.

— Tu te trompes, tu te trompes !

— Non, je ne me trompe pas. Old Shatterhand sait ce qu’il dit.

Alors, tendant les deux bras comme pour se protéger, Kolma Pouchi s’écria :

— Non, non ! Cette fois, Old Shatterhand ne sait pas ce qu’il dit ! Comment une femme pourrait-elle être un guerrier tel que Kolma Pouchi ?

— La belle Tahua, la sœur d’I-kwehtsi’pa, savait déjà très bien monter à cheval et tirer au fusil dans sa jeunesse.

Kolma Pouchi recula de quelques pas et me fixa, les yeux écarquillés.

Je poursuivis :

— Alors, je pense que Kolma Pouchi voudra quand même bien rester avec nous ?

— Que... qu’est-ce que... tu sais de... de Tahua, et qu’est-ce... qu’est-ce que tu peux savoir d’I-kwehtsi’pa ?

— Je sais beaucoup de choses sur eux deux. Le cœur de ma sœur Kolma Pouchi est-il assez fort pour l’entendre ?

— Parle, parle ! répondit-elle, en joignant les mains et en s’approchant de moi.

— Je sais qu’I-kwehtsi’pa s’appelle également Wawa Derrick.

— *Uff, uff* ! s’écria-t-elle.

— Ma sœur a-t-elle jamais entendu les noms de Tibo taka et Tibo wete ? Connaît-elle l’histoire du myrtle-wreath ?

— *Uff, uff, uff* ! Parle, parle encore !

— Je dois te saluer de la part des deux bébés qui s’appelaient jadis : Léo Bender et Fred Bender.

Elle laissa tomber ses bras et voulut pousser un cri ; mais le son ne put franchir ses lèvres. Elle tomba lentement, très lentement, posa ses deux bras dans l’herbe, y plongea son visage, et se mit à pleurer silencieusement.

On peut imaginer avec quelle stupéfaction mes compagnons m’avaient entendu, et avec quelle curiosité ils regardaient la femme en pleurs, dont j’avais peut-être surestimé la résistance et le sang-froid. Apanatchka s’avança alors jusqu’à moi et demanda :

— Mon frère Shatterhand a parlé de Tibo taka, Tibo wete et Wawa Derrick. Ce sont des mots et des noms que je connais. Pourquoi Kolma Pouchi pleure-t-il en les entendant ?

— Elle pleure de joie, non de douleur.

— Kolma Pouchi n’est-il pas un homme, un guerrier ?

— C’est une femme.

— *Uff, uff !*

— Oui, c’est une femme. Que mon frère Apanatchka rassemble maintenant ses forces, car il va en avoir besoin. Tibo taka n’est pas son père, et Tibo wete n’est pas sa mère. Mon frère a un autre père et une autre mère...

Je ne pus poursuivre, car Kolma Pouchi avait bondi, m'avait saisi par la main, et s'écriait, en désignant Apanatchka :

— Est-ce Léo... est-ce Léo Bender... ?

— Ce n'est pas Léo, c'est Fred Bender, le frère cadet, répondis-je.

Alors, elle se tourna vers lui, s'effondra en le saisissant par les genoux, et sanglota.

— Mon fils, mon fils ! C'est Fred, mon fils !

Alors Apanatchka me cria :

— Est-elle... est-elle vraiment ma mère ?

— Oui, répondis-je. Sans aucun doute.

Il la prit dans ses bras, la releva, regarda son visage et s'écria :

— Kolma Pouchi n'est pas un homme, c'est une femme ! Kolma Pouchi est ma mère ! Ah c'est sûrement pour cela que je t'ai aimée, sitôt que je t'ai vue.

Il la tint étroitement embrassée, pressant sa tête contre sa joue. Winnetou se leva et s'éloigna. Je fis signe aux autres ; ils me suivirent. Il fallait les laisser seuls.

Bientôt Apanatchka vint me trouver et me dit d'une voix insistante et précipitée :

— Que mon frère Shatterhand vienne avec nous ! Nous ne savons rien, rien du tout et nous avons tant de questions à poser.

Il me mena à Kolma Pouchi qui était assise à terre et me regardait venir avec impatience. Apanatchka s'assit auprès d'elle, l'entoura de son bras et me dit :

— Que mon frère s'asseye près de nous et nous dise comment il a appris que Kolma Pouchi est ma mère. J'ai toujours cru que c'était Tibo wete.

— Tibo wete est ta tante, la sœur de ta mère. Dans sa jeunesse, on l'appelait Tokbela.

— C'est vrai, dit Kolma Pouchi. Mr. Shatterhand, réfléchissez bien pour voir si tout concorde bien. S'il y avait une erreur, je deviendrais folle, comme ma sœur ; si je croyais avoir maintenant retrouvé mon fils et si ce n'était tout de même pas lui. Réfléchissez, je vous en supplie, réfléchissez !

Elle s'exprimait maintenant comme une dame de race blanche. Aussi renonçai-je à l'appeler à l'indienne Kolma Pouchi, ou « ma sœur », et je lui répondis :

— Veuillez me dire si vous êtes bien Mrs. Bender ?

— Je suis Tahua Bender, répondit-elle.

— Alors je ne me suis pas trompé. Apanatchka est votre fils cadet.

— C'est donc vrai, Mr. Shatterhand ! Mais donnez-moi des preuves, je vous en prie, des preuves !

— Vous exigez des preuves ? Votre cœur ne vous le prouve-t-il pas suffisamment ?

— Oui, il parle en sa faveur. Il a parlé pour lui quand je l'ai vu pour la première fois, quand il est entré à cheval dans le camp. Mon cœur me dit que c'est mon fils, mais en même temps il tremble à la pensée qu'il ne l'est peut-être pas. Et ma raison exige des preuves ! Que voulez-vous !

— Mais qu'est-ce que vous entendez par des preuves, Mrs. Bender ? Vous voulez un acte de naissance ? Je n'en ai pas.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais il doit y avoir d'autres preuves.

— Il y en a. J'en suis certain. Mais je ne les ai pas actuellement sous la main. Reconnaîtriez-vous votre sœur ?

— Oui, j'en suis tout à fait sûre.

— Et votre beau-frère ?

— Je n'ai pas de beau-frère.

— Tokbela n'était donc pas mariée ?

— Non. La célébration du mariage a été interrompue.

— Par votre frère, le Padre Diterico ?

— Oui.

— Comment s'appelait le fiancé ?

— Thibaut.

— Votre frère a tiré sur lui ?

— Oui. Il l'a blessé au bras.

— Il ne peut donc pas y avoir erreur. Qui était ce Thibaut ?

— Un prestidigitateur.

— Tokbela le savait-elle ?

— Non.

— Vous me demandez des preuves. Mais je ne pourrai vous en donner que quand je connaîtrai les circonstances et les événements de l'époque. Car je dois vous dire très franchement que jusqu'à présent tout ce que je sais repose entièrement sur des hypothèses. Mais cela ne doit pas vous inquiéter. Apanatchka est bien votre fils Fred et je pense que vous verrez bientôt son frère Léo.

— Léo ? Ciel ! Il est encore en vie, lui aussi ?

— Oui. Il est même ici, dans le parc de San Luis. Il vous cherche depuis des années, mais tous ses efforts ont été vains jusqu'à présent.

— Alors, ce que vous savez, vous l'avez probablement appris de lui, *Sir*.

— Hélas non ! Il ne m'a rien dit, absolument rien, si ce n'est que son père était mort en prison et que sa mère et son oncle avaient également fait un séjour dans ce triste lieu.

— Il le sait ? Il vous l'a dit ? Mais je me le demande : d'où le sait-il ? Il était alors tout petit. De qui l'a-t-il appris ?

— Il ne me l'a pas dit. Mais, répondez-moi, l'oncle qui a été en prison, serait-ce votre frère I-kwehtsi'pa ?

— Oui.

— Mais c'est affreux ! Lui, le prédicateur, aurait été un faux-monnayeur ?

— Hélas ! Il y avait des preuves qu'il n'a pu réfuter.

— Mais comment a-t-il pu se faire qu'on ait condamné trois innocents ? Si encore il n'y avait eu qu'un seul accusé !

— Mon beau-frère avait organisé les choses de façon si subtile que nous n'avons absolument pas pu nous défendre.

— C'était le frère de votre mari ?

— Son demi-frère. Il était du premier mari de ma belle-mère.

— Comment s'appelait-il ?

— Etters. Daniel Etters. Mais plus tard il a pris le nom de son beau-père, Bender, John Bender, car le premier-né, qui était mort, s'appelait John.

— De ces deux noms, lequel utilisiez-vous couramment : John Bender ou Dan ou Daniel Etters ?

— John Bender. On ne se servait jamais de l'autre nom.

— Ah ! C'est pour cela que la croix porte J.B., au lieu de D.E., qui serait plus exact !

— De quelle croix parlez-vous ?

— De celle qui est sur la tombe de votre frère.

— Quoi ? Vous êtes déjà monté à la tombe ?

— Non.

— Alors comment pouvez-vous connaître cette croix ?

— Quelqu'un que je connais m'en a parlé. Il l'a vue.

— Qui est-ce ?

— Un nommé Harbour.

— Harbour ? Oui, nous avons connu ce nommé Harbour. Alors il est allé là-haut ?

— C'est vous qui me le demandez, Mrs. Bender ? Mais vous l'avez vu.

— Moi ? Qui vous l'a dit ?

— C'est moi qui le dis. C'est tout de même vous qui lui avez apporté cette moitié d'antilope grâce à laquelle il n'est pas mort de faim.

— Une hypothèse, *Sir*, dit-elle en souriant. Alors il vous a parlé de cette tombe ?

— Oui. Et c'est grâce à son récit que j'ai pu peu à peu reconstituer la vérité.

— Est-ce que Winnetou vous y a aidé ?

— A sa façon silencieuse, oui. Son père était en effet un ami intime de votre frère, jusqu'au jour où ce dernier a soudain disparu.

— Avec moi et Tokbela, oui.

— Puis-je connaître la raison de cette disparition subite ?

— Oui. Mon frère Derrick, — son nom indien était I-kwehtsi'pa; il a été baptisé sous le nom de Diterico, qui se dit en anglais, Derrick, — mon frère, dis-je, était un prédicateur célèbre, mais il

n’avait pas fait d’études. Il voulut se rattraper, et partit pour l’Est dans cette intention. Auparavant, j’avais fait la connaissance de Bender. Nous nous aimions. Mais avant de pouvoir devenir sa femme, il fallait que j’apprenne les connaissances et les manières des Visages Pâles. Mon frère était fier ; il ne voulait pas qu’on sache qu’il avait encore des choses à apprendre. Plusieurs guerriers rouges voulaient me prendre pour squaw. Ils m’auraient suivie et auraient tué Bender. Voilà les deux raisons pour lesquelles nous sommes partis sans donner d’explications. Mon frère alla dans un collège, et ma sœur Tokbela et moi entrâmes en pension. Bender venait souvent nous voir.

« Un jour, il amena son frère. Après m’avoir vue, ce dernier fit tous ses efforts pour me détacher de Bender. Il n’y parvint pas, et l’amour qu’il me portait se transforma en haine. Bender était riche ; Etters était pauvre. Le pauvre avait un emploi dans l’entreprise du riche. Il connaissait toutes les pièces de la maison et tous les meubles qui s’y trouvaient.

« Après mon mariage avec Bender, Tokbela demeura avec nous. Etters nous présenta un jeune homme nommé Thibaut. Au bout d’un certain temps, nous constatâmes que Thibaut et Tokbela s’aimaient. Bender reçut de mauvais renseignements sur Thibaut et lui interdit de revenir chez nous. Etters s’en offensa, et continua à amener son ami. Il fut en conséquence obligé de quitter l’affaire et se vit également interdire de nous rendre visite. Thibaut et Etters décidèrent alors de se venger.

— Je devine ! Thibaut était un faux-monnayeur.

— Vous avez bien deviné, Mr. Shatterhand. Un jour, la police vint chez nous. Elle trouva dans la caisse de la fausse monnaie. Il y avait également de faux billets cousus dans les vêtements de mon frère, et l’on découvrit dans ma chambre les planches à imprimer les billets. Nous fûmes arrêtés tous les trois. On exhiba des lettres, prétendument écrites par mon frère et mon mari, qui prouvaient notre culpabilité. C’étaient évidemment des faux, mais l’imitation était parfaite. Nous fûmes condamnés et emprisonnés.

— Et l’affaire de Bender ?

— Etters en prit la suite. Bender ne pouvait l’en empêcher. Tokbela, ma sœur, vint avec mes deux garçons à la même pension où j’avais été jeune fille.

— C’est affreux ! Vous, une Indienne habituée à la liberté, en prison !

— *Uff* ! On me coupa les cheveux, je dus revêtir le costume des détenus et habiter une étroite cellule. J’étais très malheureuse. Jour et nuit, je ne pensais qu’à la liberté et à la vengeance.

— Et, entre-temps, Thibaut avait recommencé à faire la cour à votre sœur Tokbela ?

— Exactement. Elle lui promit de devenir sa femme s’il nous faisait libérer. Il corrompit un des gardiens de la prison, qui s’enfuit avec mon frère.

— Pourquoi pas avec Bender ou avec vous ?

— A cause de l’or. Mon frère connaissait quelques *placer*s. Il y avait pris de l’or et en avait fait cadeau à Bender le jour de notre mariage. Etters le savait. C’est pourquoi il ne fit évader que mon frère, pour obtenir de l’or, de lui ou grâce à lui. En s’enfuyant avec le gardien, il emmena Tokbela et mes petits garçons. Il les amena jusqu’à Denver, où il les confia au gardien, cependant qu’il se rendait dans la montagne pour y chercher de l’or. Il lui en fallait pour récompenser le geôlier et pour pouvoir ensuite nous libérer aussi, Bender et moi. Avec l’or qu’il reçut, le geôlier fonda un bureau de change. Tokbela et les garçons habitaient chez lui. Il avait pris les enfants en affection. Mais mon frère quitta Denver pour nous libérer. Il n’y réussit qu’à moitié. Je recouvrai la liberté. Mais Bender était tombé malade du chagrin que lui avait causé la perte de son honneur et il était mort en prison.

« Derrick m’emmena alors à Denver. Entre-temps Thibaut y était arrivé, ainsi qu’Etters, qui avait fait faillite. A grand renfort de mensonges, ils avaient décidé Tokbela à devenir la femme de Thibaut. Nous arrivâmes le jour de la noce et trouvâmes le fiancé et la fiancée prêts à joindre leurs mains. Derrick arracha la couronne de myrte de la tête de ma sœur. Etters et Thibaut lui tombèrent dessus. Il y eut une bagarre, au cours de laquelle Derrick tira une balle de revolver dans le bras de Thibaut.

— Ça ne se passait tout de même pas dans l’église ?

— Non, mais dans l’appartement de Tokbela, chez l’ancien geôlier, devenu banquier.

— Excusez-moi, mais il me vient une idée. Ce banquier s’appelait-il Wallace ?

— Non. Comment connaissez-vous ce nom, *Sir* ?

— Nous en reparlerons plus tard. Continuez !

— Notre emprisonnement avait fait beaucoup de chagrin à Tokbela. Elle s'était affaiblie et était tombée malade. La terreur qu'elle éprouva lors du mariage interrompu et de cette rixe achevèrent de ruiner sa santé. Elle eut la fièvre, délira, et perdit la raison. Elle était agitée, et ne se calmait que lorsque Fred, mon plus jeune fils, était avec elle. Mon frère la confia à un psychiatre, en compagnie de Fred, sans lequel elle aurait refusé d'y aller. Derrick, Léo et moi habitions chez le banquier.

« Etters et Thibaut avaient disparu. Nous le pensions du moins. L'or s'était épuisé, et Derrick dut retourner dans la montagne. Je le priai de m'emmener, et il accepta, car je montais à cheval et tirais aussi bien qu'un guerrier rouge. Nous arrivâmes à Devil's Head, où nous fûmes attaqués. Etters et Thibaut n'avaient pas disparu. Ils s'étaient cachés pour nous épier et nous avaient suivis. Etters, que nous appelions encore John Bender, abattit Derrick d'un coup de feu. Terrorisée, je fus désarmée et ligotée. Les meurtriers avaient cru que nous étions déjà allés au *placer* et que nous avions de l'or sur nous. N'en trouvant pas, ils furent si furieux qu'ils décidèrent de ne pas me tuer tout de suite, mais de me laisser dépérir lentement. Ils enterrèrent mon frère au pied de la falaise et me déposèrent sur sa tombe. Ils m'y attachèrent si solidement que je ne pus me dégager.

« Au bout de trois jours et quatre nuits, j'étais sur le point de mourir lorsque des Indiens de la tribu des Utahs-Capotes, vinrent me libérer.

— Tiens ! C'est curieux ! Continuez !

— Ces Utahs me donnèrent à boire et à manger et m'emmenèrent. Un de leurs jeunes guerriers, nommé Tousahga Saritch, voulut me prendre pour squaw et me garda auprès de lui. Arrivée dans les pâturages des Utahs, je me refusai à devenir sa squaw. Il voulut m'y contraindre. Mais entre-temps, j'avais repris des forces. Nous nous battîmes et je le vainquis. Il renonça à moi, et aucun autre ne prit sa suite, car personne ne veut d'une squaw qui a battu un guerrier.

— Et quelles sont maintenant vos relations avec les Utahs-Capotes ?

— Ce sont mes amis. Tousahga Saritch m'aime à sa façon, bien qu'il ait renoncé à faire de moi sa squaw. Je peux lui demander ce que je veux. A l'époque, ils ne me relâchèrent pas tout de suite. Je dus attendre deux ans.

« Je m'empressai naturellement de retourner à Denver. Mes enfants avaient disparu. Etters et Thibaut étaient allés chez le psychiatre, et, à coups de menaces, s'étaient fait remettre Tokbela. Elle les avait suivis. Mais elle était entrée en fureur lorsqu'on avait voulu la séparer de Fred et ils avaient dû l'emmener aussi. Le banquier avait également disparu, avec mon fils Léo. Je fis des recherches et appris du Sheriff que, quelques jours après sa disparition, des policiers étaient venus l'arrêter sous l'inculpation d'avoir fait échapper un détenu.

— On peut donc supposer qu'il avait été dénoncé par Etters ou Thibaut, mais que quelqu'un l'avait averti à temps. Il a pris la fuite et a soigneusement effacé ses traces.

— En effet, car je l'ai cherché en vain pendant des années.

— Je peux donc vous rassurer en vous disant qu'il a pris un autre nom et qu'il a très bien élevé le garçon. Il habite aujourd'hui à Jefferson-City, à moins que ce soit son fils.

— Vraiment ! Vous savez cela, *Sir* ?

— Oui. Je suis allé chez lui. Mais continuez votre récit.

— Il sera bientôt terminé. J'ai cherché mes enfants, mais sans résultat. J'ai parcouru à cheval toutes les savanes et toutes les vallées. J'ai cherché dans les villes et chez les Rouges. Je ne les ai pas trouvés. Je n'aurais pas pu faire tout cela en femme ; je pris des habits d'homme, et, depuis, je suis restée un homme.

« Lorsque j'eus épuisé toutes les possibilités, je revins, presque désespérée, à Devil's Head. Le meurtrier revient toujours sur le lieu du crime, dit-on. C'est pourquoi le ciel de ce parc est devenu mon toit. Le meurtrier n'est pas encore venu, mais il viendra. J'en suis persuadée. J'en suis sûre ! Alors, malheur à lui ! Il ne peut tout de même pas être mort. Il y a une justice. Il me sera livré pour que je puisse le châtier et régler mes comptes avec lui.

— Le reconnaîtriez-vous, s'il venait ?

— Oui, sans aucun doute.

— Mais bien des années ont passé depuis, Mrs. Bender.

— Je le connais, je le connais ! Et même s'il a beaucoup changé, je le reconnaîtrais à ses dents.

— Aux deux dents qui lui manquent à la mâchoire supérieure ?

— Quoi ? Vous savez cela aussi ? Alors, vous le connaissez ?

— Je ne le connais pas. Ou plutôt, si mes suppositions sont exactes, je le connais tout de même. Votre fils Léo m’a parlé de ses dents manquantes.

— Léo ? Vous lui avez vraiment parlé ?

— Oui.

— Alors, dites-moi où il est ?

— Ici, dans le parc de San Luis. Vous allez le voir, sinon aujourd’hui, du moins demain ou après-demain. Et, si je ne m’abuse, vous allez aussi pouvoir vous saisir du meurtrier. Il est en route pour le lieu de son crime. Thibaut vient avec Tokbela et Etters les a devancés. D’ailleurs je puis vous indiquer le chemin que ces deux personnages, avec Tokbela et Fred, ont pris jadis en quittant Denver.

— Vous le savez ? Mais de qui ?

— De Winnetou et de Matto Chako.

— Dites-le moi, Mr. Shatterhand. Dites-le moi !

— Ils sont allés chez les Osages et non seulement leur ont escroqué le produit d’une année entière de chasse, mais encore ils leur ont tué quelques guerriers. Ensuite ils se sont séparés, et Thibaut, avec votre sœur et le petit garçon, sont allés chez les Comanches Naiinis. Il a été obligé de se cacher là-bas, parce que ses crimes avaient été découverts. En chemin, il a été trouvé sur la lisière du Llano Estacado par le père de Winnetou qui leur a sauvé la vie. Ils allaient mourir d’épuisement.

— Il faut que je sache tous les détails. Il faut qu’ils me le racontent.

Elle se leva d’un bond.

— Attendez, Mrs. Bender ! lui dis-je. On pourra vous raconter l’histoire en marchant. Nous n’avons pas de temps à perdre. Nous devons partir pour Devil's Head. A moins que vous ne persistiez à vouloir vous séparer de nous et poursuivre seule votre route.

— Non, décidément non ! Je reste avec vous.

— Bon, je vais appeler mes compagnons. Nous partons.

Peu de temps après, nous étions de nouveau en marche. Kolma Pouchi connaissait le chemin encore mieux que Winnetou.

Elle chevauchait en avant, avec lui, Apanatchka et l’Osage. Ils avaient une conversation à laquelle ma participation n’était pas nécessaire. Je marchais derrière eux avec Treskow, suivi de Hammerdull et Holbers. Hammerdull n’en revenait pas d’avoir appris que l’Indien énigmatique était en réalité une squaw. Je l’entendis dire derrière moi :

— Est-ce que ça s’est jamais vu, qu’un homme soit en réalité une femme? Ce Kolma Pouchi, dont nous avons tant admiré le courage et l’habileté, est devenu une squaw que nous devons admirer encore plus que lorsqu’elle était encore un Indien mâle ! Qu’est-ce tu en dis, Pitt Holbers, mon vieux rat ?

— Rien ! répondit Holbers.

— Et tu as raison. Rien, absolument rien ! Comment savoir ce qu’on peut avoir à dire là-dessus ? A l’heure qu’il est, je ne serais pas du tout effrayé si mon vieux Pitt Holbers se transformait tout d’un coup en squaw.

— Je n’en ai pas la moindre intention, mon vieux Dick.

— Que tu en aies ou non l’intention, peu importe. Qu’est-ce que tu pourrais y faire si tu constatais subitement que tu es une femelle déguisée en homme ?

— Je t’épouserais immédiatement, fit-il d’un air légèrement menaçant.

— Non ? Sans me demander mon avis ?

— Parfaitement ! Sans te demander ton avis.

— Alors je divorcerais immédiatement après la noce.

— Mais je ne te lâcherais pas !

— C’est ce que nous verrions. Tu t’imagines que je demanderais le divorce sans avoir de motifs valables ?

— Il n’y en a pas.

— Il y en a plus qu’il n’en faut.

— Cite-m’en un !

— Te voilà bien : nourriture insuffisante, voilà un motif.

— Est-ce que tu as l'air mal nourri ?

— Moi non, mais toi ! Je déclare que je ne peux pas nourrir mon épouse et si on ne me croit pas, je le prouve. Celui qui, après t'avoir vu, croira encore que j'ai de quoi te nourrir, celui-là je le fais encadrer pour l'accrocher au mur.

— Ce qui me manque en largeur, je l'ai en longueur.

— A quoi peut me servir une femme si longue que je ne peux pas de temps en temps lui laver la tête ? Tu sais bien ce que je veux dire.

— *Yes* !

— Et, en ce moment, tu en aurais rudement besoin, mon vieux rat. Tu as la tête à ce point de travers qu'on ne sait même pas de quel côté te la tourner !

— Pense donc au bébé de l'ourse grise ! Voilà un gros bonhomme qui se jette sur un grizzly comme si c'était son enfant qui sort de l'école. L'histoire de ce que tu as fait ce jour-là, on peut encore la lire sur ta peau.

— Si c'est moi qui ai fait quelque chose, ou si c'est l'ours peu importe, puisque c'est fait. Et je ne vois vraiment pas pourquoi tu parles de ça à propos de notre mariage. Parle plutôt de quelque chose d'intéressant, par exemple de ce que nous ferons du « général », quand nous aurons mis la main dessus.

— On le paiera de la même monnaie. On l'accrochera dans un arbre. A mon avis, il ne l'a pas volé.

— Là, je te donne raison. Je serai enchanté de l'installer de manière à ce qu'il puisse chanter encore mieux que ce pauvre Old Wabble ! C'est décidé !

Nos deux compères avaient ainsi retrouvé la vieille loi du talion : œil pour œil, dent pour dent. Et, outre Hammerdull et Holbers, il n'y avait pas un seul d'entre nous qui n'eût un compte à régler, avec le prétendu général.

C'était certainement le Dan Etters qu'on cherchait depuis si longtemps : je n'avais plus le moindre doute à ce sujet. Il ne lui manquait pas de dents, mais cela ne voulait rien dire, car il pouvait fort bien en porter de fausses. Personne ne semblait y avoir pensé, même pas Old Surehand, ce qui était fort surprenant.

Plus tard, je rejoignis Kolma Pouchi, et je dois dire que j'ai rarement fait un parcours au cours duquel on ait raconté tant d'aventures et posé tant de questions.

L'après-midi se passa ainsi. Le soir était proche. Nous ne voulions pas encore nous arrêter car la lune était levée et nous éclairerait encore une bonne demi-heure ayant de disparaître. Nous pouvions donc continuer.

Le soleil était couché depuis longtemps lorsque nous entrâmes dans une des vallées en pente douce qui caractérisent le relief du parc de San Luis. Nous aperçûmes sur le côté une trace qui suivait la même direction. En l'examinant, nous constatâmes qu'elle provenait de trois chevaux et qu'elle datait d'une heure au maximum. Je pensai aussitôt à l'homme-médecine avec sa squaw et son cheval de charge ! Winnetou me fit comprendre, par le regard qu'il me lança, qu'il avait eu la même idée.

Nous poussâmes nos chevaux et continuâmes en silence. Winnetou était penché très en avant pour ne pas perdre la trace de vue. Mais, au bout de dix minutes, elle avait disparu. Le clair de lune était trop faible pour nous aider.

Je mis donc pied à terre ainsi que Winnetou. Nous confiâmes nos chevaux à nos compagnons et marchâmes en avant, nous baissant de temps à autre jusqu'à terre pour essayer de voir s'il y avait encore des empreintes. Le temps passa, et la lune fut sur le point de se coucher. Ne valait-il pas mieux camper sur place et reprendre notre poursuite le lendemain matin ?

Pendant que nous nous interrogions à ce sujet, nous sentîmes une odeur de brûlé qu'une légère brise nous apportait. Le feu d'où elle provenait venait probablement d'être allumé, sans quoi nous l'aurions senti plus tôt. Nous dîmes à nos compagnons d'attendre et avançâmes en silence.

Bientôt après, nous aperçûmes sur le flanc de la vallée une petite clairière ombragée où nous vîmes brûler le feu. Nous nous couchâmes par terre et approchâmes en rampant. Nous vîmes trois chevaux et deux personnes assises auprès du feu. Lorsque nous fûmes assez près, nous les reconnûmes. Winnetou murmura :

— *Uff* ! L'homme-médecine et sa squaw. Capturons-les !

— Si mon frère le veut.

— Certainement et, si nous le prenons, il faudra nous en charger. Mais si nous le laissons courir, il nous échappera peut-être. Il vaut mieux se saisir de lui. Allons-y, mais doucement.

Nous approchâmes aussi près que possible du feu sans être vus. La squaw mangeait, L'homme s'était vautré dans l'herbe.

— Maintenant ! dit Winnetou à voix basse.

Nous nous levâmes et bondîmes sur lui. Il poussa un cri. Par deux fois, mon poing s'abattit sur son crâne. Il ne bougea plus. Nous le ligotâmes avec son propre lasso.

Puis Winnetou alla chercher nos amis, car l'endroit était commode pour camper. Ils arrivèrent et mirent pied à terre. La squaw, qui n'avait pas dit un mot lorsque nous nous étions saisis de son compagnon, ne s'occupait pas de nous. Apanatchka prit sa mère par la main, la mena jusqu'au feu, désigna la squaw, et dit :

— Voici Tibo-wete-ellen.

Ellen était en effet le nom de baptême de Tokbela.

Kolma Pouchi regarda longtemps la squaw sans mot dire et finit par soupirer.

— C'est là ma chère, ma jolie Tokbela ?

— C'est elle, fis-je.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'est devenue la plus belle fille de notre peuple ? Comme j'ai dû changer, moi aussi !

Oui, elles avaient toutes deux été très belles. Mais l'âge, la vie sauvage et la folie avaient à tel point assombri ce « Ciel » (car Tokbela signifie : ciel) que sa sœur ne put la reconnaître qu'au bout d'un certain temps. Kolma Pouchi voulut s'agenouiller près d'elle, pour lui parler. Mais Winnetou lui dit :

— Ma sœur n'a pas encore vu l'homme. Il va reprendre connaissance. Il vaut mieux qu'il ne sache pas tout de suite qui se trouve ici. Cachez-vous derrière les arbres.

Ces mots s'adressaient également aux autres. Tout le monde se dissimula donc de manière à ce que Thibaut, lorsqu'il reviendrait à lui, ne pût voir que Winnetou et moi.

Peu de temps après, il remua et ouvrit les yeux. En nous reconnaissant, il s'écria :

— L'Apache ! et Old Shatterhand ! *Uff, uff, uff* ! Que me voulez-vous ? Qu'est-ce que je vous ai donc fait pour que vous me ligotiez ?

— Assez de : *Uff*, lui répliquai-je, et cessez de contrefaire l'Indien ! Thibaut le prestidigitateur a fini de jouer son rôle de Peau-Rouge.

— Comment ? Prestidigitateur ! Parfaitement : prestidigitateur, faussaire, voleur, brigand, bandit, faux-monnayeur, assassin, et cætera. Voilà une collection d'amabilités qui s'appliquent parfaitement à vous.

— Je vous ferai regretter ces paroles !

— *Pshaw* ! Vous voulez savoir pourquoi nous vous avons attaché une fois de plus. Je vais vous le dire : pour que vous n'arriviez pas trop tôt au rendez-vous.

— Rendez-vous ? Quel rendez-vous ? Où ?

— A Devil's Head.

— Quand ?

— Le 26 septembre.

— Ce n'est pas la première fois que je vous entends parler par énigmes, mais aujourd'hui je ne vous comprends absolument pas.

— Alors je vous dis, non pas le 26 septembre, mais le jour de la Saint-Cyprien. Vous comprendrez probablement mieux.

— Cyprien ? En quoi saint Cyprien me concerne-t-il ?

— C'est le jour de la Saint-Cyprien que vous devez arriver à Devil's Head.

— Qui est-ce qui a dit ça ?

— Dan Etters.

— Tonnerre ! s'écria-t-il. Mais je ne connais pas de Dan Etters !

— Alors c'est lui qui vous connaît.

— Pas davantage.

— Pas davantage ? Pourtant, il vous écrit des lettres.

— Des lettres ? Première nouvelle !

— Des lettres écrites sur du cuir, avec du minium. Pas vrai ?

— Que le diable vous emporte ! J'ignore tout de cette lettre.

— Elle est dans votre sacoche.

— Espion ! J'imagine que vous avez fouillé mes affaires, mais quand ?

— Quand cela m'a convenu ! D'après mes calculs, vous seriez arrivé à Devil's Head un jour avant la Saint-Cyprien. C'est pourquoi nous vous avons un petit peu ficelé, pour que vous preniez votre temps. Qu'est-ce que vous avez donc à faire là-bas si tôt ? N'ai-je pas raison ?

— Allez au diable, vous et votre Cyprien ! Qu'il soit saint ou non !

— Je comprends bien votre sentiment, mais je regrette qu'il me soit impossible de vous donner satisfaction, car je suis attendu ailleurs. Dites-moi, qui donc est ce Wawa Derrick dont votre squaw parle de temps en temps ? J'aimerais bien le savoir.

— Demandez-le-lui.

— C'est inutile ! Wawa est un mot de la langue Moqui. Je suppose par conséquent qu'elle est une Indienne de la tribu des Moquis et qu'elle veut parler de son frère.

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Mais moi je pense que vous avez eu quelque chose contre ce frère.

— Vous pouvez penser ce que vous voulez.

— Contre lui et contre la famille Bender.

— Mille tonnerres ! s'écria-t-il, effrayé.

— Ne vous énervez pas, je tous prie. Pourriez-vous me donner quelques renseignements sur cette famille ? On recherche en effet un nommé Fred Bender.

Il fut si épouvanté qu'il ne trouva rien à répondre.

— Ce Fred Bender a paraît-il été emmené par vous chez les Osages, qui ont d'ailleurs encore un compte à régler avec vous.

— Un compte ? Je l'ignore absolument.

— Vous avez, en compagnie de votre fameux « général », fait avec eux une affaire de fourrures qui peut vous coûter votre tête. Est-ce vrai ?

— Je ne connais pas de général.

— Il paraît aussi qu'à cette occasion vous avez assassiné avec lui quelques Osages.

— Vous avez une imagination débordante, Mr. Shatterhand.

— Oh que non ! Matto Chako est avec moi, comme vous le savez. Il vous a déjà vu, mais il n'a rien dit, pour ne pas gâcher mon plaisir.

— Eh bien, prenez votre plaisir et laissez-moi tranquille ! Je n'ai rien à faire avec vous.

— Je vous en prie ! Pour que nous puissions prendre notre plaisir, il faut que vous soyez là. Le premier rôle vous revient. Et maintenant, je vais vous montrer quelqu'un.

— Qui ?

— Un Indien. Je suis curieux de savoir si vous le connaissez.

Regardez-le donc !

Je fis signe à Kolma Pouchi. Elle arriva et se mit devant lui.

— Regardez-le bien ! répétai-je à Thibaut. Vous devez le connaître.

Leurs regards se croisèrent. Thibaut parut commencer à comprendre. Mais il ne dit rien.

— Vous me reconnaîtrez peut-être en entendant ma voix, dit Kolma Pouchi.

— Mille diables ! s'écria-t-il. Qui, mais qui est-ce donc ?

— Tu ne te souviens pas ?

— Non... non... non... !

— Pense à Devil's Head ! C'est là que tu m'as quittée. Assassin !

— *Uff* ! *uff* ! Est-ce que les morts ressuscitent ? Ce n'est pas possible !

— Oui, les morts ressuscitent ! Je ne suis pas un homme. Je suis une femme.

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas, ce ne doit pas être possible ! Tahua, Tahua Bender... !

Il ferma les yeux et resta immobile.

— L'avez-vous reconnu ? demandai-je à Kolma Pouchi à voix basse.

— Immédiatement !

— Voulez-vous encore lui parler ?

— Non, pas maintenant.

— Et à votre sœur ?

— Oui.

Je pris l’homme-médecine sous les bras, le soulevai et le plaçai la face contre le tronc d’arbre le plus proche. Je l’y fis attacher sans qu’il eût prononcé une parole. Il était vaincu. L’apparition de la femme qu’il croyait morte avait brisé sa résistance.

Elle s’assit auprès de sa sœur. J’étais très curieux de voir comment la folle se comporterait. La reconnaîtrait-elle ?

— Tokbela, Tokbela chérie, dit Kolma Pouchi en prenant sa sœur par la main. Me connais-tu ? Me reconnais-tu ?

La squaw ne répondit pas.

— Tokbela, je suis ta sœur, ta sœur Tahua.

— Tahua, répéta la folle, sans aucune expression.

— Regarde-moi ! Regarde-moi ! Tu dois me reconnaître !

Mais elle ne leva pas les yeux.

— Dites le nom de votre plus jeune fils, soufflai-je à Kolma Pouchi.

— Tokbela, écoute-moi, dit-elle. Fred est là. Fred Bender est là ! La folle porta sur elle un long, très long regard, malheureusement incompréhensif, mais répéta le nom.

— Fred Bender... Fred Bender !

— Connais-tu Etters ? Daniel Etters ?

Elle sursauta et répondit :

— Etters... Etters... méchant... très méchant !

— Il a tué notre Wawa Derrick ! Entends-tu ? Wawa Derrick !

— Wawa Derrick ! Où est mon myrtle-wreath ? Mon myrtle-wreath ?

— Il est parti. Mais moi je suis là ; moi, ta sœur, Tahua Bender. Un peu de vie parut revenir dans les yeux de la squaw, qui demanda :

— Tahua Bender ? Tahua Bender ? C’est... c’est ma sœur.

— Oui, ta sœur, Regarde-moi ! Regarde-moi ! Me connais-tu ?

— Tahua... Tahua... Tokbela, Tokbela c’est moi, moi.

— Oui, Tokbela c’est moi ! Connais-tu Fred Bender et Léo Bender, mes fils ?

— Fred Bender... Léo Bender... Fred est à moi, à moi.

— Oui, il est à toi. Tu l’aimais bien !

— L’aime bien... beaucoup, dit-elle en souriant. Fred est mon garçon. Fred... dans mes bras... Fred... sur mon cœur !

— Tu lui chantais une berceuse.

— Berceuse... oui... berceuse.

— Alors notre Wawa Derrick t’a emmenée avec lui et Léo, à Denver. Tu m’entends ? Wawa Derrick vous a emmenés à Denver.

Ce nom éveilla en elle des souvenirs, mais de bien mauvais souvenirs. Elle hocha tristement la tête, porta la main à son front et dit :

— Denver... Denver... il y avait mon myrtle-wreath... à Denver.

— Souviens-toi ! Souviens-toi ! Regarde-moi ! Regarde-moi !

Elle lui prit la tête dans ses mains et la tourna pour l’obliger à la voir, en disant :

— Regarde-moi et dis mon nom ! Dis-moi, maintenant, qui je suis.

— Qui je suis... ! Je suis Tokbela... je suis Tibo-wete-ellen !

— Qui es-tu... ?

— Qui es-tu...tu...tu... ?

Elle jeta à sa sœur un regard où il y avait de la conscience et de la volonté.

— Tu es... tu es un homme... un homme, fit-elle enfin.

— Mon Dieu, elle ne me reconnaît pas. Non ! elle ne me reconnaît pas, dit Tahua en soupirant.

— Vous lui en demandez trop, lui dis-je. Il faut attendre un peu plus de clarté. Alors il y aura plus d’espoir qu’elle se souvienne. Mais, en ce moment, ça ne sert à rien.

— Pauvre Tokbela ! Ah, ma pauvre sœur !

Elle prit la tête de la squaw sur sa poitrine et caressa ses joues creuses et ridées. Cette caresse était pour la malheureuse une chose si inusitée qu’elle referma les yeux et parut prêter l’oreille.

Mais cela ne dura pas. Très vite, son attention se dissipa et elle reprit l'air absent qui lui était habituel.

Apanatchka se pencha alors vers sa mère et demanda :

— Est-ce que Tokbela était belle, dans sa jeunesse ?

— Très, très belle !

— Et alors, elle avait toujours son esprit ?

— Oui.

— Et elle était heureuse ?

— Heureuse comme la fleur de la prairie quand le soleil vient cueillir sur elle la rosée. Elle était la préférée de toute la tribu.

— Et qui lui a ravi son bonheur, son âme ?

— Thibaut, qui est là-bas, attaché à cet arbre.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria ce dernier, qui avait tout entendu. Ce n'est pas moi qui l'ai rendue folle, c'est votre frère, lorsqu'il a interrompu la célébration de notre mariage. C'est à lui qu'il faut faire des reproches et non à moi !

Matto Chako se leva alors, vint se placer devant lui, et lui dit :

— Chien, tu oses encore nier ! Je ne connais pas les sentiments des Visages Pâles et je ne sais pas comment ils s'aiment, mais si tu n'avais jamais rencontré cette squaw, elle n'aurait jamais perdu l'esprit et elle serait encore aussi heureuse qu'elle l'était avant. Son regard me fait pitié, et son visage aussi me fait de la peine. Elle ne peut pas t'accuser ni te demander des comptes. Je le ferai à sa place. Reconnais-tu nous avoir trompés, alors que nous t'avions accueilli comme un hôte ?

— Non !

— As-tu participé au meurtre de nos guerriers ?

— Non !

— *Uff !* Je m'en vais répondre à tes dénégations !

L'Osage vint vers nous et demanda :

— Pourquoi mes frères veulent-ils emmener cet homme à Devil's Head ? Ont-ils besoin de lui là-haut ?

— Non, répondit Winnetou.

— Alors écoutez ce que Matto Chako a à dire ! Je suis venu jusqu'ici avec vous pour me venger du tort que l'on nous a fait jadis. Nous avons capturé Tibo taka, et nous prendrons également le « général ». Jusqu'à présent, je n'ai rien dit. Maintenant je sais que je ne pourrai pas avoir le « général », parce que la vengeance des autres est plus importante que celle des Osages. C'est pourquoi je veux avoir ce Tibo taka. Je veux l'avoir, il faut que je l'aie, aujourd'hui, tout de suite, ici même. Je ne veux pas le tuer comme on tue un chien. J'ai vu comment vous procédiez ; vous laissez même à celui qui mérite la mort une chance de défendre sa vie. Il m'appartient : je l'affirme. Mais il faut qu'il puisse se défendre ! Tenez conseil à ce sujet ! Laissez-le-moi, pour que nous luttions ensemble. Mais si vous n'êtes pas d'accord et si vous voulez le protéger, je l'abats tout de suite d'un coup de feu, sans vous en demander la permission. Je vous donne un quart d'heure. Faites comme vous voudrez : moi, je tiendrai parole ! Si on ne me laisse pas lutter avec lui, je le tue ! J'ai parlé. *Howgh* !

Il s'écarta de quelques pas et s'assit.

Sa déclaration était tout à fait inattendue. Nous devions la prendre très au sérieux ; nous étions en effet fermement convaincus qu'il agirait exactement comme il l'avait dit. La chose était fort simple : si nous n'autorisions pas le duel, dans un quart d'heure, Thibaut ne serait plus qu'un cadavre. Si nous l'autorisions, il pouvait se défendre et sauver sa vie. Notre discussion fut donc de courte durée ; elle prit à peine cinq minutes. Le duel aurait lieu.

Thibaut commença naturellement par s'y refuser, invoquant toutes sortes de prétextes. Mais quand il eut compris que l'Osage avait vraiment l'intention de le tuer, il se soumit.

Matto Chako eut la fierté de laisser le choix des armes à son adversaire. Ce dernier choisit le fusil. Au commandement de Winnetou, chacun pourrait tirer trois balles, pas une de plus. Les coups devaient être tirés simultanément, à une distance de cinquante pas.

Je mesurai cette distance dans la vallée. Puis, on alluma un feu à chaque extrémité de la ligne pour que l'objectif fût bien visible. Nous détachâmes les mains de Thibaut. Aux pieds, on lui laissa

une courroie qui lui permettait de se tenir commodément debout, et de marcher lentement, mais non de s'enfuir. Puis nous lui donnâmes son fusil et trois cartouches et le conduisîmes à sa place. Nous étions naturellement tous là. Seule la squaw était restée assise auprès du feu de camp.

Au commandement de Winnetou, les deux détonations retentirent presque en même temps. Aucun des deux coups n'avait porté. Thibaut éclata d'un rire ironique.

— Ne riez pas, lui dis-je. Vous ne connaissez pas l'Osage ! Avez-vous une dernière volonté à exprimer ? Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire pour vous ?

— Je souhaite que, si je suis tué, le diable vous emporte aussi !

— Pensez à la squaw !

— Pensez-y vous-même. Elle ne m'intéresse plus.

— *Well* ! Une question : le « général » est bien Dan Etters ?

— Demandez-le-lui à lui, pas à moi.

Il épaula de nouveau son fusil. Winnetou commanda le feu et les détonations retentirent. Thibaut chancela, porta la main à sa poitrine, et s'effondra.

Winnetou se pencha sur lui et examina la blessure.

— Touché comme à deux pas, en plein cœur. Il est mort, dit-il.

L'Osage s'avança à pas lents, le regarda sans mot dire et alla s'asseoir près du feu de camp. Il nous fallait une fois de plus creuser une tombe. Dick Hammerdull et Pitt Holbers s'en chargèrent. La squaw ne se doutait pas qu'elle était devenue veuve. Mais la perte qu'elle avait subie ne pouvait plus l'affecter d'aucune façon.

Je passerai rapidement sur la nuit qui suivit. Il n'arriva rien qui mérite d'être raconté. Au matin, nous levâmes le camp d'aussi bonne heure que la veille. Apanatchka chevaucha près de sa mère et s'entretint longuement avec elle. Mais il me sera permis de dire qu'il s'exprima surtout par monosyllabes. Il était triste. Ce n'était pas sans émotion qu'il avait vu Tibo taka, l'homme qu'il avait pris pour son père, mourir d'une telle mort. Cette tristesse lui faisait honneur !

Nous arrivions sans doute maintenant au commencement de la fin, et plus nous avancions, plus notre parcours devenait dangereux. Nous pouvions supposer que le « général » avait dressé plus d'un piège à notre intention. De nombreux points se prêtaient à une embuscade. Mais rien de tel ne se produisit. Peut-être ne croyait-il pas que nous viendrions le jour même. Ou bien il s'était réservé pour Foam-Cascade ou Devil's Head.

Nous arrivâmes au voisinage de Foam-Cascade vers le soir. Qu'on se représente la célèbre cascade de Lauterbninn en Suisse, avec des rochers moins élevés mais un torrent trois fois plus gros, bouillonnant d'écume. Telle est la Foam Cascade du Parc de San Luis. Sur la hauteur, ce sont des rochers couronnés d'arbre. En bas, c'est également un terrain rocheux et boisé, un chaos de pierres énormes recouvert d'un toit de feuillage.

Lorsque nous fûmes sous ce toit, l'obscurité nous enveloppa.

— Quel est le chemin qui mène d'ici à Devil's Head ? demandai-je à Kolma Pouchi. C'est là-bas que nous devons chercher les Utahs.

— A gauche par le bois, puis en escaladant les rochers, répondit-elle. Est-ce que les Utahs vous préoccupent ?

— Non, mais nous avons naturellement besoin de savoir où ils sont.

— Je suis encore des leurs, et je vais leur parler. Si je suis avec vous, vous n'avez rien à craindre d'eux.

— Comme je l'ai dit, nous ne les craignons pas, mais je préférerais ne pas avoir recours à votre intervention.

— Pourquoi ?

— Ils ont une vengeance à tirer de nous et de plus ils ont promis au « général » leur aide contre nous. Ce sont deux forces qui jouent en notre défaveur, alors que vous ne pouvez nous en proposer qu'une seule, celle de votre influence, votre intervention. Dans le meilleur des cas, une longue négociation sera nécessaire, pendant laquelle le « général » pourra peut-être nous échapper. Non, non ; il vaut mieux que nous ne comptions que sur nous-mêmes.

— Bien ! Alors venez ! Je connais le bois et chacun de ses rochers. Je vais vous montrer le chemin.

Elle partit en avant, et nous la suivîmes en file indienne pendant une demi-heure environ, jusqu'au moment où l'obscurité devint telle que nous dûmes mettre pied à terre et mener nos

chevaux par la bride. En terrain libre c'était encore le crépuscule, mais sous bois il faisait déjà nuit noire.

Nous continuâmes ainsi pendant un temps qui nous parut très long. Nous entendîmes soudain le hennissement d'un cheval et fîmes halte.

A qui appartenait ce cheval ? Il fallait le savoir. Nos camarades restèrent sur place et, comme d'habitude, Winnetou et moi-même partîmes en reconnaissance. Au bout de peu de temps, nous pûmes y voir plus clair. La forêt s'arrêtait, et un peu plus loin la paroi rocheuse s'ouvrait, laissant voir un étroit sentier qui montait presque à pic. C'était certainement le chemin de Devil's Head. Entre Devil's Head et la forêt se trouvaient les Utahs-Capotes, que nous ne connaissions que trop bien, qui montaient la garde devant le sentier de la falaise. Si nous voulions aller à Devil's Head, nous étions obligés de passer par là. Ils le savaient, et c'est pourquoi ils s'étaient postés là pour nous capturer. Ces gens à courte vue auraient tout de même dû se douter que nous n'allions pas donner tête baissée dans le piège et que nous nous ferions précéder d'une reconnaissance.

Le « général » n'était pas avec eux. Par contre nous vîmes notre Old Surehand. Ce que nous avions pensé et prédit s'était donc bien réalisé. Ils l'avaient de nouveau capturé ! Pourquoi nous avait-il quittés au lieu de rester avec nous encore une nuit. Je ne pus m'empêcher de ressentir de la colère contre lui.

— Le voilà attaché à un arbre, prisonnier comme l'autre jour dis-je. Que mon frère m'attende.

— Où Old Shatterhand veut-il aller ?

— Chercher nos compagnons.

— Pour le libérer ?

— Oui. Et si le chef des Apaches ne veut pas en être, je sauterai tout seul au milieu des Utahs. Il faut en finir ! J'en ai assez de ramper tout le temps.

— *Uff !* Winnetou en sera volontiers !

— Nous allons donc cacher les chevaux et revenir ensuite. Reste ici pendant ce temps.

Je revins rapidement sur mes pas, car il n'y avait pas une minute à perdre. Ce que nous avions à faire devait être accompli tant qu'on y voyait encore clair.

Nous n'eûmes pas de peine à trouver une cachette pour les chevaux sur ce terrain où les abris naturels abondaient. Nous laissâmes nos montures sous la garde de Treskow et rejoignîmes Winnetou qui entre-temps avait médité sa tactique. Les autres formèrent un large demi-cercle autour des Utahs. Lorsqu'ils eurent reçu leurs instructions, nous pûmes, avec Winnetou, procéder à l'exécution de notre coup de main. J'avais perdu patience. La colère m'animait et l'excellent Winnetou avait la sagesse de ne pas m'exaspérer en me contredisant.

Le chef était assis tout près du prisonnier. Les Rouges étaient silencieux. Soudain, nous fûmes au milieu d'eux. D'un seul coup, Winnetou trancha les liens d'Old Surehand, et moi, saisissant d'une main le chef par le cou, je lui assenai de l'autre un tel coup sur le crâne qu'il s'effondra.

Les Indiens bondirent, saisirent leurs armes, et poussèrent leur cri de guerre. Mais j'avais déjà posé le canon de ma carabine sur la tempe du chef et je hurlai plus fort que ses hommes :

— Taisez-vous immédiatement, sinon je tire à Tousahga Saritch une balle dans la tête.

Ils se turent.

— Ne bougez pas ! poursuivis-je. Si un seul d'entre vous braque son arme sur nous, votre chef est un homme mort. On ne vous fera rien, ni à lui, si vous restez tranquilles. Nous vous avons encerclés, et nous pourrions vous abattre jusqu'au dernier. Nous ne le ferons pas. Kolma Pouchi va vous le dire.

Elle s'avança sous les arbres. En l'apercevant, les Utahs se calmèrent quelque peu. Elle leur fit un discours approprié aux circonstances, et, à notre grande satisfaction, obtint d'eux qu'ils livreraient provisoirement leurs armes. Elle avait vraiment sur eux plus d'influence que je ne l'aurais cru. Nous ligotâmes le chef.

Nous commençâmes naturellement par demander où était le « général ». Il était allé à Devil's Head et se proposait de revenir dans la matinée du lendemain. Mais j'envoyai immédiatement l'Osage surveiller le sentier de la falaise un peu plus en avant, afin de ne pas risquer d'être surpris par Douglas-Etters. Il serait obligé de passer par ce défilé, car, comme l'avait dit Kolma Pouchi, il n'y avait pas d'autre chemin.

On imagine la tête que fit le chef lorsque, revenant à lui, il vit Old Surehand libre et se trouva de nouveau attaché. J'avais pris mes dispositions pour qu'il fût gagné à notre cause. Kolma Pouchi s'assit près de lui et lui expliqua la situation. Elle lui raconta tout ce que le « général » lui avait fait. Je lui avais donné l'assurance que le « général » n'était autre que Dan Etters. Elle raconta aussi à Tousahga Saritch que son allié d'aujourd'hui avait jadis assassiné son frère et l'avait attachée sur sa tombe. Notre cause était ainsi à moitié gagnée.

Elle lui dit aussi de ma part que nous étions venus pour châtier les Utahs de la mort atroce qu'ils avaient infligée à Old Wabble et aux *Tramps,* mais que nous renoncerions à cette vengeance si les Utahs abandonnaient le « général » en notre faveur. Tousahga Saritch déclara alors à haute voix, de manière à être entendu de tous :

— Si vous nous le promettez, nous ne le protégerons plus. Mais nous lui avons promis d'être ses frères et j'ai fumé avec lui le calumet à ce sujet. Il nous est donc interdit de devenir ses ennemis. La seule chose que nous puissions faire, c'est ce que je vais vous dire : nous allons nous éloigner d'ici immédiatement, traverser le bois, et retourner dans le parc. Demain matin, nous irons plus loin. Vous restez donc maîtres du sentier par lequel il doit venir, et vous pouvez vous emparer de lui et en faire ce que vous voulez. Tousahga Saritch a parlé. *Howgh* !

Ni Winnetou ni moi n'avions grande confiance en lui, mais Kolma Pouchi intervint en sa faveur et, après une brève réflexion, nous acceptâmes sa proposition. Moins d'une demi-heure plus tard, ils s'en allaient, tenant leurs chevaux par la bride et s'éclairant à l'aide de torches pour traverser les ténèbres de la forêt. Kolma Pouchi les accompagna, et revint nous dire qu'ils étaient vraiment partis et n'avaient contre nous aucune mauvaise intention.

Nous éteignîmes alors le feu et nous couchâmes. La garde du défilé fut maintenue pendant toute la nuit. Old Surehand n'eut pas l'air de vouloir nous raconter comment il était retombé entre les mains des Utahs. Mais nous préférâmes ne pas lui poser de question, pour éviter de le blesser.

Nous attendîmes presque toute la matinée, sans voir arriver le « général ». L'idée nous vint que les Utahs nous avaient menti. Peut-être n'était-il nullement allé au Devil's Head. Nous n'avions pas le choix : il fallait y aller nous-mêmes.

C'était un parcours extrêmement difficile à faire à cheval. Le sentier tantôt était enserré entre de hautes parois rocheuses, tantôt longeait le précipice. Nos montures furent mises à une rude épreuve. Nous avions ainsi chevauché pendant plus de deux heures, lorsque Kolma Pouchi nous déclara que nous en avions encore pour une bonne demi-heure.

A peine nous avait-elle dit ces mots qu'un appel retentit en avant de nous. Nous vîmes un cavalier apparaître au détour du sentier, venant à notre rencontre. Son premier cri s'adressait à la femme qui nous guidait. Puis il m'aperçut derrière elle.

— Mille tonnerres ! Old Shatterhand ! s'écria-t-il.

Il fit faire demi-tour à son cheval malgré l'étroitesse du sentier et disparut.

— Suivons-le ! Vite ! A bride abattue, criai-je à Kolma Pouchi. S'il nous échappe maintenant, nous ne le retrouverons plus jamais.

Elle piqua son cheval, et ce fut une course à tombeau ouvert dont le souvenir me donne encore aujourd'hui la chair de poule. Nous étions derrière lui. Mais il allait d'un train d'enfer. Parfois, les tournants du sentier le faisaient disparaître à nos yeux. Winnetou galopait derrière moi. Au bout de moins d'un quart d'heure, le sentier s'élargit à un carrefour. Le « général » prit à droite. Kolma Pouchi le suivit, mais se tourna vers moi et me cria :

— Quelques-uns à gauche, à sa rencontre !

Je pris donc à gauche et dis à Winnetou.

— Prends à droite. A nous deux, cela suffira !

Comme pouvait le laisser supposer l'indication de Kolma Pouchi, les deux chemins se rejoignaient plus loin. Le fuyard serait donc pris entre deux feux. J'allais aussi vite que le permettait le sentier qui de nouveau se creusait entre deux murailles rocheuses de plus en plus élevées, et, pour parer à toute éventualité, je pris ma carabine à la main.

— J'atteignis un endroit où j'avais à ma gauche un profond précipice ; sur ma droite un escalier naturel, creusé dans le roc, s'élevait presque verticalement.

J'entendis alors le galop d'un cheval qui venait à ma rencontre. C'était le « général » ! Il vit le précipice, puis le canon de ma carabine, et poussa un horrible juron. Presque en plein galop, il se jeta à bas de son cheval, se mit à escalader la falaise. J'aurais pu l'abattre d'un coup de fusil, mais

je tenais à le prendre vivant. Je vis alors arriver Winnetou et Kolma Pouchi. Nous mîmes pied à terre et attachâmes nos chevaux.

— Il est monté par là, dis-je. Suivez-moi.

— C'est Devil's Head, répondit Kolma Pouchi. Il n'y a pas d'autre chemin que celui-là. Nous le tenons.

Nous entreprîmes alors une escalade qui aurait fait honneur à un chasseur de chamois. Le « général » n'avait que peu d'avance sur nous. Son fusil le gênait. Il le jeta. J'avais mis ma carabine en bandoulière et laissé le Tueur d'Ours en bas. Nous montions sans arrêt. L'escalier aboutissait à une étroite corniche sur laquelle le « général » s'engagea. Je le suivis. Il y avait une coupure de près de deux mètres dans la corniche. Se sentant traqué, il sauta, et parvint à prendre pied de l'autre côté. Mais la roche céda sous son poids et il tomba dans le vide.

Je me retournai et criai :

— Demi-tour ! Il est tombé.

Nous refîmes le même chemin en sens inverse, avec autant de hâte qu'à l'aller. Arrivés au pied du roc, nous remontâmes à cheval et eûmes bientôt rejoint nos camarades. Ils s'étaient arrêtés devant un amas de pierres éboulées. Le rocher qu'avait ébranlé le « général » en avait entraîné dans sa chute d'autres, encore plus gros. Notre homme était pris sous le plus gros d'entre eux, qui pesait bien deux tonnes. Sa poitrine était libre, mais la partie inférieure de son corps était écrasée. Il avait perdu connaissance.

— Ciel, m'écriai-je. Exactement comme Old Wabble ! Quel châtiment !

— Tenez, dit Kolma Pouchi en désignant la paroi rocheuse, regardez ! Regardez ce que j'ai gravé là !

Nous vîmes deux figures de part et d'autre d'une croix sous laquelle on lisait : « C'est ici que J.B. a tué Padre Diterico pour venger son frère E.B. » Au-dessous, il y avait un soleil avec les lettres E.B.

Un frisson parcourut mon dos. Je demandai à Kolma Pouchi :

— C'est le tombeau ?

— Oui. Cette signature, E.B., est la mienne. Mon nom de baptême est en effet Emily. Cet homme gît exactement au-dessus de la tombe de mon frère, à l'endroit même où il m'avait attachée, après ma lutte avec lui pendant laquelle j'ai perdu ma bague d'alliance.

— Une alliance ? Est-ce celle-ci ?

Je retirai la bague de mon doigt et la lui tendis. Elle l'examina, lut l'inscription gravée à l'intérieur, et s'écria avec enthousiasme :

— E.B. 5 août 1842. C'est elle, oui, c'est elle ! J'ai retrouvé ma bague. Mais d'où la tenez-vous, Mr. Shatterhand ?

— Elle est tombée de la main du « général » le jour où on lui a compté cinquante coups de fouet chez Helmer, sur la lisière du Llano Estacado.

— Quelle coïncidence extraordinaire !

— Ce n'est pas une coïncidence ! dit alors Old Surehand, c'est la preuve qu'il y a une Providence ! Et il y a longtemps que je n'y croyais plus.

— Depuis quand ?

— Depuis que mon père adoptif, Wallace, m'a raconté ce qui s'était passé dans ma famille. Depuis ce jour, je cherche ma mère, son frère, et sa sœur.

— Et pourquoi êtes-vous venu jusqu'ici ?

— On a déposé chez Wallace une lettre pour moi, me convoquant au Devil's Head pour le 26 septembre. Je ne devais en parler à personne.

— Cette lettre venait certainement du « général ». Il vous avait reconnu dans le Llano et vous a épié. Il voulait vous attirer ici, probablement pour vous tuer.

— Ce « général » ? Mais qu'a-t-il à voir avec cette affaire ?

— Ce « général » n'est autre que Dan Etters, que vous cherchiez.

— Dan Etters... ? Ciel ! Est-ce vrai ?

— Oui. Je vais vous le prouver tout de suite. Vous avez de bons yeux, comme tout homme de l'Ouest. Regardez sa bouche. Elle est grande ouverte. Tenez...

Je mis la main à cette bouche et en tirai la plaque portant les deux fausses dents de la mâchoire supérieure.

— Vous voyez maintenant l’emplacement des deux dents manquantes ? dis-je.

La surprise fut à son comble. Mais je poursuivis :

— Ce n’est pas tout. J’ai encore à vous dire que vous vous appelez Léo Bender, et que voici votre mère !

La scène qui suivit est impossible à décrire. Un déluge de questions s’abattit sur moi. Je finis par m’éloigner, lorsqu’un cri affreux me fit revenir sur mes pas. Dan Etters avait repris connaissance. Mais nous ne pouvions plus rien pour lui. Il allait mourir sur le lieu même de son crime. J’essayai de lui parler.

— Dan Etters, m’entendez-vous ?

— Old Shatterhand ! parvint-il à dire entre ses dents serrées. Je vous maudis !

— Avez-vous une dernière volonté ?

— Je vous maudis !

Son agonie dura longtemps. Ses hurlements de douleur et ses gémissements n’étaient entrecoupés que de jurons et de malédictions, que nous entendions encore la nuit venue, après avoir installé notre camp dans le voisinage. Au matin, nous le retrouvâmes mort et recouvrîmes son corps avec les pierres dont la chute l’avait tué.

Et voici notre récit terminé. Nous retrouverons bientôt, je l’espère, ces principaux personnages. Mais je voudrais tout de suite rassurer le lecteur sur le sort de Tokbela. Sa folie s’est transformée en une douce mélancolie, qui ne l’empêche plus de prendre part à tout ce qui se passe autour d’elle. « Son esprit lui est revenu. »

Quant à Dick Hammerdull et Pitt Holbers, ces deux braves cœurs sont... ce qu’ils sont ou ce qu’ils ne sont pas, peu importe, du moment qu’ils sont...

FIN

Sommaire

Achevé d'imprimer sur les Presses d'Offset-Aubin 86000-Poitiers le 3 septembre 1973.

Dépôt légal, 3e trimestre 1965. Éditeur n° 7967 . — Imprimeur n" 4439 .
Imprimé en France.